ŒUVRES COMPLÈTES
(THÉATRE ET POÉSIES)
DE
ROBERT GARNIER

AVEC
NOTICE ET NOTES
PAR
LUCIEN PINVERT

—

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

2005
See VD/4

2 vols
See vol 2

ŒUVRES COMPLÈTES

(THÉATRE ET POÉSIES)

DE

ROBERT GARNIER

ŒUVRES COMPLÈTES

(THÉATRE ET POÉSIES)

DE

ROBERT GARNIER

AVEC

NOTICE ET NOTES

PAR

LUCIEN PINVERT

—

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

1923

LA TROADE

TRAGÉDIE

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVESQUE DE BOURGES [1]

Je vous ay présenté, Monseigneur, un eschantillon de ceste tragédie n'estant encore demy ébauchée, que maintenant, ayant receu la dernière main de son autheur, je pousse en public, sous la targue de vostre nom : ne pensant qu'un ouvrage lettré doive plus justement mendier sa protection, que d'un personnage accompli de toutes espèces de littérature, comme vous. Je sçay qu'il n'est genre de poëmes moins agréable que cestuy-cy, qui ne représente que les malheurs lamentables des princes, avec les saccagemens des peuples. Mais aussi les passions de tels sujets nous sont jà si ordinaires, que les exemples anciens nous devront doresnavant servir de consolation en nos particuliers et domestiques encombres : voyant nos ancestres troyens avoir, par l'ire du grand Dieu, ou par l'inévitable malignité d'une secrette influence des astres, souffert jadis toutes extrêmes calamitez, et que toutefois du reste de si misérables et dernières ruines s'est peu bastir, après le décez de l'orgueilleux empire romain, ceste très-florissante Monarchie.

Vostre serviteur,
R. GARNIER.

Quel son masle et hardy, quelle bouche héroïque
Et quel superbe vers enten-je icy sonner?
Le lierre est trop bas pour ton front couronner,
Et le bouc est trop peu pour ta Muse tragique.
Si Bacchus retournoit au manoir plutonique,
Il ne voudroit Eschyle au monde redonner;
Il te choisiroit seul, qui seul peux estonner
Le théâtre françois de ton cothurne antique.
Les premiers trahissoyent l'infortune des rois,
Redoublant leur malheur d'une trop basse voix :
La tienne comme foudre en la France s'écarte.
Heureux en bons esprits ce siècle plantureux :
Après toy, mon Garnier, je me sens bien-heureux
De quoy mon petit Loir est voisin de ta Sarte.

P. DE RONSARD [2].

Qualis virentis valle sub humida
Apis Matini, cum Zephyri novos
Soles recludunt, et malignis
Sidera frigoribus soluta
Almam tepenti rore beant humum :
Egressa tectis, gramina plurimo
Distincta flore urgetque odoros
Suave croco violaque saltus :
Hinc melle pinnas perlita roscido,
Illinc recenti crura thymo gravis
Decedit agris, elabora-
tum artifici ore ferens liquorem.
Talis novenis chare sororibus,
Vatique sacram qui Pataram colit,
Garneri, opimos per recessus
Quotquot amœnæ habuere Musæ
Incedis : et quà rura aganippides
Actæa lymphæ flumine dividunt,

Et quà arduis occurrit astris
Mons bifida celebratus arce :

Hic æmulatim quæque tibi suas
Pimplæis artes muneraque explicat :
Hinc te attico reples lepore,
Hinc latiæ gravitate scenæ :

Utroque solers dicere pectine,
Utrosque concinne agglomerans modos
Cæleste opus stipas superbæ
Spem reliquam Astyanacta Trojæ.

Quid impotenti non facile est lyræ,
Quidve insolens? En te duce, te tuo
Dicente plectro ecce opacum
Tempe nemus trepidant ciere :

Et quo canentes sedulo in otio
Tenes Camœnas, pumiceis tui
Sartæ sub antris, hospitales
Perpetuum meditantur umbras.

Sic de nivosis sithonii jugis
Hæmi expeditas reddidit æsculos
Errare quocunque indicasset
Threiciæ fidicen Thaliæ.

PETRUS AMYUS.

ARGUMENT

Troye estant prise, saccagée et destruitte, les Grecs, prests de s'embarquer pour retourner en leurs maisons, partagent leur butin, donnent au roy Agamemnon, comme par prérogative, la vierge prophète Cassandre, à laquelle

il estoit affectionné, arrestent par commun advis, pour le bien et seureté de la Grèce et pour obvier à nouvelles guerres, de faire mourir Astyanax, l'unique fils d'Hector. Ce qui fut exécuté en le précipitant d'une tour. Or estans sur ce partement, l'Ombre d'Achille apparut sur son sépulchre d'une forme effroyable, se plaignant des Grecs de l'avoir mesprisé, et les menaçant de grands malheurs et infortunes s'ils ne tuoyent Polyxène sur son tombeau. Lesquels ayans presqu'à l'instant apperceu que leurs galères demeuroyent immobiles au port et n'en pouvoyent estre tirées, résolurent par l'advis de Calchas de la faire occire sur sa tombe par Pyrrhe, son fils. A quoy ceste jeune princesse se présenta franchement et d'un magnanime cœur. Son corps fut porté laver par ses compagnes troyennes au bord de la mer pour l'ensevelir : où de cas d'adventure fut par elles apperceu celuy de Polydore, le plus jeune des enfans d'Hécube et de Priam, lequel avoit esté pendant le siège secrettement envoyé en Trace au roy Polymestor, pour le nourrir et sauver des mains des ennemis, s'il advenoit désastre à la ville : à fin que tiré de cest orage, il peust, par le moyen des grands thrésors qui furent portez avec luy, ramasser nouveaux peuples, rebastir ceste belle ville et remettre le royaume en son premier estat. Ce qui succéda autrement. Car Polymestor ayant sceu que tout estoit ruiné et mis à feu et à sang, et Priam mesmes occis, vaincu de ce malheureux désir de butiner, meurtrist ce jeune enfant, son hoste, et en jetta le corps dans la mer, que les vagues poussèrent incontinent au rivage opposite. Hécube l'ayant en grand dueil receu, et le voyant massacré de plusieurs playes, prend résolution avec ses femmes de se venger du meurtrier. Et pour effectuer son dessein, trouve façon de l'attirer finement à soy, sous espérance de recevoir d'elle les anciens thrésors et richesses de Troye, qu'elle feint avoir en partie enterrez sous les ruines de la ville, et en partie luy avoir apportez pour les garder à Polydore. L'introduit seul avec ses deux enfans en sa tente, où se trouve de propos délibéré

grand nombre de dames troyennes, qui le saisissent aussi tost et luy crèvent les yeux de leurs aiguilles, et meurtrissent cruellement ses enfans. Voylà le sujet de ceste tragédie, prins en partie d'Hécube et Troade d'Euripide, et de la Troade de Sénèque.

ACTEURS

HÉCUBE.

LE CHŒUR DES FEMMES TROYENNES.

TALTHYBIE, *Hérault de l'armée des Grecs.*

CASSANDRE.

ANDROMACHE.

HÉLEN.

ULYSSE.

ASTYANAX.

PYRRHE.

AGAMEMNON.

CALCHAS, *Devin et sacrificateur de l'armée.*

POLYXÈNE.

LE MESSAGER.

POLYMESTOR.

LA TROADE

ACTE PREMIER

HÉCUBE, LE CHŒUR, CASSANDRE, TALTHYBIE

HÉCUBE [3]

Quiconque a son attente aux grandeurs de ce monde,
Quiconque au fresle bien des royaumes se fonde,
Et qui dans un palais, superbe, commandant,
Le désastre ne craint sur sa teste pendant,
Qui crédule se donne à la Fortune feinte,
Qui des volages dieux, des dieux légers n'a crainte,
Me vienne voir chétive, ô Troye ! et vienne voir
En cendres la grandeur que tu soulois avoir :
Nous vienne voir, ô Troye ! ô Troye ! et qu'il contemple
L'instable changement du monde à nostre exemple.
Jamais le sort muable à mortels ne s'est tant
Qu'à nous peuple troyen fait cognoistre inconstant :
Fait cognoistre le flux des fortunes humaines,
Et comme de nos mains elles coulent soudaines,
Abusant nostre vie et repaissant nos cœurs
D'une vaine liesse empreinte de langueurs.
L'orgueil de la grand'Troye est destruit misérable,
L'ornement de l'Asie, ô perte déplorable !
Le saint labeur des dieux, que les Scythes félons
Qui habitent errans dessous les Aquilons,
Ceux qui boivent le Tygre et l'Eufrate, et encore
Ceux qui plus reculez voyent naistre l'Aurore,

Sont venus secourir, ores pieds contre-mont
De sa ruine engendre un lamentable mont.
La flamme rougissante aux bastiment se lie;
Au sang de ses enfans Troye ard ensevelie;
Les palais orgueilleux du grand Laomédon
Fument loin, dévorez du dolope brandon;
Les temples on saccage, et le brasier de Troye
N'empesche le vainqueur de courir à la proye :
On la saccage ardente, et le soleil flammeux
La couvre enveloppé d'un nuage fumeux.
Le soldat ennemi la regarde et s'estonne,
Bien qu'ardant de courrous, que sa main la moissonne :
Tant elle apparoist grande et superbe en tombant,
Et tant se voit d'espace en sa braise flambant.
Si grand feu l'espouvante, ayant peur qu'il se darde
Jusque aux lambris du ciel et que tout le monde arde.
Le son de sa ruine et des fracassemens,
Que font de toutes parts tant de hauts bastimens,
Fait mouvoir le rivage, et la mer oragée
Qui tempeste escumant aux rochers de Sigée.
Ide, le sacré mont, en résonne dolent,
De ses pleureux cyprès la perruque branlant;
Mille vaisseaux grégeois ne sont assez capables
Pour le butin ravi des flammes exécrables;
Le rivage en est plein, la mer s'en va jouant,
Et maints riches joyaux vont sur les flots nouant.
J'atteste des grands dieux la puissance funeste;
Je t'atteste, Ilion, et tes cendres j'atteste,
Et toymesmes, Priam, des Dardanes le roy,
Que Troye ensevelie ensevelist en soy :
Et vous, mes chers enfans, nombreuse géniture,
Je vous atteste aussi, par vos Ombres je jure,
Que j'ay cogneu première et première prédit
Nos malheurs que Cassandre a furieuse dit :
Nos malheurs que Cassandre a, de Phébus esmeuë,
Prédit pour nostre bien, qui ne l'avons pas creuë.

J'ay veu, j'ay veu première, hélas ! je les ay veus,
De toy, Paris, enceinte, et ne les ay pas teus.
Le caut Laërtien, ny le vaillant Tydide,
Le déloyal Sinon, ny le fatal Pélide
N'ont eslancé ce feu, qui brusle estincelant :
C'est moy qui l'ay soufflé, c'est moy qui vay bruslant
Les grands murs d'Ilion, les antiques Pergames;
Hécube, c'est ton feu, ce sont tes propres flames.
Mais pourquoy gémis-tu ? pourquoy vas-tu pleurant
Les ruines de Troye et son feu dévorant ?
Pourquoy les pleures-tu, lamentable vieillesse ?
Pense à ta propre perte, à ta propre tristesse.
Troye est un dueil publique où chacun a sa part,
Mais pleure ton Priam, révérable vieillard :
Las ! je l'ay veu meurtrir ! dieux ! ce penser m'affole,
Et dedans le gosier m'arreste la parole.
J'ay veu, j'ay veu, chétive, au saint autel des dieux,
Le jeune Péléan occire furieux
Le monarque d'Asie, et sa mortelle espée
Dedans le tiède sang de sa gorge trempée.
En vain de Jupiter l'image il embrassa,
Et pour avoir secours sa voix luy addressa;
En vain palle et tremblante aux piés de ce Pélide,
J'opposay ma poitrine à son glaive homicide,
Pour recevoir le coup de sa barbare main,
Pour recevoir l'effort de son glaive inhumain.
Le bon homme il tira par la perruque grise,
L'arrachant des autels, nostre vaine franchise,
Et jusques au pommeau son poignard luy passa
Par son débile corps, qui soudain trespassa.
Son froid sang consommé par les saisons de l'âge,
Jaillissant foiblement m'arrosa le visage.
Mourant je l'embrassay, j'embrassay mon espoux,
M'arrachant les cheveux, me martellant de coups.
Las ! ô rigueur du ciel ! ô voûte lumineuse !
O Célestes cruels ! ô Parque rigoureuse !

Il ne me fut permis de faire un plus long dueil,
Il ne me fut permis de le mettre au cercueil;
Il ne me fut permis de clorre ses paupières
Et de dire sur luy les paroles dernières :
On m'entraîna de force en ces fatales naus,
Avec ce peuple serf, pour y pleurer nos maux.
Ainsi l'âge grison de ce roy vénérable,
Ainsi de Jupiter l'image inviolable
N'ont esmeu le cruel : ainsi tombeau n'aura
Celuy qui tant d'enfans, père, ensépultura !
De buscher aura faute aux ruines troïques,
Et de funèbres pleurs en nos larmes publiques !
Encore n'est-ce assez : on va jettant le sort
Sur chacune de nous qui sommes sur ce port;
On nous va partageant comme quelque bagage;
Les filles de Priam et les brus on partage.
L'un, hardy, se promet l'Andromache d'Hector;
L'un la femme d'Hélen, et l'autre d'Anténor;
L'un veut pour son butin ma Polyxène prendre,
Et l'autre veut avoir la prophète Cassandre :
De moy seule on n'a cure, on n'a cure de moy,
Nul de tous les Grégeois ne m'affecte pour soy.
Mais pourquoy, cher troupeau, pourquoy, filles captives,
N'emplissez-vous de cris ces résonnantes rives?
Pourquoy cessent vos pleurs, et pourquoy cessez-vous
D'ouvrir vostre poitrine et la plomber de coups?
Pleurons nostre Ilion, ô filles, pleurons Troye,
Et que le Ciel sanglant nos cris funèbres oye.
Les obsèques faisons de Troye, et que les bois
D'Ide malencontreuse entendent nostre voix.

CHŒUR [4]

Nous ne sommes pas nouvelles
A lamenter nos malheurs,
Nous avons continuelles

Depuis espandu des pleurs,
Que la navire troyenne,
Arbre à Cybèle sacré,
Pour nostre mal eut ancré
Sur la rive amycléenne.
Depuis les stériles branches
De tes solitaires bois
On a veu de nèges blanches
Enfariner par dix fois,
Ide : et les plaines fécondes
De Gargare et de Sigé
Depuis ont dix fois chargé
Leur sein de javelles blondes.
Nul jour en tout cest espace
Exempt de pleurs n'a esté :
Comme une infortune passe,
Survient une adversité.
Tousjours un nouvel esclandre
La fin de nos malheurs suit,
Qui nouveaux regrets produit,
Et nouvelles pleurs engendre.
Allez, royne vénérable,
Lamentez vostre accident;
Levez la main misérable;
Nous vous irons secondant.
Las ! nous vous suivrons, chétives,
Vos plaintes accompagnant :
Aux pleurs qui nous vont baignant
Nous ne sommes apprentives.

HÉCUBE

Sus donc, compagnes fidèles
De nos malheurs, déliez,
Déliez les tresses belles
De vos cheveux déliez;
Qu'à val vostre col d'ivoire

Ils tombent esparpillez,
Et larmoyant les fouillez
Dedans ceste poudre noire.
Vos espaules albastrines
Despouillez, et vos bras blancs,
Et vos honnestes poitrines
Découvrez jusques aux flancs :
Vos robes soyent avalées.
Aussi bien pour quel espoux,
Esclaves, garderez-vous
Vos pudicitez volées?
Ceste façon m'est plaisante,
Et convient à nostre estat.
Que vostre main forcenante
Vostre triste sein ne bat?
Pleurons nos malheurs troïques,
Pleurons et pleurons encor
La mort funeste d'Hector,
Réveillans nos pleurs antiques.

CHŒUR

Nos perruques, destachées
De leurs cordons, vont mouvant
Sur nostre dos espanchées,
Comme ondes au gré du vent;
Nous allons leur blonde soye
Et nos fronts déshonnorant
De cendres, le demeurant
De nostre défuncte Troye.

HÉCUBE

Or desployez vos mains blanches;
Que vostre sein soit déclos;
Que vos habits jusqu'aux hanches
Vous tombent dessur le dos :
Et puis selon que la rage

De vostre juste langueur
Vous animera le cœur,
Faites à vos corps outrage.
Que les rhétéannes rives
Résonnent horriblement
Sous vos angoisses plaintives
Et vostre gémissement.
Qu'Écho, qui déesse hante
Les antres des monts secrets,
Vos lamentables regrets
D'une longue voix rechante.
Que la mer vos cris entende,
Et le Ciel, les escoutant,
Par le monde les espande,
Nos esclandres racontant.
Il faut qu'un plus grand son j'oye
De nos seins que nous battons,
Puis qu'Hector nous lamentons,
Hector, l'ornement de Troye.

CHŒUR

Pour toy souffrent nos esprits,
Pour toy redoublent nos cris,
Pour toy, cendre hectoride,
Nous sentons d'aspres efforts,
Et pour toy de nostre corps
Coule le sang humide.
Tu estois le seul support,
Le mur, le rampart, le fort
De nostre destinée :
Nostre espérance mourut
Par le dard qui te férut;
Troye en fut ruinée.
Elle arresta les destins
Pendant que tu la soustins,
Hector, et le jour mesme

Que la mortelle Clothon
Dévida ton peloton
Luy fut son jour suprême.

HÉCUBE

Hector est assez ploré
De vos cris lamentables;
Que Priam soit honoré
De complaintes semblables.

CHŒUR

Entens, des Dardanes roy,
Nos plaintes, et les reçoy;
Reçoy nos fertiles pleurs,
Reçoy nos longues douleurs.
Tu as, cher vieillard, deux fois
Esté prins par les Grégeois,
Deux fois Troye tu as veu
Ardre d'achaïque feu,
Et ses murs deux fois outrez
Par les herculides tretz.
Après que tu as les corps
Brûlé de tes enfans morts
Et logé leurs ossemens
Aux antiques monumens,
Tu es tombé le dernier
Chez l'avare nautonnier,
Immolé du Péléan
A Jupiter hercéan :
Et maintenant comme un tronc,
Ton corps, couché de son long,
Va sans sépulchre pressant
Ce rivage blanchissant.

HÉCUBE

Cessez, filles, cessez vos langoureuses plaintes.
Estouffez les soupirs de vos âmes contraintes.
Laissez, laissez vos pleurs, vos gémissables pleurs;
Laissez vos tristes chants et les tournez ailleurs.
Le destin de Priam ne semble lamentable,
Le destin de Priam ne luy est misérable;
Priam est bien-heureux, qui bornant son ennuy
Vieil a veu trébucher son royaume avec luy.
Maintenant, asseuré de tous humains encombres,
Il erre aux Élisez entre les saintes Ombres,
Sous les fueillages frais des myrtes odoreux,
Recherchant son Hector : ô ! qu'il est bien heureux !
O bien-heureux, celuy qui mourant en la guerre,
De soymesme héritier ne laisse rien sur terre,
Ains voit tout consommer devant que de mourir,
Et avecque sa mort toute chose périr !

CHŒUR [5]

Mais voicy le héraut de l'armée argolique.
Il nous est envoyé pour quelque chose inique :
Je tremble, et le frisson me glace tout le corps.

HÉCUBE

Il nous faut volontiers laisser ces tristes bords.

CHŒUR

Adieu, terre troyenne.

HÉCUBE

A moy ce dur message,
Quel qu'il soit, appartient; il vient pour mon dommage.
Héraut, quel infortune encore nous assaut?
Nostre malheur extrême a-t-il quelque défaut?
Veut-on sacrifier? veut-on de nous captives

Faire couler le sang sur ces moiteuses rives ?
Vos vaisseaux sont-ils pleins ? ne les peut-on charger,
Regorgeant de butin, de nos corps sans danger ?
Dy, Héraut, je te pry.

TALTHYBIE

Les argolides princes,
Désirans retourner en leurs douces provinces,
Sont au port assemblez pour partager entr'eux
Les despouilles qui sont en leurs navires creux.
Ils vont jetter le sort sur les troïques dames,
Puis ils départiront toutes les autres âmes.

HÉCUBE

Hé ! hé !

TALTHYBIE

Mais par honneur, les Grégeois ont fait don
De la vierge Cassandre au grand Agamemnon,
Cognoissant qu'il l'aimoit.

HÉCUBE

Quoy ? ma fille Cassandre ?

TALTHYBIE

Elle mesme : je suis envoyé pour la prendre.

HÉCUBE

Cassandre, que Phébus a retenue à soy ?

TALTHYBIE

Elle a gaigné le cœur d'Agamemnon le roy.

HÉCUBE

Elle a sa chasteté consacrée à Minerve.

TALTHYBIE

Le vœu ne sert de rien à celle qui est serve.

HÉCUBE

Hé ! bons dieux, ma Cassandre !

TALTHYBIE

Et quel plus grand honneur
Luy sçauroit advenir que d'estre à tel seigneur ?

HÉCUBE

La fille d'un grand roy, ta prestresse divine,
O Phébus crespelé, servir de concubine !
Venez, fille, et ostez ces templettes qui sont
Autour de vostre teste, honneur de vostre front.
Jettez cet habit saint, ces robes solennelles,
Ces girlandes jettez, pour vos nopces nouvelles.
Mais, dy moy, qui aura Polyxène, des Grecs ?
Qui la femme d'Hector ?

TALTHYBIE

Vous le sçaurez après,
Le sort n'est pas jetté.

HÉCUBE

Moy que le dernier âge
Et le mal débilite, entreray-je en partage ?
Seray-je mise au sort ? aura-t-on le soucy
De m'embarquer vieillotte et enlever d'icy ?

CASSANDRE

O bien-heureux hymen ! souhaitable hyménée !
O saint lict nuptial ! couche bien fortunée !
O nopçage royal ! Il vous convient parer,
Chères filles de Troye, à fin de l'honorer.
Garnissez-vous de fleurs, et d'allègre courage
Chantez autour de moy ce fatal mariage.

HÉCUBE

Filles réparez-vous, allumez des flambeaux,
Et changez vos regrets en carmes nuptiaux.

CASSANDRE

Consolez-vous, Madame : Hélène l'adultère
N'a tant à nostre race apporté de misère,
De meurtres et d'horreurs en si grande foison,
Que j'en iray combler d'Atride la maison.
Esgorger je feray le prince de Mycènes
Dans son propre palais, et ressentir les peines
De mon vieil géniteur, que les sanglantes mains
Des Grecs ont massacré dans ses Pénates saints.
Égorger je feray (j'en saute d'allégresse)
Le grand Agamemnon, monarque de la Grèce,
Par sa femme impudique, et l'homicide dol
Du fils thyestéan, son adultère mol.
Je seray vengeresse et du sang de mes frères,
Et du sang de Priam contre leurs adversaires.
Agamemnon je voy le poignard dans le flanc,
Contre terre estendu se touiller en son sang,
Se mouvoir, se débatre, ainsi qu'un bœuf qu'on tue
Après le coup mortel s'efforce, s'évertue,
Se tourne et se retourne, et par ce vain effort
Cuide se garantir de la présente mort.
Puis je voy la fureur du parricide Oreste,
Comme sa mère il tue, et le fils de Thyeste,
Et comme transporté d'amour hyménéan
Pyrrhe il va massacrant, le meurtrier de Priam.
Resjouy toy, mon cœur : car bien que je trespasse
Avec ce bel espoux, la mort m'est une grâce.
Car quel désir de vie, et quel contentement
Puis-je avoir en ce monde, où je suis en tourment?

TALTHYBIE

L'aspreur de ton désastre est cause que tu jettes
De ton esprit mal-sain ces menaces profettes,
Qui pourtant n'adviendront : Jupiter, le grand dieu,
Ces désastres fera tomber en autre lieu.
Il favorise Atride et d'Atride il prend cure,
Qui est son propre sang et sa progéniture.

HÉCUBE

Ma fille, leurs malheurs n'amoindrissent de rien
Les maux que nous portons.

CASSANDRE

Ils nous consolent bien.

HÉCUBE

Ils n'égalent en rien nos misères fatales.

CASSANDRE

Les misères des Grecs sont aux nostres égales.

HÉCUBE

Quand nous n'aurions souffert que ce siège outrageant...

CASSANDRE

Ils n'ont pas moins souffert que nous, en assiégeant.

HÉCUBE

Nos murs sont engloutis de flammes vagabondes.

CASSANDRE

Leurs vaisseaux périront engloutis par les ondes.

HÉCUBE

Nous avons veu mourir nos maris devant nous.

CASSANDRE

Leurs femmes n'ont pas moins perdu leurs chers espous.

HÉCUBE

Depuis dix ans entiers nous n'avons fait que plaindre.

CASSANDRE

Depuis dix ans entiers elles n'ont fait que craindre.

HÉCUBE

Nos peuples sont destruits.

CASSANDRE

Leurs peuples sont ainsi.

HÉCUBE

Mon Hector est occis.

CASSANDRE

Achile l'est aussi.

HÉCUBE

Priam entre mes mains a sanglant rendu l'âme.

CASSANDRE

Agamemnon mourra par les mains de sa femme.

HÉCUBE

J'ay versé dessur luy tant d'humeur de mes yeux !

CASSANDRE

Elle ne versera que mots injurieux.

HÉCUBE

Notre hymen est dissout par ce dur homicide.

CASSANDRE

La mort d'Agamemnon marira Tyndaride.
Non, Madame, croyez, le mal continuel
Des Grecs est cent fois plus que le nostre cruel.
Les Grecs pour recouvrer une femme lascive
Mille naus ont remply de la jeunesse argive,
Mille naus ont conduit devant une cité
Qui leur a par dix ans, à leur dam, résisté :
Combien la peste noire aux ailes sommeilleuses
En a fait dévaler aux ondes stygieuses?
Combien le bruyant Mars? et combien de Neptun
En fera trébucher le courroux importun?
Puis ceux qui périssoyent autour de nos murailles
Avec l'âme perdoyent l'honneur des funérailles,
Loingtains de leurs maisons, et n'avoyent autour d'eux
Leurs femmes, lamentans sur leurs corps hasardeux,
Qui les tinssent mourans, dévestissent leurs armes,
Et ne pouvant parler sanglottassent des larmes,
Leur composant les yeux, les baisant, embrassant,
Et leur fuyant esprit des lèvres ramassant.

CHŒUR

Encores la pluspart privez de sépulture
Aux oiseaux charongners ont fourni de pasture :
Ou si de quelque amy le charitable soin
A leurs corps inhumez, c'est de leur terre loin,
C'est loin de leur famille, et des tombes moiteuses,
Où sont de leurs ayeux les reliques poudreuses.

CASSANDRE

Les Troyens au contraire, armez pour leur pays,
Leurs temples, leurs enfans par les Grecs envahis,
Ont dix ans combatu, dix ans entiers, et ore
Sans la fraude argolique ils combatroyent encore.
Et quel plus grand honneur, sçauroit-on acquérir

Que sa douce patrie au besoin secourir?
Se hazarder pour elle, et courageux respandre
Tout ce qu'on a de sang, pour sa cause défendre?
Toute guerre est cruelle, et personne ne doit
L'entreprendre jamais, sinon avecques droit;
Mais si pour sa défense et juste et nécessaire
Par les armes il faut repousser l'adversaire,
C'est honneur de mourir la pique dans le poing
Pour sa ville, et l'avoir de sa vertu tesmoing.
Si le nerveux Hector, de Bellonne le foudre,
Ne fust mort combattant sur la troyenne poudre,
Des Grégeois assailly, si Paris, et tous ceux
Que cette terre mère en ses flancs a receus,
Gisans dessus l'arène, abbatus par les armes
Pour nous vouloir sauver des dolopes gendarmes,
Bref, si la caute Grèce à nos ports n'eust ancré
Pour les murs d'Ilion renverser à son gré,
Nostre nom fust sans gloire, et nos belles louanges,
Mortes, n'eussent passé jusqu'aux terres estranges :
Le nom fameux d'Hector au tombeau fust esteint,
Et n'eust vaguant par l'air aux estoiles atteint.

TALTHYBIE

Mets fin à tes propos, ô vierge, et ne dédagne
D'estre d'Agamemnon l'amoureuse compagne.
Allons, il nous attend.

CASSANDRE

Allons, héraut, allon;
Il me convient quitter les lauriers d'Apollon.
Adieu, Pataréan, ton service je laisse.
Agamemnon de force emmeine ta prestresse.
Adieu, chère patrie; adieu, Madame, adieu;
Adieu, mes sœurs, et vous qui dormez en ce lieu,
Mes frères, inhumez dans les sépulchres sombres,
Non plus frères, hélas! mais seulement des Ombres,

Vous me verrez bien tost, bien tost vous me verrez
Sur les rivages noirs, où palles vous errez,
Poussant avecques moy le roy des Argolides,
Et sa race infectant d'infâmes parricides.

HÉCUBE

Adieu, ma fille, adieu ! Je n'en puis plus, je meurs :
Parque, tranche ma vie et m'oste ces douleurs.
Ha ! ha !

CHŒUR

Madame, hélas ! Madame. Elle est pasmée,
Elle est sans sentiment, sa voix est enfermée :
Portons-la dans sa tente, et ne la laissons point
En ce mal angoisseux qui son âme repoint.

CHŒUR [6]

Que maudit soit cent mille fois
L'exécrable cheval de bois
Que l'ennemi pour nous tromper
Laissa, feignant de décamper.
Plus haut il élevoit le front
Que le chef élevé d'un mont,
Et dans ses flancs logeoyent armez
De gros escadrons enfermez.
Nous, trop lourdement abusez
Des fraudes des Grégeois rusez,
Sortons à foule, désireux
De voir ce cheval malheureux.
Les Prestres, le front entournez
De chapeaux de fleurs bien ornez,
Parez de leurs vestemens saints,
La branche d'olive en leurs mains,
Accoururent pour recevoir
Ce cheval fait pour décevoir,
Commandant au peuple excité
Qu'on le tirast dans la cité.

Nul vieillard tant fust décrépit
Et nul enfant tant fust petit
Demeura dans la ville alors,
Ains chacun s'élança dehors.
Les uns y portans des flambeaux,
Des fleurettes ou des rameaux,
Louoyent de chants dévotieux
Ce colosse fallacieux.
Nos portaux nous mettons à bas,
Renversez de nos propres bras,
Pour le faire en la ville entrer
Et à Minerve le monstrer.
Ce pendant le jour se lassa,
Et dedans la mer s'abaissa
Fondant sous l'estoileuse nuit,
Qui d'un pas ténébreux le suit.
Lors plus allaigres nous dansons;
L'air résonne de nos chansons
Et des doux accords d'instrumens :
Tout est remply d'esbatemens.
Après tant de joyeux esbats
Surviennent les joyeux repas :
Tout chacun se plonge en festins,
Pleins d'allaigresses et de vins.
Puis le sommeil délicieux
Se vint héberger en nos yeux,
Nos membres appesantissant
Et nos travaux assoupissant.
Desjà tout estoit en recoy,
Et desjà le silence coy,
Qui marche avecques piez laineux,
Vaguoit par les quartiers vineux.
Nous reposions, ensevelis
De vin et sommeil, en nos lits,
Confortant nos esprits lassez
Et nos corps des labeurs passez :

Quand un bruit affreux de soudars
Fut entendu de toutes pars,
Et les trompettes et les cris
Des pauvres Dardanes surpris.
Lors chacun s'éveille en sursaut,
Et de son lict effroyé saut :
Nos maris courent estonnez
A leurs harnois abandonnez.
Et nous leurs espouses, hurlant,
Les allons baisant, accolant;
Des bras nous leur serrons le corps
De crainte qu'ils sortent dehors.
Nos petits enfans esperdus
En chemise, les bras tendus,
Ainsi se réclament à nous :
Hé ! ma mère, nous lairrez-vous ?
Nous prennent de leurs doigts menus
Ou les cuisses, ou les piez nus,
Imitant nos cris redoublez
De leurs cris tendres et foiblez.
Tandis les ennemis ardans
Mettent les portes au dedans,
Meurtrissent d'un bras impiteux
Ce qui se trouve devant eux,
Et ne ressortent des logis,
Que leurs glaives ne soyent rougis
Du sang de nos pauvres espous,
Qu'ils massacrent auprès de nous.
Nos enfans d'une dure main
Sont arrachez de nostre sein,
Avecques pareil crève-cœur
Qu'en nous arrachant nostre cœur.
Et nous nos espoux embrassant,
Qui vont à nos yeux trespassant,
Avec eux au sang nous souillons
Qui sort de leurs corps par bouillons.

Mais ces Grecs par inimitié
Les mourables foulant du pié,
Nous vont troublant en nos regretz
Et traînent à val les degrez.
Les coups nous tombent sur le dos
Aussi drus que vont les sanglots,
Nostre parolle entrecoupant
Et nostre gosier estoupant.
Aussi tost nous voyons en l'ær
Mille flammes estinceller
Dessus les maisons bourdonnant
Et nos saints temples moissonnant.
O nuit, ô lamentable nuit,
Qu'une Tisiphone a produit!
O nuit toute comble d'horreur,
De sang, de braise et de fureur!
De toy jamais à l'advenir
Ne me puissé-je souvenir,
A fin que ton image faux
Ne face rengréger mes maux.

ACTE II

ANDROMACHE, HÉLEN, ULYSSE, ASTYANAX [7]

ANDROMACHE

Pourquoy, troyenne tourbe, avecques mains sanglantes
Arrachez-vous ainsi vos tresses blondissantes?
Pourquoy vostre estomach allez-vous travaillant,
Et d'un ruisseau de pleurs son albâtre mouillant?
N'avons-nous enduré toutes choses cruelles?
Qu'est-ce qui nous survient digne de pleurs nouvelles?

Troye depuis n'aguère est destruitte pour vous,
Mais pour moy dès le temps que mourut mon espoux [8].
Quand le char inhumain du Pélian Achille
Traîna le corps d'Hector trois fois devant la ville.
Que du fardeau pesant tout l'essieu gémissoit
Et contre les cailloux sa teste bondissoit,
Qu'il traçoit le chemin d'une saigneuse suitte,
Alors, ô pauvre ! alors, Troye me fut destruitte !
Alors je perdy tout, et me veis arracher
Par le sort impiteux ce que j'avois de cher :
Je souffry tous les maux qu'on endure en sa vie,
Et le sac d'Ilion, qui me rend asservie,
A mes extrêmes maux ne m'a rien adjousté
Que la seule douleur de ma captivité.
Encor je prévy lors la troyenne ruine;
Je prévy que bien tost nous serions la rapine
Des Grégeois indomtez, n'ayant plus le support
D'Hector, nostre défense encontre leur effort :
Alors donc je ploray, non d'Hector l'infortune,
Mais au trespas d'Hector la ruine commune.
Car dés lors me sembla publique nostre dueil,
Et le cercueil d'Hector de Troye le cercueil.
Depuis j'ay respandu des larmes continues;
Depuis, mille soupirs j'ay poussé dans les nues;
J'ay fait mille regrets, et le soleil doré
M'a depuis misérable, ennuyeux, esclairé.
Mon âme s'est depuis de tristesses repeuë,
Séjournant à regret sous la grand' voûte bleue
Et tousjours un penser, un souvenir tousjours
De sa mort fait en moy son cours et son recours;
J'y repense sans cesse, et l'heure retardée,
De mon futur trespas est toute en son idée.
Sans cesse je le voy, tel que le vieil Priam
L'amena racheté des mains du Pélian,
Quand palle et sans couleur, despouillé de son âme,
Je le tins en mes bras (en y pensant, je pasme !)

Et que sa chère teste en mon giron penchoit,
Et dessus luy mon œil mille pleurs espanchoit :
Qu'ainsi j'allois disant (il m'en souvient encore,
Car ces propos sans cesse en moy je remémore)
« Mon cher espoux, ma vie, hélas ! vous me laissez,
Et la mort outrageuse à vos jours avancez;
Vous sortez de ce monde au milieu de vostre âge,
Et avec vostre fils je demeure en veufvage;
Vostre mort est la nostre, et Troye qu'on enclost
De tant de bataillcns, sera prise bien tost.
Vous estiez son rampart, son appuy, sa défense;
Seul à nos ennemis vous faisiez résistance;
Les femmes vous gardiez, et les enfans petits
De la fureur des Grecs, qui les prendront captifs,
Et nous emmèneront dans leurs navires caves
Pour nous vendre, ou tenir en leurs maisons, esclaves.
Nostre enfant servira, si du cruel trespas
Je le puis garantir, ce que je n'attens pas.
Car quelqu'un pour venger ou son fils, ou son père,
Que vous avez occis au combat sanguinaire,
Ou son frère germain, d'une tour le rûra [9],
Ou pendant à mon col d'un poignard le tûra.
Las ! Hector, sans me voir, la vie avez perdue,
Et ne m'avez mourant vostre dextre tendue;
Ne m'avez consolée, et d'un sage discours
Mon esprit conforté, qu'il retiendroit tousjours :
Ains m'avez seulement laissé de la tristesse,
Des pleurs et des sanglots, que je verse sans cesse. »
Tels propos je luy tins son visage baisant,
Et de mes tièdes pleurs, dolente, l'arrosant.
Je l'eusse jà suivi, des Grégeois arrachée,
Si ce petit enfant ne m'en eust empeschée;
Il me contraint de vivre et requérir les dieux,
Bien que sourds à ma voix, d'en estre soucieux.
Il me prive du fruit de ma misère mesme,
De ne craindre plus rien en malheur si extrême,

Las ! je tremble de crainte et n'espère aucun bien.
O grand malheur de craindre et de n'espérer rien ! [10]

HÉLEN

Quelle tremblante peur descend en vos moüelles ?

ANDROMACHE

On dit que des Enfers les portes éternelles
S'ouvrent, et qu'aux tombeaux nos ennemis gisans
Revivent derechef pour nous estre nuisans.
Ceste funèbre crainte est à chacun égale,
Et ne sçait-on encor sur qui l'effet dévale :
Mais un horrible songe espouvante mon cœur.

HÉLEN

Quels songes désastreux vous trament ceste peur ?

ANDROMACHE

Desjà la nuit ombreuse estoit demy passée,
Et du Bouvier tardif la charrue abaissée,
Quand le somme flateux, mes langueurs assommant,
Apparoistre me fit mon Hector en dormant,
Non comme foudroyant les argives armées
Lors qu'il lançoit ses feux dans leurs naus enflammées,
Mais lassé, misérable, abbatu, déformé,
Le chef couvert de crasse et en pleurs consommé [11].
« Esveillez-vous, dist-il, esveillez-vous, m'amie;
Repoussez le sommeil de vostre âme endormie;
Levez-vous vistement, ma chère âme, et cachez
Nostre petit enfant; hastez-vous; depeschez;
Destournez quelque part l'espoir de nostre race. »
Lors je transi de peur : une soudaine glace
S'escoula dans mes os, mon somme s'envolla,
Et mes yeux vagabonds je tournay çà et là,
Recherchant mon Hector, de mon fils oublieuse,
Mais soudain disparut l'ombre fallacieuse.

O mon fils engendré d'un père généreux,
L'unique réconfort des Troyens malheureux,
Le germe d'une race antique et vénérable,
Qu'à vostre géniteur vous estes bien semblable !
Tel, tel Hector estoit; il avoit un tel port;
Il demarchoit ainsi; il estoit ainsi fort
D'espaules et de bras; semblable estoit sa grâce;
Il portoit ainsi haut sa belliqueuse face.
O mon fils, mon cher fils, verray-je point le jour,
Que réparant l'honneur de ce natal séjour,
Vous redressez les tours et les palais antiques
Du flambant Ilion, les Pergames troïques?
Verray-je point le temps que nos peuples espars
Vous r'assemblez, leur roy, dedans nouveaux rempars,
Que la gloire et le nom ressusciter je voye
Par vos armes, mon fils, d'une nouvelle Troye?
Mais, ô chétive femme, où vaguent tes esprits?
Où errent tes pensers? quelle fureur t'a pris?
Tu songes des palais, des tours, des diadèmes,
Et ne commandons pas seulement à nous mesmes.
Nostre vie est en doute, ô mon fils, et je crains
Qu'à ceste heure, à ceste heure, on t'oste de mes mains.
Où te pourray-je mettre? hélas ! quelle cachette
Pour sauver mon enfant me sera bien secrette?
Ceste ville orgueilleuse, abondante en tous biens,
Dont les dieux ont basti les beaux murs anciens,
Fameuse par le monde, ore n'est qu'une poudre,
Où les dieux courroucez l'ont toute fait résoudre :
Si que d'une cité jadis si trionfant
Seulement, il ne reste où cacher un enfant.
Le sépulchre est icy, que Priam fist construire
Pour les mânes d'Hector; on ne l'ose destruire;
L'ennemy le révère, et a peur d'y toucher;
Il me faut là mon fils Astyanax cacher.
Et quel lieu luy sçauroit estre plus salutaire?
Qui pourra mieux garder un enfant que le père?

Las ! le poil me hérisse, et j'ay le cœur tout froid
Pour l'effroyable abord de ce funèbre endroit.

HÉLEN

Plusieurs se sont sauvez d'une mort poursuivie,
Se feignans estre morts, bien qu'ils fussent en vie.

ANDROMACHE

J'ay crainte que quelqu'un me voise déceler.

HÉLEN

N'ayez aucuns tesmoins qui en puissent parler.

ANDROMACHE

Si l'on me le demande, hélas ! qu'auray-je à dire ?

HÉLEN

Vous direz qu'on l'a peu au sac de Troye occire.

ANDROMACHE

Et que nous servira de feindre qu'il soit mort ?

HÉLEN

Pour sa vie asseurer de l'adversaire effort.

ANDROMACHE

Il ne peut long temps estre en ceste tombe obscure.

HÉLEN

Des vainqueurs ennemis le colère ne dure.

ANDROMACHE

Il me sera tousjours en pareille terreur.

HÉLEN

Il ne faut qu'éviter la première fureur.

ANDROMACHE

Las ! je ne sçay que faire ! Or à toute avanture,
Allons, mon doux soucy, dans ceste sépulture.
Dieux, si quelque pitié vos courages repaist,
Si l'amour maternelle à vos yeux ne desplaist,
Et si des Phrygiens les suprêmes misères
Ont de vos déitez amorti les colères,
Hélas ! pardonnez-nous, et pardonnez à ceux
A qui ont pardonné les glaives et les feux :
Ou si tant de malheurs n'ont peu vous satisfaire,
Conservez cet enfant et meurtrissez la mère.
Toy, toy, vaillant Hector, qui les tiens as tousjours
Des Grégeois défendus, vien nous donner secours.
Garde le cher larcin de ta femme piteuse,
Et sauve ton enfant en ta tombe cendreuse.
Or entrez, mon enfant, demeurez là dessous,
C'est pour vostre salut. Pourquoy reculez-vous ?
Pourquoy refuyez-vous ? vostre âme généreuse
Dédaigne volontiers ceste cache honteuse.
Il vous fasche de craindre. Hélas ! mon cher souci,
Ce n'est à faire à nous de lever le sourci.
Le malheur nous accable : il faut que le courage
Nous croisse et nous décroisse avec le sort volage,
Et suivre la saison. Sus donc, entrez dispos
Au creux de ce tombeau, d'Hector le saint repos.
Là, si des immortels la haine est assouvie
Et leur plaist nous aider, vous sauvez vostre vie.
Que si le malheur dure et veut que vous mourez,
Dans ce larval sépulchre un tombeau vous aurez.

HÉLEN

Retirez-vous soudain, voicy venir Ulysse :
Il ourdist contre nous quelque énorme malice.

ANDROMACHE

Que la terre ne s'ouvre et l'Enfer ne se fend
Pour enclorre en son sein le corps de mon enfant !
Sus, Hector, lève toy, fay séparer la terre
Dessous Astyanax, puis soudain la resserre.
Voicy nostre ennemi, le troïque flambeau :
Dieux, chassez telle horreur bien loin de ce tombeau.

ULYSSE

Nos vaisseaux sont tous prests de laisser le rivage,
Mais un seul poinct retient des Grecs le navigage.

ANDROMACHE

Le vent ne souffle à gré ?

ULYSSE

La mer est calme assez.

ANDROMACHE

Les soldats espandus ne sont tous ramassez ?

ULYSSE

Ils sont dedans les naus prests de mouvoir les rames.

ANDROMACHE

Que ne laissez-vous donc ces rivages infâmes ?

ULYSSE

Nous craignons.

ANDROMACHE

Las ! et quoy ? que craignez-vous encor ?
Sont-ce les os de Troye, ou les cendres d'Hector ?

ULYSSE

Nous redoutons sa race.

ANDROMACHE

Hélas ! elle est esteinte !

ULYSSE

Si en avons-nous peur.

ANDROMACHE

O la gentille crainte !

ULYSSE

Tandis qu'Hector vivra dans le sang de son fils,
Nous recraindrons tousjours les Troyens déconfits;
Tousjours nous semblera que le malheur renaisse,
Qu'une flotte troyenne aborde dans la Grèce,
Qui nous vienne darder de Troye les tisons,
Et en face embraser les argives maisons.
Ce menaçant danger panchera sur nos testes
Tandis que les Troyens pourront lever les crestes,
Et que le fils restant d'un si grand belliqueur,
Comme estoit vostre Hector, leur haussera le cœur.

ANDROMACHE

Est-ce vostre Calchas qui ces frayeurs vous donne?

ULYSSE

Quand il n'en diroit rien, un chacun le raisonne.

ANDROMACHE

Redouter un enfant? [12]

ULYSSE

Un enfant héritier
Des sceptres et vertus d'un prince si guerrier.

ANDROMACHE

En un âge si tendre?

ULYSSE

Il est tendre à ceste heure :
Mais tousjours en son âge un enfant ne demeure.
Ainsi l'enfant foiblet d'un taureau mugissant,
A qui ne sont encor les cornes paroissant,
Incontinent accreu d'âge et force, commande
Au haras ancien, sa paternelle bande.
Ainsi d'un tronc de chesne un scion renaissant,
Qui va, dans un hallier imbécile croissant,
Égal en peu de temps de hauteur à son père,
Élève dans le ciel sa teste bocagère.
Ainsi d'un gran brasier qu'on pensoit amorti,
Un simple mécheron de la cendre sorti
Dans la paille s'accroist, si que telle scintille
En peu d'heures pourra dévorer une ville.

ANDROMACHE

N'ayez crainte de luy, nostre malheur cruel
Luy a filé bien jeune un trespas casuel :
Bien jeune dévalé dans l'infernal abysme
Il est allé revoir son père magnanime,
Le pauvret, et encore il n'a sépulchre aucun,
Si Troye ne luy sert de sépulchre commun.
N'ayez peur que jamais vos enfans il effroye,
Qu'il répare jamais les ruines de Troye,
Qu'il bastisse un royaume en ces bords désertez,
Et rassemble en un corps les Troyens escartez.
N'ayez peur, n'ayez peur qu'à vostre mal il croisse,
Et qu'au rivage grec, jamais il apparoisse
Conducteur d'une armée, à fin de se venger,
Que Mycènes il aille ou Argos assiéger.

ULYSSE

Je sçay que la pitié, la pitié maternelle
Vous peut faire trouver ma demande cruelle :

Mais si considérez, vuide de passion,
Combien sa vie importe à nostre nation,
Combien le Grec soudard, chenu dessous les armes,
A crainte de rentrer en nouvelles allarmes,
Franchir nouveaux dangers, après avoir le sein
Par tant de durs combats de mille ulcères plein,
Vous mesme excuserez cet acte nécessaire,
Et ne m'estimerez pour cela sanguinaire.
Je ferois le semblable envers mon propre fils,
Et jadis le semblable, Agamemnon, tu fis,
Livrant ton Iphigène à Diane homicide
Pour sauver nos vaisseaux retenus en Aulide.
Ne trouvez donc estrange et dur ce que je dis,
Puis que ce roy vainqueur l'a bien souffert jadis.

ANDROMACHE

Pleust à Dieu, mon enfant, que, ta mère, je sceusse
En quelle part tu es, et qu'avec toy je fusse :
Je sceusse par quel sort tu m'as esté ravi,
Si d'un maistre la main te retient asservi,
Si par les creux déserts vagabondant tu erres,
Ces plaines traversant, inhospitables terres,
Si la flamme rongearde a ton corps consommé,
Si des palais tombans les toicts t'ont assommé,
Si le vainqueur cruel s'est joué de ta vie,
Ou si de toy les ours ont leur faim assouvie,
A fin que le souci qui douteuse me mord
S'allentist entendant ou ta vie ou ta mort.

ULYSSE

Laissez-là ces propos déguisez d'artifice;
Vous ne sçauriez tromper de paroles Ulysse.
Dites moy clairement, sans plus dissimuler,
Où est Astyanax, où se fait-il céler?

ANDROMACHE

Où est le preux Hector, où est Priam, Troïle?
Où sont les Phrygiens, où Troye nostre ville?

ULYSSE

Dites-le de vous mesme, ou l'on vous contraindra.

ANDROMACHE

Que mon corps on torture ainsi que l'on voudra.

ULYSSE

Vous le confesserez après un long martyre.

ANDROMACHE

Il n'est tourment si grand qui me le face dire.

ULYSSE

Pourquoy retaisez-vous ce que vous sçavez bien?

ANDROMACHE

Pourquoy m'enquérez-vous ce dont je ne sçay rien?

ULYSSE

Il faudra tost ou tard, s'il vit, qu'il apparoisse.

ANDROMACHE

Pourquoy voulez-vous donc me faire tant d'angoisse?

ULYSSE

Vous retardez l'armée ardante du retour.

ANDROMACHE

Je ne suis nullement cause de son séjour.

ULYSSE

Nous avons arresté ne quitter ceste terre
Que n'ayons arraché la racine de guerre,

Que n'ayons vostre fils. Le grand prestre Calchas
Nous défend de partir laissant Astyanas.
Où est-il? délivrez-le : il le vous convient rendre.
Dépeschez, hastez-vous : je ne puis plus attendre.

ANDROMACHE

Je ne puis délivrer celuy que je n'ay pas.

ULYSSE

On vous fera mourir d'un horrible trespas.

ANDROMACHE

La mort est mon désir. Si me voulez contraindre,
Venez-moy menacer de chose plus à craindre :
Proposez-moy la vie.

ULYSSE

Avec le feu sonnant,
Les cordes et les fouets on vous ira gesnant.
Car l'extrême douleur est volontiers plus forte
A contraindre quelqu'un que l'amitié qu'il porte.

ANDROMACHE

De fer rouge de feu traversez-moy le sein;
Versez dans ma poitrine et la soif et la faim;
Bourrelez-moy le corps de flammes rougissantes;
Faites-moy consommer en des prisons puantes;
Tenaillez, tirassez, tronçonnez-moy le corps;
Gesnez-moy de tourmens, donnez-moy mille morts :
Bref, ce qu'eurent jamais tous les tyrans d'envie
Pour contenter leur rage, exercez sur ma vie.

ULYSSE

Que vous sert de celer ce qu'on sçaura bien tost?
Le naturel amour que vostre cœur enclost
Bat en nostre poitrine, et comme vous, nous presse
De vouloir conserver les enfans de la Grèce.

ANDROMACHE

Sus, sus, donnons plaisir aux Grecs à ceste fois :
Asseurons, asseurons malgré nous les Grégeois.
Il me faut déceler la douleur qui me ronge;
Rien ne sert à mon dueil le couvrir de mensonge;
Grégeois, ne tardez plus, désemparez le port,
Ne redoutez plus rien : Astyanax est mort [13].

ULYSSE

Quel moyen avez-vous de nous le faire croire?

ANDROMACHE

Puissé-je promptement choir sous la voûte noire;
Que tout le malencontre et le cruel méchef
Qu'un ennemy souhaitte accravante mon chef,
Si avecques les morts la tombe charongnère
Ne le détient gisant privé de la lumière.

ULYSSE

Puis que le fils d'Hector est de ce monde hors,
Il ne faut plus douter de sortir de ces bords.
Les destins sont remplis; je porte la nouvelle
Aux Grégeois soucieux d'une paix éternelle.
Comment, Ulysse? et quoy? veux-tu que les Danois
Te croyent, ayant creu d'une femme la vois?
D'une mère piteuse? est-il bien raisonnable
Qu'une mère au danger de son fils soit croyable?
Elle fait grands sermens, et ne craint de s'offrir
A tous genres de mort : que peut-elle souffrir
Pire que sa douleur? craindroit-ell' le parjure
Pour crainte de la mort que mourable elle adjure?
Celuy ne craindra point d'attester faussement
Les dieux, qui leur courroux ne craint aucunement.
Employons toute ruse, et ne portons le blasme
D'avoir esté trompez des fraudes d'une femme.

Voyons sa contenance. Elle pleure, gémist,
Se tourne çà et là; la face luy blesmist;
Elle cuide escouter; bref elle a plus de crainte
Que son âme ne semble estre de dueil atteinte.
Il faut icy veiller d'un esprit entendu.
Quand quelqu'un, Andromache, a son enfant perdu
On le va consolant de sa tristesse amère :
Mais pour Astyanax, vous n'en avez que faire;
Vous estes bien-heureuse, et le ferme destin
Qui vous est si funèbre, est en cela bénin,
Vous ayant délivré du plus grief infortune
Que jamais en ce monde ait porté mère aucune.
On devoit vostre fils, tiré d'entre vos bras,
Monter sur une tour et le rouer en bas.

ANDROMACHE

Bons dieux! le cœur me faut, je frissonne, je tremble;
Une soudaine glace en mes veines s'assemble.

ULYSSE

Elle a peur, c'est bon signe : il faut continuer.
Je luy voy, je luy voy le visage muer,
Tout va bien, poursuivons : la frémissante crainte
De ceste pauvre mère a descouvert la feinte;
Il la faut augmenter. Sus, compagnons, après.
Empoignez, emmenez cest ennemy des Grecs,
La peste et la poison des citez argolides.
Éventez, découvrez aux cavernes humides.
Furetez, voyez tout, attraînez : il est pris.
Pourquoy regardez-vous? qui trouble vos esprits?
La poitrine vous bat : si faut-il bien qu'il meure.

ANDROMACHE

La frayeur qui me prend ne vient pas de ceste heure :
Je suis de si long temps accoustumée à peur,
Qu'à la moindre occurrence elle me coule au cœur.

ULYSSE

Et bien, puis qu'il est mort, et que sa destinée
Ne permet accomplir nostre charge ordonnée,
Calchas veut qu'en son lieu l'on rompe ce tombeau,
Et que d'Hector la cendre on espande dans l'eau :
Qu'autrement nous n'aurons de retraitte asseurée
Par les flots escumeux de la mer colérée,
De tourmente battus, si de ce grand héros
Elle n'a pour butin les cendres et les os.
Puis donc que son fils mort nos espérances trompe,
Il faut que ce tombeau présentement on rompe.

ANDROMACHE

Hé ! dieux, que ferons-nous ? mon esprit, eslancé
De deux extrêmes peurs, chancelle balancé
Sans sçavoir que résoudre : icy l'enfance chère
De mon fils se présente, icy les os du père.
Las ! auquel doy-je entendre ? O dieux des sombres nuits,
Et vous, grands dieux du ciel, autheurs de mes ennuis,
Et vous, Mânes d'Hector, saintement je vous jure
Que rien qu'Hector je n'aime en ceste créature :
Je l'aime pour luy voir de sa face les traits,
Et pour ses membres voir des siens les vrais pourtraits.
Que je tolère donc ? que permettre je puisse
Qu'on rompe ce tombeau ? que l'on le démolisse ?
Que sa cendre on respande, et qu'on la jette au vent,
Ou aux flots de la mer qui ces bords vont lavant ?
Non, qu'il meure plustost. Mais las ! t'est-il possible
Le livrer, pour souffrir une mort si horrible ?
Pourras-tu voir son corps eslancé d'une tour
Pirouetter en l'air de maint et de maint tour,
Puis donnant sur un roc d'une cheute cruelle,
Se moudre, se broyer, s'écraser la cervelle ?
Ouy, je le souffriray, et pire chose encor,
Si faire se pouvoit, plustost que voir d'Hector

Saquer de son sépulchre, arracher de la bière,
Et le faire avaler à l'onde marinière.
Mais quoy? cestuy-là vit, cestuy-ci ne vit plus,
Insensible, impassible, en un tombeau reclus.
Hélas! donc que feray-je en chose si douteuse?
Au contraire pourquoy branslé-je fluctueuse?
Ingrate, et doutes-tu lequel des deux tu dois
Sauver de la fureur du cruel itaquois?
Voici pas ton Hector qui au tombeau te prie?
Mais voici son enfant qui du mesme lieu crie.
Tu dois de ton Hector avoir plus de souci.
Voire, mais cet enfant est mon Hector aussi [14].
Or donc, ne les pouvant tous deux garder d'outrage,
Sauve celuy des deux qu'ils craignent d'avantage.

ULYSSE

Je veux faire accomplir la volonté des dieux.
Je feray renverser ce sépulchre odieux.

ANDROMACHE

Un ouvrage sacré?

ULYSSE

Je verseray par terre
Les cendres et les os de celuy qu'il enserre.

ANDROMACHE

Les reliques d'Hector que vous avez vendu?

ULYSSE

Il ne restera rien qui ne soit respandu.

ANDROMACHE

J'invoque des grands dieux la dextre foudroyante.

ULYSSE

Vous verrez dégraver ceste tombe relante.

ANDROMACHE

Rompre des monumens, qu'en la plus grand' fureur
De l'esclandre troyen vous eustes en horreur?
Je ne le souffriray, je feray résistance.
Le juste désespoir m'accroistra la puissance.
Telle qu'une Amazone au milieu de vos dars
J'iray bouleversant les troupes de soudars;
Je combatray, guerrière, et mourray pour défendre
De mon défunct espoux la sépulchrale cendre.

ULYSSE

Dépeschez, compagnons; lairrez-vous pour les cris
D'une femme à parfaire un ouvrage entrepris?

ANDROMACHE

Meurtrissez-moy, méchans, plustost que je le souffre.
Sors, Hector; lève toy du plutonique gouffre;
Vien défendre ton corps de ce laertien :
Ton ombre suffira.

ULYSSE

Qu'il ne demeure rien;
Abbatez, rasez tout.

ANDROMACHE

Las, pauvrette, je tremble!
Ils vont perdre le père et l'enfant tout ensemble.
L'horrible pesanteur des pierres le broira;
Le père trespassé son enfant meurtrira.
Or donc face le Ciel son vouloir sanguinaire,
Se soûlent les destins; je ne puis plus que faire.
Si les dieux inhumains ne sont encores soûls
De nos calamitez, qu'ils nous meurtrissent tous;
Que de cet enfançon ils tirent les entrailles,
Et rouges de son sang en battent les murailles,
Escarbouillent son chef contre un rocher froissé,

Pourveu que de son père il ne soit oppressé.
Peut-estre esmouvras-tu des Grégeois le courage,
Pour n'estre si bouillans au sang et au carnage;
Tu n'as autre recours : sus donc prosterne toy
Devant ton ennemy pitoyable de foy.
Ulysse, bon Ulysse, ores vos piés j'embrasse,
Qui fus d'un roy l'espouse et de royale race.
Ces mains aux piés d'aucun ne touchèrent jamais [15],
Et n'espèrent encore y toucher désormais.
Prenez pitié de moy mère très-misérable;
Recevez mes soupirs, soyez moy pitoyable.
Et d'autant que les dieux vous élèvent bien haut,
Soyez bénin à ceux que le malheur assaut,
Estimant que du sort la main est variable,
Qui vous peut, comme à nous, estre un jour dommageable.
Ainsi le bleu Neptun vous prospère au retour,
Et vous face bien tost revoir le chaste amour
De vostre Pénélope : ainsi vostre venue
Déride de Laert la vieillesse chenue,
Et le Ciel puisse ainsi Télémaq' conserver,
Et plus qu'ayeul, que père, en honneur l'élever.
Usez vers moy de grâce : hé, que mon fils ne meure,
Que pour mon réconfort, hélas ! il me demeure.
J'ay perdu père et mère, et frères et mari [16];
Royaumes, libertez, tout mon bien est péri;
Rien ne m'est demeuré que ceste petite âme,
Que j'avois arraché de la troyenne flâme.
Laissez-le moy, Ulysse, et qu'il serve avec moy.
Hé ! peut-on refuser le service d'un roy ?

ULYSSE

Faites-le donc venir.

ANDROMACHE

Sortez, ma chère cure,
Sortez, chétif enfant, de ceste sépulture.
Voylà que c'est, Ulysse : et n'est-ce pas dequoy,

Dequoy mettre aujourdhuy mille naus en effroy?
Sus, jettez-vous à terre, et de vos mains foiblettes
Embrassez ses genous, songez ce que vous estes :
Demandez qu'il vous sauve. Il est vostre seigneur;
N'en faites pas refus, ce n'est point déshonneur.
Oubliez vostre ayeul, son sceptre et diadème;
Oubliez vos majeurs et vostre père mesme;
Portez-vous en esclave, et humble, à deux genous,
Suppliez-le qu'il ait quelque pitié de vous.
Arrosez de vos pleurs sa dextre vainqueresse,
Ainsi que moy chétive, et la baisez sans cesse.

ULYSSE

Les pleurs de ceste mère attendrissent mon cœur,
Mais d'un autre costé, cet enfant me fait peur,
Qui est fils d'un tel père, et qui pourra, peut-estre,
Revengeant son pays, de nous se faire maistre,
Et plonger en douleurs, en larmes et regrets,
Un jour qu'il sera grand, les familles des Grecs.

ANDROMACHE

Quoy? ces floüettes mains, ces deux mains enfantines,
Pourront bien restaurer les troyennes ruines?
Pourront bien redresser les murs audacieux
Du cendreux Ilion, que bastirent les dieux?
Vrayment si d'autre espoir Troye n'est soustenue
Que de ce beau guerrier, son attente est bien nue!
Nous ne sommes, hélas! en estat de pouvoir
Fascher jamais autruy, bien qu'en eussions vouloir.

ULYSSE

Je vous le laisserois, je n'ay l'âme si dure;
Mais il faut de Calchas suivre le saint augure.

ANDROMACHE

O parjure, méchant, desloyal, affronteur,
Cauteleux, desguisé, de fraudes inventeur,

Tu masques ton forfait, tu couvres ta malice
D'un prophète et des dieux qui détestent ton vice !

ULYSSE

Allons, je n'ay loisir de contester long temps,
Et en si vains propos despenser mal le temps.

ANDROMACHE

Permets à tout le moins que le dernier office
Je luy face, sa mère, et qu'adieu je luy disse :
Permets, permets qu'aumoins je le puisse embrasser,
Et plorer dessus luy devant que trespasser.

ULYSSE

Je voudrois volontiers à vos pleurs satisfaire.
Je voudrois vous aider, mais je ne le puis faire.
Tout ce qu'ore je puis, c'est vous donner loisir
De faire vos regrets selon vostre désir.
La douleur que l'on pleure est beaucoup allégée.

ANDROMACHE

O le seul réconfort de ta mère affligée !
O lustre de l'Asie ! ô l'espoir des Troyens !
O sang hectoréan ! ô peur des Argiens !
O espérance vaine ! ô enfant déplorable,
Que je m'attendois voir à mon Hector semblable
En faits chevaleureux, et te voir quelque jour
Au throsne de Priam tenir icy ta cour !
Las ! cest espoir est vain, et ta royale dextre
Jamais ne portera de tes ayeulx le sceptre;
Tu ne rendras justice à tes peuples soumis
Et ne subjugueras tes voisins ennemis;
Tu n'iras moissonner les grégeoises phalanges;
Tu n'iras de ton père égaler les louanges;
Tu ne meurtriras Pyrrhe, et, traîné par trois fois,
Ne luy feras racler le troïque gravois.

Jeune tu ne feras exercice des armes;
Tu n'iras travailler d'ordinaires allarmes
Les bestes des forests, affrontant, animeux,
L'espée dans le poing, un sanglier escumeux,
Un grand ours idéan, ou de carrière viste
Tu ne suivras d'un cerf l'infatigable fuite.
O cruauté de mort! nos murs verront, hélas!
Un spectacle plus dur que d'Hector le trespas!

ULYSSE

Mettez fin à vos pleurs; trop long temps je demeure.

ANDROMACHE

Permettez moy, pour Dieu, que mon enfant je pleure,
Que je le baise encore. O mon mignon, tu meurs,
Et me laisses, pauvret, pour languir en douleurs.
Las! tu es bien petit, mais jà tu donnes crainte.
Or va, mon cher soleil, et porte ceste plainte
Aux saints Mânes d'Hector; jà la main il te tend,
Et sur les tristes bords toute Troye t'attend.
Mais devant que partir que je te baise encore,
Que ce dernier baiser gloutonne je dévore.
Or, adieu, ma chère âme.

ASTYANAX

Hé! ma mère!

ANDROMACHE

Pourquoy,
Pourquoy, pauvret, en vain réclamez-vous à moy?
Pourquoy me tenez-vous?

ASTYANAX

Hé, ma mère! il m'emmeine.

ANDROMACHE

Je ne vous puis aider, ma résistance est vaine.

ASTYANAX

Hélas ! ma mère, hélas ! me lairrez-vous tuer ?

ANDROMACHE

Ah, que j'ay de douleur ! je veux m'esvertuer,
Je veux mourir pour luy : mais de quelle défense
Serviront mes efforts ? je n'ay point de puissance.
Ils vous prendront de force, ainsi qu'en un troupeau
L'on voit un grand lyon prendre un jeune toreau
Près les flancs de sa mère, et l'emporter d'audace,
Quoy que pour le sauver son possible elle face.
Prenez donques en gré d'un magnanime cœur
De vostre cruel sort l'implacable rigueur,
Mon enfant, mon amour ; prenez en patience
La mort qui vient trancher le fil de vostre enfance,
Hélas ! et recevez, pour mes suprêmes vœux,
Ces larmes, ces baisers, ce toufeau de cheveux
Que j'arrache pour vous, tirant de mes entrailles
Mille pleureux sanglots, vos tristes funérailles.

ULYSSE

Ces pleurs n'ont point de fin, prenez-le vistement ;
Il est de nos vaisseaux le seul retardement.

CHŒUR [17]

O Mer, qui de flots raboteux,
Esbranlez vos ondes poussées
Comme il plaist aux vents tempesteux,
Guides des navires poissées,
Où transporter nous voulez-vous,
Loin de nos rives délaissées,
Et de nostre terroir si dous ?
Sera-ce aux monts ombrageux
De Thessalie, où Pénée
Par les vallons herbageux

Fait une course obstinée,
Où de Tempé les tiédeurs
D'une fleureuse halénée
Le ciel parfument d'odeurs?
Sera-ce où les coléreux flots
Tourmentent Trachin la pierreuse,
Et les hauts rochers d'Iolchos?
Ou en la Crète populeuse?
En l'étolienne Pleuros?
Ou en Trice l'infructueuse?
Ou la pélopienne Argos?
Sera-ce point en ce lieu,
En ceste isle rechantée,
Où jadis nasquit un dieu
D'une jumelle portée,
Quand l'amour de Jupiter
Latone ayant surmontée
La fist en Dèle enfanter?
Il ne nous chaut en quelle part
L'escumeuse mer nous écarte;
Nous supporterons tout hasard
Pourveu que ce ne soit en Sparte.
Qu'en tous autres lieux qu'on voudra
L'on nous espande et nous départe,
Toute terre à gré nous viendra.
Mais puisse plustost la mort
Nous couvrir sous ceste arène,
Que nous approchions du port
De l'abominable Hélène,
Qui pour nourrir les chaleurs
De sa volonté vilaine
Nous a filé nos malheurs.
Dès lors nostre méchant destin
Brassoit nos futures misères,
Quand Pâris bûchoit le sapin
Pour bastir des naves légères

Sur Ide, qui en gémissoit
En longues plaintes bocagères,
Dont tout le bord retentissoit.
Si ces naus n'eussent esté,
Pâris n'eust la mer tentée;
Si la mer il n'eust tenté,
Il n'eust Sparte visitée;
Si Sparte il n'eust visité,
Il eust Hélène évitée,
Peste de nostre cité.
Ainsi par la faute d'un seul
Nous sommes en pleurs continues :
Nos âmes de continu deul
Ont esté depuis soustenues
Pour nos longues calamitez,
En la terre et au ciel connues,
Aux hommes et aux déitez.
Les grégeoises nations
Ne sont de nos maux exemptes,
Et nos mesmes passions
Leurs femmes souffrent dolentes :
Perdant par mesme Pâris,
Et par mesme Hélène, absentes,
Leurs enfans et leurs maris.
Que bien vray le chantre sacré,
Fils de la belle Calliope,
A dit, pinçant son lut sucré
Sur la thracienne Rhodope,
Que rien en ce globeux séjour
N'est si franc de la main d'Atrope
Qu'il ne périsse quelque jour.
Le Pôle austral tombera
Dessus l'Afrique rostie,
Et l'Arctique accablera
Les campagnes de Scythie;
Le journal soleil qui luit

Tendra sa torche amortie
Aux ténèbres de la nuit.
Ainsi rechanta quelquefois
Sur la croupe sithonienne
Orphé, qui oreilla les bois
Au son de sa lyre ancienne,
Ayant reperdu au retour
De la cave plutonienne
Eurydice, son chaste amour.
Ores les esclandres durs
De la tempeste fatale,
Qui accravante les murs
De nostre ville royale,
D'Orphée approuvent la voix,
Nous monstrant que tout dévale
Dessous les mortelles loix.

ACTE III

HÉCUBE, LE CHŒUR, TALTHYBIE

HÉCUBE

Compagnes, qui naguère estiez l'honneur de Troye,
Et maintenant des Grecs estes la vile proye,
Soustenez-moy le corps, rompu d'âge et d'ennuis :
Esclave maintenant avecques vous je fuis
De royne trionfante et de mère féconde
De tant de fils guerriers, renommez par le monde.
Aidez-moy; portez-moy; asseurez-moy les pas;
Levez mes foibles mains qui tombent contre-bas;
Ou de peur, mes enfans, que trop je vous ennuye,
Donnez-moy mon baston, que de luy je m'appuye.
Une langueur pesante enveloppe mes sens;

D'heure en heure mes nerfs se vont affoiblissans,
Et quand je suis seulette en ma tente couchée,
Je meurs, de mille soings mortellement touchée,
Et sur tout d'un noir songe : ô songe désastreux,
Songe plein de terreur, songe malencontreux !
Plus je suis en repos, plus ce moleste songe
Ancré dedans mon cœur me dévore et me ronge,
Ainsi que le vautour du larron Prométhé
Se paist continuement de son cœur béqueté.

LE CHŒUR

Et quelle vision vous est si outrageuse ?

HÉCUBE

Il m'a semblé, dormant, qu'une biche peureuse,
Nourrie en mon giron, que j'aimois tendrement,
A esté mise en proye à un lyon gourmant,
Qui l'a devant mes yeux en pièces déchirée,
Et sa tremblante chair gloutement dévorée.
Puis un autre fantosme à moy s'est apparu,
Dont m'a la froide horreur les veines parcouru :
J'ay veu le grand Achil, de face menaçante,
Monté sur le sommet de sa tombe pesante,
Demander à grands cris qu'on l'eust à prémier
De quelqu'une de nous qui fust à marier.
O que j'ay grande peur que ma fille il demande,
Ou qu'elle soit choisie en nostre serve bande
Pour luy estre immolée ! et que j'ay peur aussi
Que mon fils Polydore ait sa part en ceci,
Que, pour estre sauvé de la guerre douteuse,
Nous avons fait nourrir en la Thrace négeuse !
O grands dieux de la terre et des enfers hideux,
Des songes le manoir, conservez-les tous deux.

LE CHŒUR

Las ! voicy Talthybie.

HÉCUBE

O que ne suis-je morte !

LE CHŒUR

Il ne vient pas à nous.

HÉCUBE

Cela me réconforte.

LE CHŒUR

Il est tout effrayé. Je ne sçay si Calchas
Se seroit avisé de quelque nouveau cas.

TALTHYBIE

N'est-ce pas chose estrange et de merveille pleine,
Que sans pouvoir singler sur la vagueuse plaine,
Nostre flotte demeure aux clostures du port,
Et n'en puisse sortir par nul humain effort :
Que tousjours immobile et ferme elle séjourne,
Soit qu'elle aille à la guerre, ou soit qu'elle en retourne ?

LE CHŒUR

Quelle cause, dy nous, arreste les vaisseaux ?
Qui clost vostre retour par les marines eaux ?

TALTHYBIE [18]

Je ne le puis conter : telle chose m'effroye.
Desjà Phébus rayoit sur les coustaux de Troye,
Et le jour repoussoit les ombres de la nuit,
Quand la terre esbranlée avec horrible bruit
Rendit un son affreux de ses cavernes creuses;
Les bois firent mouvoir leurs testes ombrageuses,
Le mont Ide tonna du grand fracassement
Que firent ses rochers tombant horriblement;
La mer devint troublée et se noircit d'orage;

Un abysme apparut au milieu du rivage,
S'estant la terre ouverte et fendue en deux parts
Jusqu'au fond de l'Érèbe, ouvert à nos regards.
Lors le fantosme craint de l'indomtable Achille
Saillit du gouffre noir, tel que devant la ville
Il estoit, moissonnant les bataillons entiers
Des Troyens entassez en monceaux charongniers,
Qui portez de leur sang dans le fleuve de Xanthe,
Estoupoyent le canal de son onde bruyante;
Ou tel que dans son char, superbe, traînassant
Hector autour de Troye, il alloit paroissant.
L'espouventable son de sa rude parole
Remplit l'air vaporeux de ceste rive molle :
« Allez (dit-il), allez, Argolides ingrats,
Prenez les honneurs deus à l'effort de mes bras.
Faites voiles. Voguez par les eaux maternelles.
Allez revoir la Grèce, ô âmes infidelles.
Vous serez repentans d'avoir fraudé mon los,
Si Polyxène vierge on n'immole à mes os. »
Il eut dit, et soudain plongé dans la caverne,
Il recheut tout grondant au plutonique Averne :
L'antre se resserra, les vents restèrent cois,
Et des flots orageux cessèrent les abois.

HÉCUBE

O de mes songes vrais effet trop véritable ! [19]
O pauvre Polyxène ! ô mère misérable !

LE CHŒUR

Rentrons dedans la tente et la réconfortons.
La mort ne mettra fin au mal que nous portons?

CHŒUR

Ce peut-il faire qu'en nos corps,
Gisans dans le sépulchre morts,
Loge nostre âme?

Et combien qu'ils soyent consommez,
Elle n'abandonne jamais
Leur froide lame?
Que le feu dévorant qui bruit,
Et en cendre nos os réduit,
N'ait pas la force
De nous manger entièrement,
Ains de nous brusle seulement
L'humaine escorce?
Ou s'il nous consomme si bien,
Que du tout il ne reste rien,
Rien ne demeure,
Et que dès lors, mesme dès lors
Que l'esprit dernier est dehors,
Tout l'homme meure?
Non : mais comme d'un bois gommeux
Sort en flambant un air fumeux,
Qui haut se guide,
Et volé bien avant ès cieux
Se pert, esloigné de nos yeux,
Dedans le vuide,
Ainsi de nostre corps mourant
La belle âme se retirant,
Au ciel remonte,
Invisible aux humains regards,
Et là, franche des mortels dards,
La Parque domte.
Elle séjourne avec les dieux
En un repos délicieux,
Toute divine :
Se bien-heurant d'avoir quitté
La terre pour le ciel voûté,
Son origine,
D'avoir sans violens efforts
Faulsé de son terrestre corps
Les chartres closes,

Pour, loin de son faix escarté,
Contempler en sa liberté
Les saintes choses.
Là, le mortel souci ne poind;
Là, Lachésis ne file point;
Là, l'inconstance
Du hasard, qui flotte tousjours
Sur nos chefs en cet humain cours,
Ne fait nuisance.
Là, de ce lourd fardeau bien tost,
Qui mon âme en tristesse enclost,
Du tout délivre,
Puissé-je au saint palais des dieux,
Franche de ces maux ennuyeux
A jamais vivre [20].

PYRRHE, AGAMEMNON, CALCHAS [21]

PYRRHE

Vous avez donc voulu faire partir l'armée,
Et la gloire d'Achil laisser désestimée!
D'Achil par qui les murs de Troye sont à bas;
Qui a tant terracé d'ennemis aux combas;
Qui Télèphe a contraint, par sa blessure sage,
De nous ouvrir sa terre et octroyer passage;
Qui a tué Troïle et le more Memnon;
Qui d'Hector l'invincible a terny le renom;
Qui a Penthasilée abbatu contre terre;
Qui a tant exploité de braves faits de guerre,
Couru à tant d'assauts; qui a tant saccagé
De villes et de forts au meurtre encouragé :
Encore on luy refuse, encore on luy dénie
Une esclave que veut son bien-heureux Génie!
Vous trouvez inhumain de luy sacrifier
La fille de Priam pour le gratifier,

Qui avez immolé pour l'adultère Hélène
A la rade d'Aulis vostre fille Iphigène.
Vous blasmez en autruy ce que vous avez fait,
Et vous semble vertu ce qui nous est forfait.

AGAMEMNON

La jeunesse ne peut commander à soymesme.
Cet âge tousjours porte une fureur extrême.
J'ay avec attrempance [22] autrefois supporté
Le colère d'Achille et sa férocité.
Car tant plus nous avons sur autruy de puissance,
Tant plus il nous convient user de patience.
Pyrrhe, c'est peu de vaincre, il faut considérer
Ce qu'un vainqueur doit faire, un vaincu endurer,
Et craindre la fortune aux présens variables,
D'autant plus que les dieux se monstrent favorables.
Nous avons esprouvé par cet assiègement
Que les sceptres des rois tombent en un moment.
Pourquoy plus orgueilleux Troye nous fait paroistre?
Nous sommes au lieu mesme où elle souloit estre.
La Fortune, Priam, qui te rend si chétif,
Certes me fait ensemble et superbe et craintif.
Et cuidez-vous qu'un sceptre autre chose je pense
Qu'un simple nom couvert d'une vaine apparence,
Que le moindre hazard peut ravir à tous coups
Sans mille naus y mettre, et dix ans, comme nous?
La Fortune tousjours ne se monstre si lente :
Souvent à nous destruire elle est plus violente.
Aussi le Ciel j'atteste, et le throsne des dieux,
Qu'onques je n'eus vouloir d'abattre, furieux,
Les Pergames de Troye, et de mettre à l'espée
Par un sac inhumain cette terre occupée.
Sans plus je désirois voir leur cœur endurci
Contraint à demander de leur faute merci.
Mais du soldat ne peut l'outrageuse insolence
Tellement se domter qu'il n'use de licence,

Quand la nuict, la victoire et le courroux luy ont
Acharné le courage et mis l'audace au front.
Donc ce qui est resté de sa rage demeure.
C'est assez : je ne veux qu'aucun de sang froid meure.
Je ne le veux souffrir, endurer je ne doy
Qu'à mes yeux on esgorge une fille de roy,
Qu'on plonge le cousteau dans ses entrailles tendres
Et de son chaste sang on arrose des cendres,
Et que pour desguiser un si barbare faict,
Mariage on l'appelle : il n'en sera rien fait.
Des fautes de l'armée il faut que je responde;
Sur moy le deshonneur et le blasme en redonde.
Aussi qui souffre un crime estre fait par autruy,
S'il le peut empescher, offense autant que luy.

PYRRHE

Achille n'aura donc aucune récompense?

AGAMEMNON

Si aura : tout le monde entendra sa vaillance.
Il n'y aura quartier de ce vague univers
Qui ne soit abreuvé de ses gestes divers.
La louange est le prix de tout cœur magnanime.
Tout brave cœur ne fait que de la gloire estime.
Que si les trespassez s'esjouissent de sang,
Que dessur son tombeau l'on en tire du flanc
Ou du gosier ouvert d'une belle génice,
Sans que d'une pucelle on face sacrifice.
Quelle façon barbare et coustume est-ce là?
Quelle exécrable horreur? qui veit jamais cela,
Qu'un homme trespassé dans sa tombe eust envie
D'un autre homme vivant, de son sang, de sa vie?
Vous rendriez vostre père à chacun odieux,
Le voulant honorer d'actes injurieux.

PYRRHE

O superbe, insolent en fortune prospère,
Timide et abbatu quand elle t'est contraire,
Des princes le tyran, tu es accoustumé
D'avoir de nouveau feu l'estomach allumé
Et de toutes beautez lascivement t'esprendre.
Tu veux donque à tous coups seul nos despouilles prendre?
Non, non, sois asseuré qu'aujourdhuy, malgré toy,
Sa victime ordonnée Achille aura de moy.
Que si tu la retiens et refuses d'audace,
Je luy en envoiray de plus digne en sa place.
Aussi bien trop long temps est oysive ma main :
Priam veut son pareil, il l'aura tout soudain.

AGAMEMNON

Vrayment tu es comblé de grande vaillantise,
D'avoir occis Priam, une vieillesse grise,
Que ce tien père avoit en sa tente embrassé,
Luy demandant le corps de son fils trespassé.
Que ne l'imites-tu?

PYRRHE

J'imite sa prouesse.

AGAMEMNON

De massacrer un roy en extrême vieillesse!

PYRRHE

La mort plus que la vie agrée aux affligez.

AGAMEMNON

Les vieillards par pitié sont de Pyrrhe esgorgez.

PYRRHE

J'occis mes ennemis.

AGAMEMNON

D'une clémence égale
Tu veux sacrifier une fille royale.

PYRRHE

La tienne as immolé, qui ores le défens.

AGAMEMNON

Le païs je préfère à mes propres enfans.

PYRRHE

Il n'est point défendu par les loix de la guerre
De tuer les haineux de sa natale terre.

AGAMEMNON

L'honneur et le devoir défendent maintesfois
De faire ce qui n'est défendu par les loix.

PYRRHE

Ce qui plaist au vaincueur est loisible de faire.

AGAMEMNON

D'autant qu'il peut beaucoup, d'autant luy doit moins plaire.

PYRRHE

Tu as accoustumé tels propos alléguer
Aux rois tes compagnons, que tu veux subjuguer :
Mais Pyrrhe ne veut plus souffrir ta tyrannie.

AGAMEMNON

Pour un tel Scyrien c'est trop de félonnie.

PYRRHE

Scyre n'a point produit de tels monstres qu'Argos.

AGAMEMNON

C'est un méchant rocher environné de flots.

PYRRHE

Aux flots et à la mer mon ayeule commande.
O que d'Atré la race et de Thyeste est grande !

AGAMEMNON

Mais tu n'es qu'un bastard : encor quand tu fus fait
Ton engendreur Achil' n'estoit homme parfait.

PYRRHE

Je suis d'Achille fils, dont la race est connue
De la terre, du ciel, et de la mer chenue.
Éac' est sous la terre, en son ciel Jupiter,
Et l'ondeuse Thétis fait les flots agiter.

AGAMEMNON

D'Achille à qui Pâris a terminé la vie !

PYRRHE

Mais d'Achille qui l'a au grand Hector ravie

AGAMEMNON

Pâris, le plus couard des Troyens et des Grecs !

PYRRHE

Achille, qu'un des dieux n'eust attaqué de près.

AGAMEMNON

Je pourrois refréner l'audace impétueuse
De ce jeune arrogant et sa langue outrageuse,
Mais aux fautes des miens j'ay le cœur trop humain :
Car mesmes aux captifs sçait pardonner ma main.

Il faut avoir Calchas et son advis entendre :
Si le destin le veut je la souffriray prendre.
Toy qui as autrefois délié nos vaisseaux,
Qui croupissoyent colez aux béotiques eaux;
Qui prudent as tollu la demeure des guerres;
Qui truchemen du ciel prédis sur les tonnerres,
Les foudres, les esclairs; qui les destins cognois
Au paistre des oiseaux, au vol, et à la voix;
Qui sçais ce que menace une estoile crineuse,
Une estoile qui traîne une torche flammeuse :
Dy nous, divin Calchas, aux immortels pareil,
Ce que nous devons faire, et nous donne conseil.

CALCHAS

Le sang d'Astyanax ne suffit pas encore;
Il faut que le tombeau d'Achille l'on décore
Du sang de Polyxène, et qu'aux Ombres de luy
Pyrrhe espouser la meine et l'immole aujourdhuy.
Autrement à jamais nostre flote rétive
Sans pouvoir démarer pressera ceste rive,
Et faudra que les Grecs renoncent de pouvoir,
Confinez à ces bords, leurs familles revoir.

PYRRHE, HÉCUBE, POLYXÈNE [23]

PYRRHE

Allez, soldats, allez, que soudain on l'amène.
C'est tardé trop long temps : amenez Polyxène.
Jà de son tiède sang deust fumer le tombeau;
Jà dans sa gorge deust plonger le saint couteau.
Nous sommes par trop lens au mérité salaire
Que requièrent de nous les vertus de mon père.
Attraînez, arrachez.

HÉCUBE

Méchans, que faites-vous?
A l'aide, citoyens, venez, secourez-nous.

PYRRHE

Hécube, pour néant vous faites résistance;
Elle est deüe à mon père, elle est sa récompense.
Je l'auray, laschez-la; c'est l'arrest du conseil,
Qu'on arrose ses os de son beau sang vermeil.

HÉCUBE

O Jupiter! vois-tu sans courroux cet outrage?
Où est ton foudre craint?

PYRRHE

Rien ne sert ce langage;
Je ne veux perdre temps, le sacrifice est prest.

HÉCUBE

Quel conseil est-ce là? quel exécrable arrest?

PYRRHE

Que sur l'ombreux tombeau du valeureus Achille,
A ses Mânes sacrez j'immole vostre fille.

HÉCUBE

Immoler? et pourquoy? qu'a Polyxène fait?
Que servira son sang? quel en sera l'effet?

PYRRHE

C'est le vouloir des dieux, qui nostre flotte agile
Empeschent de voguer sans guerdonner [24] Achille.

HÉCUBE

A son nom des autels faites édifier.

PYRRHE

Il n'a besoin d'autels que pour sacrifier.

HÉCUBE

Que l'on luy sacrifie une pleine hécatombe.

PYRRHE

Il veut que vostre fille on immole à sa tombe.

HÉCUBE

Hélas ! pourquoy ma fille ? assez l'Érèbe noir
De mes enfans n'enferme en son triste manoir ?
Le sang de mes enfans n'a teint assez la terre ?
Mes enfans n'ont assez empourpré ceste guerre ?
Ne doit de tant de morts Achille estre contant,
Sans m'oster ceste-ci qui seule m'est restant ?
Quoy ? le pauvre Priam, que vous vinstes occire
Entre mes bras tremblans, ne luy doit-il suffire ?
Prenez plustost Hélène : Hélène plus qu'aucun,
Impudique a tramé nostre malheur commun.
Par elle est mort Achille et Troye subvertie.
Elle a mieux mérité de luy servir d'hostie,
Aussi qu'elle est plus digne, extraitte de Jupin,
D'honorer vostre Achille, extrait de sang divin,
Et qu'en rare beauté Polyxène elle passe,
Comme elle fait encore en esprit et en grâce.

PYRRHE

L'ombre du preux Achil' veut Polyxène avoir.

HÉCUBE

Que mes maux à pitié vous puissent esmouvoir,
O Pyrrhe, et que les ans de moy, que l'âge oppresse,
Et de ma fille aussi l'innocente jeunesse
Poinçonnent vostre cœur ! Pyrrhe, laissez-la moy.

C'est mon seul réconfort en ce lugubre esmoy;
Elle me sert d'appuy, de baston de vieillesse,
Et de sa piété j'adoucis ma tristesse.
Las ! ne me l'ostez point, ne la faites mourir.
Vous pourriez, la tuant, maint diffame encourir.
Il ne faut qu'un vainqueur insolemment se porte.
La fortune n'est pas tousjours de mesme sorte :
Si ore elle vous rit, ne vous faut confier
Qu'elle vous vueille ainsi tousjours gratifier.
J'ay n'aguères vescu de richesses remplie,
Et de félicitez royne très-accomplie :
Las ! pauvre, et maintenant un seul jour m'a osté,
M'abysmant en malheurs, toute prospérité [25].
Mon exemple vous meuve, ô généreux Pélide,
Et ne soit vostre main d'une vierge homicide.
Quel blasme vous sera-ce? et combien de rancueur
Encourra d'un chacun ce peuple belliqueur,
Quand en obscurcissant le clair de vos louanges,
On ira raconter aux nations estranges
Qu'après vostre victoire aurez de sang rassis
Les vierges, les enfans sur vos tombeaux occis?
Las ! Pyrrhe, de bonne heure évitez ce diffame,
Et d'une telle horreur ne souillez point vostre âme.
Prenez pitié de moy, de moy prenez pitié.
Relaissez-moy ma fille, ains ma chère moitié.

PYRRHE

Il n'est cœur de rocher qui vos plaintes entende,
Et de compassion, les entendant, ne fende.
Mais l'humble piété vers mon père, qui plaint,
Et le salut commun de la Grèce m'astreint
De repousser vos pleurs, et, l'oreille fermée,
Entendre au vueil d'Achile et au bien de l'armée.
Armez vous de constance encontre le malheur :
Vous sentez vostre esclandre, et les Grecques le leur.
Quel nombre pensez-vous de pélasgides mères

Ont perdu leurs enfans en ces guerres amères,
Et leurs tendres espoux, que le roux Simoïs
Enferme de ses eaux bien loin de leurs païs?
Ne pensez estre seule en vos durs infortunes;
Le dueil nous est commun et les pertes communes.

HÉCUBE

Ma fille, vous voyez mes prières voler
Autour de son oreille et se perdre par l'air.
Ma fille, que feray-je? et que faut-il plus faire?
Parlez vous mesme à luy, c'est vostre propre affaire;
Jettez-vous à ses piés et requérez merci :
Peut estre vous rendrez son courage adouci.
Il n'est pas engendré d'une ourse caucasine,
Et pour un cœur ne porte un marbre en la poitrine.
Adressez luy vos pleurs, et si bien l'esmouvez
De vostre douce voix, hélas! que vous vivez.

POLYXÈNE

Pyrrhe, ne destournez vostre face en arrière.
Ne vous reculez point pour n'ouïr ma prière.
Je ne demande rien : e ne vous requiers pas
Que me vueillez chétive exempter du trespas.
Rasseurez vostre cœur : vous n'aurez peine aucune
A rejetter, félon, ma requeste importune.
Non, non, je vous suivray, n'en ayez point de peur;
Je vous suivray par tout d'un magnanime cœur.
Ne me vaut-il pas mieux que je meure à ceste heure,
Qu'après mille langueurs en service je meure,
De mon honneur forcée, esclave entre les mains
D'un qui m'ira soumettre à ses plaisirs vilains?
Et quel bonheur pourrois-je avoir plus en ce monde,
De telle grandeur cheute en misère profonde,
Qui suis fille d'un roy, nourrie avec espoir
De me voir royne un jour dedans un throsne seoir,

Qui fus la sœur d'Hector aux armes indomtable,
Et maintenant servir captive misérable?
Plustost puissé-je voir l'onde de Phlégéthon;
Plustost puissé-je cheoir aux caves de Pluton,
Laissant du beau soleil la clairté radieuse,
Que voir ma chasteté souffrir chose honteuse.
Donc quand il vous plaira, Pyrrhe, allons à la mort;
Aussi bien n'ay-je plus aucun autre confort;
Je ne puis espérer de fortune meilleure,
Tant nous sommes perdus, si ce n'est que je meure.
Or vous, ma douce mère, hélas! ne plorez point;
Plustost esgayez-vous de me voir en ce poinct.
Vous deussiez maintenant, c'est vostre vray office,
Me présenter vous mesme à ce doux sacrifice,
A fin que je ne souffre asservie à leur loy
Chose qui soit indigne et de vous et de moy.
Toute fille d'honneur perdra plustost la vie,
Que sa pudicité luy soit d'aucun ravie.

PYRRHE

Volontiers la vertu le sang illustre suit,
Et des pères l'honneur en leurs enfans reluit.
Vrayment Nature a fait à ceux une grand' grâce,
Qui se peuvent vanter d'estre de bonne race.

HÉCUBE

Vous me faites mourir. Vos propos généreux
Rengrègent, ô mon œil, mes tourmens douloureux.
Hé, Pyrrhe, ayez pitié d'une telle jeunesse!
N'arrachez de mon sein ceste sage princesse!
Ne la massacrez point : vous aurez un remord,
Si vous l'allez tuer, pire que n'est la mort.
Que si pour contenter l'ombre palle d'Achille
Une hostie il vous faut de royale famille,
Me voicy, menez-moy : je tendray le gosier.
J'ay encores du sang pour le rassasier.

C'est moy, Pyrrhe, c'est moy que sa tombe demande.
C'est de mon sang vieillard dont elle est si friande.
C'est moy qu'elle poursuit, qui Pâris ay conceu,
Ce Pâris dont il a le mortel coup receu.

PYRRHE

Ce n'est pas vous; il veut ceste fille pucelle.

HÉCUBE

S'il la veut, pour le moins que je meure avec elle,
A fin que plus de sang puissent boire ses os,
Et qu'un double massacre appaise ce héros.

PYRRHE

Vostre fille suffit : il ne faut d'avantage
Sur ce cave sépulchre exercer de carnage,
Et encor pleust à Dieu que l'on s'en peust passer !

HÉCUBE

Il nous faut, il nous faut ensemble trespasser.

PYRRHE

Attendez que la mort prochaine vous enferre.

HÉCUBE

Je luy suis jointe ainsi qu'aux ormeaux le lierre.

PYRRHE

Laschez-la, c'est en vain : que vous sert vostre effort?

HÉCUBE

Plustost que je la lasche il me faut mettre à mort.

PYRRHE

Je ne m'en iray point sinon que je l'emmène.

HÉCUBE

Je ne lascheray point ma fille Polyxène.

POLYXÈNE

Madame, laissez moy, de peur que le courroux
De ce jeune guerrier s'attise contre vous,
Et qu'il vous face outrage en m'arrachant de force,
Et qu'à vos bras foiblets il donne quelque entorce,
Qu'il nous traîne par terre, et face despiteux
De nos calamitez un spectacle honteux.
Il faut qu'en endurant vostre douleur s'appaise.
Tendez-moy vostre main, à fin que je la baise
Pour la dernière fois, car je ne verray plus
Esclairer dessus moy la torche de Phébus :
Je dévalle aux Enfers en l'avril de mon âge,
Soûlant des ennemis la carnagère rage.
Adieu, Madame.

HÉCUBE

O dieux ! ne sçaurois-je mourir ?
Le sang ne me sçauroit comme les pleurs tarir ?
Doy-je voir tant de morts ? et voir les funérailles
De tel nombre d'enfans sortis de mes entrailles ?
O ma fille, ains mon âme, ainsi donc je vous pers,
Et sans moy vostre mère ouvrirez les Enfers ?
O pauvre ! ô misérable !

POLYXÈNE

Il faut que je vous laisse,
Qui vous pensois servir de baston de vieillesse.

HÉCUBE

Vous serez loin de moy dessur le triste bord.

POLYXÈNE

Cela me gesne plus que ma cruelle mort.

HÉCUBE

Il me faudra passer mon âge en servitude.

POLYXÈNE

Helas ! j'en ay au cœur grande solicitude.

HÉCUBE

Chétive après avoir cinquante enfans perdus.

POLYXÈNE

Ils sont tous par Hélène aux Enfers descendus,
Fors le prudent Hélen [26] et Cassandre, et encore
Le dernier de vos fils, le jeune Polydore,
Qui vous puisse survivre et vous clorre les yeux,
Quand la mort bornera vos tourmens ennuyeux.

HÉCUBE

J'ay peur qu'il ne soit plus.

POLYXÈNE

N'ayez pas ceste crainte.

HÉCUBE

J'ay ceste vision encore au cœur empreinte.

POLYXÈNE

Que diray-je à Priam et au fameux Hector?

HÉCUBE

Que je suis en ce monde où je lamente encor.

POLYXÈNE

Allons, Pyrrhe, il est temps, je vous fay trop attendre.
Allons de vostre père ensanglanter la cendre.
Il me desplaist de vivre : allons le contenter.
Allons l'impiteux glaive en ma gorge planter.

HÉCUBE

O désastre, ô misère, ô malheur incroyable !
O Ciel, Ciel inhumain ! ô Ciel impitoyable !
O dieux sourds à nos cris, vainement réclamez,
Après nostre carnage aboyans affamez !
Pourquoy si longuement d'ans et de mal chargée
Me faites vous traîner ceste vieillesse âgée
Sans rompre le filet de mes vieux jours retors,
Plustost qu'à mes enfans en leur jeunesse morts ?
Qu'avecques mon mari n'ay-je franchi le fleuve
Du bourbeux Achéron sans luy survivre veufve,
Survivre à mes enfans en dix ans massacrez
Au siège d'Ilion par les cousteaux des Grecs ?
O Mort, que tardes-tu ? qu'est-ce plus que tu tardes,
Que maintenant, au moins, mes poumons tu ne dardes,
Affranchissant mon âme et la déracinant
De ce corps misérable où je me vay gesnant ?

CHŒUR [27]

L'âme fut de celuy méchantement hardie,
Hardie à nostre mal,
Qui vogua le premier sur la mer assourdie
Et son flot inégal ;
Qui d'un fraisle vaisseau râclant des ondes bleuës
Les larges champs moiteux,
Ne craignit d'Aquilon les haleines esmeuës,
Ny de l'Auton pesteux ;
Qui mesprisant la mort à ses desseins compagne,
Et prodigue de soy,
Aux moissons préféra d'une herbeuse campagne
Un élément sans foy,
Et d'un cours incertain, sur des naus passagères,
Sa terre abandonnant,
Alla, pour le proffit, aux terres estrangères,
Leurs rives moissonnant.

Quelle crainte de mort descendit dans ses mouëlles
Qui le peut effrayer,
Qui sans peur veit enfler la cavité des voiles,
Et les flots abayer;
Qui veit les rocs battus d'escumeuses tempestes
Les astres menaçans,
Et d'Épire les monts aux sourcilleuses testes
De foudre rougissans;
Qui veit les Capharés et les rages de Scylle,
Qui veit Charybde auprès,
En son ventre engloutir les ondes de Sicile,
Pour les vomir après?
Sans cause Jupiter la terre a séparée
D'une vagueuse mer,
Si les hardis mortels de l'une à l'autre orée
Font leurs vaisseaux ramer.
Qu'heureux furent jadis nos regretables pères
En leur temps bien-heureux,
Qui de voir, nautonniers, les rives estrangères
Ne furent désireux,
Ains d'avarice francs, d'envie et de cautelles,
Les pestes de ce temps,
Paisibles labouroyent leurs terres paternelles,
Dont ils vivoyent contens.
On ne cognoissoit lors les humides Pléiades,
Orion, ny les feux,
Les sept feux redoutez des pleureuses Hyades,
Le Charton, ne ses bœufs.
Zéphyre et Aquilon estoyent sans noms encore
Vénus et les Jumeaux,
Astres que le nocher palle de crainte adore,
Flambans sur ses vaisseaux.
Tiphys tenta premier la poissonneuse plaine
Avec le fils d'Éson,
Pour aller despouiller une rive lointaine
De sa riche toison.

Puis nostre beau Pâris de voïles et de rames
Fendit l'onde à son tour :
Mais au lieu de toison il apporta les flâmes
D'une adultère amour.
La Grèce repassa la mer acheminée,
Apportant le brandon
Qui vient d'enflamber Troye et l'ardeur obstinée
Du feu de Cupidon.

ACTE IV

MESSAGER, ANDROMACHE, HÉCUBE

MESSAGER

O spectacle cruel ! ô destin misérable !
O détestable faict, horrible, espouvantable !
O bourrelle Achaïe ! ô peuples plus félons,
Plus barbares et durs que Scythes et Gélons,
Que les peuples cachez aux cavernes secrètes
Du touche-ciel Atlas, que les fiers Massagètes,
Nourriçons de Borée, et que les ours ne sont,
Ou les tigres foulans le caucaside mont !

ANDROMACHE

Quelle fureur t'espoind ? quelle chose inhumaine
Te transporte ô Troyen, et te met hors d'haleine ?

MESSAGER

Qu'as-tu veu de semblable ? et qu'as-tu veu de tel,
Chétif, durant le temps de ce siège mortel ?

HÉCUBE

Ceste horreur m'appartient.

ANDROMACHE

Mais à moy misérable.

HÉCUBE

Mais à moy, car tout mal m'est, hélas ! lamentable.
Chacun souffre le sien, mais le mal d'un chacun,
Outre mes propres maux, m'est un tourment commun.
Par ainsi, Messager, quel quel soit cest esclandre
Que tu vas déplorant, il vient sur moy descendre,
Et ne peux lamenter aucun malheur troyen
Survenu de nouveau, qu'il ne soit du tout mien.

MESSAGER

Astyanax est mort.

ANDROMACHE

O puissance éternelle !

HÉCUBE

Ne vengeras-tu, père, une cruauté telle ?

ANDROMACHE

Où est ores ton foudre et ce feu si grondant,
Que sur ces enragez tu ne le vas dardant ?
Ne vois-tu de là haut ces griefves forfaitures ?
Ou si tu n'as souci de venger nos injures ?
Accable, pour le moins, mon chef, Olympien,
Si contre les Grégeois ton foudre ne peut rien.
Accable, accable-moy. Vien me broyer la teste,
Pour rompre la fureur qui dedans moy tempeste,
Pour me faire revoir sur les rivages coys
Mon fils et mon espoux, meurtris par les Grégeois.

MESSAGER

On l'a précipité du feste des murailles.

ANDROMACHE

O quel eslancement je sens en mes entrailles !
Il faut que je le voye, et qu'avant que la mer
Nous déloge d'ici, je le face inhumer.

HÉCUBE

Ne bougez; entendons ce discours mortuaire.
Toy, messager, poursuy; ne crain de nous desplaire.
De feu, de sang, de cris, de larmes je me pais;
Ceste seule viande ha mon cœur désormais;
Rien ne s'offre à mes yeux, rien ne bat mes oreilles
Que meurtres, que tombeaux, que pitiez nompareilles,
Et retraite à par moy, je n'ay l'entendement
Occupé jour et nuit que de ce pensement.
Je me soûle en mon mal, je m'y bagne et m'y plonge;
Ce plaisant desplaisir de mon bon gré me ronge.
Conte donc, je te pry.

ANDROMACHE

Que la terre ne fend,
Et ne me va piteuse en son ventre estoufant !

MESSAGER

Il nous reste une tour de la défunte Troye,
Que le feu n'a rongé, que la cendre ne noye
Comme les autres tours, et que les soldats Grecs
Au publique brasier ont conservée exprès
Pour éternelle marque et célèbre trophée
De leurs braves labeurs sur Troye triomphée.
Là naguères Priam sur les créneaux estoit
Dedans son thrône assis pendant qu'on combatoit,
Et de voix et de mains, à bas sous les murailles,
Grave en longs cheveux gris, arrengeoit les batailles,
Mignardant tendrement et tenant en ses bras
Le petit fils d'Hector, luy monstrant les combats,

Et comme à coups de pique endossé de ses armes,
Son père alloit fendant la presse des gendarmes,
Les rompoit, foudroyoit, terraçoit à monceaux,
Et de sang et de feu remplissoit leurs vaisseaux.
Ceste fameuse tour, ornement de la ville,
Mais, las ! qui ressemble ore un rocher inutile,
De peuple estoit pressée; autour de toutes pars
Eussiez veu fourmiller les chefs et les soldars.
Chacun sort des vaisseaux, et par troupes s'assemble.
L'onde bleue en frémit, tout le rivage en tremble.
Loin s'élève un coustau, qui peu à peu descend
Jusqu'au pied de la tour et en plaine s'estend.
Là l'argolique armée à son aise se campe.
L'un de piez et de mains à toute force rampe
Au feste des rochers, et balancé des piez
Descouvre de la mer les grands flots repliez.
L'autre grimpe en un pin, en un fouteau se cache,
Ou aux bras d'un laurier avec les mains s'attache,
Si que l'on voit branler sous le moleste pois
De ce peuple pendant la perruque des bois.
Cestuy-cy veut gravir au haut d'un précipice;
Cestuy-là sur le toict d'un fumeux édifice,
Ou sur un pan de mur à demy consommé,
Reliques d'Ilion par les Grecs enflammé;
Mesmes aucuns (forfait !) se vont planter sans crainte
Sur la tombe d'Hector, inviolable et sainte,
Quand nous voyons marcher Ulysse l'inhumain
Avec Astyanax, qu'il menoit par la main,
Puis montez, en tournant, par une vis fatale
En l'estage dernier de ceste tour royale,
L'enfant hectoréan d'un visage rassis
Regarde constamment les peuples espaissis
Ondoyans par la plaine, ainsi qu'une tourmente
De longs espics flotans, quand Zéphyr les évente.
De tous costez il tourne et retourne ses yeux,
Lançant de toutes parts un regard furieux,

Ainsi qu'un lyonceau encor foiblet et tendre,
De qui la jeune dent ne peut encore offendre;
S'efforce toutefois de mordre en son courroux;
Desjà sa hure il branle, et frémist à tous coups;
Il s'enfle, il se boursoufle; en ses yeux il amasse
Et en son cœur félon la rage et la menace.
Ainsi ce jeune enfant coléré de se voir
Entre ses ennemis, sujet à leur pouvoir,
Monstroit dessur le front le despit de son âme,
De ses deux yeux sortoit une brillante flâme
D'outrageuse rancœur, et la férocité
De son père luisoit en son front irrité.
Ce brave naturel superbe et magnanime
Esmouvoit un chacun, tous l'avoyent en estime.
Les peuples et les chefs à plorer sont contrains,
Et chacun essuyoit les larmes de ses mains,
Mesme le dur Ulysse, attendry de courage,
De pitoyables pleurs s'est baigné le visage.
Mais tandis que le Prestre, à par soy murmurant
Maints et maints mots sacrez, va les dieux adjurant,
Les bustuaires dieux, qu'il invoque Neptune,
Éole et les Tritons de la mer importune,
En les propiciant pour leur ondeux retour,
L'enfant, sans luy toucher, s'élance de la tour
Sur le dos des rochers.

ANDROMACHE

Quel Gète, quel Tartare,
Et quel Colque a commis un acte si barbare?
Quel peuple sans pitié, sans police, sans loix,
Vivant dans les déserts, privé d'humaine voix
Et d'humaine raison, sur les monts d'Hyrcanie,
A commis, a conceu si grande félonnie?

HÉCUBE

De Busire n'estoyent les sacrifices tels,
Car le sang des enfans ne teindoit ses autels.

L'horrible Diomède et aux dieux exécrable
De membres enfantins n'emplissoit son estable,
Et ne les entassoit dedans ses rateliers,
Pour en faire engraisser ses chevaux carnaciers.

ANDROMACHE

O misérable enfant ! et qui, las ! aura cure
D'ensevelir ton corps digne de sépulture ?

MESSAGER

Son corps est tout froissé, tout moulu, écaché,
Rompu, brisé, gachy, démembré, déhaché ;
Sa teste par morceaux, la cervelle sortie ;
Et bref vous ne verrez une seule partie
Qui n'ait les os broyez plus menu que le grain
Qu'on farine au moulin pour le tourner en pain :
Si qu'il ne semble plus qu'une difforme masse
Confuse de tout poinct, sans trait d'humaine face
Ny d'humaine figure, et puis le sang, qui l'oint,
Fait qu'en levant un membre on ne le cognoist point.

ANDROMACHE [28]

Son sort est plus cruel que celuy de son père.
O dieux, que vostre main est contre nous sévère !
Meurtrir ce pauvre enfant ! le faire torturer
Auparavant qu'il sceust que c'estoit d'endurer !
Me l'aviez-vous donné, me l'aviez-vous fait naistre
Pour de sa dure mort les yeux Grégeois repaistre ?
Hélas ! et ne m'estoit-ce assez d'affliction,
Que mes frères germains, que mon père Étion,
Que mon espoux aimé, que ma natale ville,
Thèbes aux hautes tours, fussent destruits d'Achille
Si je n'avois exprès un enfant par malheur,
Pour de la mort cruelle enfiéler ma douleur ?
Enfant, où que tu sois souviens-toy de ta mère.

Ne me laisse servir en maison estrangère.
Supplie, si tu peux, à la noire Atropos
Que bien tost avec toy je dévale en repos,
Effaçant mes ennuis dedans l'onde oublieuse,
Les ennuis que me fait ceste vie odieuse.
Si faut-il, mon enfant, que j'aye le souci
De te faire un sépulchre en quelque part ici :
Je ne permettray pas que tu sois la pasture
Des bestes, des oiseaux de gloutonne nature.
Je vay prier les Grecs.

MESSAGER

Les Grecs l'ont estendu
Dans le boucler [29] d'Hector pour vous estre rendu.

ANDROMACHE

O boucler, l'ornement d'une dextre guerrière,
Vous servez maintenant à mon enfant de bière !
On vous a veu jadis, ô renommé boucler,
Plus redouté des Grecs que d'un foudre l'esclair,
Et lors je pensois folle (ô trompeuse pensée !)
Voir un jour, quand d'Hector la vieillesse, avancée
Par les travaux guerriers, luy courberoit le dos,
Que son fils héritier de son antique los
Se pareroit de vous, vous porteroit en guerre,
Las ! et tout au rebours vous le portez en terre.

CHŒUR [30]

Nos gémissemens sont plus doux
Quand chacun gémist comme nous :
Nostre douleur est moins cuisante
Et mord nos cœurs plus lentement,
Quand nostre publique tourment
Toute une commune lamente.
Ah ! tousjours, tousjours un grand mal
Se plaist de trouver son égal,

Un compagnon tousjours désire :
Et rien ne nous soulage tant
Que de voir un autre portant
Le mesme dueil qui nous martyre [31].
Alors aucun ne s'apperçoit
Misérable, encor qu'il le soit.
Ostez les personnes heureuses,
Ostez les riches, vous verrez
Les pauvres qui sont atterrez
Lever les testes orgueilleuses.
Nul ne se pense malheureux
Qu'accomparé d'un bien-heureux.
Las ! qu'un homme qui se lamente
Sent peu de consolation,
Que quelqu'un en sa passion
L'aborde la face riante.
Celuy plus aigrement se pleint
Qui est seul d'infortune atteint,
Et plus impatient soupire
Qui, de la tourmente agité,
Nud contre un rocher est jetté,
Voguant avec un seul navire.
Mais en un semblable malheur
Semblable n'est pas sa douleur,
Voyant encombrer le rivage
De mille vaisseaux renversez,
Qui par les vagues dispersez
Ont fait avecque luy naufrage.
Phrixé, traversant sur le dos
De son bélier les traistres flots,
Avec sa sœur la pauvre Helle,
Espoinct de grand' tristesse fut
Quand sous les ondes elle cheut,
Par-ce qu'il n'y cheut autre qu'elle.
Mais quand Pyrrhe et son vieil mari
Restans seuls du monde péri,

Veirent noyer la race humaine,
Leurs amis ne pleurèrent pas,
Pource que de pareils trespas
La vagueuse terre estoit pleine.
Nostre dueil devroit estre tel,
Puis qu'il nous est universel :
Mais la flote victorieuse
Rend par ses allaigres chansons
Plus que nos propres marrissons
Nostre fortune malheureuse.

TALTHYBIE, HÉCUBE, CHŒUR

TALTHYBIE

O grand dieu Jupiter ! les affaires mondains
Gouvernes-tu, conduits par tes puissantes mains,
Ou s'ils vont compassez d'un ordre de nature,
Ou si l'instable sort les pousse à l'avanture ?
D'où vient que ceste royne, après tant de malheurs,
En nouveau dueil retombe et en nouvelles pleurs,
Qui n'aguère aux Troyens commandoit orgueilleuse,
Qui d'enfans rois avoit une suitte nombreuse,
Femme du grand Priam, dont le renom fameux
Par l'Asie a couru jusqu'aux Indois gemmeux ?
Elle n'a maintenant ny royaume ny ville ;
Ses enfans sont meurtris, et le preux fils d'Achille
A tué son espoux : elle n'a pour tout bien
Que le seul desplaisir de ne se voir plus rien.
Encore est-elle esclave, ô chose pitoyable !
Je la voy là couchée à terre sur le sable.
Hécube, levez-vous, redressez vostre chef,
Tournez vers moy les yeux.

HÉCUBE

Et quel nouveau méchef
T'ameine ici vers moy? Calchas, ce brave augure,
Me veut-il égorger sur quelque sépulture?
Allons, me voici preste.

TALTHYBIE

Agamemnon le roy,
Et l'exercite grec qui marche sous sa loy,
Vous mande qu'envoyez au port vostre famille,
Pour faire ensevelir le corps de vostre fille.

HÉCUBE

Que ceste charge est dure! Hé! bons dieux! j'espérois
Que tous mes maux je deusse amortir ceste fois,
Que ma mort fust conclue, ô espérance vaine!
Au lieu d'elle j'entens la mort de Polyxène.
O déplorable mort! mais, las! hérault, dy moy,
A-t-elle fait, mourant, chose indigne de soy?
Discours-moy de sa fin.

TALTHYBIE

Vous me ferez encore
Attrister de sa mort, si je la remémore :
Je ne lairray pourtant, puis qu'ainsi le voulez,
A fin que de douleurs vostre esprit vous soûlez.
Le sépulchre d'Achille est basti sur la rive
Où l'onde rhétéanne en escumant arrive.
Derrière est un valon qui hausse doucement,
Et qui fait en théâtre un grand contournement.
Là s'est rendu le peuple, et ceste pente ronde
Jusqu'au pied du tombeau s'est couverte de monde.
Les uns alloyent disant que ceste mort ostoit
L'ancre du long séjour qui leurs naus arrestoit,
Qu'il falloit des haineurs perdre toute la race :
Mais la plus grande part du grégeois populace

Détestoit ce forfait, quand on voit les flambeaux
Porter ainsi ardans comme aux soirs nuptiaux.
Quelques jeunes enfans, choisis entre les bandes,
Marchoyent le front orné d'odoreuses guirlandes;
Pyrrhe suivoit après, de la main conduisant
La vierge coste à coste au sépulchre nuisant.
Une soudaine horreur descend dans les moüelles
Des peuples effroyez de nopces si cruelles;
La face nous pallist, le cœur nous va battant,
Et la froide sueur à nos fronts va montant.
Un silence muet soudain couvre la plaine :
Nous demeurons surpris d'une frayeur soudaine.
Elle, d'honneste honte ayant les yeux baissez,
Traverse avecques luy les escadrons pressez.
Ceste douce beauté, dont Cyprine la doue,
Luist plus que de coustume en sa vermeille joue,
Apparoist plus divine, et nous semble son teint
Se lustrer d'autant plus qu'il est près d'estre esteint,
Comme on voit sur le soir plus douce la lumière
Du soleil, quand il tombe en l'onde marinière,
Que les astres nuiteux vont le ciel entrouvrant,
Et que le jour pressé se va demi-couvrant.
Chacun sent de la voir attendrir son courage;
Les uns sa beauté meut, les autres son bas âge;
Aucuns vont discourant l'inconstance du sort,
Mais tous prisent son cœur si magnanime et fort [32].
Elle devance Pyrrhe, et d'une franche allure
Monte au plus haut sommet de ceste sépulture.
Alors le Péléan du tombeau s'approchant
Et de sa main l'autel révéremment touchant,
Les deux genoux pliez va dire en ceste sorte :
« Reçoy, mon Géniteur, dessus ta cendre morte
La sainte effusion que nous t'avons voulu
Faire d'un sang virgeal, non souillé, ny polu :
Reçoy-le de nos mains, et que si chère offrande
Te soit propiciable et satisfait te rende.

Appaise ton courroux, preux Achille, et permets
Que désancrer du port nous puissions désormais,
Et, libres et vainqueurs par ta forte prouesse,
Sans encombre revoir les villes de la Grèce. »
Il eut dit, et chacun sa prière approuva.
Un murmure de voix à l'entour se leva,
Comme aux grandes citez, où le peuple commande
Par cantons assemblé pour quelque chose grande.
Après que le Tribun a cessé de parler,
Un tumulte confus, un bruit s'élève en l'air
Des tourbes approuvant ou réprouvant la chose,
Que pour le bien public ce magistrat propose.
Pyrrhe ayant achevé se lève tout debout,
Met la main au poignard et le desgaine tout,
Fait signe aux jeunes gens qui estoyent auprès d'elle
De luy serrer les mains. Mais adonc la pucelle
En ces mots s'écria : « Grégeois, laissez mon corps.
Je mourray franchement sans faire aucuns efforts,
Pourveu que je sois libre, à fin qu'entre les Mânes
Serve je ne sois veuë aux rives stygianes,
Qui suis fille de roy : laschez-moy, je vous pry. »
Lors se fist par le peuple un effroyable cry,
Voulant qu'on la laissast, et Agamemnon mesme,
Les larmes sur les yeux, le commanda luy-mesme.
Elle fendit sa robe avec sa blanche main,
Et jusques au nombril se découvrit le sein;
Sa poitrine fut veue avec ses mammelettes,
S'enflant également comme rondes pommettes,
Puis, les genoux en terre, à Pyrrhe dist ainsi :
« Si tu veux traverser ceste poitrine ici,
O Pyrrhe, ou si plustost ce gosier tu demandes,
L'un et l'autre sont prests, fay de moy tes offrandes. »
A ces mots il s'approche, et son glaive poignant
Dans le sang de la vierge à regret va baignant.
Il sort comme un estang qui coule par la bonde :
Et elle, que laissoit son âme vagabonde,

Tombant dessur la face, encore eut pensement,
La mort dedans le cœur, de cheoir honnestement,
Et de ne découvrir à la tourbe nombreuse
De son corps estendu chose qui fust honteuse.
Tout le monde gémist, personne ne s'est veu
Qui se garder de plaindre et larmoyer ait peu.
Chacun retourne triste, abominant l'oracle
Du prophète Calchas, et son sanglant spectacle.
Le sang ne ruissela quand du corps il sortit,
Car le cruel tombeau tout soudain l'engloutit.

HÉCUBE

Allez, Danois, ouvrez les campagnes liquides.
Retournez seurement aux citez argolides.
Mettez la voile au vent, abandonnez le port :
Ma fille est immolée, Astyanax est mort.
La guerre est achevée. Où est-ce, hélas où est-ce
Que je dois employer ce reste de vieillesse ?
Qui doy-je lamenter ? sera-ce mon espoux,
Ma fille, mon païs, Astyanax, ou vous,
Ou moy, ou tous ensemble ? ô Parque, je t'appelle,
Qui aux vierges est tant et aux enfans cruelle;
Vien à moy, massacreuse : et pourquoy me crains-tu ?
Que n'as-tu jà mon corps dans la tombe abatu ?
Tu me redoutes seule, et seule entre les armes,
Les meurtres, les brandons, les horreurs des gendarmes,
Les cheutes de maisons, tu me vas espargnant,
Et foulant tant de corps le mien tu vas craignant.
Or vous, Grecs frauduleux, qui d'armes déloyales,
Avez renversé Troye aux ondes stygiales,
Qu'après dix froids hyvers n'avez prise sinon
Par un feint partement et par un faux Sinon,
Qui par vos cruautez avez pollu la terre,
L'onde humide et le ciel, d'où Jupiter desserre
Ses foudres rougissans sur les déloyautez

Des traistres, comme vous, confits en cruautez :
Puisse, pour nous venger de vos lasches parjures,
Neptun vous travailler d'horribles avantures
Par ses ondes voguant ! Que les uns d'entre vous,
Battus des flots de l'onde et du venteux courrous
Des Aquilons troublez, trébuchent pesle-mesle,
Environnez d'esclairs, de foudres et de gresle;
Qu'ils puissent avec crainte et tourment abysmer,
Dévorez des troupeaux de la monstreuse mer;
Que les rocs Capharez aux pointes fluctueuses,
Que Scylle et que Charybde, et les Syrtes sableuses
Retiennent vos vaisseaux, que les flots poissonneux
Vous poussent sur les bords des Cyclops caverneux !
Que la femme, l'espoux, le fils la mère tue;
Que l'un se plonge au cœur une lame pointue
Et l'autre par les eaux vagabonde exilé,
Cherchant nouveau séjour sous un ciel reculé;
Qu'il vienne quelque roy, qui les peuples d'Asie
Face marcher un jour dans la Grèce saisie,
Fourmillant plus espais pour revanger nos torts
Que ne sont les espics aux gargariques bords,
Les fueilles aux forests, l'arène qui poudroye
Sur le bord libyen où le soleil blondoye.
Que vos citez de feux il destruise et de sang,
Et nos calamitez sentiez à vostre rang :
Bref, que si tost qu'aurez esloigné ceste rade
Vous souffriez comme nous des maux une Iliade.

CHŒUR

Hécube, retenez quelques funèbres pleurs
Pour vostre fils [33] meurtri, comble de vos malheurs.

HÉCUBE

O Phlégéthon, Érèbe, Achéron, tristes fleuves,
O larvales maisons de toute joye veufves !
O monstres des Enfers ! ô Mégère, Alecton,

Dires, Rages, Horreurs, ministres de Pluton,
A ceste heure, à ceste heure ouvrez vostre caverne
Et m'engouffrez vivante au plus creux de l'Averne.
O Soleil, qui reluis par ce vuide escarté,
Retire de mes yeux ta riante clarté,
Ta clarté vagabonde, et d'une espaisse nuë
Vien aveugler de moy et d'un chacun la veuë !
Peux-tu voir, peux-tu luire et peux-tu visiter
Ce monde si rebelle aux lois de Jupiter ?
Ce méchant, ce cruel, ce déloyal barbare,
Ce traistre thracien, pour une faim avare
De l'or injurieux a violé le droit
De l'hostelage saint, que révérer on doit :
Il a meurtri mon fils qu'il avoit en sa garde,
Pour ravir ses thrésors, tant sa main est pillarde.
Hélas ! mais dites-moy, où l'avez-vous trouvé ?

CHŒUR

Au port sur le gravois, de vagues abreuvé.

HÉCUBE

O destin misérable ! Un seul moment ne passe
Qui sur mon pauvre chef mal dessur mal n'entasse,
Qui ne donne à mon âme un nouvel argument
De larmes, de soupirs et de gémissement !
Hé, mon fils ! hé, mon fils ! qui t'a faict cet outrage ?
Qui t'a faict aborder à ce dolent rivage ?
Quel démon t'a conduit, des Thraces animeux,
Sous mes yeux maternels par les flots escumeux ?

CHŒUR

Quand le funeste bruit parvint à nous captives,
Que Polyxène avoit teint nos troyennes rives
Du pourpre de son sang, et que son corps gisoit
Au pié du fier sépulchre où Achil reposoit,
Nous déchirant la face et plombant la poitrine,

Forcenant du malheur qui contre nous s'obstine,
Et vomissant tel cry pour si triste méchef
Que si devant nos yeux Troye ardoit derechef,
Allasmes d'une bande, ainsi que furieuses,
Sans craindre des Grégeois les armes coléreuses,
A travers leurs squadrons jusqu'au sépulchre creux
Où Polyxène estoit, victime de ce preux.
Là, toutes exécrant la soif insatiable
Qu'il a de nostre sang en sa tombe exécrable,
Enlevons la pucelle, et la portons hulant
Sur la grève du port où le flot va roulant.
Nous la dévestons nue, et de l'onde marine
Luy nettoyons sa playe et la face yvoirine.
Mais comme la pauvrette en grand soing nous lavons,
Sous les plis d'un rocher près nous appercevons
Le corps de cet enfant qui sur la rive ondoye,
Et soudain soupçonnant qu'il fust de nostre Troye,
Nous approchons de luy, luy remarquons les traits,
Et l'ayant recogneu redoublons nos regrets,
Pleurant sur Polydore et détestant les astres,
Qui respandent sur nous tant de piteux désastres.
Nous l'avons apporté pour vos pleurs recevoir,
Et avecque sa sœur mesme sépulchre avoir.

HÉCUBE

Hé ! hé ! mon Polydore, en qui j'avois dolente
Mis mon dernier espoir et ma dernière attente,
Las, que je suis deceuë ! hé ! méchant exécré,
Comme tu l'as de coups durement massacré !
Comme à le déhacher tu as soûlé ta rage,
Aux meurtres acharné plus qu'un tygre sauvage,
Nourriçon d'Hyrcanie, infâme, sans pitié,
De tes hostes bourreau sous ombre d'amitié.
Ha ! ne fera le ciel qu'un si grand maléfice
Sente de Jupiter l'équitable justice,
L'hostelier Jupiter qu'offendre il a osé,

Tant le désir de l'or a son cœur embrasé?
Que son bruyant courroux tombe dessur sa teste;
Que l'éclat de son foudre aujourd'huy le tempeste,
Ou que, sous ma puissance à souhait le tenant,
Je m'aille sur sa vie outrageuse acharnant,
Je luy sacque du corps les entrailles puantes,
Je luy tire les yeux de mes mains violentes,
J'égorge ses enfans, et de leur mourant cœur
Je luy batte la face appaisant ma rancœur.

CHŒUR

Le tyran est ici : car sçachant la nouvelle
De nostre sac troyen, est venu l'infidelle
Aux obsèques de Troye, à fin de butiner
Et d'offrir son secours pour nous exterminer.
Nous pourrons feintement l'attirer en nos tentes
Sous espoir de proffit : nous vous serons aidantes.

HÉCUBE

Allons, filles, entrons; les grands dieux irritez
Se vangeront par nous de ses impiétez.

CHŒUR

L'alme foy n'habite pas
Ici bas :
La fraude victorieuse
L'ayant bannie, à son tour
Fait séjour.
Sur la terre vicieuse.
Elle est remontée aux cieux
Radieux,
Avecques la belle Astrée,
Ce faux siècle détestant,
Qui l'a tant
Inhumainement outrée.

Jamais la desloyauté
N'a esté
Si grande en nous qu'elle est ore :
Nous sommes plus desloyaux
Que les eaux
Qui lèchent la rive more.
Les ours courans vagabonds
Par les monts
Et par les forests obscures
Ont plus de ferme amitié
La moitié
Que n'ont les hommes parjures.
Le père va son enfant
Estoufant,
L'enfant estoufe le père;
L'espouse esteint à tous coups
Son espoux,
Et luy son espouse chère.
Le frère asseuré n'est pas
Du trespas
En l'amitié fraternelle;
L'hoste va l'hoste souvent
Décevant
En sa maison infidelle.
La foy se réclame en vain
Où le gain
Pousse nos âmes tortues.
Le peuple les princes suit,
Mais refuit
Leurs couronnes abatues.
Quiconque prince tu sois,
Dont les loix
A mille peuples commandent,
Entouré de toutes pars
De soudars
Qui valeureux te défendent;

Qui vois chacun se mouvoir
Pour te voir,
D'une joyeuse allaigresse,
Et de grand' aise ravi
A l'envi
Te faire importune presse :
Pense qu'en tant de sujets
Arrengez
Par troupes dedans la rue,
Et de ceux qui font séjour
En ta cour,
Nul de bon cœur te salue.
Ou bien s'ils ne sont moqueurs
En leurs cœurs,
Et ne fardent leur visage,
Croy, qu'à la première peur
Du malheur
Ils changeront de courage.
La foy n'arreste jamais
Aux palais,
Que la Fortune abandonne;
Chacun retire sa foy
De ce roy,
Que le malheur environne.
Quand Troye estoit en grandeur
Pleine d'heur,
Les rois luy faisoyent hommage,
Qui, de ses murs désolez
Reculez,
Luy font maintenant outrage.
Ce Polymestor méchant,
Arrachant
De son cœur l'amitié sainte,
A sa déloyale main,
L'inhumain,
Au sang de son hoste teinte.

ACTE V [34]

POLYMESTOR, HÉCUBE, LE CHŒUR, AGAMEMNON

POLYMESTOR

O Priam que j'aimois plus que tous rois du monde,
Las ! que j'ay déploré ta misère profonde,
Que j'en porte de dueil ! et que j'en porte aussi
De vous voir, pauvre Hécube, en cet esclandre ici :
Vostre orgueilleuse ville en ses murs embrasée,
Et les piez contremont des fondemens rasée :
Vos enfans et vos biens saccagez aujourd'huy,
Et vostre propre vie en puissance d'autruy.
Las ! rien n'est asseuré : toutes choses humaines
Sujettes à périr sont tousjours incertaines,
Et nul ne se peut voir tant de félicitez
Qu'il ne puisse tomber en plus d'adversitez.
Mais que sert ce propos ? nos destresses passées
Et nos pertes ne sont par larmes effacées ;
Nos plaintes n'y font rien ; les royaumes perdus
Ne sont pour lamenter par Jupiter rendus.

HÉCUBE

J'ay honte de vous voir en ces malheurs réduite,
Que la Fortune heureuse avoit tousjours conduite :
J'en ay honte, et mes yeux je n'ose hazarder
De les lever sur vous craignant vous regarder.
Ce n'est, Polymestor, de volonté mauvaise.

POLYMESTOR

Ne vous contraignez-point, faites-en à vostre aise.
J'excuse vostre ennuy. Mais pour quelle raison
M'avez-vous envoyé chercher en ma maison?

HÉCUBE

C'est pour un cas secret, qu'en secret je désire
Avecques vos enfans en ces tentes vous dire.
Faites donc loin d'ici vos gardes retirer.

POLYMESTOR

Je me puis bien ici sans gardes asseurer.
Retirez-vous, soldats.

HÉCUBE

Dites-moy, je vous prie,
Mon enfant Polydore est-il encore en vie?
Est-il en seureté?

POLYMESTOR

De cela n'ayez soin.

HÉCUBE

O le parfait ami, qui ne faut au besoin!
A-t-il de moy, sa mère, encore souvenance?

POLYMESTOR

Il vous fust venu voir n'eust esté ma défence.

HÉCUBE

N'avez-vous pas gardé ce qu'il vous porta d'or?

POLYMESTOR

Je le garde en ma chambre, et tout y est encor.

HÉCUBE

Faites-le, je vous pry : le pauvre jeune prince
N'a besoin qu'en son bien aucun mette la pince

POLYMESTOR

Mieux encor que le mien je le garde et défens

HÉCUBE

Sçavez-vous que je veux à vous et vos enfans?

POLYMESTOR

Quelles choses sçait-on sans les avoir ouyes?

HÉCUBE

Nos richesses je laisse en la terre enfouyes.

POLYMESTOR

C'est volontiers à fin de les pouvoir sauver.

HÉCUBE

Voire pour mon enfant, s'il les peut conserver.

POLYMESTOR

Quel besoin que mes fils en ayent cognoissance?

HÉCUBE

Pour après vostre mort en avoir souvenance.

POLYMESTOR

C'est prudemment parlé.

HÉCUBE

Sçavez-vous bien, hélas!
Où n'aguères estoit le temple de Pallas?
Là le thrésor repose.

POLYMESTOR

Il faut l'endroit cognoistre.

HÉCUBE

Vous verrez au-dessus un noir marbre apparoistre.

POLYMESTOR

Voulez-vous autre cas?

HÉCUBE

Vous garderez aussi
L'or qu'avec moy je porte.

POLYMESTOR

Où l'avez-vous?

HÉCUBE

Ici.

POLYMESTOR

Dessous vos vestemens?

HÉCUBE

Non, mais dedans nos tentes.

POLYMESTOR

Qui maintenant y est?

HÉCUBE

Des femmes gémissantes.
Entrez, tout y est seur; dépeschez, car les Grecs
Désirent faire voile et seront bien tost prests.

LE CHŒUR

Va, bourreau, va, barbare affamé de richesses;
Va quérir le loyer de tes fraudes traistresses.
Tu seras, tu seras maintenant chastié
D'avoir cet innocent égorgé sans pitié,

Qui estoit en ta garde et n'avoit espérance
Qu'en toy, lâche meurtrier, qu'en ta seule fiance.
Mais ainsi qu'un qui chet en quelque gouffre noir,
Où plusieurs il avoit auparavant faict cheoir,
Au gouffre tu cherras de fraude et de malice,
Où Polydore est cheut par ta caute avarice.
Car jamais en ce monde un faict pernicieux
D'un méchant ne demeure impuni par les dieux,
Et s'ils se monstrent lents à venger son offense,
Comme ils font quelquefois, ce n'est par connivence
Car tost ou tard son chef sent leur bras punisseur :
Ou s'il ne le sent point, sera son successeur.
Contraire à ton dessain, tu vas prendre une voye
Où tu verras la mort au lieu de l'or de Troye;
Car volontiers Pluton, des richesses le roy,
Pour t'assouvir de biens te conduira chez soy :
Là toy et tes enfans, achérontides âmes,
Gémirez d'estre occis par des armes de femmes.
Iô, je les entens.

POLYMESTOR

Au secours, ô bons dieux!
Aux armes, je suis mort, on me crève les yeux.

LE CHŒUR

C'est le cry du meurtrier; Hécube s'évertue.

POLYMESTOR

Au secours! venez tost! mes deux enfans on tue.

LE CHŒUR

La vengeance est entière. Or je le voy qui sort.

POLYMESTOR

O l'exécrable sexe! elles ont mis à mort
Mes enfans innocens, les cruelles furies,

Les pestes, Alectons, brûlantes de tûries.
Jupiter foudroyeur, qui dardes de ta main
Sur Rhodope le mont tant de foudres en vain,
Ne les puniras-tu ? Pourquoy maintenant cesse
Oysive et sans effet ton ire vengeresse ?
Et toy, Mars frémissant, qui sur Hème négeux
Attises aux combats les Thraces courageux,
Ne me veux-tu venger, qui suis né de ta race,
Qui dessous toy commande à ta guerrière Thrace ?
J'ay perdu du soleil la joyeuse clairté.
Le rayon lumineux de Phébus m'est osté.
Le sang court de mes yeux au lieu des pleurs premières,
Et la nuit éternelle est jointe à mes paupières.
Mes pas vont incertains, et, de peur de broncher,
J'avance l'un des pieds devant que démarcher.
Des jours de mes enfans la trame est accourcie ;
Ils errent maintenant sous la terre obscurcie,
Les pauvrets, et leur père, à leur mort survivant,
Ne les sçauroit venger du moindre homme vivant.

LE CHŒUR

O pauvre infortuné, que tu souffres d'angoisses !

HÉCUBE

Ce sont là de nos faicts, ce sont de nos prouesses.
Ce sont marques de nous et de nostre vertu :
Nous avons de tels jeux Polydore esbatu.

LE CHŒUR

Quelque dieu courroucé de tes horribles crimes
T'a fait précipiter en douloureux abysmes.
Si tu as fait du mal à quelqu'un, tu ne dois
Te plaindre si de luy d'autre mal tu reçois.

POLYMESTOR

Où iray-je, ô vrais dieux ! hélas ! je ne voy goute !
Où tournera mon œil qui de sang noir dégoute ?

J'allonge pieds et mains pour le chemin sonder,
Mais encor je ne m'ose au chemin hasarder.
O beau Phébus ! guary ma paupière aveuglée !
Où iray-je qu'à toy ? à l'ardeur déreiglée
Du flambant Sirien ? Iray-je où Orion
Bluette de ses yeux un chaleureux rayon ?
Ou sur l'onde de Styx, de clairté despourveüe,
Où les Ombres des morts n'ont que faire de veüe ?

AGAMEMNON

Je viens à la clameur et au bruit turbulent
De ce peuple de serfs jusqu'à la mer volant,
Que la jasarde Échon, hostesse vigilante
D'un caverneux rocher, en nos vaisseaux rechante.
Que si les murs troyens, par l'effort de nos bras,
N'estoyent piés contre-mont bouleversez à bas,
Ce tumulte estranger eust en toute l'armée
Une peur effroyable en allarme allumée.

POLYMESTOR

O grand Agamemnon, je vous suppli, voyez
En quel malheur je suis, et mes plaintes oyez !

AGAMEMNON

Pauvre Polymestor, qui t'a fait cet outrage ?
Qui t'a crevé les yeux, ensaigné le visage ?
Qui ces petits enfans a massacré de coups ?
Quiconque en soit l'autheur avoit bien du courroux,
Avoit bien du rancœur en son âme inhumaine,
Et à ta race et toy portoit horrible haine.

POLYMESTOR

Hécube, ceste vieille, et le troupeau captif
Des filles d'Ilion m'ont fait ainsi chétif.

AGAMEMNON

Quoy, Hécube, est-il vray? avez-vous eu l'audace
De l'offendre et tuer son innocente race?

POLYMESTOR

Elle est donques ici, la bourrelle? pour Dieu,
Enseignez-moy l'endroit, enseignez-moy le lieu
Qu'empoigner je la puisse, et que vengeant l'injure
De mes fils et de moy, son corps je défigure,
Je la démembre vive, et face trespasser
Entre mes bras vengeurs devant que la laisser.

AGAMEMNON

Laissez-la, ne bougez.

POLYMESTOR

Permettez que je mange
Son cœur, et qu'à souhait sur elle je me venge;
Que d'ongles et de dents je déchire son sein,
Et ses boyaux infets j'arrache de ma main.

AGAMEMNON

Commandez-vous un peu et de vostre courage
Ostez, Polymestor, ceste brutale rage
Qui vous transporte ainsi, puis, sans vous esmouvoir,
Faites-moy doucement vostre encombre sçavoir.

POLYMESTOR

Un fils avoit Priam, qu'on nommoit Polydore,
Le plus jeune de tous, qui ne vestoit encore
Le harnois esclatant, et entre les soudars
N'alloit eschauffé d'ire aux orages de Mars.
Son père, prévoyant la pendente ruine
De son sceptre ancien sous la force voisine
Des Grégeois obstinez, qui venoyent tous les jours
Lancer leurs feux poissez jusqu'aux sommets des tours,

Me l'envoya, peureux, en ma cour thracienne
Pour le garder, sauvé de la main argienne.
Or je l'ay fait occire aussi tost que j'ay sceu
Que Priam gisoit mort, que Troye estoit en feu.
Et n'ay-je pas bien faict d'esteindre dans mes terres,
Pour nostre commun bien, la semence des guerres?
J'ay prudent redouté que cet enfant un jour
Repeuplast de bannis le troïque séjour,
Et resserrant les os des antiques Pergames,
Les vengeast, rebastis, des pélasgides flâmes,
Ranimast de rechef les hommes et les dieux
Pour poudroyer l'orgueil de ses murs odieux,
Et que la flotte grecque à nos ports abordée,
Exerçast de rechef sa rage desbordée,
Ravageant mes sujets, les pillant, rançonnant.
Comme ils sont ravagez et pillez maintenant :
Ainsi qu'on voit souvent qu'une flamme voisine
Sur les prochains logis de toicts en toicts chemine.
Hécube ce pendant ayant sceu le trespas
De son fils, m'a déceu de blandissans appas,
M'a vers elle attiré d'une faulse espérance
De me faire emporter d'Ilion la chevance :
Elle m'a conduit seul et mes enfans foiblez,
Pour nous devoir monstrer ses thrésors assemblez.
Nous entrons en sa tente, où de voix déceptives
Nous viennent recevoir les Troades captives,
Abordent par troupeaux, me vont environnant,
De doucereux propos, feintes, m'entretenant.
Aucunes mignardant de pareilles feintises
Mes enfans caressez de mille mignotises,
Les chargent à leur col, les tirent à l'escart,
Ce pendant que je suis abusé de leur fard.
Je ne fus guère ainsi que leur cry pitoyable
Aux oreilles ne vint du père misérable.
Je me cuide lever de ma chaire, mais las!
Je me sens aussi tost retenu par les bras;

Je ne puis m'arracher, quoy que je m'évertue,
Et que mon corps roidi deçà delà je rue,
Me pensant dépestrer des liens de leurs mains,
Mais sans rien avancer tous mes efforts sont vains.
Aucunes, me tirant par ma longue crinière,
En me voulant lever m'abaissent en arrière,
M'estendent renversé la face contre-mont,
Et lors à leur plaisir mille outrages me font :
Arment leurs fières mains d'aiguilles bien poignantes,
Et percent de mes yeux les prunelles brillantes,
De coups multipliez à l'envi m'outrageant,
Et de sang et de nuit mes paupières chargeant.
Après que de leur cœur la forcenante envie
De bourreler mes yeux s'est du tout assouvie,
Elles m'ont relaissé (tout d'un coup s'enfuyant)
Seul dans leur pavillon mes playes essuyant,
Où avecques les mains je tasche à me conduire,
Privé du blond soleil qui me souloit reluire.
Encor n'ay-je tel dueil de mes yeux obscurcis
Que je sens de douleur de mes enfans occis,
Dont les corps massacrez, pour aigrir mes destresses,
M'ont esté présentez par ces fières tigresses,
Mes pauvres enfançons qu'à la mort j'ay conduit,
Comme mes yeux, pour fondre en éternelle nuit.
Agamemnon, voilà le discours de mes peines,
Que des Grecs m'ont ourdy les rancœurs et les haines.
Revengez mon injure, ains la vostre : pourquoy
Si ne faites justice estes-vous esleu roy ?

AGAMEMNON

Vous tuastes son fils pour avoir sa richesse,
Et ore de sa mort elle est la vengeresse.
Vous avez le premier une injure commis,
Que rester sans guerdon les grands dieux n'ont permis.
Il ne vous en faut plaindre, ains avec patience
La peine supporter de vostre propre offense.

POLYMESTOR

O dieux, secourez-moy ! mes outrages vengez,
Et au comble de maux ces Troades plongez !
Que ceste cruauté ne leur soit impunie,
Qui voyez que d'ici la justice est bannie !

HÉCUBE

Jupiter, qui veit oncq tant de maux espandus,
Et tant d'esclandres durs sur un chef descendus ?
Las ! je n'ay plus d'enfans ! la mort engloutit ore
Le dernier de mes vœux, le petit Polydore,
Qui bien loin du brasier et des glaives grégeois
Avoit esté transmis, pour régner quelquefois,
Aidé de nos thrésors, instrumens nécessaires,
Nécessaires souvent, mais à luy mortuaires.
O ! que la faim de l'or les cœurs mortels espoind !
Qu'est-il de tant sacré qu'il ne viole point ?
L'hoste égorge son hoste, et n'est amour si sainte
Qui tous les jours ne soit par ce désir esteinte.
Voy comme ce tyran, ce faux Polymestor
T'a, Polydore, occis pour brigander ton or,
Après qu'il sceut la fin de Priam et de Troye,
Et que ce qui restoit des Grecs estoit la proye :
Ainsi qu'on voit souvent que les dieux ennemis,
Tollissant le bon-heur, tollissent les amis,
Et que l'alme amitié, tant soit elle envieillie,
Avecques les honneurs et les biens est faillie.
Je fus de rois extraite et conjointe à un roy.
Beaucoup de braves rois sont engendrez de moy,
Magnanimes enfans, à qui ne s'égalèrent
Aucuns des Phrygiens, et moins les surpassèrent
En vertus et prouesse, et le Ciel n'a produit
Femme qui tant que moy fust heureuse en beau fruit.
Mais, las ! devant leurs jours, en la fleur de leur âge,
Ils ont vomi la vie en martial orage.

Mars les a dévorez, et sur leurs tombeaux creux,
A chacun j'ay coupé mes blanchissans cheveux,
Également féconde en tristes funérailles,
Et en fils valeureux portez en mes entrailles.
Mes filles que j'avois, en qui la chasteté
Égale conspiroit avecques la beauté,
Que j'avois, hé ! malheur ! si tendrement nourries,
Que je mignardois tant, que j'avois si chéries,
Et que je réservois à mariages saints,
Pour les donner aux rois de nos terres prochains,
Ont esté le butin de soudars sanguinaires,
Encores dégoutans des meurtres de leurs frères [35].
Et vous, dieux, le sçavez, et vous n'en faites cas !
Et vous, dieux, le voyez. et ne nous vengez pas !
Ce seul roy le loyer de ses cruautez porte ;
Ce qui fait toutefois que je me réconforte
Et m'allaite d'espoir que quelques-uns encor
Pourront estre punis comme Polymestor [36].

ANTIGONE

OU

LA PIÉTÉ

TRAGÉDIE

A MONSEIGNEUR BRISSON, CONSEILLER DU ROY EN SON CONSEIL PRIVÉ ET PRÉSIDENT EN SA COUR DE PARLEMENT [37]

Il me souvient, Monseigneur, que lors que la généreuse libéralité de nostre bon Roy (non jamais assouvy d'illustrer les belles et admirables vertus de ses sujets) eust honoré la docte preud'hommie de Monseigneur de Pibrac de la souveraine dignité de Président à la Cour, les Muses me meirent à propos l'un de mes tragiques ouvrages en main, pour testifier en mon esgard la publique alaigresse que la France avoit de son advancement. Et ores que la mesme débonnaireté de nostre mesme Roy a voulu décorer vostre semblable vertu d'une mesme dignité en ceste mesme Cour, les mesmes tragiques Muses me viennent tirer des mains cet ouvrage de mesme stile et façon, pour, vous le présentant, démonstrer que je ne veux estre seul qui ne communique à l'universel conjouissement de ce Royaume, pour le nouvel ornement de vos mérites. Car qui est le François chez lequel n'ait pénétré la célébrité de vostre nom? qui n'ait l'oreille repue et traversée du son de vos louanges? voire qui ne soit tiré en une merveillable admiration, de voir

les astres et les hommes ainsi conspirer à l'embellissement d'un si digne sujet? Je ne puis dire que nostre âge (bien que misérable) soit un siècle de fer, ce pendant que je verray la vertu ainsi esclater au pourpre de Sénateurs, sur le thrône de la suprême Justice de ce Royaume, telle que nous la voyons reluire en la droite équité de ces six révérables pères, qui tiennent en ce saint Aréopage le premier rang d'authorité : et ausquels la vertueuse saison de nos ancestres ne se peut vanter d'avoir rien produit de pareil. Pour le moins devons-nous espérer de nostre bon Prince, comme d'un second Auguste, le retour d'un siècle d'or, tandis que tels pilotes maniront, sous le bon-heur qui l'accompagne, le gouvernail de sa Justice. Mais je m'esgare, Monseigneur, et sans y penser, poussé de l'impétuosité de mon désir, je me viens embarquer sur la mer de vos louanges : et au lieu de vous présenter une Tragédie, je semble vouloir entrer en un Panégyric. Je me radresseray donc pour vous entretenir des infortunes de ceste pitoyable Antigone, qui, revivant en nostre France, se vient, comme esperdue, jetter entre vos bras, pour luy estre aussi favorable support qu'elle fut débonnairement le soustien et conduitte de son misérable père.

Vostre très-affectionné serviteur,

R. Garnier.

ARGUMENT

Chacun sçait comme Édipe, fils de Laye, roy de Thèbes, et d'Iocaste, sa femme, fut exposé à mort sur le mont Cithéron aussi tost qu'il fut né, pour avoir esté prédict au roy qu'il seroit un jour par luy occis Et que Phorbas, pasteur de Polybe, roy de Corinthe, qui passoit d'avanture, le voyant pendu à un arbre, les jambes traversées d'un osier, et le trouvant bel enfant à son gré, le porta à la Royne, sa maistresse, qui n'en avoit aucuns, laquelle le nourrit et éleva comme sien. Et que devenu grand, ayant sur la vérité de son origine consulté l'oracle d'Apollon, il luy fut dict qu'il trouveroit son père près de Thèbes : où s'estant acheminé, il eut fortuitement querelle avec les gens du roy, qu'il rencontra en chemin sans le cognoistre, lequel accouru au secours des siens fut par luy occis en la meslée. Que depuis, estant retourné à Thèbes et l'ayant délivrée des molesties du Sphinx, il espousa la royne Iocaste, sa mère, et eut d'elle quatre enfans, Etéocle, Polynice, Antigone et Ismène. Que, quelque temps après, la ville estant mortellement infectée d'une longue et irrémédiable peste, il entendit de l'oracle que la contagion ne cesseroit que la mort du défunct roy ne fust vengée. Ce qui fut cause que s'estant plus exactement informé du temps, du lieu et de la façon de ce meurtre, il découvrit que c'estoit luy mesme qui l'avoit perpétré, et qu'il avoit commis inceste avec sa mère. Et qu'ayant horreur de telles exécrations, il s'arracha les yeux de ses propres mains, quitta la ville, et alla faire pénitence sur les rochers de Cithéron, passant ses misérables jours en lamentations et regrets, avec Antigone, qui ne le voulut abandonner. Or, ce pendant, Etéocle et Polynice, ses fils, entrez en différend pour le droict du royaume, convindrent et accordèrent en fin de régner successivement d'an en an. Et suivant cet accord, Étéocle ayant, comme aisné, commencé sa charge, s'y trouva si bien que, son temps expiré, il

ne voulut laisser prise et se démettre du gouvernement pour recevoir un successeur. Dequoy Polynice justement indigné se retira vers les princes de Grèce pour implorer leur aide au recouvrement de son royaume. Et entre autres s'adressa au roy des Argiens, Adraste, qui, l'ayant faict son gendre, assembla une forte armée pour le remettre en ses terres et en déchasser l'usurpateur. Ils campèrent près les murailles de Thèbes, où estoit Étéocle, qui mist toutes ses forces aux champs, et à l'instant se donna une cruelle et sanglante bataille, où mourut la plus part des deux armées, mesmes les chefs et capitaines. Polynice, extrêmement desplaisant de la mort de Tydée, son beau-frère, de Capanée, Hippomedon, Amphiarée et Parthénopée, belliqueux et magnanimes seigneurs, fist appeller son frère Étéocle au combat, auquel ils entrèrent si furieusement, à la veuë des deux camps, qu'ils demeurèrent tous deux morts sur la place. Dont Iocaste advertie, se donna d'un poignard dans le sein et mourut. Les Argiens, d'autre part, voyans celuy mort pour lequel ils avoyent prins les armes, et se sentans merveilleusement affoiblis de la perte qu'ils avoyent faitte, levèrent le siège, et se retirèrent hastivement. Créon, frère d'Iocaste, s'estant fait roy, fait enterrer ses morts, avec défense à peine de la vie d'inhumer les corps des ennemis, et sur tous celuy de Polynice, motif d'une si funeste guerre. Et pour l'exécution de son ordonnance, fait asseoir des gardes pour surprendre les infracteurs d'icelle. Ce nonobstant Antigone se résout d'ensevelir son frère, et de ne le laisser manger aux bestes et oiseaux : mais comme elle vaquoit à ce pitoyable office, elle est prise et menée à Créon, qui la condamne à mort. Elle est descendue et enclose en une caverne pour y mourir de faim : mais elle, sans attendre une si longue mort, s'estrangle de ses liens de teste. Créon l'avoit fiancée avec Hémon, son fils, qui l'ayant trouvée morte en ceste caverne, où il estoit entré pour l'en tirer, vaincu d'amour et de douleur, se traverse le corps de son espée, et trespasse sur celuy de sa maistresse. Les nouvelles

de ce piteux accident, venues aux oreilles de la royne, sa mère, la saisirent d'une si intolérable douleur, qu'elle se tua sur l'heure. Créon, comblé de tristesse pour l'amas de tant de soudains et multipliez désastres, fait de lamentables regrets, qui ferment la catastrophe de ceste tragédie.

Ce subjet est traitté diversement par Eschyle en la tragédie intitulée *Des sept Capitaines à Thèbes*, par Sophocle en l'*Antigone*, par Euripide aux *Phénisses*, et par Sénèque et Stace en leurs *Thébaïdes*. La représentation en est hors les portes de la ville de Thèbes.

ACTEURS

Édipe.
Antigone.
Iocaste.
Messager.
Polynice.
Hémon.
Ismène.
Chœur de Thébains.
Créon.
Chœur de Vieillards.
Les gardes du corps de Polynice.
Chœur de filles Thébaines.
Eurydice.
Dorothée.

ANTIGONE

OU

LA PIÉTÉ

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER [38]

ÉDIPE, ANTIGONE

ÉDIPE

Toy, qui ton père aveugle et courbé de vieillesse
Conduis si constamment, mon soustien, mon addresse,
Antigone, ma fille, hélas ! retire-toy.
Laisse-moy malheureux souspirer mon esmoy,
Vaguant par ces déserts : laisse-moy, je te prie,
Et ne va malheurer de mon malheur ta vie.
Ne consomme ton âge à conduire mes pas;
La fleur de ta jeunesse avec moy n'use pas;
Retire toy, ma fille. Et dequoy me profite,
Me voulant fourvoyer, ta fidelle conduite?
Je ne veux point de guide au chemin que je suy
Le chemin que je cherche est de sortir d'ennuy,
M'arrachant de ce monde, et délivrant la terre
Et le ciel de mon corps, digne de son tonnerre.
Pour ne voir plus le ciel aveugler me suis peu,
Mais ce n'est pas assez, car du ciel je suis veu :
Le ciel tout regardant est tesmoin de mon crime,

Et ne m'engouffre, hélas ! sous l'infernal abysme,
Me souffre, abominable, encores avaler
Les saveurs de la terre et le serein de l'air.
Retire donc ta main qui tendrement me serre,
Et permets que tout seul par ces montagnes j'erre.
J'iray sur Cithéron aux longs coustaux touffus,
Où dès que je fu né, dès qu'au monde je fus,
Ma mère m'envoya pour dans un arbre paistre
Les corbeaux de ma chair qui ne faisoit que naistre.
Il me demande encore, il me faut là tirer.
C'est luy, c'est Cithéron, que je doy désirer :
C'est mon premier séjour, ma demeure première,
C'est la raison qu'il soit ma retraitte dernière.
Je veux mourir vieillard où je fus destiné
De mourir enfançon, si tost que je fus né.
Redonne-moy la mort, rens-moy la mort cruelle
La mort, qui me suivoit tiré de la mamelle,
O meurtrier [39] Cithéron : tu m'es cruel tousjours,
Et mes jours allongeant et retranchant mes jours [40].
Pren ce corps qui t'est deu, ceste charongne mienne.
Exécute sur luy l'ordonnance ancienne.
Las ! pourquoy me tiens-tu, ma fille ? et vois-tu pas
Que mon père m'appelle et m'attire au trespas ?
Comme il se monstre à moy terrible, espouventable ?
Comme il me suit tousjours et m'est inséparable ?
Il me monstre sa playe, et le sang jaillissant
Contre ma fière main, qui l'alla meurtrissant.

ANTIGONE

Dontez, mon géniteur, ceste douleur amère.

ÉDIPE

Et qui pourroit donter une telle misère ?
Dequoy sert plus mon âme en ce coupable corps ?
Que ne sors-tu, mon âme ? hélas ! que tu ne sors

D'un si méchant manoir? penses-tu qu'il me reste
Encore un parricide et encore un inceste?
J'en ay peur, j'en ay peur; ma fille, laisse-moy.
Le crime maternel me fait craindre pour toy [41].

ANTIGONE

Ne me commandez point que je vous abandonne;
Je ne vous laisseray pour crainte de personne;
Rien, rien ne nous pourra séparer que la mort;
Je vous seray compagne en bon et mauvais sort.
Que mes frères germains le royaume envahissent,
Et du bien paternel à leur aise jouissent.
Moy, mon père j'auray. Je ne veux autre bien;
Je leur quitte le reste et n'y demande rien.
Mon seul père je veux; il sera mon partage;
Je ne retiens que luy, c'est mon seul héritage.
Nul ne l'aura de moy, non celuy dont la main
S'empare injustement du beau sceptre thébain,
Non celuy qui conduit les troupes argolides :
Non pas si Jupiter de foudres homicides
Les terres escrouloit, et fumant de courroux
Descendoit maintenant pour se mettre entre nous,
Il ne feroit pourtant que ceste main vous lâche;
Je seray vostre guide, encor qu'il vous en fâche.
Ne me rejettez point; me voulez-vous priver
Du bonheur le plus grand qui me puisse arriver?
S'il vous plaist de gravir sur l'ombrageuse teste
D'un cousteau bocager, me voylà toute preste.
S'il vous plaist un vallon, un creux antre obscurci,
L'horreur d'une forest, me voylà preste aussi.
S'il vous plaist de mourir, et qu'une mort soudaine
Seule puisse estoufer vostre incurable peine,
Je mourray comme vous; le nautonnier Charon
Nous passera tous deux les vagues d'Achéron.
Mais ployez, je vous pry, cet obstiné courage;
Surmontez vostre mal, surmontez vostre rage.

Où est de vostre cœur la générosité?
Voulez-vous succomber sous une adversité?

ÉDIPE

O la grande vertu! bons dieux! Se peut-il faire
Que j'aye onque engendré fille si débonnaire?
Se peut-il faire, hélas! qu'un lict incestueux
Ait peu jamais produire enfant si vertueux?
Désormais je croiray qu'une louve outrageuse
Nourrisse dans ses flancs une brebis peureuse,
Que d'un pigeon craintif soit un aigle naissant,
Et d'un cerf lasche-cœur un lion rugissant,
Que la nuict ténébreuse engendre la lumière,
Et la brune Vesper l'Aurore journalière,
Puisque d'un sale hymen, que nature défend,
De la mère et du fils peut naistre un tel enfant.
Laisse-moy, mon souci; veux-tu bien que j'endure
Que mon père soit mort sans venger son injure?
Pourquoy me serres-tu de ta virgeale main
Ma dextre parricide et mon bras inhumain,
Taché du mesme sang qui me donna naissance?
Méchante, abominable et pestifère engence!
Je ne fay qu'allonger la trame de mes maux.
Je ne vy pas; je sens les funèbres travaux
D'un qui tombe au cercueil; mon âme prisonnière
Est close de ce corps, comme un corps de sa bière.
Tu penses me bien faire en prolongeant ma fin,
Mais je n'ay rien si cher qu'accourcir mon destin.
Tu retardes ma mort, qu'avancer je désire,
Et me cuidant sauver ta main me vient occire.
Car la vie est ma mort, et mon mal dévorant
Ne peut estre guari si ce n'est en mourant.
Qui contraint vivre aucun qui n'en a pas envie,
N'offense moins qu'ostant à quelque autre la vie.
Par ainsi laisse-moy. J'ay, désireux, quitté
Du royaume thébain l'antique dignité,

Mais je n'ay pas, laissant ce royal diadème,
Despouillé le pouvoir que j'avois sur moymesme.
Je suis maistre de moy [42]. Personne ne me doit
Défendre ou commander, car moy seul j'ay ce droit.

ANTIGONE

N'aurez-vous point pitié de ma douleur amère?

ÉDIPE

N'auras-tu point pitié du malheur de ton père?

ANTIGONE

Vostre malheur est grand, mais un cœur généreux
Surmonte tout malheur et n'est point malheureux.

ÉDIPE

Le malheur où je suis n'est pas remédiable.

ANTIGONE

Du malheur qui vous poingt vous n'estes pas coupable.

ÉDIPE

Après m'estre du sang de mon père polu?

ANTIGONE

Non, puisque l'offenser vous n'avez pas voulu.

ÉDIPE

J'ay ma mère espousée et massacré mon père.

ANTIGONE

Mais vous n'en sçaviez rien, vous ne le pensiez faire.

ÉDIPE

C'est une forfaicture, un prodige, une horreur.

ANTIGONE

Ce n'est qu'une fortune, un hasard, une erreur.

ÉDIPE

Une erreur qui le sang me glace quand j'y pense.

ANTIGONE

Ce n'est vrayment qu'erreur, ce n'est qu'une imprudence.

ÉDIPE

Quel monstre commit onc telle méchanceté?

ANTIGONE

Personne n'est méchant qu'avecques volonté.

ÉDIPE

Ce sont propos perdus. Tu ne sçaurois combatre
Par tes fortes raisons mon cœur opiniastre.
J'ay désir de mourir, et de plonger mon mal
Avec mon âme serve en l'abysme infernal,
Et si plus bas encore un trespassé dévale,
Plus bas je veux tomber que la voûte infernale.
Penses-tu pour m'oster de la dextre le fer,
Pour m'oster un licol ourdy pour m'estouffer,
Pour destourner mes pas des roches sourcilleuses,
Et pour me reculer des herbes venimeuses,
M'empescher de mourir? tu tasches pour néant
De me clorre l'enfer qui est tousjours béant.
La mort s'offre sans cesse : et combien que la vie
De tout chacun puisse estre à tout moment ravie,
La mort ne l'est jamais, la mort on n'oste point.
Quiconque veut mourir trouve la mort à poinct.
Mille et mille chemins au creux Achéron tendent,
Et tous hommes mortels, quand leur plaist, y descendent.
O mort, ô douce mort! viens estouper mes sens,

Et me perce le cœur de tes dards meurtrissans;
Deschire moy le sein de tant d'horreurs capable;
Arrache-moy la vie, et l'esteins, pitoyable,
Sous cette roche dure en éternel recoy [43],
Et que jamais Phébus ne rayonne sur moy.
Laisse le Styx, mon père, et tousjours accompagne
La bourrelle Alecton, de mon âme compagne :
Voy ses tisons soulfreux, ses fouets et ses serpens,
Enflez de noir poison, sur mes poumons rampans,
Mon éternelle peine, et la prens pour vengence,
Ta douleur consolant de mon horrible offense.
Que s'il ne te suffist, comme certe il n'est mal
Pareil à mon forfait, à mon forfait égal,
Si tu te deulx [44] encor' du peu de mes encombres,
Aimant mieux que je sois avec les tristes Ombres
Sur les bourbeux palus [45] des creux Enfers grondans,
Fay que la terre s'ouvre et me pousse dedans;
Fay-moy porter le roc, qui sans cesse dévale;
Fay-moy souffrir la soif et la faim de Tantale;
Que du cault Prométhé j'aye la passion,
Du tonnant Salmonée et du traistre Ixion :
Tous leurs tourments ensemble à peine pourront estre
Suffisans pour moy seul, damné devant que naistre.
Sus donc, Édipe, sus, ne t'outrage à demy.
Ce n'est pas assez d'estre à tes yeux ennemy;
Tes yeux seuls n'ont forfait, tu es en tout coupable,
Et n'y a rien de toy qui ne soit punissable.
Ouvre-toy l'estomac, déchire-toy le sein,
Arrache-toy le cœur de ta sanglante main,
De ta main parricide, et qu'elle mesme paye
A ton père le prix de sa mortelle playe.

ANTIGONE

Pour Dieu, mon géniteur, appaisez vostre mal,
Puis qu'il ne vient de crime, ains d'un malheur fatal.
Escoutez-moy, pauvrette, et vostre oreille douce

Ma suppliante voix par desdain ne repousse.
Je ne demande pas que vous vueillez encor
Reprendre en vostre main le sceptre d'Agénor.
Je ne demande pas que de loix salutaires
Vous vueillez gouverner vos peuples volontaires,
Et que vostre famille abysmée en malheur
Vous vueillez redresser en son antique honneur.
Je ne vous requiers pas que le dueil qui vous tue
Vous vueillez despouiller de vostre âme abatue :
Combien qu'il appartienne à l'homme de grand cœur
D'estre de la fortune en ses assauts vainqueur,
Et de ne succomber à la douleur maistresse,
Ains de fouler aux pieds la rongeante tristesse
Qui rampe dans nostre âme, incurable poison,
Si l'on ne la destrempe avecques la raison.
Pourquoy recourez-vous à la mort pour remède,
Sinon que vostre force à la Fortune cède,
Que contre son assaut vous n'estes assez fort,
Et que vous ne pouvez soustenir son effort?
Mais, las! que sçauroit plus la Fortune vous faire?
Sçauroit-elle estre plus qu'elle vous est contraire?
Jupiter, qui peut tout, ne sçauroit augmenter
Le comble du malheur qui vous fait lamenter.
Quel bien espérez-vous aux rives ténébreuses,
Éternel compagnon des âmes malheureuses,
Que vous n'ayez ici? Ne souffrez-vous autant
Que vous pourriez souffrir sur l'Achéron estant?
Qu'est-ce qui vous asprist [46]? quelle fureur vous pique
De vouloir dévaler au marez plutonique?
Est-ce pour ne voir plus ce beau jour escarté?
Vos yeux perdent du jour l'amiable clarté.
Est-ce pour vous priver du royal diadème,
Pour quitter vos palais? Vous en privez vous mesme.
Est-ce pour vous bannir loin de vostre païs,
Loin de femme et d'enfans? Vous les quittez haïs :
Vostre sort inhumain de cela vous délivre.

Partant vous ne devez vous lamenter de vivre,
Car la vie vous oste autant que le trespas
A coustume d'oster à ceux qui vont là bas.
Quel bien vous peut donner cette mort souhaitée ?
Qu'aurez-vous plus estant une âme achérontée ?

ÉDIPE

Je me veux séparer moymesme de mon corps.
Je me fuiray moymesme aux plutoniques bords.
Je fuiray ces deux mains, ces deux mains parricides,
Ce cœur, cet estomac, ces entrailles humides,
Horribles de forfaits. J'esloigneray les cieux,
L'air, la mer et la terre, édifices des dieux.
Puis-je encore fouler les campagnes fécondes
Que Cérès embellist de chevelures blondes ?
Puis-je respirer l'air, boire l'eau qui refuit,
Et me paistre du bien que la terre produit ?
Puis-je encore, polu des baisers d'Iocaste,
De ma dextre toucher la tienne qui est chaste ?
Puis-je entendre le son, qui le cœur me refend,
Des sacrez noms de père et de mère et d'enfant ?
Las ! dequoy m'a servy qu'en la nuict éternelle
J'aye fait amortir ma lumière jumelle,
Si tous mes autres sens également touchez
De mes crimes ne sont, comme mes yeux, bouchez ?
Il faut que tout mon corps pourrisse sous la terre,
Et que mon âme triste aux noirs rivages erre,
Victime de Pluton. Que fay-je plus ici,
Qu'infecter de mon corps l'air et la terre aussi ?
Je ne voyois encor la clairté vagabonde
Du jour, et je n'estois encores en ce monde,
Les doux flancs maternels me retenoyent contraint,
Qu'on me craignoit desjà, que j'estois desjà craint.
Aucuns sont dévorez de la Parque sévère
Si tost qu'ils sont sortis du ventre de la mère :
Mais, las ! je n'en estois encore à peine issu,

Voire je n'estois pas de ma mère conceu
Que jà desjà la mort me brandissoit sa darde,
Lors trop prompte à m'occire, et ores trop musarde.
On arresta ma mort (misérable) devant
Que je fusse animé, que je fusse vivant.
O l'estrange avanture ! un père veut desfaire
Son petit enfançon premier que de le faire,
Devant que l'engendrer, et commande tuer
Celuy qui le devroit vivant perpétuer :
Las ! il craint le contraire, et son âme timide
Pense que cet enfant sera son homicide.
Ainsi devant que naistre, ains devant qu'estre faict,
J'estois jà crimineux d'un horrible forfaict.
J'estois jà parricide, et ma vie naissante
D'un sort contraire estoit coupable et innocente.
Je fus mis au supplice aussi tost que je peu
Gouster l'air de ce monde et que j'en fus repeu.
On me perça les pieds d'une broche flambante ;
Et haut on me pendit en la forest mouvante
Du pierreux Cithéron, au sommet d'un rocher,
Pour nourrir les corbeaux de ma tendrette chair.
Mais, hélas ! le Destin, nuisiblement propice
A mon futur malheur, m'arracha du supplice,
Me préservant pour l'heure à fin que d'un poignard
J'ouvrisse un jour le sein de mon père vieillard,
Que je devois meurtrir par la voix prophétique,
Trop véritable, hélas ! de l'oracle delphique.
Or l'ay-je massacré de cette dure main,
Vrayment dure et cruelle, et l'empire thébain
J'ay conquis par sa mort, ornant la mesme dextre
Qui l'âme luy tolut, de l'honneur de son sceptre.
Encor ne fust-ce tout : car le ciel me voulant
Accabler de mesfaicts, et les accumulant
Par monceaux entassez, me feit (ô chose infâme !)
L'incestueux mary de ma mère, sa femme.
Quel Scythe, quel Sarmate, et quel Gète cruel,

Despouillé de raison, commit onc rien de tel?
J'ay ma dextre lavé dans le sang de mon père;
J'ay d'inceste polu la couche de ma mère;
J'ay produit des enfans en son ventre fécond,
Qui frères et enfans tout ensemble me sont.
Ores j'ay tout quitté, fors toy, mon Antigone.
J'ay laissé femme, enfans, et de Thèbes le thrône,
Le loyer de mon crime, hélas! mais aujourd'huy
Voylà ma géniture en bataille pour luy.
Le frère veut du frère et le bien et la vie,
Tant ils ont de régner une bruslante envie,
Tant ce désir les ronge, et ceste authorité
Les contraint de forcer tout droict de piété.
Ce malheur est conjoinct au sceptre agénoride,
De s'acquérir tousjours avecque parricide :
Aussi mes deux enfans y courent acharnez
Comme lyons griffus au combat obstinez.
Polynice se plaint que son frère luy vole
Son droit, et, le fraudant, sa promesse viole,
Invoque le secours des grands dieux colérez
Contre ceux qui les ont en serment parjurez,
A faict armer, banny, pour la querelle sienne
Les grégeoises citez, la jeunesse argienne,
Veut forcer son germain, qui ne luy veut céder
Le royaume usurpé, qu'il veut seul posséder.
Le terroir cadméan fourmille de gendarmes;
Tout est plein de chevaux, de dards, de feux, de larmes,
De plaintes et de cris; le laboureur s'enfuit;
Tout ce bord retentist de tumulte et de bruit!

ANTIGONE

Quand vous n'auriez, mon père, autre cause de vivre
Que pour Thèbes défendre et la rendre délivre
Des combats fraternels, vous ne devez mourir,
Ains vos jours prolonger pour Thèbes secourir.

Vous pouvez amortir cette guerre enflammée.
Seul vous avez puissance en l'une et l'autre armée.
Des mains de vos enfans vous pouvez arracher
Le fer desjà tiré pour s'entredéhacher.
Vous pouvez arrester la fureur qui chemine,
Comme un ardant poison, par leur chaude poitrine,
Et de vostre patrie esloigner les dangers
Qui la vont menassant de soudars estrangers,
La mettant en repos, et comme d'une corde
Serrant nos cœurs unis d'une sainte concorde.
Vivez donc, je vous pry, vivez doncques pour nous,
Si vivre désormais vous ne voulez pour vous :
Vostre vie est la nostre, et qui l'auroit ravie,
Auroit ravi de nous et d'un chacun la vie.

ÉDIPE

Que ces maudits enfans ayent respect à moy?
Qu'ils désarment leurs mains, et se gardent la foy?
Les traistres, les méchants, affamez de carnages,
Confits en cruautez, en fraudes et outrages,
D'empires convoiteux, ne sçauroyent faire bien,
Dignes de moy, leur père, et du lignage mien.
Ils sont plongez en mal, leur esprit ne propose
Qu'ourdir et que tramer toute exécrable chose [47].
Leur esprit n'est poussé que de toute fureur.
La crainte des grands dieux ne leur donne terreur.
Ils ne révèrent rien; la honte paternelle,
Ny l'amour du pays ne leur est naturelle.
Ils s'entremeurtriront, si la bonté des dieux
Ne retient aujourd'huy leur glaive furieux.
C'est pourquoy me convient souhaiter que je meure.
C'est pourquoy trop long temps au monde je demeure,
Estant près de souffrir, différant mon trespas,
De pires passions que je ne souffre pas.

ANTIGONE

Par vos cheveux grisons, ornement de vieillesse,
Par cette douce main tremblante de foiblesse,
Et par ces chers genoux que je tiens embrassez,
Ce mortel pensement, je vous prie, effacez
De vostre âme affligée, et laissez cette envie
De mourir, où le sort trop cruel vous convie.
Vivez tant que Nature ici vous souffrira,
Puis recevez la mort quand elle s'offrira :
Elle vient assez tost, et jamais ne ramène
Une seconde vie en la poitrine humaine.

ÉDIPE

Ma fille, lève-toy; tu me transis le cœur.
Ton louable désir sera du mien vainqueur.
Appaise ta douleur, ma chère vie, appaise
La tristesse et l'ennuy que te fait mon malaise.
Ces larmoyans soupirs que tu pousses en l'air
Me traversent les os et me font affoler.
Je vivray, ma mignone, à fin de te complaire,
Et traîneray mon corps par ce mont solitaire
Autant que tu voudras; rien ne me peut douloir
Qui se face à ton gré : je n'ay autre vouloir.
Je franchiray les flots de la mer égéane,
Je plongeray ma teste en la flamme étnéane,
S'il te plaist : et d'un roc, touchant le ciel des bras,
Je m'iray sans frayeur précipiter à bas.
S'il te plaist maintenant, je seray la viande
D'un lyon ravisseur, d'une louve gourmande.
Je vivray, je mourray, selon qu'il te plaira.
Ta seule volonté ma conduitte sera [48].

ANTIGONE

Vivez doncque en repos, sans que vostre pensée
Soit des malheurs passez désormais offensée.

ÉDIPE

Je me veux reposer en cet antre cavé,
Dans ces horribles monts tristement enclavé,
Qu'un fort buisson encerne, et d'une ondeuse source
Le beau crystal errant en éternelle course.
Là sur un tuf assis, et du coude appuyé,
J'entretiendray d'espoir mon esprit ennuyé,
Que la mort secourable en brief me viendra prendre,
Et mon âme fera sur l'Érèbe descendre,
Tandis, mon réconfort, que tu auras le soing
De me faire apporter ce qui m'est de besoing.
Or retourne à ta mère, et, si tu peux, l'incite
D'appaiser de ses fils la querelle maudite.

CHŒUR DE THÉBAINS [49]

O Père que par noms divers
L'on invoque par l'univers,
Nomien, Évaste, Agnien,
Bassaréan, Émonien,
Tousjours orné de pampres verds,
Qui parmy le foudre nasquis,
Et dedans la cuisse vesquis
De Jupiter, qui te porta
Jusques à tant qu'il t'enfanta
A Nyse, qu'après tu conquis :
Qui l'ombreuse croupe du mont
Du saint Parnasse au double front
Fais retentir, et Cithéron,
Et les montagnes d'environ,
Au bruit que tes Ménades font :
Quand avec les Satyres nus
Aux pieds de bouc, aux fronts cornus,
Dançant en maints follastres tours,
Célèbres au son des tabours
Tes hauts mystères inconnus !

Lors que les rebelles Géans
Gravirent aux champs phlégréans
Contre le ciel, à grands efforts,
Gyge et Mimas tu rendis morts
Dedans les fourneaux etnéans.
Tu t'es, magnanime, vengé
Du roy thracien enragé;
Agave et l'Édonide chœur
Ont puny Penthé, ce mocqueur,
Qui ton nom avoit outragé.
Sans crainte aux Enfers tu descens;
Les tigres te sont blandissans;
Les bruyans fleuves tu fléchis;
Les barbares mers tu franchis;
Leurs flots te sont obéissans.
Ton nom s'est espandu fameux
Au Gange et Araxe escumeux,
Et ton exercite pampré
Victorieux a pénétré
Bien loing jusqu'aux peuples gemmeux.
Escoute, Père, ô bon Denys :
Rassemble les cœurs désunis
Des frères plongez en discords,
Et de nos béotiques bords
Toutes calamitez banis.
Garde la thébaine cité
De domestique adversité :
Ta mère à Thèbes te conceut,
Et ton père à Thèbes receut
Ta première nativité.
Icy tes Thyades, hurlant,
Vont au soir l'herbette foulant,
Leurs thyrses nyséans vestus
De vigne aux branchages tortus,
A cheveux espars sautelant.
Vien, ô vien, Évach, Agyeu,

Vien, nostre tutélaire dieu,
Nous t'invoquons, nous te prions;
A toy, désolez, nous crions;
Chasse tout malheur de ce lieu.
Si nous recevons, ô Seigneur,
De toy ce désiré bonheur,
Tandis que le ciel tournera,
Tandis que la mer flotera,
Nous chanterons à ton honneur.

ACTE II [50]

IOCASTE, MESSAGER, ANTIGONE

IOCASTE

Soleil, qui gallopant par ce rond spacieux,
Illumines la terre et la voûte des cieux,
Regarde par pitié, cernant ce grand espace,
Le désastreux esmoy de nostre pauvre race.
Voy qu'après tant de maux, l'un sur l'autre amassez,
D'un extrême méchef nous sommes menacez.
Thèbes tombe en ruine, et les grecques cohortes
Viennent en grand' fureur pour forcer nos sept portes.
Mes enfans, embrasez d'un désir enragé
D'occuper méchamment le royaume outragé
De leur vieil géniteur, taschent d'effort contraire
A s'entredespouiller du sceptre héréditaire.
Agavé, bassaride, a de son thyrse saint
L'irrévérend Penthé mortellement atteint,
Penthé sa géniture, et de son sang liquide
A, cruelle, arrosé le chœur aédonide :
Mais le sanglant mesfait de son cœur insensé
De bacchiques fureurs plus outre n'a passé.

Moy je n'ay pas esté tant seulement méchante,
Mais j'ay faict ces méchants de qui je me lamente :
Je les ay engendrez pour estre le flambeau
De cette grand' cité prochaine du tombeau.

MESSAGER

Race du vieil Créon, secourez, je vous prie,
Secourez promptement la commune patrie.
Accourez, hastez-vous; repoussez les tisons
Jà, jà prests à lancer sur les toicts des maisons.
L'ennemy se présente, et cette longue plaine
Fourmille de soudars que Polynice ameine,
Demandant animeux que l'accord convenu
Pour le sceptre thébain luy soit entretenu.
Il a toute la Grèce arrangée en bataille;
Sept divers escadrons entournent la muraille
Prests de venir aux mains : secourez, défendez
Nos murs, de vos enfans contrairement bandez.

ANTIGONE

Allons, Madame, allons, vos maternelles larmes
De leurs guerrières mains feront tomber les armes.
Vous les pourrez rejoindre en une bonne amour,
Et faire qu'au royaume ils commandent par tour.

IOCASTE

Las ! je ne sçay que faire ! à bon droict Polynice
Se plaint qu'en le chassant Étéocle jouisse
Seul du sceptre ancien, combien qu'il soit celuy
Qui le doive prétendre aussi bien comme luy :
Toutesfois dejetté de sa native terre,
Jà depuis trois moissons de ville en ville il erre
Misérable et chétif, jusqu'à tant qu'il s'est veu
Chez Adraste, qui l'a pour son gendre receu.
Il a des rois voisins imploré les armées,
Dont il couvre aujourd'huy les campagnes cadmées,

Pour recouvrer des mains d'Étéocle, l'honneur
D'estre de nos citez légitime seigneur.
Il fait bien de vouloir ce que le droict luy donne,
Et tascher de l'avoir, mais d'une façon bonne.
Pour qui me banderay-je? hélas! auquel des deux
Ma faveur donneray-je, estant la mère d'eux?
Je ne puis plaire à l'un sans à l'autre desplaire,
Faire du bien à l'un sans à l'autre malfaire,
Ny souhaiter que l'un ait prospère succez,
Sans souhaiter aussi que l'autre l'ait mauvais.
Tous deux sont mes enfans : mais bien que je les aime
D'égale affection, comme mon âme mesme,
J'incline toutesfois beaucoup plus pour celuy
Dont la cause est meilleure, et qui a plus d'ennuy.
On a communément pitié des misérables,
Et leur condition nous les rend favorables.

MESSAGER

Tandis qu'à lamenter vous despensez le temps,
On approche des murs les estendars flotans.
Les bataillons serrez dans la plaine hérissent
Comme espics ondoyans qui par les champs blondissent.
Ils reluisent du fer qui leur couvre le dos.
Le front, qui leur pallist sous les armes enclos,
Sourcille de fureur; les yeux leur estincellent
Comme esclairs flamboyans quand les astres querellent.
Jà desjà la trompette esclate un son affreux.
Jà, les fiers escadrons s'encourageants entr'eux
Démarchent, arrangez par la plaine poudreuse,
Prests de s'entrechoquer d'une ardeur coléreuse.
Voyez comme les chefs, la longue picque au poing,
S'avancent les premiers, de leurs batailles loing,
Enragez de combatre et d'acquerre une gloire
Au danger de leur sang par l'heur d'une victoire.
Allez, avancez-vous, il est temps, dépeschez;
Vous les verrez bien tost l'un à l'autre attachez.

ANTIGONE

Or allez donc, Madame, et sans leurs armes craindre
Abordez-les premier qu'ils viennent à se joindre.
Faites leur choir des mains leurs targues et leurs dars.
Sacquez de leur costé leurs meurtrissans poignars
Altérez de leur sang, et si la soif gloutonne
De s'entre-homicider si fort les espoinçonne
Qu'ores la révérence obéisse au mespris
Et leurs cœurs obstinez soyent de trop d'ire espris,
Plantons-nous au milieu des phalanges contraires.
Opposons la poitrine aux picques sanguinaires.
Appaisons cette guerre, ou que les premiers coups
Des frères animez se donnent contre nous.

IOCASTE

J'iray, j'iray soudaine, et seray toute preste
D'affronter leurs cousteaux et leur tendre la teste,
Leur tendre la poitrine, à fin que celuy d'eux
Qui meurtrira son frère en puisse meurtrir deux.
S'ils ont quelque bonté, mes pitoyables larmes
Les devront esmouvoir à mettre bas les armes.
Mais s'ils n'en ont aucune, ils devront commencer
En moy leur parricide, et sur moy s'eslancer.

ANTIGONE

Les estendars dressez par les troupes remuent.
Les scadrons ennemis sur les nostres se ruent.
L'air courbé retentist sous le frémissement
De tant de légions au combat s'animant.
Recourez, recourez à vos douces prières
Pour retarder l'effort de leurs dextres guerrières.
Ils marchent pesamment : vous les aurez atteints
Devant qu'entre-affrontez ils soyent venus aux mains.

IOCASTE

Les camps vont lentement, mais les deux capitaines
Ont pour se rencontrer les démarches soudaines.
Quel tourbillon de vent me portera par l'air?
Quel stymphalide oiseau fera mon corps voler?
Quel Sphinx, quelle Harpye à la gorge affamée
Ira fondre au milieu de l'une et l'autre armée,
Me portant sur le dos pour à temps m'y trouver,
Et vers mes fiers enfans ma prière esprouver?

MESSAGER

Elle court furieuse, ainsi qu'une Ménade
Court au mont Cithéron, de son esprit malade,
Ou comme un trait volant par un Scythe eslancé,
Ou comme au gré du Nort un navire poussé,
Ou comme on voit au soir une estoile luisante
Se glissant parmy l'air courir estincelante.
Permettent les bons dieux que nos princes, esmeus
De sa forçante voix, ne souillent animeux
Leurs glaives conjurez d'une mort fraternelle,
Ains que s'entre-embrassant ils rompent leur querelle!

CHŒUR [51]

Que l'ardente ambition
Nous cause d'affliction!
Qu'elle nous file d'esclandre!
Si l'alme paix ne descend
Sur nous peuple périssant,
Nous verrons Thèbes en cendre.
Ce malheur tousjours nous joint,
Et collé ne cesse point
De presser les Labdacides,
Depuis que nos anciens,
Quittant les champs tyriens,
Beurent les eaux castalides,

Et que Cadme poursuivit
Le faux toreau, qui ravit
Sur sa blandissante crope
La belle Europe, sa sœur,
Et que le cault ravisseur
La passa dedans l'Europe,
Que, las d'avoir traversé
Jusqu'à l'ondeuse Dircé,
Sans recouvrer la pucelle
Ny son mugissant larron,
Fist au pied de Cithéron
Sa résidence nouvelle.
Il bastit nostre cité,
Et son terroir, limité
Du bœuf, nomma Bœocie :
Depuis ce temps-là tousjours
Les malheurs y ont eu cours,
Dont elle est ore farcie.
Depuis les monstres cruels
Y naissent continuels :
Sur la rive diaprée
De Céphise un fier serpent,
En cent tortices rampant,
Envenima la contrée.
Plus haut que les chesnes vieux
Il élevoit furieux
Sa longue teste sifflante,
Restant la plus part du corps
En maint et maint nœud retors,
Dessur l'herbe flétrissante.
Les champs de ses dents semez
Furent d'hommes animez,
Qui sortis, nouveaux gendarmes,
En bataillons ordonnez,
Aussi tost qu'ils furent nez
S'entre-occirent de leurs armes.

Ils ne firent qu'un seul jour
Dessur la terre séjour :
Le matin fut leur jeunesse,
Le midy leur âge meur,
Du soir la brune noirceur
Fut leur extrême vieillesse.
Actéon est devenu,
Par son désastre, cornu ;
Du Sphinx la monstreuse forme
Nous veismes à nostre mal,
D'Édip' l'inceste brutal,
Et le parricide énorme.

IOCASTE, POLYNICE [52]

IOCASTE

Tournez vos yeux vers moy, magnanimes guerriers.
Dressez vers moy vos dards et vos glaives meurtriers.
Sacquez-les dans mon sein, dedans cette poitrine
Qui coupable a porté la semence mutine
De ces maudits combats : employez les efforts
De vos robustes mains sur ce mourable corps.
Soit vous qui accourez du rivage argolide,
Soit vous qui descendez du fort agénoride,
Estrangers, Citoyens, pesle-mesle visez
A moy, qui ay produict ces frères divisez,
Qui les ay engendrez de mon enfant, leur frère,
Encore dégoutant du meurtre de son père [35].
Deschirez-moy le corps, mes membres arrachez,
Et de mon tiède sang vostre soif estanchez.
Vous doutez ? vous tardez ? Pourquoy, ma géniture,
Voulez-vous à demy violer la nature ?
Que ne destrempez-vous vos armes en mon flanc,
Si vous n'avez horreur de les souiller au sang
Tiré de mesme ventre, au sang de mes entrailles,

Vous entremassacrant au pied de ces murailles?
Mettez les armes bas, ces armes despouillez,
Ou au sang maternel sans crainte les mouillez.
Ne soit d'aucun respect vostre main retenue :
Je vous tens le gosier et la poitrine nue.
Je suis entre vous deux : qui doy-je le premier
De ma pleureuse voix à la paix convier?
Auquel m'addresseray-je? auquel, commune mère,
D'une accolade sainte iray-je faire chère?
C'est à vous qui avez si longuement erré,
Du cher embrassement des vostres séparé.
Approchez, mon enfant; que vostre main nerveuse
Renferme en son fourreau cette espée odieuse;
Fichez moy cette hache en terre bien avant;
Ostez ce grand pavois qui vous arme au devant;
Délacez cet armet, qui, d'une longue creste
Horrible m'effroyant, vous poise sur la teste.
Découvrez vostre face. Hé! pourquoy doutez-vous,
Et vostre ardant regard eslancez à tous coups
Dessus vostre germain? craignez-vous qu'il remue,
Et qu'en vous embrassant traistrement il vous tue?
Non, non, ne craignez point, n'en ayez point de peur;
Je vous défendray bien de son glaive trompeur,
Vous targuant de mon corps, lequel faudra qu'il perce
Devant que l'inhumain jusqu'au vostre traverse.
Que doutez-vous donc plus? doutez-vous de ma foy?
Auriez-vous bien, hélas! desfiance de moy?
Moy qui suis vostre mère?

POLYNICE

Après un tel parjure
De mon frère, il n'est rien qui désormais m'assure.

IOCASTE

Retirez du fourreau ce large coutelas;
Reprenez la rudache et la mettez au bras;

Rebouclez vostre armet; ne vous mettez en prise
A vostre frère armé, de crainte de surprise.
C'est à vous de lascher les armes le premier,
Qui estes cause seul de faire desfier.
Laissez-les, je vous pry, pour un petit d'espace,
A fin que Polynice à mon aise j'embrasse
Après son long exil : c'est mon accueil premier,
Hélas ! et j'ay grand peur que ce soit le dernier.
Désarmez-vous, enfans. Est-ce chose séante
De vous tenir armez vostre mère présente,
Luy offusquer les yeux d'un acier flamboyant,
Et aller de soudars sa vieillesse effroyant?
Vous faites une guerre où plus grande est la gloire
De se trouver vaincu que d'avoir la victoire.
Craignez-vous qu'on vous trompe? Ha ! qu'il vaut beaucoup
Estre trompé que d'estre aux siens fallacieux, [mieux
Souffrir quelque forfait que le faire soymesme,
Et perdre que ravir un royal diadème !
Mais ne craignez, enfans; vostre mère fera
Que l'un trop fraudulent l'autre ne trompera.
Je ne vien pas icy, je n'y suis pas venue
Travailler de labeur ma vieillesse chenue,
Pour estre le tison de vos impiétez,
Mais pour fendre le roc de vos cœurs irritez.
Étéocle a fiché sa hache contre terre,
Jetté sa targue bas. Çà donc, que je vous serre
De mes bras maternels; je ne me puis soûler
De vous voir, Polynice, et de vous accoler.
O mon cher Polynice, une terre estrangère
A long temps retenu vostre âme passagère !
Vous avez longuement erré par les désers,
Par les rivages cois, par les vagueuses mers,
Fugitif, exilé, couru de la Fortune,
Sans secours, sans addresse, et sans retraitte aucune.
Las ! je n'ay, vostre mère, à vos nopces esté;
Je n'ay conduit l'espouse à la solennité.

Je n'ay pour honorer la feste nuptiale
Enfleuré le lambris de la maison royale,
Des odeurs de Sabée embasmé vostre lict,
Ny d'or élabouré décoré le chaslict.
Des vostres déchassé, vous estes allé rendre
A un prince ennemy qui vous a faict son gendre;
Et ore, après avoir si long temps séjourné
Loing de mes yeux, en fin vous estes retourné,
Non, comme j'espérois, au gré de vostre frère,
Mais au sac du pays, comme un prince adversaire.
O mon fils, mon cher fils, ma crainte et mon espoir,
Que j'ay tant souhaitté, tant désiré revoir,
Vous me privez du bien que je devois attendre,
Nous venant assaillir au lieu de nous défendre.
Hélas! faut-il, mon fils, mon cher fils, eh! faut-il
Qu'au retour désiré de vostre long exil,
Pour le commun esclandre en larmes je me noye,
Au lieu que je pensois ne pleurer que de joye?
Mon fils, et falloit-il ne vous revoir jamais,
Ou en vous revoyant bannir la douce paix
Du cœur de la patrie, et de fureur civile
Nos peuples saccager et nostre belle ville?
Ainsi sans vous la guerre on ne verroit icy.
Ainsi vous sans la guerre on ne verroit aussi.
La guerre vous estreint d'une si forte serre,
Qu'on ne vous peut avoir sans que l'on ait la guerre.
Mais combien que me soit vostre voyage dur,
Venant pour saccager l'amphionique mur
Et nos champs plantureux, si tressaillé-je d'aise
De ce que je vous voy, vous embrasse et vous baise.
Je volle de plaisir, pourveu que vos débats
Ne passent point plus outre et cessent vos combats.
Combien s'en est fallu que je n'ay veu descendre
Sur vous, mes deux enfans, un carnager esclandre!
Je tremble et je frémis de la glaceuse peur
Que vos flambans harnois m'ont coulé dans le cœur.

Je vous pry par les flancs, où neuf lunes vous fustes,
Et où vostre naissance, ains que naistre, vous eustes,
Par mes cheveux grisons, par les adversitez
Dont vostre père et moy sommes tant agitez,
Et par la piété, par le cœur débonnaire
De la pauvre Antigone, appuy de vostre père,
Rechassez cette armée, et loing de nos créneaux,
Loing de nos belles tours destournez ces flambeaux.
Faites marcher ailleurs vos guerrières phalanges !
Commandez retirer tous ces peuples estranges;
Portez vos estendars en d'autres régions
Sans nous espouvanter de tant de légions.
C'est assez offensé vostre chère patrie,
Qui les larmes aux yeux à jointes mains vous prie;
C'est assez tourmenté vostre séjour natal;
Vous luy avez assez faict endurer de mal.
Vostre patrie a veu ses nourricières plaines
De chevaux, de harnois et de gendarmes pleines.
Elle a veu ses coustaux reluire comme esclairs
D'armets estincelans, de targues, de bouclers,
Ses champs hérissonner de picques menassantes,
Au lieu de beaux espics aux pointes blondissantes;
Elle voit ses guérets par les chevaux poitris,
Les pasteurs déchassez et leurs troupeaux meurtris;
Les chefs au front superbe élevez apparoistre
Sur des chars triomphans, et leurs gens reconnoistre;
Les villages flamber, les cases de bergers
Servir de corps de garde aux soudars estrangers;
Et ce qui est le pire, elle voit les deux frères
L'un sur l'autre acharnez de fureurs sanguinaires,
Se chercher de la vie, et comme ours furieux,
Se vouloir deschirer de coups injurieux.
C'est la ville, mon fils, où Dieu vous a fait naistre,
Et où vous désirez l'unique seigneur estre.
Quelle bouillante rage et quel forcenement
Vous espoind de vouloir destruire en un moment

Vostre propre royaume, et le voulant conquerre
Le faire saccager par des hommes de guerre?
Comment? et voudrez-vous jetter pié contre-mont
Ces grands monceaux pierreux qui sourcillent le front,
Ouvrage d'Amphion? les riches édifices
De tant de beaux palais, décorez d'artifices?
Aurez-vous, Polynice, aurez-vous bien le cœur
D'y prendre du butin si vous estes vainqueur?
Et aurez-vous, hélas! aurez-vous le courage
De les voir ravager, les voir mettre au pillage?
Traîner par les cheveux les vieux pères grisons,
Et leurs femmes de force arracher des maisons?
Les filles violer entre les bras des mères,
Et les jeunes enfans mener comme forçaires
Le col en un carcan, et les bras encordez,
Pour leurs maistres servir en plaisirs desbordez?
Mais pourrez-vous encor voir la ville troublée,
De tumultes, de cris, de carnages comblée?
Les corps des citoyens, l'un sur l'autre entassez
De travers, de biais, sans ordre entrelassez,
(Spectacle misérable!) encombrer les passages,
Et du sang regorgeant les rouges marescages?
Voir ardre les maisons, et les hostes dedans
Cruellement brusler sous les chevrons ardans?
Et brief faire un tombeau, un bûcher mortuaire
De Thèbes, qui vous est un bien héréditaire?
Je vous pri', je vous pri', despouillez ce rancœur,
Et d'humble piété remparez vostre cœur.

POLYNICE

Seray-je donc tousjours errant parmy le monde?
Traîneray-je ma vie à jamais vagabonde?
Comme un homme exilé, me faut-il à jamais
Mon vivre mendier de palais en palais,
Sans terre, sans moyens? Quelle peine plus dure
Eussé-je deu porter si j'eusse esté parjure

Comme cet affronteur ? Doy-je souffrir le mal
Que devroit endurer un cœur si desloyal ?
Faut-il qu'il ait profit de sa fraude et malice ?
Où se retirera l'affligé Polynice ?
Où voulez-vous qu'il aille ? Étéocle ha le bien
Du commun héritage, et ne me laisse rien.
Qu'il jouisse de tout, qu'il ait seul le royaume,
Et qu'on me baille au moins quelque maison de chaume :
Ce sera mon palais. Je me pourray vanter
D'avoir quelque manoir sans ailleurs m'absenter.
Mais je n'ay rien du tout et me convient, pour vivre,
Comme esclave habiter chez Adraste et le suivre.
O que c'est chose dure et qui tourmente bien,
Se voir de maistre esclave, et de roy n'estre rien !

IOCASTE

Si vous avez désir d'estre suprême prince,
D'avoir sous vostre main sujette une province,
Et que ne puissiez vivre exempt de royauté,
Laissez là vostre frère et sa desloyauté.
Cherchez nouveau party. Ceste masse terrestre
De cent sceptres plus beaux ornera vostre dextre.
Poussez de vos soldars les fières légions [53].
Dans les champs lydiens, fertiles régions,
Où les fameuses eaux de l'opulent Pactole
Coulent en cent replis des rochers de Tymole;
Monstrez vos estendars aux rivages retorts
Du sommeilleux Méandre, et les monstrez aux bords
Du creux Eurymédon, aux claires eaux de Xanthe,
Qui du mont idéan a sa course naissante.
Donnez en la Lycie, et aux champs syriens,
D'où jadis sont issus nos pères tyriens.
Faites bruire le fer de vos lances argives,
Et craquer vos harnois sur les lointaines rives
Du Tygre arménien, où le beau soleil blond
Devant qu'il soit à nous monstre l'or de son front.

C'est là qu'Adraste doit guider ses forces prestes,
C'est là qu'il doit prétendre à faire ses conquestes.
Là vaudra beaucoup mieux vos forces employer
Pour un sceptre nouveau que de nous guerroyer.
Vous y pourrez sans crime acquerre un diadème.
Là, Thèbes vous aurez, et vostre frère mesme
Suivant vos estandars, et nous qui sommes vieux,
Pour l'heur de vostre armée invoquerons les dieux [53].
Proposez-vous aussi les douteuses issues
Des batailles souvent inspérément perdues :
Combien Mars est instable, et que le sort humain
Est tousjours, mais sur tout aux combats, incertain.
Car bien que l'Achaïe et l'Inachie ensemble
Portant vostre querelle en vostre camp s'assemble,
Si est-ce que tousjours Fortune y aura part,
Et que l'événement despendra du hasard.
Laissez donc ceste guerre, où tout est plein de doute,
Où la victoire n'est plus seure que la route,
Qui destruit la patrie et saccage des dieux,
Nos publiques patrons, les temples précieux.

POLYNICE

Et que pour le loyer de sa fraude impudente
Il tienne le royaume, et que moy je m'absente?
Jamais, jamais, Madame; il faut qu'il soit puny
De m'avoir traistrement de ma terre banny.

IOCASTE

Celuy est bien puni qui à Thèbes commande.
Nul n'y a maistrisé sans adversité grande.
Depuis Cadme nombrez, vous n'en verrez aucun
Qui n'ait esté battu de ce malheur commun.

POLYNICE

Il n'y a tel malheur que perdre son empire.

IOCASTE

Qui fait guerre à son frère est encore en un pire.

POLYNICE

De poursuivre un parjure appellez-vous malheur?

IOCASTE

Il est vostre germain.

POLYNICE

Mais ce n'est qu'un volleur,
Un volleur de royaume.

IOCASTE

Il est plus agréable
Aux citoyens que vous.

POLYNICE

Et moy plus redoutable.

IOCASTE

Les voudriez-vous régir contre leur volonté?

POLYNICE

Un peuple contumax par la force est donté.

IOCASTE

En la haine des miens je ne voudrois pas vivre.

POLYNICE

Ne règne, qui voudra de haine estre délivre.
Car avec le royaume est la haine tousjours,
Tousjours elle se voit dans les royales cours,
Et croy que Jupiter sur les cieux ne commande,
Sans estre mal-voulu de la céleste bande.

Ne me chault de me voir de mes peuples haï,
Moyennant que je sois et craint et obéi.

IOCASTE

C'est une grande charge, un faix insupportable.

POLYNICE

Il n'est rien de si doux, ny de si délectable.
Pour garder un royaume ou pour le conquérir,
Je ferois volontiers femme et enfans mourir,
Brusler temples, maisons, foudroyer toute chose;
Bref il n'est rien si saint, que je ne me propose
De perdre mille fois, et mille fois encor,
Pour me voir sur la teste une couronne d'or.
C'est tousjours bon marché, quelque prix qu'on y mette.
Nul n'achette trop cher qui un royaume achette.

CHŒUR [54]

Fortune, qui troubles tousjours
Le repos des royales cours,
Balançant d'une main trompeuse
Sur la teste d'un empereur
Le trop variable bon-heur
D'une couronne glorieuse,
Toutes grandeurs tu vas plaçant
Sur un rocher apparoissant,
Environné de précipices,
Prestes de cheoir au premier vent,
Qui les atterre plus souvent
Qu'il ne fait les bas édifices.
Sans fin les rois sont agitez
De diverses adversitez;
Le soing et la peur ne les lasche;
Ils ne reposent nullement,
Car il leur semble à tout moment
Que la couronne on leur arrache.

La mer aux deux Syrtes flottant
Les ondes ne boulverse tant,
Et Scylle si fort ne tempeste
Un navire de ses abois,
Que la peur tourmente les rois
Des soupçons qu'ils ont en la teste.
Ils vont redoutans leurs voisins;
Ils craignent leurs sujets mutins;
La peur en leur âme est empreinte;
Ils veulent que d'eux on ait peur,
Et toutesfois tremblent au cœur
S'ils voyent que l'on en ait crainte.
Nous ne voyons nos rois thébains
Plus amis pour estre germains :
L'ambition qui les commande
Ne permet qu'en sincère amour
Ils tiennent le sceptre par tour,
Et que l'un à l'autre le rende.
L'un le retient à son pouvoir;
L'autre s'efforce de l'avoir.
Ce pendant le peuple en endure,
C'est luy qui porte tout le faix;
Car encor qu'il n'en puisse mais,
Il leur sert tousjours de pasture.
Mars dedans la campagne bruit;
Notre beau terroir est détruit;
Le vigneron quitte la vigne,
Le courbe laboureur ses bœus,
Le berger ses pastis herbeus,
Et le morne pescheur sa ligne.

ACTE III [55]

MESSAGER, IOCASTE, ANTIGONE, HÉMON

MESSAGER

O Thèbes misérable ! ô royauté comblée
D'adversité cruelle aujourdhuy redoublée !
Ah ! rancœur fraternelle !

ANTIGONE

Hé ! mon ami, pour Dieu,
Ne passe point plus outre, ains t'arreste en ce lieu.
Demeure, où refuis-tu ?

IOCASTE

Las ! je tremble de crainte.

ANTIGONE

Dy nous, dy, je te pri', la cause de ta plainte.

MESSAGER

Tout est perdu.

ANTIGONE

Bons dieux !

IOCASTE

Ha ! pauvre femme !

ANTIGONE

Hélas !

IOCASTE

Hélas ! que ferons-nous !

ANTIGONE

Ne vous désolez pas,
Madame; modérez la douleur de vostre âme;
Modérez vostre dueil, modérez-le.

IOCASTE

Je pasme.
Ha ! ma fille !

ANTIGONE

Ha ! madame !

IOCASTE

Hé ! hé ! que ferons-nous ?

ANTIGONE

Las ! c'est tout un pour moy; je n'ay soin que de vous,
Je ne plains que vous seule.

IOCASTE

Et moy que vous, m'amie.

ANTIGONE

Sans vous je voudrois estre en la salle blesmie
Du roy tartaréan.

IOCASTE

Il m'y faut dévaler.

ANTIGONE

Mais plustost nous devons nous entre-consoïer.

IOCASTE

Étéocle est donc mort ?

MESSAGER

Aussi est Polynice.

IOCASTE

Ha ! chétive vieillesse ! au moins que je les veisse.

ANTIGONE

Sont-ils morts au combat en hommes belliqueux ?

MESSAGER

Ils sont morts au combat, mais il n'y avoit qu'eux.

IOCASTE

Se sont-ils combatus ?

MESSAGER

De lance et coutelace.

ANTIGONE

Et s'entre-sont tuez ?

MESSAGER

Tous deux dessur la place.

IOCASTE

O pauvre mère, hélas !

ANTIGONE

Soudart, je te supply,
Fay-nous de cet esclandre un discours accomply.

MESSAGER

Jà Mars s'allentissoit, et la creuse trompette
Sonnoit de toutes parts la sanglante retraitte.
Tout sentoit le carnage, et la campagne estoit
Ensevelie au sang, qui par ondes flotoit
Sur les corps encombrez, que l'orageuse foudre
Du bouillant Mars avoit renversez sur la poudre.
Le belliqueux Tydée à terre gisoit mort,

Le preux Hippomédon recevoit pareil sort.
Le vaillant Capanée, Acron et Ménécée,
Amphiarée, Actor, le courageux Hypsée,
Et tant d'autres guerriers de l'un et l'autre camp,
Qui gisoyent par monceaux estendus sur le champ,
Quand Polynice, espoind d'un regret misérable
De se voir de la mort de tant d'hommes coupable,
Adraste va trouver et l'arraisonne ainsi.
« Je suis cause tout seul de cest esclandre ici,
Mon père, et pour moy seul tant d'âmes généreuses
Vont maintenant trouver les rives ténébreuses.
Je veux venger leur mort sur moymesme, sur moy,
Ou sur ce faux tyran violateur de foy,
A fin que de nous deux, leurs communs homicides,
Ne se puissent douloir les femmes argolides.
Il eust bien mieux vallu, je le connois trop tard,
Que j'eusse en ma personne entrepris ce hasard,
Premier qu'en bataillons les troupes ordonnées
De contraires fureurs se fussent moissonnées,
Et tant de braves chefs outrepercez de coups
Fussent trébuschez morts le visage dessous.
Mais puisque je ne puis cette faute desfaire,
Au moins ores je veux m'esprouver à mon frère.
Je m'en vay le combatre. Adieu, prenez souci
De l'honneur de ma tombe, et de ma femme aussi. »
Ces propos achevez, il rendosse ses armes,
Laissant Adraste là, qui fondoit tout en larmes,
Comme on voit au printemps que Rhodope le mont
Couvert de neige blanche en cent ruisseaux se fond.
Il franchist son cheval qui, le frein dans la bouche,
Battant du pié la terre, attend qu'on l'écarmouche·
Puis le piquant alaigre, eslancé de douleur,
Le visage terni d'une palle couleur,
Les yeux estincelans d'une rage allumée,
Se va planter au pied de la cité cadmée,
Appelle à haute voix Étéocle, et voyant

Que nul ne descendoit sur le camp poudroyant,
S'appuye de sa lance, et de ses yeux mesure
Un lieu capable et propre à leur guerre future.
Étéocle tandis dans le temple prioit
Ses tutélaires dieux et leur sacrifioit,
Quand Éphite accouru, l'estomach hors d'haleine
Et le poumon battant, luy dist à grande peine,
(Ainsi l'ay-je entendu) : « Laissez, Sire, ces vœux,
Et ne vous amusez aux entrailles des bœux.
Il n'est temps de vaquer à faire sacrifice.
Voylà devant les murs l'indigné Polynice,
Qui vous somme au combat; hastez-vous de sortir;
Il veut vos différens par le fer départir. »
A ces mots, il s'enflamme, ainsi qu'en un bocage
On voit un fier toreau s'enflammer le courage,
Oyant dans un vallon bugler son ennemi :
Il lève haut la teste, et boursoufflant parmi
L'espais d'un fort buisson, courageux se présente
Au devant du troupeau que sa rage espouvante.
Étéocle en la sorte, outré dedans le cœur,
Souffle par les nazeaux la rage et le rancœur.
Le feu luy sort des yeux, le front luy devient palle,
Et le sang retiré dans le sein luy dévalle.
On luy couvre le corps d'un acier flamboyant;
On luy met sur la teste un armet effroyant;
Son coursier on ameine, où d'alaigresse promte,
Avec un ris amer sans avantage il monte;
Il empoigne une lance au fer bien acéré;
Son espée on luy donne et son pavois doré;
Puis il se jette aux champs, et près de Polynice,
D'une juste carrière il entre dans la lice.
Le peuple agenorée accourt de toutes pars,
Grimpe dessus les tours et dessur les rempars;
Tout le monde lamente, et les larmes coulantes
Arrosent d'un chacun les faces blesmissantes.

IOCASTE

Hélas ! ma fille, hélas ! que faisoyent lors nos pleurs ?
Que ne larmoyons-nous nos aigrissans malheurs ?

MESSAGER

Les vieillars recourbez et les mères chenues,
Outrageant leurs cheveux et leurs poitrines nues,
Pleuroyent d'avoir traîné si longuement leurs jours,
Et se vouloyent, de dueil, précipiter des tours.
Deux fois l'un contre l'autre envenimez coururent,
Et deux fois rencontrez s'entre-offenser ne peurent.
Polynice à la fin mist le bois dans le flanc
Du roussin d'Étéocle, et le rougit de sang.
Le cheval trébucha d'une cheute pesante,
Comme quand un sapin, battu de la tourmente,
S'éclate par le corps sur Parnasse le mont,
Et faisant un grand bruit tombe pié-contre-mont.
Ce chevalier pensa que le fer sanguinaire
De sa lance eust plongé dans l'aine de son frère,
Saque l'espée au poing, et d'aveugle désir
Court à luy le voyant sur la terre gésir :
Mais comme le palfroy trop bouillant il talonne,
Qui l'emporte agité du fer qui l'esperonne
Vers le pauvre Étéocle, il tombe renversé
Sur le cheval gisant le corps outre-percé.
Ils se lèvent sur pieds, et l'espée en la dextre,
Et le pavois luisant dessur le bras senestre,
S'attaquent l'un à l'autre avec tout leur effort,
Résolus de donner ou recevoir la mort.
La haine et le courroux sous l'armet apparoissent.
La force et la vigueur, en se voyant, leur croissent.
Ils roidissent le corps d'une jambe avancez,
Courbez sur leurs estocs, et leurs bras eslancez,
Se tirent coups de poincte, ore par la visière,
Ore par l'estomach, d'une addresse guerrière,

S'entre-fouillent au vif, faisant à chaque fois
Le rouge sang couler au travers du harnois.
Ils cherchent les défauts, découpent les courrayes,
Se désarment le corps et se couvrent de playes.
Les deux camps arrangez les regardent, douteux
Qui sera le vaincueur de ce combat piteux.
Comme quand deux sangliers, que l'amour aiguillonne,
Se viennent à choquer aux forests de Dodonne,
Ils s'amassent le corps horriblement grondans,
Se hérissent le poil, escumassent des dens,
Font sonner leur mâchoire, et de grand' fureur portent
Dans le col ennemy les crochets qui leur sortent,
Se font rougir le ventre : adonques le pasteur
Qui d'un coustau les voit se mussote [56] de peur,
Fait signe à son mastin des mains et de la teste
Qu'il se tapisse coy de crainte de la beste.
Ainsi les deux guerriers, seul à seul bataillant,
D'un courage indomté s'entre-alloyent chamaillant,
Se ruoyent acharnez coups d'estoc et de taille,
Détranchoyent mainte lame et mainte forte maille,
Se marteloyent le corps, sur l'acier tempestant,
Comme deux forgerons sur l'enclume battant
Un fer à tour de bras, qu'on voit geindre de peine,
Se courber, refrongner, et sortir hors d'haleine,
Ou comme on voit aussi la gresle craqueter
Sur le toict des maisons, quand l'ireux Jupiter
Contre l'alme Cérès en esté se colère,
Ou qu'il froisse le chef de Bacchus, le bon père.
A la fin Polynice, à qui les lasches tours
De son frère ennemy se présentent tousjours,
Son exil vergongneux et la foy parjurée,
Se fasche qu'il ait tant contre luy de durée,
Grince les dents de rage, et se tenant tendu
Va de pieds et de mains, se jette à corps perdu
Contre son adversaire, et de tel effort entre
Qu'il luy met demy pied de son espée au ventre.

Le sang en sort fumeux, comme sur un autel
Le sang d'un aigneau fume après le coup mortel
Que le prestre sacré dans la gorge luy donne.
Étéocle pallist, devient foible, et s'estonne
De voir son sang couler d'une telle roideur.
Il sent glacer son front de mortelle froideur,
Ses genous trembloter; toutefois il essaye
Avec son peu d'effort, d'apparier sa playe
Sur le corps de son frère : il le suit et resuit,
Et l'autre, en le moquant, se destourne et le fuit.
Ce pendant il se lasse, et n'a plus de puissance
De supporter son corps; il perd toute espérance;
Il tombe renversé, ses armes font un bruit,
Et ses yeux sont voilez d'une effroyable nuit.

IOCASTE

O misérable femme !

ANTIGONE

O fille infortunée !

IOCASTE

O détestable jour !

ANTIGONE

O maudite journée !

MESSAGER

Polynice, asseuré d'avoir du tout vaincu,
Jette l'espée à bas, à bas jette l'escu,
Se désarme le corps de sa forte cuirace,
Puis, élevant au ciel les deux mains et la face,
Rend grâce aux Immortels d'une gaye ferveur
De luy avoir donné ce jourdhuy leur faveur,
Approche d'Étéocle, et pensant qu'il deust estre
Du tout désanimé, comme il faisoit paroistre,

Luy veut, comme vaincueur, le harnois arracher.
Mais ainsi que, mal-sage, il vient à se pencher,
Courbé dessur la face et les genous à terre,
Son frère, le guignant, tout le reste reserre
De sa force escoulée, et s'animant le cœur
Et les nerfs languissans de sa vieille rancœur,
Sa vengeresse espée en l'estomach luy plante,
Puis vomist, trespassant, son âme fraudulente.
Polynice du coup se sentant affoibly,
Et son âme noyer dans le fleuve d'Oubly,
Dist avec un sanglot qu'il poussa des entrailles
« Tu vis donc, desloyal, et encore batailles
De ruse et de cautèle ! Allons, allons là bas,
Aux lices de Pluton achever nos combas. »
A ces mots, il tomba sur le corps de son frère,
Meslant son tiède sang de son sang adversaire [57].

Iocaste [58]

Dires du creux Ténare, élancez-vous sur moy,
Sur moy qui fay troubler de nature la loy,
Sur moy qui ay produit ceste guerre funeste,
Produisant ces enfans d'un exécrable inceste.
J'ay, malheureuse, Édipe et d'Édipe conceu.
J'ay mon enfant, ô crime ! en ma couche receu,
Mon enfant parricide, et la dextre ay baisée
Que mon espoux avoit de son sang arrosée.
Que pouvoit, que devoit estre au monde produit
D'un exécrable hymen qu'un exécrable fruit?
Ils se sont massacrez d'une horrible furie.
Des yeux de mon mary la lumière est périe,
Qui, non contant de fuir la céleste clarté,
S'est de Thèbes banny, s'est de nous escarté.
A cette heure, Créon trouvant le thrône vuide,
Sans peine usurpera le sceptre agénoride.
Et nous, sexe imbécile, esclaves servirons
Sous le joug d'un tyran, sinon que nous mourons.

Mais j'aime mieux mourir, encore que tardive
La mort pour mon bon-heur doresnavant m'arrive,
Et que je deusse hélas ! si le ciel l'eust voulu,
Mourir auparavant que mon corps fust polu
Du sale embrassement de vous, ma géniture,
De vous, Édipe, autheur des malheurs que j'endure.
Mais, ô ma chère fille, accompagnez ses pas,
Et ne l'abandonnez jusqu'au dernier trespas :
Les dieux ne permettront qu'un faict si débonnaire
Passe inutilement sans un juste salaire,
Ains le recognoistront, et vostre piété
Florira célébrée en immortalité.
Moy, je m'en vay descendre aux caves plutoniques,
Pour refraischir les pleurs de nos malheurs antiques.
Jà de long temps je porte en mon sein douloureux
Ce poignard pour donter mon destin rigoureux.

ANTIGONE

Dieux ! qu'est-ce que je voy ?

IOCASTE

Un poignard salutaire.

ANTIGONE

Salutaire ? et comment ?

IOCASTE

Pour sortir de misère.

ANTIGONE

O Jupiter ! ô ciel ! que dites-vous ? bons dieux !
Que vous ferez mourir ?

IOCASTE

Que puis-je faire mieux ?
Quel remède à mon dueil, à ma langueur extrême,
Que d'avancer mon jour et mon heure suprême ?
Vien, ô vien, chère Mort, vien tost me secourir.

ANTIGONE

Je ne permettray pas que vous faciez mourir.
Çà, ce glaive outrageux, il convient que je l'aye.

IOCASTE

Non, non, je veux chercher, je veux trouver mon Laye [59]
Au silence d'Érèbe. O Laye, ô mon espoux,
Ne me refusez point d'errer avecques vous
Sur les rivages noirs; mon offense est nettie
En vous sacrifiant mon âme pour hostie.

ANTIGONE

Hé! Madame, pour Dieu, ne me vueillez laisser!

IOCASTE

Ma fille, ne vueillez ma volonté presser.

ANTIGONE

C'est pour vous destourner d'un propos dommageable.

IOCASTE

Mais pour me destourner d'un repos profitable.

ANTIGONE

Si je fis jamais rien qui fust à vostre gré,
Si à vous obéir j'ay mon cœur consacré,
Et si mon père vieil en ses langueurs je guide,
Je vous supply, laschez cette dague homicide,
Et vostre âme purgez du désir qui l'espoind
Vivez, vivez, Madame, et ne vous tuez point.

IOCASTE

Au contraire, si onc vostre cœur pitoyable
A vostre père et moy fut jamais agréable,
Si vous m'avez tousjours obéissante esté,
Ne vueillez maintenant forcer ma volonté.

ANTIGONE

Voulez-vous que j'approuve une chose mauvaise?

IOCASTE

Voulez-vous réprouver un dessein qui me plaise?

ANTIGONE

Je ne vous puis complaire en ce mortel désir.

IOCASTE

Rien que la seule mort ne me donne plaisir.

ANTIGONE

Si la mort vous plaist tant, si cette frénésie
Est tellement empreinte en vostre fantaisie
Qu'il vous faille mourir, je mourray donc aussi.
Descendriez-vous là-bas, moy demeurant ici?
Je ne vous lairray point, ains je suivray vostre ombre,
Sa compagne éternelle en la demeure sombre.

IOCASTE

Non, non, vivez, ma fille, et pourquoy mourrez-vous?
Les dieux sur vostre chef ne dardent leur courroux
Comme sur moy chétive, et leur douceur, peut-estre,
Comme à moy leur rigueur, ils vous feront cognoistre.

ANTIGONE

Je ne veux vous survivre, ains veux que ce poignard
Vostre cœur et le mien perce de part en part.

IOCASTE

En la fleur de vos ans?

ANTIGONE

Laisseroy-je ma mère?

IOCASTE

Laisserez-vous plustost vostre langoureux père,
Solitaire, affligé d'incurables ennuis,
Ayant les yeux plongez en ténébreuses nuicts?

ANTIGONE

Hé! que feray-je donc? O l'estrange destresse!
Je ne puis estre à l'un que l'autre je ne laisse.
Si ma mère je suy, désourdissant mes jours,
Mon père je lairray despourveu de secours.
Auquel m'adresseray-je? et auquel, ô pauvrette,
Suis-je plus attenue et suis-je plus sugette?
Tous deux je les honore en un devoir égal,
Mais l'un d'eux veut mourir, l'autre plorer son mal.
J'aimerois mieux la mort, de tant de maux outrée,
Et rien tant que la mort aujourdhuy ne m'agrée.
Mais quoy? mon pauvre père en accroistroit son dueil,
Et si je ne pourrois l'enfermer au cercueil,
Son heure estant venue, et ne pourrois encore
Après les derniers mots ses deux paupières clorre.
Il faut donc, malgré moy, que je survive, hélas!
Que je reste après vous, veufve de tout soulas.
O misère! ô langueur! ô fortune funeste!
Madame, mon espoir, le seul bien qui me reste
Avec mon chétif père, estoufez, arrachez
Ce désir de la mort, qu'aux glaives vous cherchez.
La mort vous est prochaine, attendez sa venue;
Vostre âme ne peut guière estre en vous retenue:
Elle viendra soudaine, et vostre corps âgé
Se verra sans effort de tourmens déchargé.
N'avancez point vostre heure.

IOCASTE

Elle est toute arrivée.
Jà la mortelle darde est en mon cœur gravée.
Dieu des profonds manoirs, qui les ombres des morts
Reçois de toutes parts aux achérontez bords,
Roy du monde noirci, pren mon âme esplorée,
Fuyant avec ce corps la grand' voûte azurée.
Pren mon âme plaintive et la mets en requoy [43].
Elle a souffert tousjours depuis qu'elle est en moy.
Elle sort des enfers en sortant de ce monde,
Et cherche son repos en la stygieuse onde.
Vien, poignard doucereux, vien en moy te plonger,
Et me fay promptement de ce corps desloger :
Je tarde trop, craintive.

ANTIGONE

Et que voulez-vous faire?
Au secours, au secours, elle se veut desfaire.
Vous ne vous turez pas, je vous empescheray.

IOCASTE

Ma fille, c'est en vain, je mourray, je mourray.
Laissez-moy, laschez-moy; ma mort est résolue.
Je voy jà de Charon la teste chevelue
Et les larves d'Enfer; j'entens l'horrible voix
Du chien tartaréan hurlant à trois abois.
Entre, glaive, en mon cœur, traverse ma poitrine,
Et dedans mes rongnons jusque aux gardes chemine.
Adieu, ma chère fille; or je meurs, las! je meurs;
Soustenez-moy, je tombe.

ANTIGONE

O malheur des malheurs!
O désastreux encombre! ô royne misérable!
O lugubre infortune! ô trespas déplorable!

Hé ! Madame, pourquoy me laissez-vous ainsi ?
Hé ! pourquoy mourez-vous que je ne meurs aussi ?
O rigoureux destin ! ô Parque trop cruelle !
Las ! vos yeux vont noyant en la nuict éternelle.
Vostre vie est esteinte, et vostre esprit dolent
Aux goufres de Ténare est ore dévalant.
Une froide palleur vous ternist le visage.
Vous ne respirez plus, funèbre tesmoignage.
Hé ! Madame, hé ! Madame, au moins que j'eusse part
A l'homicide effort de ce rouge poignard.
Larmoyable Érigone, après tes dures plaintes
Faittes dessur ton père, et tant de larmes saintes
Qu'au bois de Marathon triste tu respandis,
Indulgente à ton dueil d'un licol te pendis.
Ay-je moins de douleur qu'en souffrit Érigone ?
Fut-elle plus piteuse en son cœur qu'Antigone ?
Et toutesfois je vy ; je vy. mais en vivant,
Je porte plus de mal que la mort esprouvant.
Voilà mes deux germains morts dessur la poussière,
Ma mère entre mes bras vient d'estre sa meurtrière.
Mon père erre aveuglé par les rochers segrets,
Remplissant l'air de cris, de pleurs et de regrets.
Nostre peuple est destruit ; le sceptre thébaïde
N'ornera désormais la race agénoride.
Nous avons tout perdu : ce jour, ains ce moment
Nostre antique lignage accable entièrement.
Et je vy, misérable ! [60] Hélas ! voire, hélas voire !
Mais je voudrois desjà dans le Cocyte boire.
Je survi malgré moy, pour ces corps enterrer,
De peur que les mastins les aillent dévorer,
Et je survis aussi pour conduire mon père
Et le réconforter en sa tristesse amère,
L'inhumer de mes mains, son corps ensevelir
Aussi tost que la mort me le viendra tollir.
Autrement, autrement de mourir je suis preste ;
Il n'y a que cela qui mon trespas arreste.

HÉMON [61]

Quoy? ma chère Antigone, aurez-vous à jamais
Vostre esprit angoissé d'un désastre mauvais?
Ces beaux yeux que j'adore et qui m'embrasent l'âme
Arroseront tousjours de pleurs leur douce flâme?
Quel malheur est-ce là? qui est ce corps gisant
Que vous allez ainsi de larmes arrosant?
Dequoy sert ce poignard en vostre dextre chaste?

ANTIGONE

Hélas! c'est nostre royne, hélas! c'est Iocaste.

HÉMON

Qui cause ce méchef? ses deux enfans occis
Sont-ils cause d'avoir ses vieux jours accourcis?

ANTIGONE

De ses fils, mes germains, la fortune annoncée
Luy a dans l'estomac ceste dague enfoncée,
Encor moite de sang, et son esprit desclos
Vagabonde poussé de soupireux sanglots.
Suis-je pas bien perdue?

HÉMON

Hélas! ma chère vie!
Vous estes longuement du malheur poursuivie.
Je plains vostre désastre. O! que n'est vostre esmoy,
Sans vostre âme affliger, tout enclos dedans moy!
Vous me navrez le cœur de vos piteuses plaintes.
Ces soupirs gémissans me sont autant d'estreintes.
Appaisez-vous, mon âme, appaisez vos douleurs.
Un mort ne revient pas pour nos dolentes pleurs.

ANTIGONE

Puissé-je tant plorer qu'avec les pleurs je verse
Mon âme, qu'un tourment si redoublé traverse.

HÉMON

La mienne donc aussi la puisse accompagner.
Car je ne veux, mon cœur, jamais vous esloigner.
Tandis que vous vivrez, je vivray, mais dés l'heure
Que vous prendra la Parque, il faudra que je meure.
En vous seule je vy; sans vous, certes, sans vous
Je trouverois amer le plaisir le plux doux.
Si vous avez du dueil, j'auray de la tristesse :
Si vous avez plaisir, j'auray de l'alaigresse.

ANTIGONE

J'ay perdu tout esbat, je ne souhaitte plus
Que vivre avec mon père en un antre reclus.

HÉMON

Vivez aux creux déserts de l'Afrique rostie
Entre les Garamants; vivez en la Scythie
Sur les Hyperborez, que les vents orageux
Chargent continument de grands monceaux neigeux :
J'y vivray comme vous; ny chaleur ny froidure,
Tant que vous y serez, ne me semblera dure.

ANTIGONE

Hémon, je vous supply, destournez vostre cœur
De moy, pauvre esplorée et confite en langueur.
Mon amour est béant après la sépulture.
Je n'ay plus de désir que d'une tombe obscure.

HÉMON

Plustost l'ondeux Triton sur la terre naistra,
Et le mouton laineux dedans la mer paistra,

Que j'esteinde l'ardeur que j'ay dans la moüelle
Pour aimer saintement vostre beauté trop belle.
Le jour, quand Phébus marche, et la nuit, quand les cieux
Monstrent pour ornement mille astres radieux,
Je vous ay dans mon âme, et tousjours vostre image
Errant devant mes yeux me fait un doux outrage.

ANTIGONE

Et je vous aime aussi. Mais mon affection
Se trouble maintenant par trop d'affliction.
Je n'ay dedans l'esprit que morts et funérailles.

HÉMON

Moy, j'ay tousjours l'amour cousu dans mes entrailles.

ANTIGONE

Que j'ay d'adversitez !

HÉMON

Vous en avez beaucoup.
Communément les maux nous viennent tous au coup.
Mais comme après l'hiver le printemps on voit naistre,
Et après longue pluye un beau temps apparoistre,
Ainsi quand les malheurs ont sur nous tempesté,
Nous devons espérer de la prospérité.

ANTIGONE

Je n'ay plus qu'espérer; mes liesses perdues
Ne me sçauroyent, hélas ! estre jamais rendues.
Quand la mort nous a prins, nous ne renaissons pas;
Nous perdons sans retour ceux qui vont au trespas.

HÉMON

Un chacun doit mourir, et la Parque félonne
De ce commun devoir ne dispense personne.

Si vostre mère âgée et vos frères sont morts,
Ce ne sont que d'Atrope ordinaires efforts :
Leur jour estoit venu, comme celuy, peut-estre,
Qui doit devant Minos nous faire comparoistre.
Car s'il plaist à Clothon, à l'instant il faudra
Que soyons le butin de la mort qui viendra.

ANTIGONE

Qu'elle vienne couper le filet de ma vie;
Car aussi bien je suis de ce monde assouvie.
Je ne vy qu'à regret, et sans mon géniteur,
Desjà m'eust ce poignard outrepercé le cœur.
Je fusse avecque vous, ma mère. Hé ! misérable !
Je n'ay peu, je n'ay peu vous estre secourable.
Je n'ay peu destourner, je n'ay peu divertir
Vostre esprit de vouloir de sa geôle sortir.
Requérez à Pluton que bien tost je vous suive,
Et qu'ici, loin de vous, longuement je ne vive.
Madame, hé ! que je baise encore ces doux yeux,
Cette bouche et ce col qui me sont précieux.
C'est la dernière fois que cette main je touche :
Las ! hélas ! je ne puis en retirer ma bouche.

HÉMON

Mon œil, laissez ces pleurs et ces gémissemens,
Car ils ne font sinon rengréger vos tourmens.
Qu'on la porte en la ville, à fin qu'on luy procure,
Pour office dernier, royale sépulture.
C'est désormais, mon cœur, tout le besoin qu'elle a :
Tout ce qu'elle veut plus, c'est un sépulchre.

ANTIGONE

Ha ! là !

CHŒUR [62]

Tu meurs, ô race généreuse;
Tu meurs, ô thébaine cité;
Tu ne vois que mortalité
Dans ta campagne plantureuse.
Tes beaux coustaux sont désertez;
Tes citoyens sont escartez,
Dont les majeurs veirent esclorre,
Sous les enseignes de Bacchus,
Les premiers rayons de l'Aurore
Esclairans les Indois vaincus.
Ils veirent l'odoreux royaume
Des Arabes industrieux,
Et les coustaux délicieux
Où les bois distilent le baume.
Ils dontèrent les Sabéans,
Et les peuples nabathéans;
Ils veirent la belle contrée
Des Perses et des Parthes prompts,
Et les bords de l'onde érythrée
Avec les gédrosiques monts.
Nous, enfans de si preux ancestres,
Sommes presque tous accablez
Par les Argiens assemblez
Pour de nous se rendre les maistres.
L'herbe s'abreuve en nostre sang;
La plaine est changée en estang,
Et de corps thébains tapissée.
Tout ce qui est peu demeurer
De reste en la ville dircée
Ne suffist à les enterrer.
Nos chefs aux indontez courages,
Trébuschez morts devant nos murs,
Relaissent aux siècles futurs
De leur vertu maints tesmoignages.

Ils ont meslé leur sang parmy
Le sang argolique ennemy,
Jettant leur âme avantureuse
A travers les glaives pointus,
Sans craindre la tourbe nombreuse
Des Danois [23], qu'ils ont combatus.
Ils ont receu pareil esclandre.
S'ils nous ont vaillans assaillis,
Nous n'avons eu les cœurs faillis,
Ny les bras gourds à nous défendre.
Ils ne sont pas plus demeurez
De nos soldats en ces guérez
Que de leur outrageuse armée.
S'ils pensent nous avoir vaincus,
C'est d'une victoire cadmée,
Où les vainqueurs pleurent le plus.
Ce qui reste de la bataille
Est malade aux tentes gisant,
Ou n'est en nombre suffisant
Pour assaillir nostre muraille.
Polynice a bien tost suivy
Son frère, de la mort ravy
Par une playe mutuelle.
Il n'est forcènement si grand
Que d'une rancœur fraternelle,
Quand la convoitise s'y prend.

ACTE IV [63]

ANTIGONE, ISMÈNE

ANTIGONE

Ma chère sœur Ismène, aujourdhuy la fortune
Se monstre à nostre race asprement importune.
Quel malheur, je vous pry, peut un homme agiter
Que n'ait versé sur nous l'ire de Jupiter?
Qu'y a-t-il de cruel, que devant nos murailles
Ne remarquent nos yeux en tant de funérailles?
Nous avons d'Iocaste enseveli le corps,
Mais nos frères germains sans tombeau gisent morts.
Prenons le soing, ma sœur, de les couvrir de terre,
Attendant qu'on leur dresse un monument de pierre.

ISMÈNE

Créon a promptement Étéocle inhumé,
Pour autant qu'on l'a veu pour la patrie armé,
Et qu'il est mort pour elle, avecque mille et mille
Belliqueux nourriçons de la thébaine ville.
Mais il a défendu que Polynice fust
Transporté en sa place, et que sépulchre il eust,
Comme indigne d'avoir la tombe funérale
Après avoir faict guerre à sa ville natale,
Et veut (ô cruel cœur!) que les corbeaux bécus
Se gorgent de sa chair et des autres vaincus.

ANTIGONE

Que Polynice serve aux bestes de pasture
Sur la terre gisant, privé de sépulture?

Qu'on ne e pleure point? que le grondeux Charon
Le face errer cent ans sans passer l'Achéron?
C'est chose trop cruelle. Il faut que toute envie
Et que toute rancœur meure avecque la vie.

ISMÈNE

Il menace de mort ceux qui contreviendront
A sa dure défense, et l'enterrer voudront.

ANTIGONE

Monstrons nostre bon cœur. Que nostre bien-vueillance
Surmonte de Créon la sévère défense.

ISMÈNE

Que ferons-nous? Il faut au prince obtempérer.

ANTIGONE

Je voy bien que la peur vous fait dégénérer.

ISMÈNE

Regardez au danger d'une telle entreprise.

ANTIGONE

En un affaire tel vous estes trop remise.
Advisez, s'il vous plaist, de venir avec moy.

ISMÈNE

Je ne veux transgresser l'ordonnance du roy.

ANTIGONE

D'une ordonnance injuste il ne faut tenir compte.

ISMÈNE

Mais au contrevenant la peine est toute prompte.

ANTIGONE

Rien de grand sans danger entreprendre on ne voit.

ISMÈNE

Où le danger paroist, entreprendre on ne doit.

ANTIGONE

Trop couard est celuy qui point ne se hasarde.

ISMÈNE

J'aime mieux n'avoir mal et vous sembler couarde.

ANTIGONE

Regardez de rechef si me voulez aider.

ISMÈNE

Je vous pri' meurement vous mesme y regarder.

ANTIGONE

Puisque vous ne voulez, j'iray donc toute seule.

ISMÈNE

J'ay grand' crainte, ma sœur, qu'en fin il vous en deule.

ANTIGONE

Advienne que pourra, j'ay cela résolu.

ISMÈNE

J'irois fort volontiers si Créon l'eust voulu.

ANTIGONE

Je ne veux pas trahir les mânes de mon frère.

ISMÈNE

Il est mon frère aussi, mais je ne puis que faire.

ANTIGONE

Pourquoy ne pouvez-vous?

ISMÈNE

Pour Créon que je crains.

ANTIGONE

Il ne peut empescher de faire actes si saints.

ISMÈNE

Considérez, ma sœur, nostre sexe imbécile,
Aux périlleux desseins de ce monde inhabile.
Considérez nostre âge, et repensez encor
Qu'il ne reste que nous du tige [64] d'Agénor.
Nous sommes sans secours; l'antique bien-vueillance
Du peuple s'est tournée avecques la puissance.
Créon est obéy, qui, tyran, voudroit bien
Déraciner du tout nostre nom ancien.
Il faut suivre des grands le vouloir qui nous lie :
Faire plus qu'on ne peut est estimé folie.

ANTIGONE

Ne bougez donc, ma sœur, ne vous avanturez.
Seule dans la maison en repos demeurez.
Moy, je ne souffriray qu'une louve gourmande
Du corps de mon germain à plaisir s'aviande.
Je l'enseveliray, deussé-je les efforts
En mes membres souffrir de cent cruelles morts.
Je ne refuseray de souffrir tout outrage,
Si souffrir le convient, pour un si saint ouvrage.

Après que j'auray faict, je n'auray point de dueil
D'estre avecque luy mise en un mesme cercueil.
Vous en requoy [43] vivez, vivez tousjours heureuse.

ISMÈNE

Je ferois comme vous, mais je suis trop peureuse.

ANTIGONE

Cette peur vous provient de faute de bon cœur.

ISMÈNE

Ce n'est pas de cela que procède ma peur.

ANTIGONE

Dequoy donc, je vous pry?

ISMÈNE

D'une foible nature,
Qui révère les loix.

ANTIGONE

La belle couverture!
Eh bien, bien, ne bougez; je vay l'ensevelir.

ISMÈNE

Hé, dieux, où allez-vous? vous me faites pallir.
Je n'ay poil sur le chef qui d'effroy ne hérisse.

ANTIGONE

Je vay sépulturer mon frère Polynice.

ISMÈNE

Au moins gardez-vous bien de vous en déceler :
Quant à moy, je n'en veux à personne parler.

ANTIGONE

Parlez-en à chacun, je veux bien qu'on le sçache.
Il ne faut que celuy qui ne fait mal se cache.

ISMÈNE

Que vous estes ardente à vous brasser du mal!

ANTIGONE

Mal ou bien, il aura son honneur funéral.

ISMÈNE

Ouy bien, si vous pouvez, mais ce n'est chose aisée.

ANTIGONE

Y taschant, je seray du surplus excusée.

ISMÈNE

Ce que l'on ne peut faire entreprendre on ne doit.

ANTIGONE

Entreprendre il nous faut tout ce qui est de droit.

ISMÈNE

Le droit est d'observer ce que le roy commande.

ANTIGONE

Il faut tousjours bien faire, encor qu'il le défende [65].

ISMÈNE

Mais il a Polynice ennemi déclaré.

ANTIGONE

Voire après qu'il s'est veu de son sceptre emparé.

ISMÈNE

Je vous supply, laissez cette emprise douteuse,
Pour un qui ne vit plus.

ANTIGONE

Que vous estes fascheuse !
Laissez-moy, je vous prie, en ma témérité;
Vostre propos ne m'est qu'une importunité.
Mon dessein est louable, et ne m'en peut ensuivre
Autre mal que me voir de mes langueurs délivre
Par une belle mort, qui des tombeaux obscurs
Fera voler mon nom jusque aux siècles futurs.

ISMÈNE

Or allez, de par Dieu; le bon-heur vous conduise,
Et tourne à bonne fin vostre sainte entreprise.

CHŒUR

Le Ciel retire de nous
Son courroux,
Et nous est ores propice :
Nous devons, pour le bienfait
Qu'il nous fait,
Aux Immortels sacrifice.
De nos murs ils ont eu soing
Au besoing;
La main ils nous ont tendue;
Nostre cité ne fust point
En ce poinct
S'ils ne l'eussent défendue.
Qui eust Capanée, estant
Combattant
Sur la brèche démurée,

Bouleversé mort à bas,
Sans le bras
Du foudroyant fils de Rhée?
Sous l'escu qui le targoit,
Se mocquoit
Des feux et flèches volantes,
Que lançoyent de toutes pars
Nos soudars
Sur ses armes flamboyantes.
Il les alloit en passant
Terrassant,
Comme un sanglier qui traverse
Quelques escadrons mutins
De mastins,
Qu'il abat à la renverse,
Ou comme dedans un pré
Diapré
Le faucheur fait tomber l'herbe,
Et les espics trébuchans
Par les champs,
Qu'il entasse en mainte gerbe,
Quand Jupiter l'avisant,
Destruisant
Thèbes de son malheur preste,
Print son rouge foudre en main,
Et soudain
Luy en escrasa la teste.
Voyant Amphiare aussi
Sans merci
Nous faire un mortel esclandre,
Le fist pour nous garantir
Engloutir
Et vif aux Enfers descendre.
Ainsi des bons dieux sauveurs
Les faveurs,
Et non la prouesse humaine,

Nous ont gardé maintenant,
Soustenant
La pauvre ville thébaine.
Aux dieux l'on trouve tousjours
Du secours ;
Ils président aux batailles;
Ils repoussent les efforts
Des plus forts,
Et préservent nos murailles.
A jamais leur soit l'honneur
Du bon-heur
Qu'ils nous donnent de leur grâce :
Que tous les ans, au retour
De ce jour,
Un sacrifice on leur face.
Nos ennemis foudroyez,
Effroyez,
Courent eslancez de crainte,
Laissant par ces rudes monts,
Vagabonds,
De leur sang la terre teinte.
Ils n'ont enterré les corps
De leurs morts,
Tant la froide peur les presse,
En danger que des vautours
Et des ours
La gloute faim s'en repaisse.
Ils marchent sans estendars
Tous espars;
Ils n'osent lever la teste,
Envergongnez de se voir
Recevoir
La perte au lieu de conqueste.

CRÉON, CHŒUR DE VIEILLARDS, LES GARDES DU CORPS DE POLYNICE, ANTIGONE, ISMÈNE, HÉMON

CRÉON

Grâce aux dieux immortels qui de nous ont eu soing,
Et nous ont de faveur assistez au besoing,
Nos ennemis rompus se sont jettez en fuitte,
Quittant honteusement nostre terre destruitte.
La campagne sanglante est couverte de morts.
Céphise va pourprant ses rivages retorts
De divers sang meslé, qui colore ses ondes,
Ainsi que de Cérès les chevelures blondes
Ils avoyent amené les peuples argiens,
Les troupes de Mégare, et les Mycéniens.
Les bandes d'Achaïe à nos murs se campèrent,
Et d'innombrables dards nos tours espouvantèrent.
Adraste, leur grand roy, s'estoit desjà promis
De voir son Polynice en son thrône remis,
Pour commander de force et presser de servage
Le peuple ogygien d'indontable courage.
Mais luy-mesme, tombant, a la terre mordu;
Luy-mesme reste mort sur la plaine estendu;
Les corbeaux se paistront de sa chair, qui n'est digne
Du tombeau de Cadmus, dont le méchant forligne.
Il a, plein de fureur, son peuple guerroyé,
Et de flamme et de fer le pays foudroyé.
Son nom doit estre infâme à la race future,
Et son corps exécré pourrir sans sépulture.
Or moy, comme celuy qui plus proche de sang
Du malheureux Édip', viens régner en mon rang,
J'ay par publique édict fait expresse défense
D'inhumer ce méchant. Que si aucun s'avance
De faire le contraire et enfreindre ma loy,
S'asseure d'esprouver le colère d'un roy.

Je jure par le ciel qui ce monde environne,
Par cet honoré sceptre et par cette couronne,
Que si aucun thébain j'y voy contrevenir,
Sans espoir de pardon je le feray punir,
Fust-il mon enfant propre. Une ordonnance est vaine,
Si l'infracteur d'icelle est exempt de la peine.
J'ay des gardes assis sur les coustaux d'autour,
Qui les corps ennemis veilleront nuict et jour;
Car quant aux citoyens qui ont vomy leur vie,
Combattant valeureux pour leur chère patrie,
Je veux qu'on les regrette, et qu'en publiques pleurs
Les ensépulturant l'on chante leurs valeurs.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Vous voulez qu'un chacun ait son juste sallaire :
Les uns de faire bien, les autres de malfaire.

CRÉON

Toute principauté en repos se maintient,
Quand on rend à chacun ce qui lui appartient.
Il faut le vicieux punir de son offense,
Et que l'homme de bien le prince récompense.
La peine et le loyer sont les deux fondemens
Et les fermes piliers de tous gouvernemens.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Vous plaist-il commander encores quelque chose?

CRÉON

Qu'à garder mon édict un chacun se dispose.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Qui sera si hardy, que pour un homme mort
Il se mette en danger de recevoir la mort?

CRÉON

Il se trouve tousjours des citoyens rebelles.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Je n'en cognois aucuns qui ne vous soyent fidelles.

LES GARDES DU CORPS DE POLYNICE [66]

Vous viendrez, vous viendrez.

ANTIGONE

Je n'y recule pas.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Quelle Dame est-ce-là qu'ils tiennent par les bras?
C'est la pauvre Antigone. Ha! fille misérable!
Vous avez volontiers esté trop pitoyable.

CRÉON

Amenez, attraînez : vous estes gens de bien.
Où l'avez-vous surprise?

LES GARDES DU CORPS DE POLYNICE

Autour du frère sien.

CRÉON

Autour de Polynice?

LES GARDES DU CORPS DE POLYNICE

En le couvrant de terre.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Qu'un obstiné malheur cette maison atterre!

CRÉON

Par les dieux, vous mourrez. Mais dites moy comment
L'avez-vous peu surprendre en cet enterrement?

LES GARDES DU CORPS DE POLYNICE [67]

Nous estions à l'escart derrière ces collines,
De peur que l'air des corps ne vînt à nos narines,

Dessous l'abry du vent, regardant soucieux
Qu'aucun ne vînt ravir ce corps tant odieux,
Quand nous appercevons cette fille esplorée
Portant en une main une pelle ferrée,
Un riche vase en l'autre, approcher du corps mort,
Et sur luy se ruant avec grand déconfort,
Faire mille regrets, mille piteuses plaintes
Qui les tigres des bois eussent au dueil contraintes.
Sa lamentable vois résonnoit tout ainsi
Que celle d'un oiseau de tristesse transi,
Qui dans son nid portant l'ordinaire béchée
Ne trouve plus dedans sa petite nichée.
Quand elle eut quelque temps ses désastres ploré.
Et les playes du mort de baisers honoré,
Fist ses effusions, propitiant les Mânes,
Et les noms invoquant des vierges stygianes.
Puis le vase laissant, la pelle print en main,
Et du sable plus sec luy empoudra le sein.
Adonc nous accourons sans davantage attendre,
A fin de la pouvoir en ce délict surprendre
Et la mettre en vos mains. Mais sans s'espouvanter
Elle se vint à nous franchement présenter,
Confessant librement le sépulchral office
Qu'elle désiroit faire au corps de Polynice.
Elle m'en fait pitié : mais le devoir m'enjoint
De vous conter le faict et ne le taire point.

CRÉON

Est-il vray ? avez-vous cette faute commise ?
Y avez-vous esté par ces Gardes surprise ?
Levez les yeux de terre, et ne desguisez rien.

ANTIGONE

Il est vray, je l'ay fait.

CRÉON

Ne sçaviez-vous pas bien
Qu'il estoit défendu par publique ordonnance?

ANTIGONE

Ouy, je le sçavois bien, j'en avois cognoissance.

CRÉON

Qui vous a doncques fait enfreindre cette loy?

ANTIGONE

L'ordonnance de Dieu, qui est nostre grand roy.

CRÉON

Dieu ne commande pas qu'aux loix on n'obéisse.

ANTIGONE

Si fait, quand elles sont si pleines d'injustice.
Le grand Dieu, qui le ciel et la terre a formé,
Des hommes a les loix aux siennes conformé,
Qu'il nous enjoint garder comme loix salutaires,
Et celles rejetter qui leur seront contraires.
Nulles loix de tyrans ne doivent avoir lieu,
Que l'on voit répugner aux préceptes de Dieu.
Or le dieu des Enfers qui aux Ombres commande
Et celuy qui préside à la céleste bande
Recommandent sur tout l'humaine piété :
Et vous nous commandez toute inhumanité.
Non, non, je ne fay pas de vos loix tant d'estime
Que pour les observer j'aille commettre un crime
Et viole des dieux les préceptes sacrez,
Qui naturellement sont en nos cœurs encrez.
Ils durent éternels en l'essence des hommes,
Et nez à les garder dès le berceau nous sommes.
Ay-je deu les corrompre? ay-je deu, ay-je deu
Pour vostre authorité les estimer si peu?

Vous me ferez mourir, j'en estois bien certaine,
Mais la crainte de mort en mon endroit est vaine:
Je ne souhaitte qu'elle en mon extrême dueil.
Quiconque ha grands ennuis désire le cercueil.
Quoy? eussé-je, Créon, violentant nature,
Souffert mon propre frère estre des loups pasture.
Faute de l'inhumer, comme il est ordonné?
Mon frère, mon germain, de mesme ventre né?
J'eusse offensé les dieux aux morts propitiables,
Et les eusse vers moy rendus impitoyables [68].

CHŒUR DE VIEILLARDS

Cette pauvre Antigone en sa misère faut
Pour sa condition elle a le cœur trop haut.

CRÉON

La puissance du roy les cœurs rebelles donte,
Et les soumet aux loix dont ils ne tiennent conte.
Cette-cy seulement ma défense n'enfreint,
Mais comme si l'enfreindre estoit un œuvre saint,
Elle s'en glorifie, et d'impudente audace
Maintient avoir bien fait, mesme devant ma face
Se rit de ma puissance, et pense volontiers
Que pour le vain respect des rois ses devanciers,
Elle n'y soit sugette, et que la félonnie
Dont elle use envers moy luy doive estre impunie.
Mais ores qu'elle soit sœur et fille de rois,
De ma sœur engendrée en maritales lois,
Je la feray mourir, et sa sœur avec elle,
Si je trouve sa sœur estre de sa cordelle [69].
Qu'on la face venir : car n'aguière, à la voir,
J'ay creu qu'elle devoit en son esprit avoir
Quelque grand pensement, tant elle estoit esmeuë.
Souvent nostre secret se découvre à la veuë.

ANTIGONE

Vous ne pouvez au plus que me faire tuer.

CRÉON

Et aussi je ne veux rien plus effectuer.

ANTIGONE

Qu'attendez-vous donc tant? qu'est-ce qui vous retarde?

CRÉON

Sera quand je voudray : car rien ne m'en engarde.

ANTIGONE

Il m'est à tard d'avoir mon destiné trespas.

CRÉON

Il ne tardera guère, il avance ses pas.

ANTIGONE

Je mourray contre droict pour chose glorieuse.

CRÉON

Vous mourrez justement comme une audacieuse.

ANTIGONE

Il n'est celuy qui n'eust commis semblable faict.

CRÉON

Il n'est celuy pourtant d'entre tous qui l'ait faict.

ANTIGONE

S'ils parloyent librement, ils louroyent mon emprise.

CRÉON

Qui les empescheroit d'en parler sans feintise?

ANTIGONE

La crainte d'offenser un roy trop animeux.

CRÉON

Pourquoy ne craignez-vous de l'offenser comme eux?

ANTIGONE

Pour ne craindre la mort, remède à ma misère.

CRÉON

Le mespris de la mort vous incite à mal-faire.

ANTIGONE

Ce n'est mal d'inhumer son frère trespassé.

CRÉON

Vous avez l'inhumant mes édicts transgressé.

ANTIGONE

Mais la loy de nature et des dieux est plus forte.

CRÉON

Vous n'avez honoré l'autre de mesme sorte.

ANTIGONE

De mon autre germain vous avez eu souci.

CRÉON

Et si je ne l'eusse eu?

ANTIGONE

J'en eusse faict ainsi.

CRÉON

Cettui-cy sa patrie a saccagé par guerre.

ANTIGONE

Le tort est provenu de sa native terre.

CRÉON

D'y avoir amené nos mortels ennemis?

ANTIGONE

De poursuivre ses droits à chacun est permis.

CRÉON

Je poursuivray les miens encontre vous rebelle.

ANTIGONE

Je n'ay rien entrepris que d'amour naturelle [70].

CRÉON

Un ennemy public aimer il n'appartient.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Voicy venir Ismène.

CRÉON

Où est-elle?

CHŒUR DE VIEILLARDS

Elle vient.
En ondoyantes pleurs le visage luy nouë,
Qui luy vont effaçant le vermeil de sa jouë.
Ha, fille, que j'ay peur!

CRÉON

Les voici, les serpens,
Les pestes, que j'aimois plus cher que mes enfans.
Avez-vous consenti à cette sépulture?

ISMÈNE

Ce fut moy qui en eut la principale cure.
S'il y a du péché, s'il y a du mesfaict,
Seule punissez-moy, car seule je l'ay faict.

ANTIGONE

Non, non, elle vous trompe, elle en est innocente,
Et ne doit à ma peine estre participante :
Elle n'en a rien sceu, non, ne la croyez pas.

ISMÈNE

J'y allois après elle, et la suivois au pas.

ANTIGONE

Si je luy eusse dict, elle m'eust décelée.

ISMÈNE

Au contraire, sans moy elle n'y fust allée.

ANTIGONE

Elle n'a pas, Créon, le courage assez fort.

ISMÈNE

Je vous ay incitée à ne craindre la mort.

ANTIGONE

Elle veut avoir part à ma gloire acquestée.

ISMÈNE

Vous me voulez tollir ma gloire méritée [71].

ANTIGONE

C'est à fin de mourir qu'elle dit tout ceci.

ISMÈNE

Mais c'est pour me sauver que vous parlez ainsi.

ANTIGONE

Et pourquoy voulez-vous sans mérite me suivre?

ISMÈNE

Et pourquoy voulez-vous me contraindre de vivre?

ANTIGONE

Vueillez plustost, ma sœur, vos beaux jours allonger.

ISMÈNE

Pourquoy donc voulez-vous les vostres abréger?

ANTIGONE

Je ne me jette pas comme vous au supplice.

ISMÈNE

Vous y estes jettée enterrant Polynice.

ANTIGONE

J'ay mieux aimé mourir que faillir au devoir
Que vivants il nous faut des trespassez avoir :
Mais vous, faute de cœur, ne m'avez osé suivre.

ISMÈNE

Ah! que j'auray de mal s'il me faut vous survivre.

CRÉON

Je croy que cette fille a son esprit troublé.

ISMÈNE

Un esprit, ô Créon, d'amertumes comblé
N'en est pas si rassis : c'est chose bien certaine.

CRÉON

Vous l'avez bien perdu de courir à la peine.

ISMÈNE

Sans elle, je ne puis vivre qu'en desplaisir.

CRÉON

Quant à elle bien tost la mort l'ira saisir.

ISMÈNE

Celle qu'à vostre fils vous avez accordée ?

CRÉON

Sa peine pour cela ne sera retardée.

ISMÈNE

Au bien de vostre fils n'aurez-vous autre esgard ?

CRÉON

Je prendray pour mon fils une femme autre part.

ANTIGONE

Voyez, mon cher Hémon, combien on vous estime !

CRÉON

Il n'aura point de femme où se trouve aucun crime.

ISMÈNE

Le crime qu'elle a fait n'est que de piété.

CRÉON

Elle n'a qu'entrepris sur mon authorité.

ISMÈNE

Le voulez-vous priver d'une si chère amie ?

CRÉON

Ouy, fust-elle son cœur et son âme demie

ISMÈNE.

Elle est fille, elle est sœur, elle est niepce de rois.

CRÉON

Le fust-elle des dieux, elle est sugette aux loix.

ISMÈNE

Avecque vostre fils elle est en fiançailles.

CRÉON

Elle ira chez Pluton faire ses espousailles.

ISMÈNE

O cruauté félonne ! ô fière immanité ?

CRÉON

Gardez-vous d'encourir mesme infélicité.

ISMÈNE

Je ne crains d'un tyran les injustes colères.

CRÉON

Prenez-les toutes deux, prenez ces deux vipères
Et me les enfermez : je leur feray sentir
Combien de me fascher on a de repentir.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Voici le pauvre Hémon, vostre enfant débonnaire,
Ternissant de chagrin l'air de sa face claire.
Il monstre estre bien triste, et avoir dans le cueur,
A le voir souspirer, une extrême langueur.
C'est volontiers l'effect d'une amour desbordée,
De voir arriver mal à sa douce accordée :
Il la plaint. Or l'oyant ainsi déconforter,
Je pense qu'il ne peut son malheur supporter.

HÉMON

Que tu meures, ma vie, et qu'on t'oste, mon âme,
A mon cœur qui ne vit que de ta douce flâme?
Que tu meures sans moy, que sans moy le trespas
Te meine chez Pluton et je n'y voise pas?
Que je vive sans toy, que mon âme esplorée
Soit absente de toy, soit de toy séparée?
Non, non, je ne sçaurois : quiconque t'occira
Ma mort avec la tienne ensemble apparira.

CRÉON

Mon fils, avez-vous sceu la sentence donnée
Contre vostre Antigone à la mort condamnée?

HÉMON

On me l'a dit, mon père, et en porte un grand dueil.

CRÉON

Ne vous voulez-vous pas conformer à mon vueil?

HÉMON

Mon père, je vous veux complaire en toute chose :
Vostre commandement de mon vouloir dispose.

CRÉON

C'est parler comme il faut : un débonnaire enfant
Ne s'affecte à cela que son père défend.
C'est pourquoy des enfans tout le monde désire
Qui n'aillent, arrogans, leurs pères contredire,
Comme on en voit aucuns, qui ne prennent plaisir
Que d'avoir à leur père un contraire désir.
Gardez-vous, mon enfant, que l'amour d'une femme,
Mortifère poison, par trop ne vous enflamme.
C'est un mal où vostre âge est volontiers enclin,
Mais avec la raison destrempez ce venin.

Dontez cette fureur, de peur qu'elle maistrise
D'un reprochable joug vostre jeune franchise.
Une femme méchante apporte bien du mal
A celuy qu'elle estreint d'un lien conjugal,
Telle qu'est cette-cy, qu'aux ténèbres j'envoye
Du nuiteux Achéron, privé de toute joye.
N'y mettez vostre cœur; souffrez qu'au lieu de vous
Elle voise là-bas chercher un autre espoux.
C'est une audacieuse, une fille arrogante,
A qui nostre grandeur est au cœur desplaisante
Si est-ce qu'il n'est rien qui soit tant périlleux
A l'estat d'un grand roy qu'un sujet orgueilleux,
Qu'un sujet contumax, qui sans fin s'évertue
D'estre contrariant à tout ce qu'il statue.

HÉMON

Il est vray : mais souvent autre est l'intention
D'un sujet qu'il ne semble à nostre opinion.
Tel forfait griefvement qui forfaire ne pense.
La plus part des délicts se fait par imprudence.
Ceste vierge exerçant un pitoyable faict
A contre son vouloir à vos édits forfaict.
Chacun en a pitié, toute la cité pleure,
Qu'une royale fille innocentement meure
Pour un acte si beau, que l'on deust prémier [72]
Comme un faict de vertu qu'on ne peut dénier.
Quel mal (ce disent-ils) a fait cette pauvrette,
De vouloir inhumer la charongne muette
De son frère défunct, après l'avoir ploré,
Pour n'estre des corbeaux ny des loups dévoré?
Voilà qu'on dit de vous sans vous le faire entendre :
Car craignant vous desplaire on ne l'ose entreprendre.
Communément un roy ne sçait que ce qui plaist,
Que chose de son goust, car le reste on luy taist.
Mais moy, qui, vostre enfant, sur tous autres désire
Que long temps en honneur prospère vostre empire

Qui sans feinte vous aime, ouvertement je vien
Vous conter la rumeur du peuple ogygien.
Conformez vostre esprit à la raison maistresse,
Et qu'à la passion surmonter ne se laisse :
Ne ressemblez à ceux, qui pensant tout sçavoir,
Ne veulent le conseil d'un autre recevoir.
Ce n'est point deshonneur à un prince bien sage,
D'apprendre quelquefois d'un moindre personnage,
Et suivre son advis, s'il le conseille bien,
Sans par trop s'obstiner et arrester au sien.

CRÉON

Penses-tu que de toy je vueille conseil prendre?
Et en l'âge où je suis tes préceptes apprendre?

HÉMON

Il ne faut la personne, ains la chose peser,
Et selon qu'est l'advis le prendre ou refuser.

CRÉON

C'est un brave conseil, qu'un méchant je guerdonne.

HÉMON

De bien faire aux méchans conseil je ne vous donne.

CRÉON

Tu veux que je pardonne à ceste peste ici.

HÉMON

Sa faute est bien légère, et digne de merci.

CRÉON

D'enterrer un méchant est-ce chose légère?
Un ennemy publiq'?

HÉMON

Voire, mais c'est son frère.

CRÉON

Corrompre mes édits? m'avoir en tel mespris?

HÉMON

De corrompre vos loix ell' n'avoit entrepris.

CRÉON

Je luy feray porter de son orgueil la peine.

HÉMON

Ce ne sera l'advis de la cité thébaine.

CRÉON

Qu'ay-je affaire d'advis? telle est ma volonté.

HÉMON

N'estes-vous pas suget aux loix de la cité?

CRÉON

Un prince n'est sujet aux loix de sa province.

HÉMON

Vous parlez d'un tyran, et non pas d'un bon prince.

CRÉON

Tu veux que mes sujets me prescrivent des loix?

HÉMON

Ils doivent au contraire obéir à leurs rois,
A leurs rois, leurs seigneurs, les aimer et les craindre :
Aussi la loy publique un roy ne doit enfreindre.

CRÉON

Il a soing d'une femme, et la sert au besoing.

HÉMON

Femme vous seriez donc : car de vous seul j'ay soing.

CRÉON

Oses-tu, malheureux, à ton père débatre?

HÉMON

J'ose pour l'équité l'injustice combatre.

CRÉON

Injuste te semblé-je en défendant mes droits?

HÉMON

Injuste en ordonnant des tyranniques loix.

CRÉON

Que tu es abesti des fraudes d'une femme!

HÉMON

Cautelle ny malice Antigone ne trame.

CRÉON

Tu ne la verras plus, son jour fatal est près.

HÉMON

Elle ne mourra pas qu'un autre n'aille après.

CRÉON

Il me menace encor, ô l'impudente audace!

HÉMON

Vers mon père et mon roy je n'use de menace.

CRÉON

Esclave efféminé, si tu contestes plus,
Je t'envoiray gronder aux infernaux palus [45].

HÉMON

Vous voulez donc parler et n'entendre personne?

CRÉON

J'atteste Jupiter, qui de foudres estonne
Les rochers capharez, que la punition
Tallonnera de près ceste présomption.
Sus, qu'on m'ameine tost ceste beste enragée,
Qu'aux yeux de ce galand elle soit esgorgée.

HÉMON

Il n'en sera rien fait : je mourray mille morts
Plustost qu'en ma présence on outrage son corps.
Vous ne me verrez plus; exercez vostre rage
Sur ceux qui patiens endurent tout outrage.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Il sort d'un pas léger piqué d'ire et d'amour :
J'ay grand' peur qu'il projette à faire un mauvais tour.

CRÉON

Face ce qu'il voudra; qu'il tonne, qu'il tempeste,
Qu'il face l'orgueilleux, qu'il élève la teste
Encontre moy son père : il n'exemptera pas
Cette vipère icy du destiné trespas.

CHŒUR DE VIEILLARDS

C'est un honneste amour qui son âme bourrelle.

CRÉON

Il luy doit préférer la crainte paternelle.

CHŒUR DE VIEILLARDS

Il n'est rien qui ne cède à cette passion.

CRÉON

Si ne m'en doit-il moins porter d'affection.

CHŒUR DE VIEILLARDS

A quel genre de mort l'avez-vous condamnée ?

CRÉON

En un obscur désert elle sera menée,
Sauvage, inhabité, puis sous un antre creux
On l'enfermera vive en un roc ténébreux.
Je luy feray bailler quelque peu de viande,
Laquelle défaillant que la mort elle attende,
Et requière à Pluton, qu'elle adore sur tous,
Qu'il luy vueille donner un trespassement doux.
Elle apprendra combien c'est une chose vaine
De faire honneur aux dieux de l'infernale plaine.

CHŒUR

Les dieux qui de là haut
Sçavent ce qu'il nous faut,
Nous donnent la Justice,
Pour le propre loyer
Aux vertus octroyer
Et réprimer le vice.
Mortels, nous n'avons rien
Sur ce rond terrien,
Qui tant nous soit utile.
Que d'observer les loix,
Sous qui les justes rois
Gouvernent une ville.
La Justice nous fait
Vivre un âge parfait
En une paix heureuse.
Les bons elle maintient,
Et des méchants retient
La main injurieuse.

Par elle l'estranger
Voyage sans danger;
Par elle l'homme chiche
Conserve son argent;
Par elle l'indigent
N'est opprimé du riche.
Elle rend vers les dieux
L'homme religieux;
C'est elle que la veufve
Et le foible orphelin,
Destiné pour butin,
A sa défense treuve.
La mère en seureté
Garde la chasteté
De sa fille par elle,
Monstrant au ravisseur
Le tourment punisseur
D'un forceur de pucelle.
Mais le Vice tortu
Imite la Vertu
De telle ressemblance,
Que, ne l'appercevant,
Nous ne voyons souvent
De deux la différence.
Le bon chemin est droict,
Mais tellement estroict
Que souvent on dévoye,
Entrant dans les chemins
Des deux vices, voisins
De cette droicte voye.
Car celuy mainte fois
Qui de cruelles loix
Une cité police,
Par sa rigueur mesfait
Plus que celuy ne fait
Dont il punist le vice,

Pource que d'équité
Prenant l'extrémité,
De sa route destourne
Aussi bien que celuy
Qui, dissemblable à luy,
Surpasse l'autre bourne.
Créon a vrayment tort
De livrer à la mort
Cette vierge royale.
Il pense tesmoigner
Pour les siens n'espargner
Qu'il fait justice égale.
Mais le crime n'est tel
Qu'il doive estre mortel
A sa bru et sa niepce,
Les amours dédaignant
De son fils se plaignant
D'une telle rudesse.

ANTIGONE, CHŒUR DE FILLES, HÉMON

ANTIGONE

Voyez, ô citoyens qui Thèbes habitez,
Le suprême combat de mes adversitez !
Voyez mon dernier mal, ma torture dernière !
Voyez comme on me meine en une orde tanière
Pour y finir mes jours ! voyez, hélas ! voyez
Pour mes derniers repas les vivres octroyez !
Voyez les durs liens qui les deux bras me serrent !
Voyez que ces bourreaux toute vive m'enterrent !
Voyez qu'ils vont mon corps en un roc emmurer,
Pour avoir mon germain voulu sépulturer !
Une fille royale on livre à la mort dure.
On me condamne à mort sans autre forfaiture.

CHŒUR DE FILLES

Consolez-vous, ô vierge, et ne vous affligez.
D'un magnanime cœur vos tourmens soulagez.
Vous n'irez sans louange en cet antre funèbre :
Vostre innocente mort vivra tousjours célèbre,
Et célèbre le los de vostre piété.
Chaque an l'on vous fera quelque solennité
Comme à une déesse, et de mille cantiques
Le peuple honorera vos ombres plutoniques.

ANTIGONE

O fontaine dircée ! ô fleuve Ismène ! ô prez !
O forests ! ô coustaux ! ô bords de sang pourprez !
O soleil jaunissant, lumière de ce monde !
O Thèbes, mon pays, d'hommes guerriers féconde,
Et maintenant fertile en dure cruauté,
Contrainte je vous laisse et vostre royauté !
Adieu, Thèbes, adieu : l'austère maladie
De ses palles maigreurs n'a ma face enlaidie;
Les cousteaux on ne vient en ma gorge plonger,
Et toutesfois la mort me contraint desloger.

CHŒUR DE FILLES

Heureuse est vostre mort terminant les misères
Qui ont accompagné vos labdacides pères
Jusqu'à vous misérable, et depuis le berceau
Vous ont jointe tousjours jusqu'au pied du tombeau.

ANTIGONE

Que fera désormais la vieillesse esplorée
De mon père aveuglé, d'avec moy séparée ?
Que ferez-vous ? hélas ! qui vous consolera ?
Qui conduira vos pas et qui vous nourrira ?
Ha ! je sçay que bien tost sortant de ma caverne,
Je vous verray, mon père, au profond de l'Averne !

Vous ne vivrez long temps après mon triste sort;
Cette nouvelle icy vous hastera la mort.
Je vous verray, ma mère, esclandreuse Iocaste;
Je verray Étéocle, et le gendre d'Adraste,
N'aguères dévalez sur le noir Achéron,
Et non passez encor par le nocher Charon.
Adieu, brigade aimée, adieu, chères compagnes.
Je m'en vay lamenter sous les sombres campagnes.
J'entre vive en ma tombe, où languira mon corps
Mort et vif, esloigné des vivans et des morts [73].

CHŒUR DE FILLES

O désastre cruel ! ô fière destinée !
O du vieillard Créon ire trop obstinée !
Vienne la mort soudaine et de son heureux dard
Nous traverse en ce lieu toutes de part en part.

ANTIGONE

Voicy donc ma prison, voicy donc ma demeure;
Voicy donc le sépulchre où il faut que je meure !
Je ne veux plus tarder, il faut entrer dedans.
Adieu, luisant soleil, adieu rayons ardans,
Adieu pour tout jamais ! car dans ce pleureux antre,
Mon suprême manoir, jamais ta clairté n'entre.
Adieu, mon cher Hémon, vous ne me verrez plus.
Je m'en vay confiner en cet antre reclus :
Souvenez-vous de moy, que la mort on me donne,
Qu'on me livre à la mort pour avoir esté bonne.
Vous dégoutez de pleurs, vos yeux en sont noyez.
Ne larmoyez pour moy, mes sœurs, ne larmoyez.
Pourquoy sanglotez-vous ? pourquoy vos seins d'albâtre
Allez-vous meurtrissant de force de vous battre ?
Adieu, mes chères sœurs, je vous fay malaiser,
Je ne veux plus de vous que ce dernier baiser.
Adieu, mes sœurs, adieu; trop long temps je retarde
De mes piteux regrets la mort qui me regarde.

CHŒUR DE FILLES

Ha ! que nos jours sont pleins
D'esclandres inhumains !
Hé ! dieux, que de traverses !
Que d'angoisses diverses !
Que nos cheveux retors
Sortent flotans dehors;
Que nos faces soyent teintes
De sanglantes atteintes.
Que nostre sein ouvert
Soit d'ulcères couvert;
Que le sang en dégoutte,
Et tombe goutte à goutte.
Que sans cesse les pleurs
Humectent nos douleurs;
Que jamais ils ne cessent,
Et l'un sur l'autre naissent.
Que ces coustaux segrets
Résonnent de regrets,
Et ces roches cornues
De plaintes continues.
Que nostre triste cœur
N'enferme que langueur;
Soit la tristesse amère
Son hostesse ordinaire.
Jamais le beau soleil
Ne nous luise vermeil,
Ains que tousjours sa lampe
En ténèbres il trempe.
L'obscurité des nuits
Est propre à nos ennuis;
Nos importuns encombres
Se plaisent aux nuicts sombres.
Or te vueillent les dieux
Conduire aux sacrez lieux,

Où les âmes piteuses
Reposent bien-heureuses,
Et là t'aillent payer
Le mérité loyer
De ton cœur débonnaire
Vers le corps de ton frère.

HÉMON [74]

Vous avez donc, cruel, mes amours violé.
Vous m'avez, outrageux, de mon âme volé.
Vous m'avez arraché le cœur, le sang, la vie,
M'ayant par vos rigueurs ravy ma chère amie !
Un tigre hyrcanien si félon n'eust esté;
Un Sarmate, un Tartare eust plus d'humanité.
Emmurer une vierge en une roche dure,
Une fille de roy, mon espouse future !
Vostre niepce, cruel, que vous deussiez chérir
Ainsi que vostre fille, et la faites mourir !
Vous la faites mourir sans estre crimineuse !
Son crime et son offense est d'estre vertueuse.
O bourrelle nature ! ô trop barbare cœur,
Des ours et des lions surpassant la rigueur !
Au moins si vous l'eussiez sur le champ esgorgée,
Sans la faire mourir d'une faim enragée !
Vous n'estiez pas saoulé d'un supplice commun;
Il vous falloit monstrer plus cruel qu'un chacun.
Les rayons de ſes yeux, la douceur de sa face
N'ont peu de vostre cœur rompre la dure glace.
Vrayment il est remply d'extrême cruauté,
Puis qu'il a peu blesser ceste extrême beauté :
Beauté qui à l'amour eust une roche esmeuë,
Si une roche fust de sentiment pourveuë.
Las, que j'aye sa peine ! et si ce n'est assez,
Qu'on prenne des tyrans les tourments amassez
Et qu'on me les applique : en toute patience
On me verra souffrir leur dure violence.

Aussi bien si je vis elle ne mourra pas,
Ou commun à nous deux nous sera son trespas.
Je rompray la caverne, et si aucun s'oppose
Et s'efforce empescher qu'elle ne soit déclose,
Je luy feray sentir que c'est témérité
De vouloir contredire un amant irrité.
Mon âme est-elle moins de son amour esprise
Que d'Andromède fut le preux nepveu d'Acrise,
Qui le monstre marin mort à terre rua,
Et détacha la vierge après qu'il le tua?
Mon âme est plus d'amour que la sienne eschauffée,
Et Antigone vainc la fille de Céphée
En pudique beauté : j'ay donc le cœur moins fort,
Si je ne la délivre et garantis de mort.
Mais trop long temps je tarde, et ce pendant, peut-estre,
Que d'inutiles pleurs je me viens icy paistre,
La pauvrette pourra s'estre ouverte le sein
De quelque fer plustost que d'attendre la faim,
Ou bien par faute d'air trespasser suffoquée,
Ou se briser la teste encontre un roc choquée.
Il ne faut dilayer de crainte d'accident,
Car mon secret destin est du sien dépendant.
Je m'estimois heureux qu'elle me fust donnée
Pour devoir célébrer un heureux hyménée,
Mais si le Ciel n'aspire à mes louables vœux,
Nous irons espouser en l'Achéron larveux.
Ce que n'advienne, ô dieux! ains permettez de grâce
Que je l'oste aujourd'huy de sa caverne basse.

CHŒUR [75]

O rigoureux Amour,
Dont la flèche poignante
Sans repos nuict et jour
Toutes âmes tourmente,
Tu dontes glorieux
Les hommes et les dieux.

Nul ne se peut garder
Que ta main enfantine
Ne le vienne darder
A travers la poitrine,
Car contre ton effort
Il n'est rien qui soit fort.
Les monarques si craints,
Les rois porte-couronnes
Sont aussi tost atteints
Que les simples personnes :
Voire que tu te prens
Plus volontiers aux grands.
Jupiter, qui des dieux
Est le maistre et le père,
Qui la terre et les cieux
Et les ondes tempère,
Sent ce douillet enfant,
De son cœur triomphant.
Le foudre pétillant
Dans sa main rougissante,
Ny son œil sourcillant,
Qui le ciel espouvante,
Ne le défend du tret
De cet archer segret.
Aux Enfers il descend,
Et dans l'âme cruelle
De Pluton se glissant,
Y laisse une estincelle
Qui n'a tourment égal
Dans le creux infernal.
Il donte sous les eaux
Les troupes escaillées;
Il navre les oiseaux
Aux plumes esmaillées;
Les plaines et les bois
Sont sujets à ses loix.

Les peuples des forests,
Les privez, les sauvages
Des tertres, des marez,
Des valons, des bocages,
Des champs et des maisons,
Sont ards de ses tisons.
Mais nous sommes sur tous,
Humaines créatures,
La butte de ses coups
Et de ses flèches dures.
Nous allons plus souvent
Ses flammes esprouvant.
Il niche dans les yeux
D'une tendre pucelle,
Sur son front gracieux
Sur sa gorgette belle,
Ou ses cheveux retors,
D'où se font mille morts.
Mais, las ! c'est grand' pitié
Que celuy qu'il outrage
D'une forte amitié
Sent une telle rage,
Qu'il ne repose point
Tant que ce mal le poind.
Il ne songe transi
Qu'à la beauté qu'il aime;
Il n'a plus de souci
De sa personne mesme;
Le paternel devoir
Luy vient à nonchaloir.
Il change tout d'humeurs,
De naturel il change;
Il prend d'estranges mœurs
Sous ce tyran estrange;
L'ancienne douceur
Désempare son cœur.

Hémon voyons-nous pas,
Jadis si débonnaire,
Devenu contumax
Au vouloir de son père,
Depuis que cet amour
A faict en luy séjour?
Il ne peut consentir
Qu'on outrage sa dame;
Il aime mieux sentir
La mort dedans son âme;
Je crains que sa douleur
Nous cause du malheur.

ACTE V

LE MESSAGER, LE CHŒUR, EURYDICE, CRÉON, DOROTHÉE

LE MESSAGER

Comme Fortune escroule, esbranle et bouleverse
Les affaires humains poussez à la renverse!
Comme elle brouille tout, et, de nous se jouant,
Va sans dessus dessous toute chose rouant!
Sur les fresles grandeurs superbe elle se roule,
Puis soudain les relève en retournant sa boule,
Et si nul des mortels ne prévoit son destin.
Voilà le vieil Créon, si heureux ce matin,
Malheureux à cette heure. Il estoit sans attente,
Sans espoir éleu roy d'une ville puissante.
Il a nos ennemis présentement chassez,
Que Polynice avoit contre nous amassez.
Ores le malencontre en sa maison dévale,
Qui ce nouveau bonheur de tristesses esgale,

Car qui a du martyre en son entendement,
Bien qu'il soit un grand roy, ne vit heureusement.
Vous avez beau couvrir de haras les montagnes,
Et de troupeaux laineux les herbeuses campagnes,
Avoir l'or qui jaunist sur le rivage mol
Du lydien Pactole ou du Tage espagnol,
Estre de cent citez et de cent peuples maistre,
Voire entre tous les rois un monarque apparoistre :
Que si dans vostre esprit n'avez contentement,
Vostre félicité ne sera qu'un tourment.

LE CHŒUR

Quel sanglant infortune encores nous tourmente ?

LE MESSAGER

La Fortune nous bat plus que jamais sanglante.

LE CHŒUR

Nous est-il survenu de nouveaux accidens ?

LE MESSAGER

Tout est plein de soupirs et de pleurs là-dedans.

LE CHŒUR

Est-ce dans le chasteau que tombe cet esclandre ?

LE MESSAGER

Sur le chef de Créon vient ce malheur descendre.

LE CHŒUR

De Créon ? Quel malheur en son âge chenu ?

LE MESSAGER

C'est par luy, le chétif, que tout est advenu.

LE CHŒUR

Et qu'est-ce ? Dy nous tost, sans nous tenir en trance.

LE MESSAGER

Ils sont tous roides morts par son outrecuidance.

LE CHŒUR

Jupiter ! qui sont-ils ? qui a ce meurtre fait ?

LE MESSAGER

Hémon, le pauvre Hémon s'est luy mesme desfait.

LE CHŒUR

Et pourquoy ? Qui l'a meu ? le courroux de son père ?

LE MESSAGER

Il est mort forcené d'amour et de colère.

LE CHŒUR

De l'amour d'Antigone il estoit esperdu.

LE MESSAGER

D'Antigone l'amour et la mort l'ont perdu.

LE CHŒUR

De cette pauvre vierge esteinte est donc la vie ?

LE MESSAGER

Sa mort est de la mort de son Hémon suivie.

LE CHŒUR

Mais j'entrevoy, ce semble, Eurydice qui sort :
Auroit-elle entendu nouvelle de sa mort,
Ou bien si par Fortune elle seroit sortie ?

EURYDICE

O Thébains, mes amis, je me suis divertie
Du service des dieux pour un bruit effroyant,

Qui sortant du chasteau m'a troublée en l'oyant.
J'allois au sacré temple où Pallas on adore,
Et à peine en la rue estoy-je entrée encore,
Quand j'entens la rumeur du peuple espouvanté
Qui bruyoit tristement de quelque adversité
De la maison royale. A cette voix ouye,
Espointe de frayeur, je tombe esvanouye.
Mes femmes m'embrassant me lèvent comme un faix,
Et me couvrant le front me portent au palais,
Où peu après estant d'ecstase revenue,
Et de ce fascheux bruit m'estant resouvenue,
Je sors pleine d'ennuis, ardente de sçavoir
Quel infortune c'est, ce qu'il y peut avoir.
La poitrine me bat, le sang au cœur me glace;
Une froide sueur me destrempe la face;
La force me défaut, mon bras n'a plus de poux,
Et sous mon foible corps tremblotent mes genoux.
Je présage un grand mal : car, cette matinée,
L'orfraye a sur nos tours sa foible voix traînée
En longs gémissemens; j'ay veu dessur nos lits
Mille taches de sang et dessur mes habits.
J'ay depuis estimé que ce fussent présages
Du meurtre des deux rois, et des autres carnages
De nos bons citoyens, qui sont aujourdhuy morts,
Repoussant vaillamment les argives efforts :
Mais ore je voy bien que ce signe démonstre
Que sur nos propres chefs adviendra malencontre,
Par le visage morne et les pleurs que je voy
Du peuple, qui me suit et lamente sur moy.
Je l'entens murmurer de quelque horrible chose,
De quelque grand méchef dont m'advertir on n'ose.
Si le faut-il sçavoir. Dites moy, je vous pry,
De quel malheur provient ce lamentable cry?
Dites-le hardiment; je ne suis apprentive
A porter des ennuis : sans fin il m'en arrive.

LE MESSAGER

Je vous conteray tout, Madame; car dequoy
Peut servir qu'on vous taise un si lugubre esmoy?
L'on ne le peut celer encores qu'on y tasche :
Vous le sçaurez tousjours combien qu'on vous le cache,
Et le sçachant demain vous n'aurez moins d'ennuy
Que vous en recevrez le sçachant aujourdhuy.

EURYDICE

Tu me tiens trop long temps; despesche, je te prie.

LE MESSAGER

La fureur de Créon luy estoit déasprie [76]
Par le conseil des siens, qui donnèrent advis
Que fussent des grands dieux les oracles suivis
Qu'annonçoit Tirésie, et qu'un funèbre office
L'on fist soudainement au corps de Polynice.
Nous allions attristez, par des chemins tortus,
De caverneux rochers doublement revestus,
Pource que la campagne est encore encombrée
De grands monceaux de corps et de sang empourprée.
Puis descendus au lieu funeste aux deux germains,
Trouvons ce pauvre prince estendu sur les reins,
Tout saigneux, tout poudreux, que nous levons de terre,
Et le portons laver sur une large pierre.
Après qu'il fut par nous de pure eau nettoyé
Et de linge odorant souefvement essuyé,
Nous invoquons Hécate en trois noms réclamée,
Le ténébreux Pluton et sa cohorte aimée,
Et les propitiant, de peur que leur courroux
Pour se voir mespriser ne s'éclatast sur nous.
Nous entamons le sein de nostre antique mère,
Luy creusons un tombeau, sa maison solitaire,
Et couvert d'un linceul le descendons dedans,
Espandans maints soupirs, maintes pleurs espandans.

Quand tout fut achevé, nous retournons arrière,
Marchant d'un pas légier vers la sombre tanière
De la bonne Antigone, à fin de l'en tirer,
Ne la voulant Créon plus long temps martyrer.
Nous n'allons guères loin qu'une voix lamentable
Nous entendons sortir de la roche exécrable.
Le roy s'en trouble tout, devient palle, et ne peut
Proférer un seul mot, tant son âme s'esmeut.
Il avance le pas, il bégaye, et démonstre
Par ses gestes divers qu'il craint du malencontre,
Nous haste d'approcher de cet antre pierreux,
Luy-mesme y court soudain, s'appelle malheureux,
Gémist, souspire, pleure, et ses gourdes mains rue
Sur ses cheveux grisons et sa barbe chenue.
« Ah ! (dit-il) misérable ! ah ! c'est d'Hémon le cry !
Allez, courez, volez, secourez, je vous pry !
Vous n'y serez à temps : brossez [77] dans ce bocage,
Et à course donnez dedans l'antre sauvage :
Sauvez-moy mon enfant, mon enfant sauvez-moy,
Mon Hémon, las ! c'est luy, c'est luy-mesme que j'oy;
C'est sa voix, je l'entens. Lors chacun s'évertue,
Chacun court, chacun poste [78] à la roche moussue.
L'un veut devancer l'autre et l'honneur acquérir
D'estre entré le premier pour Hémon secourir.
De cet antre approchez, nous trouvons la closture
Avoir esté brisée en capable ouverture.
Nous descendons dedans, et descouvrant par tout,
Nous voyons Antigone en un recoin au bout,
Couchée à la renverse, ayant la gorge ceinte
De ses liens de teste, en mille nœuds estreinte,
Et son Hémon auprès, qui pleurant l'embrassoit,
Et sa mort lamentant sur elle gémissoit,
Nommoit les dieux cruels et la Parque cruelle,
Maudissoit, détestoit la rigueur paternelle,
Se destordoit les bras, la pucelle appelloit,
Et bien qu'elle fust morte avec elle parloit,

La nommoit sa maistresse, et sa vie, et son âme,
Se disoit malheureux en une chaste flâme.
Aussi tost vient Créon, qui l'ayant apperceu
Tire de grands sanglots, jusque aux poumons esmeu,
Et comme fanatique, avec une voix morte,
Tremblant et haletant luy dist en cette sorte :
« Que faites-vous, mon fils? Pourquoy vous perdez-vous?
Revenez, mon amy, laschez vostre courroux.
Pardonnez-moy ma faute : humble je vous en prie.
Pardonnez-moy, mon cœur; pardonnez-moy, ma vie;
Vueillez-moy, pour ce coup, mon erreur pardonner;
J'en porteray tel mal que voudrez m'ordonner. »
Mais luy le regardant d'une œillade farouche,
Le guignant de travers à ces propos rebouche,
Devient plus furieux, et sans respondre mot
De ses entrailles pousse un soupireux sanglot,
Et au mesme moment il saque au cimeterre,
Dont Créon effroyé se retire grand'erre,
Sortant de la caverne, et luy tout coléré
Se donne dans les flancs du coutelas tiré.

EURYDICE

Ha! qu'est-ce que j'entens! qu'est-ce que j'oy dolente!

LE CHŒUR

Elle s'en va troublée ainsi qu'une Bacchante
Au haut de Cithéron, qui, pleine de fureur,
Va célébrant le dieu des Indes conquéreur.
Achève, Messager, ce discours lamentable.

LE MESSAGER

Si tost qu'il eut l'espée en son flanc misérable,
Il tomba sur la vierge et de sang l'arrosa,
Dist le dernier adieu, puis ses lèvres baisa.
La face luy blesmist, les jambes luy roidirent;
Sa vie et son amour dedans l'air se perdirent.

LE CHŒUR

O couple infortuné de fidelles amans,
Indignes de souffrir si funèbres tourmens !
Les Dires vont esteindre aux ondes stygiales
De leur mortel hymen les torches nuptiales.
Or reposez, enfans, en éternelle paix,
Et vos douces amours conservez à jamais.
Mais d'où vient que la royne est si tost retournée
Quand elle a sceu d'Hémon la dure destinée,
Sans faire aucuns regrets, sans avoir lamenté,
Sentant d'un si grand dueil son cœur accravanté ?

LE MESSAGER

Je m'en estonne bien, mais toutefois j'estime
Qu'elle a voulu presser la douleur qui la lime,
Et ne la déclarer en public devant tous,
Mais qu'elle vomira son dueil et son courroux
Libre dans le chasteau sans que ses pleurs on voye.
Celuy larmoye seul qui de bon cœur larmoye.
Autrement, je ne croy qu'il puisse avoir danger
Que par trop de douleur elle s'aille outrager :
Elle est trop retenue et a trop de prudence.

LE CHŒUR

Certes je n'en sçay rien, mais ce triste silence
Me semble présagir incurables malheurs :
Combien qu'en un vray dueil vaines sont les clameurs.

LE MESSAGER

Entrons dedans la ville ; on pourra nous apprendre
Si le dueil luy a fait sur sa vie entreprendre.

LE CHŒUR

Allons. Mais voilà pas Créon l'infortuné ?

LE MESSAGER

C'est luy-mesme c'est luy, le vieillard obstiné.

LE CHŒUR

Il fait porter un mort sur lequel il lamente.

LE MESSAGER

C'est Hémon, retiré de la cave relante.

LE CHŒUR

Il est cause tout seul d'un si cruel méchef;
Mais je crains qu'il ne tombe à d'autres sur le chef.

CRÉON

O trois et quatre fois malheureuse ma vie!
O vieillesse chagrine au désastre asservie!
O crime détestable! ô monstrueux forfait!
J'ay par ma cruauté mon cher enfant desfait!
Ha! bourreau de mon sang! une tigre sauvage
Ne traitte ainsi les siens que moy mon parentage.
Je me nourris de meurtre, et encores ma faim
Ne se peut amortir d'un carnage inhumain :
Je guerroye les morts; ma fureur insensée
S'est après le trespas sur les miens élancée.
J'ay voulu Polynice aux corbeaux livrer mort
Et aux loups charoigniers, non contant de sa mort.
J'ay enclose Antigone en une cave noire,
Pour un piteux office et qui mérite gloire.
J'ay vive ensevely la fille de ma sœur,
Et de mon propre fils je suis le meurtrisseur.

LE CHŒUR

Trop tard vous cognoissez vostre incurable offense,
Vaines y sont les pleurs, vaine la repentance,
Pour néant vous jettez ces lamentables cris.

De ce qui est jà faict le conseil en est pris.
Dieu mesme ne sçauroit, bien que tout il modère,
Faire qu'un œuvre faict soit encores à faire.

CRÉON

Hélas ! je le sçay bien à mon grand déconfort.
Incurable est ma peine, incurable mon tort.
Hélas ! que ma vieillesse est de malheurs chargée !
Que mon âme a d'angoisse et qu'elle est affligée !

DOROTHÉE

O Créon esploré ! les meurtres à foison
Viennent de plus en plus combler vostre maison.

CRÉON

Que me peut-il rester de chose misérable,
Que ne m'ait fait sentir la fortune muable ?

DOROTHÉE

La royne s'est tuée, et de son rouge sang
Sa chambre est ondoyante et semble d'un estang.

CRÉON

O cruel Achéron aux implacables gouffres,
Qui dans tes flancs ouverts toutes choses engoufres,
Pourquoy me viens-tu perdre estant jà si perdu ?
Que ne suis-je plustost dans l'Orque descendu,
Ains qu'emplir ma maison de sang et de carnage,
Que pousser devant moy mon malheureux mesnage ?
Ha ! pauvre infortuné, pauvre roy, roy chétif,
Que ce bandeau royal est un heur déceptif !
Si tost je ne l'ay pris qu'une horrible tempeste
D'esclandres désastreux m'a bourrelé la teste !
Mon Eurydice est morte ! ha ! méchant, c'est par moy !
D'autre que de moy seul me plaindre je ne doy.
Par moy ma niepce est morte en un louable office;

Par elle mon Hémon, par Hémon Eurydice.
Ainsi de tant de morts je suis cause tout seul,
Et seul aussi j'en porte et la coulpe et le deul.
Mon Eurydice est morte, Eurydice, mon âme !
O sanguinaire espous, ô désastreuse dame !
Allons, courons la voir.

DOROTHÉE

Ne vous hastez jà tant;
Vous ne ranimerez sa vie en vous hastant.
Trop tost à vostre dam vous verrez la pauvrette
Preste à faire descente en la tombe muette.

CRÉON

Hé ! bons dieux ! que feray-je ? est-il calamité
Qu'apparier je puisse à mon adversité ?
Que me peut-il rester ? que reste à ma vieillesse
Qu'elle ne soit confite en extrême destresse ?
J'ay meurtry mon enfant que je tiens en mes bras,
Et ma loyale espouse ay conduit au trespas.
Ha ! mère trop piteuse ! ha ! fils trop débonnaire !
O moy source du mal, obstinément sévère !
O trop cruel Destin ! cruel sort estouffant
Par mon austérité niepce, femme et enfant !

DOROTHÉE

Elle est morte soudain, sur l'autel renversée,
D'un poignard outrageux l'estomach traversée.
Mais devant que vomir sa triste âme dehors,
Les deux yeux entre-ouverts ternissans par les bors,
Le visage desteint de sa rose première,
A son antique espoux a fait dure prière,
Ses Mânes contre vous par trois fois implorant,
Et toutes les Fureurs des Enfers adjurant,
Pour venger dessur vous au creux achérontide
De cent et cent tourmens ce double parricide.

CRÉON

O pauvre, ô misérable, hélas ! je tremble au cœur !
Je sens mon sang glacer d'une mortelle peur.
Que quelqu'un ne me vient d'une trenchante espée
Traverser la poitrine ou la gorge frapée ?
Arrachez-moy d'ici, jettez-moy quelque part
Où je puisse plorer dans un roc à l'escart.
Je suis semblable à ceux que le sépulchre enserre,
Tant l'ennuy, tant le mal mortellement m'atterre.
Vienne, vienne la Mort au sévère sourcy ;
Vienne la Mort terrible et m'arrache d'icy.
Que ce jour le dernier de mes jours apparoisse,
Ce jour fasse noyer mon crime et mon angoisse
Au fond de l'Achéron, non pas mon crime, hélas !
Car il faut qu'avec moy je le porte là-bas,
Et le monstre à Minos, pour recevoir la peine
Que mérite l'aigreur de mon âme inhumaine.

LE CHŒUR

Laissez là ces regrets, cet inutile dueil,
Et faites que leurs corps on enferme au cercueil.

CRÉON

Je ne te puis lascher, ma tendre géniture,
Pour inhumé te mettre en digne sépulture,
Bien que je t'aye occis par ma sévérité
Contre ton saint amour follement irrité.
Ny vous, ma chère espouse. Hélas ! ce mesme esclandre
Et ce mesme forfait vient vostre sang espandre !
Mère, vous n'avez peu, trop outragée au cœur,
Survivre à vostre enfant meurtry par ma rigueur :
Et moy meurtrier je vy, Clothon mes jours dévide,
Qui suis espoux, et oncle et père parricide.
Où mes yeux tourneray-je ? en quel lieu, malheureux,
Me doy-je retirer pour n'estre langoureux ?

Tu vois, pauvre Créon, quelque part que tu ailles
Des meurtres impiteux, tu vois des funérailles.
De son glaive abbatu ton enfant gist icy;
Occise en ta maison ta femme gist aussi;
Tout regorge de pleurs, de regrets et de plaintes;
Par la fortune sont tes liesses esteintes.
O rigoureux Destin, qu'on ne peut éviter!
O grands dieux immortels! ô père Jupiter!
Terminez, je vous pri', ma douleur et ma vie :
D'Eurydice la mort soit de ma mort suivie.

LE CHŒUR

Vos pertes, vos malheurs que vous avez soufferts
Procèdent du mespris du grand dieu des Enfers :
Il le faut honorer, et tousjours avoir cure
De ne priver aucun du droict de sépulture [79].

LES JUIFVES

TRAGÉDIE

A MONSEIGNEUR DE JOYEUSE, DUC, PAIR ET ADMIRAL DE FRANCE [80]

Je m'estois résolu, Monseigneur, de quitter l'ingrat exercice des Muses, où je ne me suis que trop inutilement esbatu. Mais estant sur le point de prendre congé, je me suis advisé que deux choses principalement me restoyent : de chanter quelque cas de nostre Dieu, digne d'un homme chrestien, et de vous présenter de mes vers, comme à celuy qui leur est vénérable entre tous. Dequoy je me semble estre aucunement acquitté par le sujet et addresse de ceste tragédie. Car tout ainsi que c'est un discours chrestien et religieux, il s'est convenablement addressé à vous, Monseigneur, qui l'estes autant que nul autre de ce royaume. Et pour l'autre esgard, j'eusse craint d'estre justement repris des Muses, si entre tous ceux qui se sont efforcez de monter sur leurs saints coupeaux, j'estois seul n'honorant vostre vertu et ne reconnoissant la continuelle bien-vueillance qu'elles reçoivent de vous, leur Mécène. Car combien que, ou par l'infélicité du siècle, ou par défaut de mérites, ou par un malheur particulier, les peines que j'ay prises à les caresser, m'ayent esté autant infructueuses jusques icy que les assidus et désagreables labeurs de ma vacation, si veux-je, Monseigneur, vous regracier des bienfaits que les Lettres reçoivent journellement de vous, comme si j'estois du nombre des

mieux fortunez, et vous en demeurer autant redevable que l'un d'iceux. Or vous ay-je icy représenté les souspirables calamitez d'un peuple qui a comme nous abandonné son Dieu. C'est un sujet délectable, et de bonne et saincte édification. Vous y voyez le chastiment d'un prince issu de l'ancienne race de David, pour son infidélité et rébellion contre son supérieur. Et voyez aussi l'horrible cruauté d'un roy barbare vers celuy qui, battu de la fortune, est tombé en ses mains par un sévère jugement de Dieu. La prérogative que la vérité prend sur la mensonge, l'histoire sur la fable, un sujet et discours sacré sur un profane, m'induit à croire que ce traitté pourra préceller les autres, et moins désagréer à Sa Majesté, s'il luy plaist l'honorer de sa veuë, luy estant dédié en général avec les précédens, tout ainsi que je vous le viens particulièrement voüer et présenter. C'est peu de chose, à vray-dire, et le reconnois ainsi : mais c'est tout ce que je vous puis donner de tesmoignage du respect et obéissance que je vous porte, et de l'humble subjection que je dois à Sa Majesté. En cela je me confie, Monseigneur, asseuré que l'affection de l'auteur tiendra lieu de recommandation de son œuvre et le garantira de contemnement.

Votre très-affectionné serviteur,

ROBERT GARNIER.

AD ROBERTUM GARNIERIUM RERUM CAPITALIUM PRAEFECTUM CŒNOMANIS PETRUS AMYUS IBIDEM [45] COS. MAG.

Quam Cirrha procul, et cantatis Phocidos antris,
Quam cælo, Garniere, remoto
Castaliæ pereunt duce te volitare Camœnæ !
En qua fœcundo rigat amne
Nilus arenosi sitientia rura Canopi,

Quaque Palestinæ recutitis
Palmæ frondosas sociarunt gentibus umbras,
Te observant, tua signa sequuntur.
Hæc passis, illa in nodum religata capillos,
Et cinctæ omnes tempora myrto,
Suspensæque lyras humero, mirantur et ardent
Quos pergis, sua mella, labores.
Illa alias inter quæ te almo sydere natum
Fovit Melpomene, anxia rerum
Quicquam adolere novarum operi novo, At unde, ait, aut quid?
Dum Thesiden, dum Astyanacta,
Relliquias Trojæ, dum civica bella Quiritum,
Ternis exantlata duellis
Terno complexus dedit expallere theatro,
Nos illi pulchra omnia, opumque
Addidimus, quantum ex adytis Heliconis opimis
Mortales ditescere fas est.
Quid superest? Quid non dictum illi? Non sibi solus
Jam ipse est, qui se comparet ipsi?
Est humana tenus quo sese audacia fundat,
Vana aliquid supra meditari :
Est lex qualenus immortales vatibus adsunt,
Ultra quam conata, refringit
Qui Lycios regnat saltus, Delum, Pataramque
Cynthius et Thymbræus Apollo.
Subsistit paulum, et mox mutato altera vultu,
At si, inquit, nihil amplius illi
Defluit unde potest reliquis, si nostra, Sorores
Illum advorsum copia friget,
I propriis pollens numeris, I te tibi Teucro,
Teque ipso, Garniere, beatus
Aude securus quicquid lubet, ardua pennæ
Numina prome tuæ : Ecce Sionem
Sponte subit, Libanique intonsa cacumina cedros
Parnassus bifida arce bivertex :
Aude hic quod paveant reges, atrocia Iudæ

Fata, et lamentabile regnum
Sedeciæ, prolemque neci afflictam, ante caduci
Lumina mox peritura parentis.
Te labor iste manet postremus, inhospita edaci
Quem senio exspectant loca, ubi inter
Æternas spirant lauros cecinisse peritæ
Threissæ, Smyrnæque Camœnæ.

ARGUMENT

Nabuchodonosor, roy des Assyriens, ayant ordonné Sédécie roy de Jérusalem, au lieu de Joachim, son nepveu, après qu'il luy eust juré la foy de luy estre tousjours bon et loyal vassal et de ne prendre jamais l'alliance et confédération du roy d'Égypte, son ennemy, fut neuf ans après contraint de luy faire guerre pour avoir faulsé sa foy, prenant le party de Nechun, roy d'Égypte, et avoir son peuple révolté contre luy. Pour ceste cause, il mist aux champs une tresforte armée, avec laquelle il brusla et saccagea le pays de Judée; et mist le siège devant Jérusalem, capitale de la province Dequoy l'Égyptien adverti marcha incontinent avec ses forces pour le contraindre de lever le siège ou de venir au combat. Mais Nabuchodonosor, pour le prévenir, lève incontinent les enseignes, et le va rencontrer sur le chemin, où il le combat, et met son armée en pièces, avec grand carnage et mortalité : puis retourne camper devant Jérusalem, qu'il fait battre plus furieusement qu'auparavant. Le siège dura dix huit mois entiers : pendant equel il se retira avec sa cour en la ville de Reblate, qui est Antioche de Syrie, relaissant la charge de l'armée à Nabuzardan et autres vaillans capitaines : lesquels serrèrent les assiégez de si près, que tous moyens de recouvrer vivres leur estans ostez, ils furent incontinent réduits en tresgrande détresse et nécessité, mourans journellement de faim. En fin, comme ils estoyent fort débilitez de courage et amoindris

de nombre, leur est donné un roide et furieux assault sur la minuict, qu'ils ne peurent soustenir, et fut la ville emportée de vive force. La cruauté fut extrême tant envers les hommes qu'édifices. Le temple fut pillé et embrasé, la ville mise à feu et à sang, et grand nombre de seigneurs et autres du populaire emmenez pour esclaves. Sédécie informé de ce désastre sort hastivement avec sa mère, femmes, enfans et aucuns de ses amis par une porte secrette, et prend le chemin des montaignes, où il est poursuivi par quelques gens de cheval, qui l'acconceurent aux campagnes de Jéricho, le prindrent et lièrent, et le menèrent avec toute sa maison en Antioche, où il fut présenté au roy Nabuchodonosor. Lequel, après luy avoir reproché en grande colère son ingratitude et desloyauté, fist en sa présence esgorger ses enfans et décapiter le grand Pontife avec les principaux seigneurs de Jérusalem : puis il luy fist crever les yeux. Ce fait, l'envoya chargé de pesantes chaisnes en Babylon, où il finist depuis misérablement ses jours. Ce sujet est pris des 24e et 25e chapitres du 4e livre des Roys, du 36e chapitre du 2e livre des Chroniques, et du 29e de Jérémie, et est plus amplement traitté par Josèphe au 9e et 10e chapitres du 10e des Antiquitez.

ACTEURS

Le Prophète [81].

Nabuchodonosor, *Roy d'Assyrie.*

Nabuzardan, *Lieutenant général en l'armée.*

Amital, *mère de Sédécie.*

Les Roynes [82], *femmes de Sédécie.*

La Royne, *femme de Nabuchodonosor.*

La gouvernante de la royne.

Sédécie, *Roy de Jérusalem.*

Sarrée, *Grand Pontife.*

Le prévost de l'hostel de Nabuchodonosor.

Le Chœur des Juifves.

LES JUIFVES

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

Le Prophète

Jusques à quand, Seigneur, épandras-tu ton ire? [83]
Jusqu'à quand voudras-tu ton peuple aimé détruire,
L'infortuné Juda, que tu as tant chéri,
Que tu as quarante ans par les déserts nourri,
Comme un enfant tendret que sa nourrice allaite,
Et ores en rigueur ta dure main le traitte?
O Seigneur nostre Dieu, ramolli ton courroux.
Rassérène ton œil, sois pitoyable et doux.
Nous t'avons offensé de crimes exécrables
Et connoissons combien nous sommes punissables.
Mais, las! pardonne-nous, nous te crions merci.
Si nous avons péché, nous repentons aussi.
Souvienne-toy d'Isac et de Jacob, nos pères,
A qui tu as promis des terres étrangères
Avec posterité, qui s'écroistre devoit
Comme un sable infini qu'aux rivages on voit [84].
Ne vueille de la terre effacer leur mémoire.
Qui t'invoqueroit plus? qui chanteroit ta gloire?
Qui te sacrifieroit [85]? qui de tous les mortels
Se viendroit plus jetter au pié de tes autels? [86]
Seroit-ce le Médois? seroit-ce l'Ammonite?
Las! seroit-ce celuy qui en Cédar habite?
O Seigneur, ô Seigneur, vueille prendre pitié

D'Israël, ton enfant durement châtié.
Tu l'aurois vainement élevé sur la terre,
Vainement défendu de ses voisins en guerre,
Pour néant arraché le fardeau de son dos [87],
Et conduit à pié sec par le milieu des flots
Qui pour luy donner voye en deux parts se fendirent,
Et, comme boulevars, par les flancs le couvrirent.
En vain, hélas ! en vain tu l'aurois tous les jours
Repeu de sainte manne aux sauvages détours
De l'austère Arabie, et sa soif estanchée
De l'onde jaillissant d'une roche touchée.
Tu l'aurois pour néant par ces déserts conduit
Sous un nuau de jour et sous un feu de nuit [88],
Prenant de son salut solicitude telle
Qu'on a de conserver de ses yeux la prunelle [89].
Si ores, l'ayant fait nombreux multiplier,
En son adversité tu le viens oublier,
Tu le livres captif entre les mains profanes,
Et le vas confiner aux terres caldéanes.
O peuple malheureux ! peuple cent fois maudit !
Tu sçais bien que j'avois tes désastres prédit,
Que j'avois annoncé du grand Dieu la menace,
A fin qu'humilié devant sa claire face
Le peusses reconnoistre, et qu'à force de pleurs,
De jeusnes et de cris prévinsses tes malheurs !
Mais tu as mesprisé ces menaces prophètes,
Et m'as voulu meurtrir pour te les avoir faites.
Ton cœur obstiné fut et tes sens endurcis.
Aussi es-tu butin d'un peuple incirconcis
Qui a mis au couteau la plus part de tes frères,
Arraché tes enfans du giron de leurs mères,
Tes femmes violé, le saint temple polu,
Mis ses joyaux en proye au soldat dissolu,
Qui les a teint de sang, et fait du sanctuaire,
N'aguière inviolable, un tombeau mortuaire.
Le poil m'en dresse au chef; j'en frissonne d'horreur.

Ce triste souvenir me remet en fureur.
Ha ! chétive Sion, jadis si florissante,
Tu sens ores de Dieu la dextre punissante !
L'onde de Siloé court sanglante, et le mur
De tes tours est brisé par les armes d'Assur [90].
Ton terroir plantureux n'est plus que solitude.
Tu vas languir captive en triste servitude.
Hélas ! voylà que c'est d'offenser l'Éternel,
Qui te portoit, Sion, un amour paternel.
Tu as laissé sa voye, et, d'une âme rebelle,
Préféré les faux dieux qu'adore l'Infidelle.
Ingrate nation, tu as sur les hauts lieux
Osé sacrifier à la royne des cieux [91],
Luy consacrer des bois; tu as d'argille molle,
Poitrie entre tes mains, façonné mainte idole,
Que tu as adorée, (abominable fait !)
Immolant à un dieu que toy mesme t'es fait.
Il a des yeux ouverts, toutefois ne voit goutte.
Des oreilles il a, toutefois il n'écoute.
On luy voit une bouche, et ne sçauroit parler.
Il a double narine et ne respire l'air.
Ses mains sans maniment demeurent inutiles,
Et ses pieds sans marcher sont plantez immobiles.
Semblables soyent ceux-là qui tels dieux vont suivant [92]
Au lieu de l'Éternel, de nostre Dieu vivant,
Qui a fait ciel et terre, et qui jaloux n'endure
Un homme s'incliner devant sa créature.
Retourne-toy vers luy, peuple fautier, à fin
Qu'à tes calamitez il vueille mettre fin.
Amande, amande-toy, jeusne, pleure, souspire,
A fin que de ton dos ses glaives il retire.

CHŒUR

Pourquoy Dieu, qui nous a faits
D'une nature imparfaits,
Et pécheurs comme nous sommes,

S'irrite si griefvement
Du mal que journellement
Commettent les pauvres hommes?
Si tost que nous sommes nez,
Nous y sommes adonnez.
Nostre âme, bien que divine
Et pure de tout mesfait,
Entrant dans un corps infet
Avec luy se contamine.
Nul ne se peut empescher
En ce monde de pécher,
Tant est nostre humaine race
Encline à se dévoyer,
Si Dieu ne vient déployer
Sur nous sa divine grâce.
Deslors, qu'au verger d'Éden
Il créa le père Adam
De la terre, sa naissance,
Et que, de son gras limon,
De l'homme fut prins le nom,
Comme avoit esté l'essence,
Le péché, qui dans les os
Du serpent couvoit enclos,
Se glissa par une pomme
Dans le crédule cerveau
D'Ève, épreinte de nouveau
Des costes du premier homme.
Si tost ce poison ne fut
Dedans son oreille chut
Qu'il s'épandit en son âme,
Et qu'Adam, qui le sentit,
Aussi tost se repentit
De la faute de sa femme.
Il estoit en ce beau lieu
Ainsi qu'un terrestre dieu,
Commandant aux créatures

Qui voloyent et qui nageoyent,
Qui dans les plaines logeoyent
Et dans les forests obscures.
Il foisonnoit en tout bien;
Il n'avoit souci de rien;
La terre toute bénine,
Sans le dur coutre souffrir,
Venoit tous les jours offrir
Les thrésors de sa poitrine.
Ses prez estoyent tousjours vers,
Ses arbres de fruicts couvers,
Et ses jardins de fleurettes.
Zéphyre éventoit le ciel,
Des chesnes couloit le miel
Sans artifice d'avettes.
L'orgueilleuse ambition,
Ny l'avare passion,
La haine et l'amour encore,
L'espérance ny la peur
Ne luy gesnoyent point le cœur,
Comme elles nous gesnent ore.
Mais si tost qu'il fut taché
De la bourbe de péché,
Dieu le banit de sa veue;
Ses enfans furent maudits,
Luy chassé de Paradis
Avec sa femme déceue.
Depuis, sa postérité
N'a commis qu'iniquité;
Le frère meurtrit le frère;
Si bien que Dieu, se fâchant,
D'un animal si méchant,
Résolut de le défaire.
Il fist regorger les eaux
Des fleuves et des ruisseaux;
Il enfla la mer bruyante;

Le ciel si longuement pleut,
Que toute son onde cheut
Dessur la terre ondoyante.
Lors cet élément moiteux
Couvrit les monts raboteux
De quinze humides coudées;
Les pins, qui croissent si hauts,
Ne peurent attaindre égaux
A la hauteur des ondées.
Aussi tout périt dedans,
Fors ceux qui eurent, prudens,
L'arche de Dieu pour refuge :
Mais ores, que les forfaits
Sont plus nombreux que jamais,
Je crains un autre déluge.

ACTE II

NABUCHODONOSOR, NABUZARDAN

NABUCHODONOSOR

Pareil aux dieux je marche [93], et depuis le réveil
Du soleil blondissant jusques à son sommeil,
Nul ne se parangonne à ma grandeur royale.
En puissance et en biens Jupiter seul m'égale [94].
Et encore, n'estoit qu'il commande immortel,
Qu'il tient un foudre en main dont le coup est mortel,
Que son thrône est plus haut et qu'on ne le peut joindre,
Quelque grand dieu qu'il soit, je ne serois pas moindre.
Il commande aux éclairs, aux tonnerres, aux vents,
Aux gresles, aux frimats et aux astres mouvans,
Insensibles sujets : moy, je commande aux hommes,

Je suis l'unique dieu de la terre où nous sommes.
S'il est, alors qu'il marche, armé de tourbillons,
Je suis environné de mille bataillons
De soudars indomtez, dont les armes, luisantes
Comme soudains éclairs, brillent étincelantes.
Tous les peuples du monde ou sont de moy sujetz,
Ou Nature les a delà les mers logez.
L'aquilon, le midy, l'orient je possède.
Le Parthe m'obéist, le Persan et le Mède,
Les Bactres, les Indois, et cet Hébrieu cuidoit,
Rebelle, s'affranchir du tribut qu'il me doit!
Mais il a tout soudain esprouvé ma puissance,
Et receu le guerdon de son outrecuidance.

NABUZARDAN

Celuy qui entreprend d'estre plus qu'il ne peut,
Souvent, trompé d'espoir, déchet plus qu'il ne veut.

NABUCHODONOSOR

Ce brave me pensoit si failli de courage
De souffrir m'estre fait un si vilain outrage
Et ne m'en ressentir, n'avoir point la raison
D'une si détestable et lasche trahison.
Mais devant que le jour ait sa course finie,
Je jure qu'il verra sa lascheté punie.
S'eslever contre moy? se distraire de moy?
Contre ma volonté se penser faire roy?
C'est faire proprement aux estoiles la guerre,
C'est vouloir arracher de Jupin le tonnerre [95].

NABUZARDAN

Il est assez puny de son ambition.

NABUCHODONOSOR

Je luy veux bien donner autre punition.

NABUZARDAN

A un roy? que peut-il endurer d'avantage
Que de se voir réduit en si honteux servage?
Que de se voir priver de son sceptre ancien?
Que d'avoir tout perdu? que de roy n'estre rien?

NABUCHODONOSOR

Pour cela n'est encor ma vengence assouvie.

NABUZARDAN

Et que voulez-vous plus?

NABUCHODONOSOR

Je veux avoir sa vie.

NABUZARDAN

Le voulez-vous meurtrir?

NABUCHODONOSOR

Qui tient son ennemy
Et ne le meurtrist point n'est vengé qu'à demy.

NABUZARDAN

Au contraire, en sa mort il pert toute vengeance,
Car l'ennemy qui meurt sort de nostre puissance.

NABUCHODONOSOR

Le laisseroy-je vivre estant sous mon pouvoir?

NABUZARDAN

Vous l'y devez contraindre or qu'il n'en eust vouloir.

NABUCHODONOSOR

Celuy que je hay tant contraindroy-je de vivre?

NABUZARDAN

Ouy, de peur que la mort de vos mains le délivre.
La mort l'affranchira de ses tourmens cruels,
Qui lui seroyent, vivant, trespas continuels.
Ce n'est rien de mourir : la mort tant soit amère
N'est aux calamiteux qu'une peine légère :
Elle ferme la porte à tous maux douloureux
Et purge de malheur les hommes malheureux.

NABUCHODONOSOR

Pourquoy s'il souffre tant à secours ne l'appelle?

NABUZARDAN

C'est par faute de cœur qu'il ne recourt à elle,
La redoutant sans cause, et pourroit estre aussi
Qu'il se nourrist d'espoir que luy ferez merci.

NABUCHODONOSOR

A un tel desloyal? qui s'est joint d'alliance
Avec mon ennemy pour me faire nuisance?
Qui s'est ingratement contre moy rebellé
Pour loyer de l'avoir au royaume appellé?
Il le mérite bien : par le soleil je jure
Que si mon propre enfant m'avoit faict telle injure,
Mes peuples rebellant qui luy seroyent commis
Pour se bander contraire avec mes ennemis,
Je le ferois mourir. Tous crimes on pardonne
Fors celuy seulement qui touche à la couronne.

NABUZARDAN

C'est donner à vray dire au rebelle un appas,
Qu'en supporter le crime et ne le punir pas.

NABUCHODONOSOR

Chacun entreprendroit pareille félonnie,
Si celle de ce roy demeuroit impunie.

Je ne serois plus craint, on m'auroit à mépris,
S'asseurant un chacun de n'en estre repris.

NABUZARDAN

Tout prince doit au crime attacher le supplice,
Et de ses bons sujets guerdonner le service,
A fin qu'on soit à bien incité par bienfait,
Et par peines démeu de commettre un mesfait.

NABUCHODONOSOR

J'en feray tout ainsi.

NABUZARDAN

Mais gardez-vous de faire
Que la punition excède le salaire.
Tousjours un roy doit estre au chastiment tardif,
Mais à faire du bien se monstrer excessif.

NABUCHODONOSOR

Le service des miens soigneux je rémunère.

NABUZARDAN

Ne soyez à punir commandé de cholère.
Soyez-y retenu, si que la cruauté
Ne puisse donner tache à vostre royauté.
Jamais homme cruel n'eut l'âme magnanime.

NABUCHODONOSOR

Si un roy n'est sévère on n'en fait point d'estime.

NABUZARDAN

On l'est tousjours assez : un monarque irrité
A tousjours, se vengeant, trop de sévérité.
L'on ne voit à grand' peine homme qui s'y tempère :
S'il ne se faict raison, c'est qu'il ne le peut faire.

Mais un roy qui peut tout n'a qu'à se retenir,
Si quelqu'un l'a fasché, de ne le trop punir.
Que de ce roy la faute inhumain ne vous rende.

NABUCHODONOSOR

En un crime si grand doit la peine estre grande.

NABUZARDAN

Le supplice au délit ne vueillez mesurer.

NABUCHODONOSOR

Voudriez-vous que j'allasse un tel crime endurer?

NABUZARDAN

Non, mais que son estat à pitié vous incite.

NABUCHODONOSOR

Pour estre roy, sa faute est-elle plus petite?

NABUZARDAN

Non pas, mais il mérite un moindre chastiment.

NABUCHODONOSOR

Ce sont les grands qu'on doit punir plus griefvement.

CHŒUR

Hélas! ce n'est pas de ceste heure,
Hé! ce n'est pas de ce jourdhuy
Que tu es cause que je pleure
Et que je sanglote d'ennuy,
Égypte! Las! tu vois en cendre
Nostre lamentable cité,
Et nous, pour te vouloir défendre,
Trébucher en captivité.
Tu vois nostre infortuné prince
Aujourdhuy sous les fers ployer,

Et nostre fertile province
Réduitte en déserts larmoyer.
Tu en es cause : ceste guerre
N'a prins fondement que de toy;
Tout le malheur qui nous atterre
N'est que pour te garder la foy.
Que maudit soit ton voisinage,
Mauditte soit ton amitié !
Que sur ton pestilent rivage
N'eussions-nous jamais mis le pié,
Et jamais Jacob, nostre ancestre,
N'y fust pour la faim éviter,
Avecques sa troupe champestre
Allé de Canan habiter !
Ce fut là que sa race folle
Offensa Dieu premièrement,
Adorant le bois d'une idole
Pour le grand Dieu du firmament,
Le dieu que nos antiques pères
Avoyent seul tousjours invoqué,
Non ces idoles estrangères,
Dont chacun d'eux se fust moqué.
C'est un poison opiniastre,
Qui, depuis qu'il s'est encharné,
Ne sçauroit d'une âme idolâtre
Estre jamais déraciné,
Encores que le Dieu céleste,
De l'honneur qu'on luy doit jaloux,
Entre toute chose déteste
Ce crime exécrable sur tous.
Quand il nous eut à main puissante
Tirez de ton servage dur,
Que la mer eut, obéissante,
Fait de ses eaux un double mur,
Découvrant sa déserte arène
Pour nous donner passage seur,

Ainsi qu'au travers d'une plaine,
Contre l'ennemy pourchasseur;
Que la manne il nous eut donnée,
Qu'il nous eut ressasiez d'eau,
Couvers d'un nuau la journée
Et guidez la nuit d'un flambeau [88] :
Détestables d'ingratitude
Après tant de miracles saints,
Nous appliquasmes nostre estude
A forger un dieu de nos mains.
Le peuple, qui l'idole vaine
Moula, fondit et burina,
D'une révérence vilaine
Vers elle son chef inclina,
Et de mainte folastre dance,
Avec la fleute et le tabour,
Epris de sotte esjouissance
Alla caroler tout autour.
Il dressa des banquets publiques
Dessous le Veau déifié
Des holocaustes pacifiques [96]
Qu'il luy avoit sacrifié.
Voilà (ce disoyent les vieux pères)
Nostre dieu, peuple, nostre dieu,
Qui nous a par les eaux amères
D'Égypte conduits en ce lieu.
Mais l'Éternel, qui de la nuë
Ces voix de blasphème entendit,
Eut l'âme de cholère émeuë,
Et son bras vengeur étendit :
Si que, sans les pleurs de Moyse,
Qui appaisèrent son courroux,
Sa fureur, justement éprise,
Nous eust dès l'heure abysmez tous.

AMITAL, LE CHŒUR DES JUIFVES

Amital

Tous les cuisants malheurs qui sur nos chefs dévalent,
Et dévalèrent onc, mes encombres n'égalent.
Je suis le malheur mesme, et ne puis, las ! ne puis
Souffrir plus que je souffre en mon âme d'ennuis.
Mais mon plus grief tourment est ma vie obstinée,
Que les désastres n'ont ny les ans terminée.
Je vy pour mon martyre : hélas ! ciel endurci,
Quand seras-tu lassé de me gesner ici ?
Ne m'auras-tu fait naistre en ce monde immortelle,
A fin que ma douleur me tenaille éternelle ?
O cruelle influence ! ô méchef ! ô destin !
Quand veux-tu m'infecter de ton dernier venin ?
Ne viendra point le jour que mes langueurs je noye
Dans un sombre tombeau, faite des vers la proye ?
Hélas ! je croy que non : il y a trop long temps
Qu'en vain je le réclame et qu'en vain je l'attens
Non, il ne viendra point, ma peine est perdurable.
La mort promte au secours ne m'est point secourable.
Elle me fuit, peureuse, et n'ose m'approcher ;
Son dard, qui ne craint rien, a peur de me toucher.
Elle craint les malheurs où je languis confite,
Ou pense qu'immortelle en ce monde j'habite,
Que j'y erre à jamais, m'ayant l'ire de Dieu
Comme dans un enfer confinée en ce lieu.
Dieu du ciel, Dieu d'Aron, mets fin à ma misère ;
Arrache-moy, mon Dieu, de cette vie amère !

Le Chœur des Juifves

Royne, mère des rois de l'antique Sion,
Ores nostre compagne en dure affliction,

Souspirez, larmoyez nos cruels infortunes :
Comme ils nous sont communs, soyent nos larmes communes.

AMITAL

Mes yeux n'ont point séché depuis le jour maudit
Que le roy mon espoux la bataille perdit
Au champ de Magedon [97] et qu'une errante flèche
Fist dedans sa poitrine une mortelle brèche,
Que ses princes, pleurans autour du char saigneux,
Mourable en son palais le conduirent soigneux.
Las ! pauvre je le vey, comme son âme chère
Se délioit du corps et s'envoloit légère !
Il me tendit la main, que je baisay cent fois,
Poussant mille sanglots qui m'estoupoyent la voix,
Si qu'étreinte de mal, je ne luy peux rien dire,
Sinon entre mes dents son désastre maudire,
Accuser le destin, et forcenant d'ennuy,
Me désirer sans cesse un mesme sort que luy.
Ce pendant ses deux yeux en la nuit se plongèrent;
Le pouls luy défaillit, les membres luy gelèrent,
Et lors, comme en fureur (je meurs y repensant !)
J'allay contre mon chef mes deux mains élançant;
Je m'esclatay de cris à sa bouche colée,
Les restes recueillant de son âme envolée [98].
Depuis, je n'eu que mal, et les adversitez
Sans relasche ont tousjours mes vieux ans agitez.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Las ! sa mort fut la nostre, et depuis, les misères,
Renaissant coup sur coup, nous furent ordinaires
Avec luy le royaume eut un mesme trespas :
Car nous vismes soudain les fers de Iochas,
Vostre chétif enfant, que l'Égypte infidelle
De fraudes abusé tient encore chez elle.

AMITAL

Pauvre prince et chétif, à peine tu avois
Tenu le royal sceptre en ta dextre trois mois,
Que de roy fait esclave, au lieu de luy tu portes
Des manicles [99] aux bras, sur le fleuve aux sept portes.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Plus heureux n'a régné son frère Joachim,
Qui son règne borna d'une sanglante fin,
Quand cet Assyrien, contre sa foy promise,
Jérusalem pilla comme par force prise,
Et Joachim meurtrit avec les citoyens,
Puis leurs corps massacrez fist dévorer aux chiens.
Las ! de son fils ne fut la fortune plus douce.

AMITAL

Hélas ! il receut d'elle une dure secousse.
Il estoit bien foiblet, et pour son âge bas,
Il ne vaquoit encor qu'aux enfantins esbats.
Le soleil, qui avoit sa naissance amenée,
Ne tournoyoit sur luy que la huictiesme année.
De couronne il n'avoit ny de sceptre souci,
Quand ce mesme tyran le transporta d'ici,
Entraîna ses parens et sa dolente mère,
Pour dévider leur âge en servitude austère.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Dieu ne punira point un fait tant inhumain ?

AMITAL

A mon fils Sédécie il meist le sceptre en main
Pour régner en Juda, malheureuse province :
Province malheureuse et plus malheureux prince.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Las ! qui est la cité, qui est la nation
Qui souffre tant que nous de tribulation ?
Qui a Jérusalem surpassée en misères ?
Qui a tant esprouvé du grand Dieu les cholères ?

AMITAL

Celuy pourroit nombrer les célestes flambeaux,
Les fueilles des forests et les vagues des eaux,
Les sables qui légers dans l'Arabie ondoyent,
Qui pourroit raconter les maux qui nous guerroyent [100].

LE CHŒUR DES JUIFVES

Il nous les faut plorer, car las ! à nos malheurs
Pour tout allègement ne restent que les pleurs.

AMITAL

Pleurons donques, pleurons sur ces moiteuses rives,
Puis que nous n'avons plus que nos larmes, captives.
Ne cessons de pleurer, ne cessons, ne cessons
De nous bagner le sein des pleurs que nous versons.
Pleurons Jérusalem, Jérusalem destruite,
Jérusalem en flamme et en cendres réduite.
Ne soyent plus d'autre chose occupez nos esprits.
Ne faisons que douloir, que jetter pleurs et cris.
Pouvons-nous autre part appliquer nostre estude ?
Devons-nous plus avoir autre sollicitude ?
Nous est-il rien resté qu'un esprit gémissant,
Qu'un esprit adeulé dans un corps languissant ?

LE CHŒUR DES JUIFVES

Pleurons donques, pleurons, et de tristes cantiques
Lamentons sur ce bord nos malheurs hébraïques.

AMITAL

Rompons nos vestemens, découvrons nostre sein;
Aigrissons contre luy nostre bourrelle main;
N'épargnons nos cheveux et nos visages tendres;
Couvrons nos dos de sacs et nos testes de cendres.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Nous te pleurons, lamentable cité,
Qui eut jadis tant de prospérité,
Et maintenant, pleine d'adversité,
Gis abatue.
Las! au besoing tu avois eu tousjours
La main de Dieu levée à ton secours,
Qui maintenant de rempars et de tours
T'a dévestue.
Il t'a, Sion, le visage obscurci,
Voyant le roc de ton cœur endurci
Estre imployable, et n'avoir plus souci
De sa loy sainte.
Tu as, ingrate, oublié ton devoir;
Tu as osé d'autres dieux recevoir,
Au lieu, Sion, que tu devois avoir
Tousjours sa crainte.
Il t'a laissée au milieu du danger,
Pour estre esclave au soudart estranger,
Qui d'Assyrie est venu saccager
Ta riche terre.
Comme l'on voit les débiles moutons
Sans le pasteur courus des loups gloutons,
Ainsi chacun, quand Dieu nous reboutons,
Nous fait la guerre.
Mille couteaux nous ont ouvert le flanc;
Des corps meurtris s'est fait un rouge estang;
Dans le saint temple a découlé le sang
De ses Prophètes

Le Chaldéan l'a barbare pillé,
Et sans horreur d'ornement dépouillé;
Le tabernacle il a sanglant souillé
De mains infettes [101].

AMITAL

O trois fois malheureuse nuit,
Que tu nous as de mal produit!
Jamais autres ténèbres
Ne furent si funèbres!
Il me semble encor que je voy
Les hommes tomber devant moy,
Que j'entens des mourables
Les regrets lamentables;
Que j'oy les fifres et tabours,
Les trompettes dessur les tours,
Dont le son encourage
Le veinqueur au carnage;
Que le feu de tous costez bruit,
Que sur les toicts la flamme luit;
Que les enfans on rue
Des maisons en la rue.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Pleurons les malheurs de Sion,
Calamiteuse nation,
Pleurons, tourbe compagne,
Nostre sainte montagne.

AMITAL

Mais plustost prions nostre Dieu
Qu'il ait pitié du peuple hébrieu,
Qu'il appaise son ire,
Et sa verge retire.

LE CHŒUR DES JUIFVES

Qu'il vueille sauver nostre roy,
Pour désormais vivre en sa loy,

Gardant son âme pure
D'idolâtre souillure.

AMITAL

Levons nos mains au ciel et nos larmoyans yeux.
Jettons-nous à genoux d'un cœur dévotieux,
Et soupirant ensemble à sa majesté haute,
Le prions qu'il luy plaise effacer nostre faute.
O Seigneur nostre Dieu, qui nous sauvas jadis
Par le milieu des flots qu'en deux parts tu fendis,
Conduisant de ta main ton peuple israélite,
Quand tu l'eus délivré du joug madianite;
Qui l'armée ennemie abysmas sous la mer,
Qui aux profonds déserts nous gardas d'affamer,
Qui sur le mont Oreb apparus à nos pères,
Et leurs fis recevoir tes édits salutaires;
Qui leur donnas secours par les Anges du ciel;
Qui leur baillas la terre ondoyante de miel
D'Aphec et de Hébron, brisant les exercites
De Béthel, de Gaser et des forts ammonites;
Qui n'aguères sauvas Manassé, nostre roy,
Des ceps de Babylon, se retournant à toy;
Pardonneur, pitoyable, estens sur nous ta veuë,
Et voy l'affliction dont nostre âme est repeuë.
Pren, Seigneur, pren, Seigneur, de nous compassion.
Aye, Seigneur, pitié de la pauvre Sion;
Ne l'extermine point : nous sommes la semance
D'Isac ton serviteur, tes enfans d'alliance.
Ne nous réprouve point, Père, fay-nous merci.
Délivre Sédécie et ses enfans aussi.
Ainsi puissions tousjours rechanter tes louanges,
Et bannir loing de nous tous autres dieux estranges [102].

LE CHŒUR DES JUIFVES

Madame, levons-nous, levons-nous, car voici
La royne avec son train qui s'approche d'ici.

LA ROYNE, LA GOUVERNANTE, AMITAL, LE CHŒUR

LA ROYNE

O beau soleil luisant, qui redores le monde
Aussi tost que la nuit te voit sortir de l'onde,
Rayonnante lumière, œil de tout l'univers,
Qui déchasses le somme et rens nos yeux ouvers,
Tu sois le bien venu sur ces belles campagnes.
Bien venu le bonheur de qui tu t'accompagnes.
Ta clairté nous fait voir le désirable fruit
Du sort victorieux dont nous oyons le bruit.
Nous voyons maintenant les rois israélites
Et leurs peuples restez à nos fiers exercites
Amener par troupeaux, misérable butin :
La fin de nos travaux nous avons ce matin.
Mais qu'est-ce que je voy?

LA GOUVERNANTE

C'est la tourbe estrangère
Des filles de Juda, qui pleurent leur misère.

LA ROYNE

Hélas ! quelle pitié ! J'ay le cœur tout émeu.
Je voudroy n'avoir point un tel désastre veu.

LA GOUVERNANTE

Elles viennent vers nous.

LA ROYNE

Ceste ancienne femme,
Qui marche la première, est quelque grande Dame.
Je voy qu'on la respecte. Hé ! que c'est que de nous !
Que voylà, ma compagne, un beau miroüer pour tous.

AMITAL

Royne, à qui la fortune est constamment prospère,
S'il se trouve constance en chose si légère,
Espouse d'un grand roy, qui va seigneuriant
Sous le vouloir de Dieu les peuples d'Orient,
Soyez-nous favorable, et que les durs esclandres
De nous et de Sion maintenant mise en cendres
Vous mollissent le cœur, si qu'ô royne, par vous,
Le roy, nostre vainqueur, nous soit propice et doux.
Tout ce troupeau captif d'une voix vous supplie.
Las ! pour Dieu, que vostre âme à la pitié se plie;
Que nos humides pleurs et nos cris ne soyent vains;
Nous sommes à vos pieds, nous vous joignons les mains;
Voyez de nos enfans les prières tendrètes;
Prenez compassion de ces créaturètes [103].

LA ROYNE

Madame, levez-vous.

AMITAL

Ce nom ne m'appartient,
Ainçois le nom de serve à mon malheur convient.
Je suis ores de royne esclave devenue.
Prenez pour vous servir ma vieillesse chenue :
Je vous la viens offrir. Vostre condition
Adoucira l'aigreur de ma sujection.
La dignité du maistre est aux serfs honorable,
Et leur joug, bien que dur, en est plus supportable.

LA ROYNE

Ma mère, levez-vous, et vous, Dames, aussi,
Qu'un désastre commun fait lamenter ici.
Vostre malheur ne fait que moins je vous honore,
Ains fait qu'avec douleur vos ennuis je déplore.
Il ne faut que Fortune élève nostre cœur,
Pour vous voir maintenant esprouver sa rigueur,

Que tous hommes mortels doivent sans cesse craindre,
Soit roy, soit laboureur, le grand plus que le moindre.
Hélas ! que sçavons-nous si ce jour seulement
Ternira point nostre heur de quelque changement ?
Nul ne vit asseuré des présens de Fortune ;
Elle est aux hommes mère et marâtre commune ;
Ses instables faveurs volant sur nostre chef
Bien souvent en leur place y laissent du méchef,
Et comme peu de temps avecques nous séjournent,
Aussi le mal chassé, souvent elles retournent.
Partant consolez-vous, mes Dames, et pensez
Que les présens malheurs contre vous élancez
Ne vous rendent vers moy plus viles que n'aguières,
Que du sort vous aviez les faveurs journalières.

AMITAL

Dieu pour cette bonté vous bien-heure tousjours,
Et jamais le malheur n'amertume vos jours
En vous seule après luy gist nostre confiance.

LA ROYNE

Tout dépend du roy seul, nul que luy n'a puissance.

LE CHŒUR

Suppliez-le pour nous, Madame ; nous sçavons
Que si vous le priez nos maris nous sauvons,
Nous sauvons Sédécie.

AMITAL

Hé ! misérable prince,
Que jamais n'eusses-tu commandé sur province !
Ne nous refusez point, Madame ; ainsi jamais
Ne vous puisse toucher le désastre mauvais.
Puissiez-vous dévider une longue jeunesse [104],
Et saine parvenir en heureuse vieillesse,
Abondante en enfans, abondante en honneur,
Abondante en l'amour du roy, vostre seigneur.

LA ROYNE

Je m'emploiray pour vous, n'en ayez point de doute :
Mais j'ay peur qu'irrité ma prière il n'escoute.

AMITAL

Si fera si Dieu plaist.

LA ROYNE

Vous l'avez outragé.

AMITAL

Il est vray : mais, Madame, il en est bien vengé.

LA ROYNE

Un roy vainqueur n'a point de borne en sa vengence.

AMITAL

Si la faut-il tousjours conformer à l'offense.

LA ROYNE

Voire, mais il sera juge en sa passion.

AMITAL

Tout brave cœur est lent à la punition.

LA ROYNE

Il est tout magnanime et ne tend qu'à la gloire.

AMITAL

Il se doit contenter d'avoir eu la victoire.

LA ROYNE

Ainsi puisse advenir

AMITAL

Le généreux lion...

LA ROYNE

J'entens bien : mais le crime est de rébellion.

AMITAL

Nous sommes rebellez, voire, je le confesse.

LA ROYNE

Jamais un roy tel crime impuni ne relaisse.

AMITAL

Las ! sommes-nous sans peine ? Hé, Dieu, vous nous voyez !

LA ROYNE

Hélas ! je ne dy pas que sans peine soyez;
Vous souffrez trop de mal, je m'en compassionne;
Mais je crains que le roy de plus griefve en ordonne.

AMITAL

Que sçauroit-il pis faire ?

LA ROYNE

Il vous feroit mourir.

AMITAL

Ce n'est pas nous mal faire, ains nostre mal guarir.
Madame, pleust à Dieu, pleust à Dieu, nostre père,
Que je fusse (ha ! quel heur !) morte en ma prime-vère,
Et que cette vieillesse en sillons n'eust creusé
Mes tremblotantes mains, et mon visage usé !
La mort, bien que hastive, eust affranchi mon âme
De tant de passions que j'ay souffert, Madame !
Je n'eusse veu deux fois ardre nostre cité,
Le massacre du peuple et sa captivité.
Hélas ! je n'eusse veu ce que voir me faut ores,
Et que voir me faudra si je survis encores.

O Mort, ne tarde plus; tourne ici, vien à moy;
De ton dard secourable arrache mon esmoy.

LA ROYNE

Ne vous désolez point : il n'est si dure vie,
Qui sans desplaire à Dieu à la mort nous convie.
Confortez-vous d'espoir.

AMITAL

Je n'ay plus qu'espérer,
Mais j'ay beaucoup à craindre et beaucoup endurer.

LA ROYNE

Il n'est malheur si grand que l'espoir n'adoucisse.

AMITAL

Il n'est malheur si grand que l'espoir ne nourrisse.

LA ROYNE

Voire, mais un chacun l'espérance reçoit.

AMITAL

Voire, mais un chacun l'espérance déçoit.

LA ROYNE

La mort ne manque point, elle vient trop hastive.

AMITAL

La mort aux affligez vient tousjours trop tardive.

LA ROYNE

Vostre bonheur peut bien retourner derechef.

AMITAL

Mais plustost recroistra nostre obstiné méchef.

LA ROYNE

Comment vous est venu ce comble de misères?

AMITAL

Nous avons du grand Dieu provoqué les cholères.

LA ROYNE

Comme advint vostre prise?

AMITAL

Hé! hé! le cœur me fend;
La trop grande douleur le parler me défend.

LA ROYNE

Laissez donc ce propos.

AMITAL

Non, s'il vous plaist, Madame,
Combien que de tourmens il reblesse mon âme.
Mais ce n'est plus à moy d'éviter les ennuis,
Je ne suis que tristesse, autre cas je ne suis.

LA ROYNE

Contez-nous ce malheur s'il ne vous désagrée.

AMITAL

Le cours de mon malheur discouru se récrée.
Desjà le grand flambeau qui court perpétuel
Avoit fait dessur nous un voyage annuel
Et luisant retraçoit une course seconde,
Ayant par deux saisons retournoyé le monde,
Depuis que vostre armée, effroyable en soudars,
Nostre ville assiégeoit, close de toutes pars.
Vos balistes avoyent sa muraille persée;
Jérusalem estoit à demy renversée;
La plus grand' part du peuple et des chefs estoyent morts;

Nous avions soustenu mille sanglans efforts,
Résolus à la mort, plus que lionnes fières,
Défendant leurs petits qu'on force en leurs tanières.
La faim, plus que le fer, palles nous combatoit
Et la férocité de nos cœurs abbatoit.
Le peuple allangouré, sans courage, sans force,
Descharné se traînoit, n'ayant rien que l'escorce
Qui luy couvroit les os, et ceste maigre faim
Estouffoit les enfans en demandant du pain.
Nous ressemblions, errants par les places dolentes,
Non des hommes vivans, mais des larves errantes,
Et jà ceste fureur tellement nous pressoit,
Que de son propre enfant la mère se paissoit.
Las ! je transis d'horreur, je forcène, j'affole :
Ce triste souvenir m'arreste la parole !

LA ROYNE

Ne vous adeulez point, reprenez vos esprits,
Et relaissez plustost ce discours entrepris.

AMITAL

Je le continuray, combien qu'il me desplaise.

LA ROYNE

Ne vous y forcez point, faites-en à vostre aise.

AMITAL

Or le sac de Sion et sa captivité
Prédits estoyent venus à leur temps limité.
Jà le mal nous touchoit (telle estoit l'ordonnance
Du grand Dieu, qui vouloit chastier nostre offense).
Et comme, lors qu'il veut nous punir rudement,
Il fait que nous perdons tout humain jugement,
Nous en fusmes ainsi : car n'ayans corps de garde,
Sentinelle ny ronde, et sans nous donner garde,
Comme si retirez fussent nos ennemis,

En nos couches sans peur reposions endormis,
Quand (ô cruel méchef !) lors que la nuit ombreuse
Vers le jour sommeillant cheminoit paresseuse
Par le ciel ténébreux, que le somme enchanteur
Versoit dedans nos yeux une aveugle moiteur,
Qu'en la terre et au ciel toute chose estoit coye,
Tous animaux dormans fors la plaintive orfroye,
Le camp de Babylon sans crainte des hazars
Avec grands hurlemens échèle les rempars,
Donne dedans la brèche, et ne trouvant défense,
Rangé par escadrons dans la ville s'élance,
Gaigne les carrefours, s'empare des lieux forts,
Et sur le temple saint fait ses premiers efforts.
Tout est mis aux couteaux; on n'espargne personne;
A sexe ou qualité le soldat ne pardonne;
Les femmes, les enfans et les hommes âgez
Tombent sans nul esgard pesle-mesle esgorgez.
Le sang, le feu, le fer coule, flambe, résonne ;
On entend maint tabour, mainte trompette sonne.
Tout est jonché de morts, l'ennemy sans pitié
Meurtrist ce qu'il rencontre et le foule du pié.
Or le roy, qui soudain entendit cet esclandre,
Troublé saute du lict et va ses armes prendre
Pour mourir au combat : mais ayant entendu
De ses gens effroyez que tout estoit perdu,
Il descend en segret avecques sa famille,
Et par une poterne abandonne la ville.
Un chemin se présente aux montagnes tendant
Pour gaigner l'Arabie et laisser l'Occident.
Il est rude, pierreux, raboteux et sauvage;
Les rocs des deux costez mal-aisent le passage;
Ores il faut grimper à mont un rocher droit,
Ore il faut dévaler par un chemin estroit;
Vous voyez à vos pieds l'horreur d'un précipice,
Qui fait en le voyant que le poil en hérisse;
Un torrent bruit à bas, qui court en bouillonnant,

Entraînant maints ormeaux qu'il va déracinant.
Là le roy, ses enfans et nous autres pauvrettes
Cheminons en frayeur par des voyes secrettes.
La nuit estoit obscure, et nos humides yeux
Ne voyoyent pour conduite aucune lampe aux cieux.
Toutefois en bronchant, en tombant à toute heure,
Nous franchissons en fin ceste rude demeure,
Descendons en la plaine et hastons nostre pas,
Chasque mère portant son enfant en ses bras.
Vous eussiez eu pitié de nous voir demy-nues
Courant et haletant par sentes incognues,
Le front eschevelé, regardant à tous coups
Si l'ennemy sanglant accouroit après nous.
Mais, las ! comme le jour encommençant sa peine
Nous éclairoit errans par la déserte plaine,
Auprès de Jericho nous entendons hennir
Des chevaux, et soudain nous les voyons venir.
Alors nous commençons à nous battre et destordre,
Deçà delà courir en un confus désordre,
Les hommes s'écarter où les chassoit la peur :
Le roy seul demeura trop attendry de cœur
De voir nos passions, et ces petites âmes
Qui luy tendoyent les mains près les roynes ses femmes.
Aussi tost les coureurs nous viennent enfermer,
Se saisissent de nous, font le roy désarmer,
Nous ameinent icy, hommes, femmes ensemble,
Comme à mesme destin le malheur nous assemble.
Las ! prenez-en pitié, mercy nous vous crions;
Nous n'espérons qu'en vous, seule nous vous prions.

LA ROYNE

Ha, Dieu ! quel desconfort ! que la fortune adverse
Ce pauvre peuple hébrieu cruellement traverse !
Le cœur me bat au sein d'ouïr tant de malheurs.

LA GOUVERNANTE

Pourquoy vous gesnez-vous d'inutiles douleurs,
Madame, et que vous sert d'affliger vostre vie
Pour les calamitez d'une tourbe asservie?

LA ROYNE

Ah, pour Dieu, taisez-vous, il nous en pend autant :
Le sort n'est pas vers nous plus que vers eux constant.

LE CHŒUR

Hé! hé! hé!

AMITAL

Las! madame.

LA ROYNE

Et que vous puis-je faire?

AMITAL

Employez-vous pour nous.

LA ROYNE

C'est un fascheux affaire.

AMITAL

Nous refuserez-vous?

LE CHŒUR

Nous délaisserez-vous?

LA ROYNE

Non, mais je crains du roy l'imployable courrous
Encontre vostre race, et qu'impétrer ne puisse
Qu'en rigueur de vos chefs l'offense il ne punisse.

LE CHŒUR

Hélas! que ferons-nous?

LA ROYNE

Ne vous déconfortez,
Ains avec bon espoir vos ennuis supportez.

CHŒUR

Disons adieu, mes compagnes,
A nos chétives campagnes,
Où le Jourdain doux-coulant
Va sur le sable ondelant.
Adieu, terre plantureuse,
N'aguère si populeuse,
Terre promise du ciel,
Toute ondoyante de miel [105].
Adieu, Siloé, fonteine
Dont la douce eau se pourmeine
Dans le canal de Cédron,
Serpentant à l'environ.
Adieu, coustaux et valées,
Adieu, rives désolées,
Adieu, verdureux Hébron,
Vieil territoire d'Éfron.
Sur toy, montaignette sainte,
Le bon Abram fist sa plainte,
Comme il fist sur toy, Bethel,
Fumer son premier autel.
Adieu, cité renommée
Sur les citez d'Idumée,
Que jadis un roy conquit
Du Jébusan, qu'il veinquit.
Et vous naguière édifice
Le plus rare en artifice
Et en ornemens divers
Qu'il fust temple en l'univers.
Las ! nous vous laissons, pauvrettes,
De ces barbares sugettes,

Qui nous traînent inhumains
En des royaumes lointains,
Où faudra que nostre vie,
A leur vouloir asservie,
Languisse éternellement
En déplorable tourment.
Car comme aurions-nous courage,
Estans en un tel servage,
Le cœur serré de douleurs,
De donner trève à nos pleurs,
Quand nous ne pouvons tant faire,
Qu'il puisse à nostre âme plaire
De chanter à l'Éternel
Un cantique solennel,
Et qu'adeulez nous souvienne
Sur la rive assyrienne
Des innombrables bien-faits
Que sa bonté nous a faits?
Et crains qu'en mesme oubliance
Ne tombe la souvenance,
Avecques l'affection
Que nous devons à Sion.
Si est-ce pourtant, si est-ce
Qu'il ne faut que la tristesse,
Bien que dure, ait le pouvoir
De nous tirer du devoir :
Ains quelque grand que puisse estre
Nostre malheur, reconnoistre
Que nous le méritons bien,
Et que Dieu veut nostre bien.
Faut invoquer sa clémence,
Avoir du mal repentence,
Et ferme propos en soy
De vivre selon sa loy,
Élever vers luy la face,
Avoir recours à sa grâce.

Qui est promise à celuy
Qui met son attente en luy.
Sus donc, prions-le, captives
Sur ces infidelles rives,
Qu'il vueille après son courroux
Se ressouvenir de nous.

ACTE III

NABUCHODONOSOR, LA ROYNE

NABUCHODONOSOR

Je le tiens, je le tiens; je tiens la beste prise [106],
Je jouis maintenant du plaisir de ma prise,
J'ay chassé de tel heur que rien n'est eschappé.
J'ay lesse et marquacins ensemble enveloppé.
Le cerne fut bien fait, les toiles bien tendues,
Et bien avoyent esté les bauges reconnues.
Les veneurs ont bien fait; je le voy, c'est raison
Que chacun ait sa part de cette venaison.
Quant au surplus, je veux qu'il en soit fait curée.

LA ROYNE

Vous avez en vos mains la proye désirée;
Selon vostre vouloir en pouvez ordonner,
Soit pour punir leur coulpe ou pour leur pardonner.

NABUCHODONOSOR

Pardonner? ha! plustost sera le ciel sans flâmes,
La terre sans verdure et les ondes sans rames,
Plustost, plustost l Eufrate encontre-mont ira,
Et plustost le soleil en ténèbres luira [107].

LA ROYNE

Qui pardonne à quelcun le rend son redevable.

NABUCHODONOSOR

Qui remet son injure il se rend mesprisable.

LA ROYNE

Pardonnant aux veincus on gaigne le cœur d'eux.

NABUCHODONOSOR

Pardonnant un outrage on en excite deux.

LA ROYNE

La douceur est tousjours l'ornement d'un monarque.

NABUCHODONOSOR

La vengence tousjours un brave cœur remarque.

LA ROYNE

Rien ne le souille tant qu'un fait de cruauté.

NABUCHODONOSOR

Qui n'est cruel n'est pas digne de royauté.

LA ROYNE

Des peuples vos sujets l'advis est au contraire.

NABUCHODONOSOR

Ce que le prince approuve à son peuple doit plaire.

LA ROYNE

Le vice, où qu'il puisse estre, est tousjours odieux.

NABUCHODONOSOR

La haine des sujets nous rend plus glorieux.

LA ROYNE

Quelle gloire de n'estre honoré que par feinte?

NABUCHODONOSOR

Mais c'est une grandeur de l'estre par contreinte.
La louange et l'amour sont communs à chacun,
Mais de contraindre un peuple à tous n'est pas commun,
Il n'appartient qu'aux grans. Les rois sont craints de force
Et les petits aimez par une douce amorce.

LA ROYNE

Vous le serez comme eux n'aimant que la vertu.

NABUCHODONOSOR

Cela sentiroit trop son courage abatu.
Celuy ne règne pas qui son vouloir limite :
Aux rois qui peuvent tout, toute chose est licite.

LA ROYNE

Un prince qui peut tout ne doit pas tout vouloir.

NABUCHODONOSOR

La volonté d'un prince est conforme au pouvoir [108].

LA ROYNE

Conformez-vous à Dieu, dont la force est suprême.

NABUCHODONOSOR

Dieu fait ce qu'il luy plaist, et moy je fay de mesme.

LA ROYNE

Ha! Monsieur, je vous prie, ayez propos plus sains.
Dieu rabaisse le cœur des monarques hautains
Qui s'égalent à luy, et qui n'ont cognoissance
Que tout humain pouvoir provient de sa puissance.

Vous voyez par ce roy (dont les ancestres ont
Porté si longuement le diadème au front,
Et ores vostre esclave, accablé de misères)
Combien les royautez sont choses passagères.
Maintenant nous marchons sur tous rois trionfans,
Mais, las ! nous ne sçavons quels seront nos enfans.
Que dis-je, nos enfans ? quels nous serons nous mesmes,
Si nous aurons tousjours au chef ces diadèmes.
Plus le sort nous caresse et plus craindre il nous faut,
Car plus il nous élève et plus cherrons de haut.

NABUCHODONOSOR

Je n'en ay point de crainte.

LA ROYNE

Et c'est ce qui m'en donne.
La desfiante peur asseure une couronne,
Elle fait la prudence, et rarement s'est veu
Qu'un homme soit tombé sous le malheur préveu.

NABUCHODONOSOR

Laissons-là ce discours, il est plein de tristesse.

LA ROYNE

Laissons-le, mais aussi laissez toute rudesse.
Je vous pri pardonner à ce peuple captif.
Ne vous souillez au sang de son prince chétif.

NABUCHODONOSOR

C'est un peuple méchant qui tousjours se rebelle :
L'autre est un roy parjure, un traistre, un infidelle.

LA ROYNE

Encore qu'il soit tel, si ne devez-vous pas
Le meurtrir de froid sang, c'est trop que du trespas.

NABUCHODONOSOR

Bien que j'eusse à bon droit de l'égorger envie,
Pour vous gratifier je luy donne la vie.
Non qu'il ne soit puny : car un si grand forfait
Ne doit couler sans peine à celuy qui l'a fait.
Je veux voir son maintien et ses raisons entendre.
Sus, amenez-le moy.

LA ROYNE

Je ne veux pas l'attendre :
J'aurois trop de pitié de voir ce pauvre roy
Par désastre réduit en si grand désarroy.

NABUCHODONOSOR

Ha ! je jure le ciel que vostre félonnie
Sera plus griefvement que de la mort punie.
Vous vivrez; vous vivrez, mais sera tellement
Que vos jours rouleront en continu tourment.
Vous requerrez la mort de borner vos tortures,
Voyant devant vos yeux meurtrir vos créatures,
Esgorger vos amis, les prestres de la loy,
Qui mutins vous ont fait élever contre moy.
Mais qu'est-ce que j'entens? qui sont ces voix plaintives?
D'où part ceste tristesse? ha ! sont ces tourbes juifves.
Elles viennent vers moy, c'est en vain; par leurs cris
Les malheurs qu'elles ont ne seront désaigris.

AMITAL, LES ROYNES, NABUCHODONOSOR

AMITAL

Allons, dolent troupeau, possible nos prières
Et les cris redoublez de tant de prisonnières
Attendriront son cœur : il n'est pas un rocher,
Il n'est pas un dragon qui se paisse de chair.

Approchez donc, mes brus; laschez la bonde aux larmes;
Soupirez, sanglotez, desployez toutes armes;
Guerroyez vos cheveux, n'espargnez vostre teint;
Que vostre sein d'albastre en vostre sang soit teint.

LES ROYNES

D'ennuis et de langueurs nos larmes sont nourries,
Sans cela dès long temps elles fussent taries :
Mais la source en est vive, et ne faut débonder
Leurs canaus, pour les faire en larmes abonder.

AMITAL

Je le voy : las ! mon Dieu, vien et nous favorise.
Inspire-nous, mon Dieu, conduy nostre entreprise.
O qui, domteur du monde, avez sous vostre loy
Ce terrestre univers, grand monarque, grand roy,
Chéri de l'Éternel, qui de vostre exercite
Et de tous vos desseins est la seure conduite,
Comme vous l'imitez en courage indomté
Et en toute puissance, imitez sa bonté.
Tousjours il ne foudroye, et tousjours en menace
Pour nos impiétez il ne ride sa face :
Souvent il se tempère, et rompant son courroux
Après la repentence il se monstre plus doux.
Hélas ! soyez-nous tel; monstrez-vous débonnaire
Envers nous crimineux. Dieu soit vostre exemplaire.
Pardonnez nos forfaits : humbles à deux genoux
Nous demandons pardon, hélas ! pardonnez-nous !

NABUCHODONOSOR

Quel pardon voulez-vous ?

AMITAL

Délivrez Sédécie.

NABUCHODONOSOR

Ce méchant, de qui l'âme est au mal endurcie !

AMITAL

Il est assez puny de ses crimes passez.

NABUCHODONOSOR

Sa faute ne sçauroit estre punie assez.

AMITAL

Un grand crime demande une clémence grande.

NABUCHODONOSOR

Un grand crime tousjours un grand torment demande.
Levez-vous, je ne veux que vous soyez ainsi.

AMITAL

Nous sommes comme il faut pour demander merci.
Ne nous refusez point : s'il n'estoit point d'offense,
Un roy n'auroit moyen de monstrer sa clémence.
Sire, il est tout certain, le crime d'un suget
Sert aux bontez d'un roy d'honorable suget :
Et plus ce crime est grand que veinqueur il pardonne,
Et plus en pardonnant de louange il se donne.
C'est plus de se domter, domter ses passions,
Que commander monarque à mille nations.
Vous avez subjugué maintes belles provinces;
Vous avez combatu les plus belliqueux princes
Et les plus redoutez, mais vous l'estiez plus qu'eux.
Tous ensemble n'estoyent tant que vous belliqueux.
Mais en vous surmontant, qui estes indomtable,
Vous acquerrez victoire à jamais mémorable.
Vous aurez double honneur de nous avoir desfaits,
Et d'avoir, comme Dieu, pardonné nos mesfaits.

NABUCHODONOSOR

Le naturel des dieux est de punir le vice.

AMITAL

Dieu préfère tousjours la clémence à justice,
Et ne reboutte point de sa grâce celuy,
Quelque pécheur qu'il soit, qui se retourne à luy.
Soyez tel, soyez, Sire, un sauveur de coupables.
Jettez sur nous un rais de vos yeux pitoyables.
La douceur en un prince est un céleste don.
Hélas ! pardonnez-nous et faites-nous pardon.

NABUCHODONOSOR

Vous ne parliez ainsi quand en fière arrogance
Vos enfans rebellez despitoyent ma puissance,
Amorcez du secours dont l'Égypte a manqué :
Car alors sans raison vous m'avez attaqué.

AMITAL

Las ! qu'y eussé-je fait? Je ne m'en suis pas teuë;
Je prédis ces malheurs, mais je ne fus point creuë,
Ny Jérémie aussi, Jérémie à qui Dieu
Faisoit voir les destins du pauvre peuple hébrieu.
Je prédis, je prédis avecques maintes larmes
Le mal qui nous viendroit de provoquer vos armes.
Mais la jeunesse ardante et prompte aux changemens
Tousjours mist sous le pié nos amonnestemens :
Si que mon fils, poussé de leurs voix indiscrettes
Et des prédictions de quelques faux prophètes,
A son dam et au nostre et de nostre cité
S'allia de Néchon [109], dont fustes irrité.

NABUCHODONOSOR

Eus-je tort de poursuivre un rompeur d'alliance,
Et qui print contre moy d'Égypte l'accointance?

AMITAL

Non, vous n'eustes pas tort, et non, non; ce fut nous.
Nous mesmes de nos maux sommes cause, et non vous.

NABUCHODONOSOR

Qui a fait le dommage en doit porter la peine.

AMITAL

Ne l'avons-nous portée? ha! qu'elle est inhumaine!
Ha! qu'elle est angoisseuse!

NABUCHODONOSOR

Et qu'avez-vous souffert?

AMITAL

Las! n'est-ce rien souffrir quand un royaume on perd?
Sire, Dieu vous en garde. Il n'est rien plus estrange
Que faire d'un royaume à des prisons eschange.
Quels supplices plus grands peuvent estre soufferts
Par un prince, que d'estre incessamment aux fers?
Voir ses enfans captifs, ses femmes en servage,
Son peuple mis à mort et sa ville au pillage?
Soit de tant de malheurs vostre cœur satisfait.

NABUCHODONOSOR

Ce n'est encore rien au prix de son forfait [110].

AMITAL

Hé! que voulez-vous plus? Estes-vous implacable?
Estes-vous un tyran, un prince inexorable,
Un homme sans pitié? Donnez-vous pour repas
A vostre âme, à vos yeux, des princes le trespas?
Voulez-vous qu'à jamais la belle renommée
De vos victoires soit de meurtres diffamée?
La voulez-vous souiller? la voulez-vous ternir?
Vous rendre abominable aux races à venir?
Ha! ne le faites pas, ne le faites pas, Sire.
Ne contaminez point de meurtres vostre empire.
Espargnez nostre sang : vous aurez des remors,
Si vous nous massacrez, pires que mille morts.

NABUCHODONOSOR

Je pardonne à vostre âge.

AMITAL

Hélas ! je vous rens grâce.
Je ne demande point que pardon on me face.
Faites-moy démembrer, faites-moy torturer;
Faites à ce vieil corps tout supplice endurer;
Soûlez-vous en ma peine, et que je satisface
Seule pour Sédécie et pour toute sa race.
Il ne peut recevoir effort plus violant
Que voir devant ses yeux sa mère bourrelant.
Là donc, martyrez-moy; versez sur moy vostre ire.
Le tourment que j'auray sera double martyre,
Torturant mère et fils par ma seule douleur :
Sçauriez-vous inventer un outrage meilleur ?

NABUCHODONOSOR

Je ne veux l'innocent souffrir pour le coupable.

AMITAL

Innocente je suis, partant non punissable.

NABUCHODONOSOR

Je ne veux pas aussi qu'aucun mal vous souffrez.

AMITAL

Il faut donc que mon fils ores vous délivrez.
Il ne peut rien souffrir que je ne le ressente;
A son bien et son mal je suis participante.
Si doncques il vous plaist m'exempter de tout mal,
Faites las ! que ce bien à nous deux soit égal.

NABUCHODONOSOR

Vous estes sans délit, mais il n'est pas de mesme.

AMITAL

Punissez donc son crime en moy qui suis luy-mesme.
Soit vostre cœur vengé par mon sanglant trespas;
Que ma mort vous suffise et qu'il ne meure pas.
Aussi bien suis-je assez punissable, estant celle
Qui au monde ay produit ce roy, vostre rebelle.
Hé! n'est-ce pas assez? Je suis cause de tout.
Sans moy nostre cité fust encore debout,
Le sacré Temple en gloire : et sans moy le colère
Ne vous forceroit d'estre envers nous sanguinaire,
Qui nous estiez ami, nous chérissant sur tous.

NABUCHODONOSOR

J'ay tousjours bien aimé Josie vostre espoux.

AMITAL

Hélas! aimez-le encore après la sépulture.
Conservez cet amour en sa progéniture.
Souvenez-vous de luy; c'estoit un prince bon,
Qui tousjours honoroit les rois de Babylon.
Qu'il vous estoit dévôt! Sa propre seigneurie
Ne luy estoit de rien au prix de l'Assyrie.
Il me disoit souvent ne rien tant désirer
Que de voir vostre empire en tout bien prospérer
Et s'accroistre en pouvoir; le soing de vostre gloire
A possédé son cœur jusqu'en la tombe noire.

NABUCHODONOSOR

Qui a son fils émeu de s'armer contre moy?

AMITAL

Je ne sçay qui l'a meu de vous faulser la foy.
Mais pourtant, je vous pri ne vous y vouloir prendre,
Ains plustost dessur luy vostre douceur estendre.
Que la bonté du père efface en vostre cœur
Et de l'enfant la coulpe et de vous la rancœur.

Il a bien mérité que l'on le reconnoisse,
Que son loyal service en son fils apparoisse.
Hélas ! monstrez-le donc. Vous sçavez qu'il est mort
En combatant pour vous sur l'Arabique bord,
Lors que le roy d'Égypte, attraînant son armée,
Jusqu'à l'Eufrate entra par la terre Idumée.
O prince généreux ! ô cœur vrayment royal,
Qui fus à ton ami si constamment loyal,
Maintenant que tu vis sur les voûtes célestes,
Regarde de Juda les misérables restes !
Et si tu as encor des tiens quelque souci,
Si tes yeux immortels pénètrent jusqu'ici,
Mon espoux, mon seigneur, aide-nous à cette heure.
Assiste Sédécie, et fay tant qu'il ne meure.
Supplie à l'Éternel, qui les courages meut
Des grands rois de la terre à faire ce qu'il veut,
Qu'ores à la douceur ce monarque il inspire,
Si que de nostre sang son poignard il retire.

NABUCHODONOSOR

Je sçay bien que Josie en ma querelle est mort,
Mais cela ne fait pas que vostre fils n'ait tort.

AMITAL

Il a tort voirement, personne ne le nie.
Je ne l'excuse point, sa faute est infinie.
Mais faites, je vous pry, que vostre humanité
Le soit encores plus, ait plus d'infinité.
Reguerdonnez en luy le trespas de son père,
Et la captivité de Ioachas, son frère.
Que diroit-on de vous, si des rois vos amis
Les enfans, pour loyer, à la mort estoyent mis ?
Qui voudroit plus vous suivre et aux combats dépendre,
Comme fist mon espoux, sa vie à vous défendre ?
Las ! par vous je suis veufve, et par vous à Memphis
Pleure dessous les fers mon misérable fils,

Héritier de son père au royal diadème,
Et encore héritier en un désastre mesme.
Ne vous en chaut-il point? n'avez-vous point au cœur
Quelque époinçonnement de ma juste langueur?

NABUCHODONOSOR

Quand ressemblant Josie un prince judaïque
N'a prins pour m'assaillir le parti memphitique,
Je l'ay gratifié l'assistant au besoing,
Et les bornes jettant de ses terres plus loing.
Mais si quelqu'un se ligue avec mes adversaires,
Qu'il ne face bouclier des vertus de ses pères :
Je ne les poise point, pour n'estre libéral
A ceux qui sans raison me pourchassent du mal.

AMITAL

Hé! qu'ay-je fait, pauvrette? en quoy pouvez-vous dire
Que j'aye oncque entrepris d'esperonner vostre ire?
A-ce esté quand Josie armé vous secourut?
Qu'il combatit pour vous? que pour vous il mourut?
A-ce esté quand mon fils, lié comme un forçaire,
Fut esclave pour vous, sa ville tributaire?
Las! tousjours le malheur nous tombe sur les bras,
Et vous estant amis et ne vous l'estant pas.

NABUCHODONOSOR

Je ne me plains de vous, n'en ayez peine aucune.
Au contraire, Amital, je plains vostre infortune
De voir vos ans chenus retomber de rechef
En un second esclandre, en un second méchef.

AMITAL

Et qui peut mieux que vous séréner ma tristesse?
Qui peut donner repos à ma foible vieillesse?
Nul certes : c'est de vous, Sire, c'est de vous seul,

Que nous devons attendre ou la joye ou le deul.
Faites cesser mes pleurs, et qu'avant que je meure,
J'aye par vostre grâce encor quelque bonne heure,
Revoyant mon cher fils non en sa dignité,
Mais vivant seulement hors de captivité.

NABUCHODONOSOR

Bien que sa forfaiture ait la mort desservie,
Pour le respect de vous je luy laisse la vie

AMITAL

Que les fers il ne porte, affranchi désormais

NABUCHODONOSOR

Devant qu'il soit une heure il n'en verra jamais.

AMITAL

O suprême bonté ! que vos genoux j'embrasse,
Je ne mérite pas recevoir telle grâce.
Vous redonnez la vie à mon corps qui mouroit;
Vous comblez de liesse un cœur qui souspiroit.

LES ROYNES

Prenez de ces enfans quelque solicitude.

NABUCHODONOSOR

Je les affranchiray du joug de servitude
Et de tous les malheurs qui chétivent un roy [111]
Sous la main de celuy qui luy donne la loy.

AMITAL

Il est temps, Israël, de rendre à Dieu louange,
Qui a soing de son peuple en une terre estrange.
Sus, touchons le tabour; sus, la flûte entonnons;
Prenons harpe et guiterre, et toutes en sonnons.

Le Seigneur, l'Éternel le seul Dieu de nos pères
S'est souvenu de nous au fort de nos misères;
Il a des ennemis détrempé la rigueur;
Du roy en sa colère il a touché le cœur.
Que tout Jacob l'entende, et que Juda s'accorde
A le regracier de sa misèricorde.

CHŒUR

Comme veut-on que maintenant
Si désolées
Nous allions la flûte entonnant
Dans ces valées?
Que le luth touché de nos dois
Et la cithare
Facent résonner de leur voix
Un ciel barbare? [112]
Que la harpe, de qui le son
Tousjours lamente,
Assemble avec nostre chanson
Sa voix dolente?
Trop nous donnent d'affliction
Nos maux publiques,
Pour vous réciter de Sion
Les saints cantiques.
Hélas! tout soupire entre nous,
Tout y larmoye :
Comment donc en attendez-vous
Un chant de joye?
Nostre âme n'a plus de chanter
Envie aucune,
Mais bien de plaindre et lamenter
Nostre infortune.
Celuy doit qui est en bon-heur
Chanter et rire,
Mais il faut qu'un homme en malheur
Tousjours soupire.

Aussi tandis que nous aurons
Cette détresse,
Jour et nuit nous lamenterons,
Pleurans sans cesse,
Et remplirons l'air de soupirs,
Sortans à peine,
Qui renforceront des Zéphyrs
La foible haleine.
Hélas ! il n'y a que la mort,
Que la mort dure
Qui mette fin au déconfort
Qui nous torture.
Que si son javelot mortel
Ne nous délivre,
Au dueil d'un tourment éternel
Nous faudra vivre.
Car, hélas ! qui se contiendra
De faire plainte,
Lors que de toy nous souviendra,
Montagne sainte !
Or tandis qu'en son corps sera
Nostre âme enclose,
Israël jamais n'oublira
Si chère chose.
Nos enfans nous soyent désormais
En oubliance,
Si de toy nous perdons jamais
La souvenance.
Nostre langue tienne au gosier,
Et nostre dextre
Pour les instrumens manier
Ne soit adextre [113]
Que tousjours nostre nation
Serve captive,
Si jamais j'oublie Sion
Tant que je vive.

ACTE IV

SÉDÉCIE, SARRÉE

SÉDÉCIE

Peuples qui mesprisez le courroux du grand Dieu,
Comme assis inutile en un céleste lieu,
Sans cure des humains ny des choses humaines,
Et qui prenez ses loix pour ordonnances vaines,
Hélas ! corrigez-vous, délaissez vostre erreur.
Que l'exemple de nous vous apporte terreur.
Voyez comme, enchaisnez en des prisons obscures,
Nous souffrons jour et nuit de cruelles tortures,
Comme on nous tient en serre estroittement liez,
Le col en une chaisne, et les bras et les pieds.
C'est pour avoir péché devant ta sainte face,
O père, et n'avoir craint le son de ta menace,
Te réputant semblable à ces dieux que l'on fond,
Ou qu'en pierre et en bois les statuaires font,
Qui n'ont âme ny force, abominable ouvrage
Aux hommes abestis qui leur vont faire hommage.
J'ay failli, j'ay péché, j'ay suivi les sentiers
Des rois, qui réprouvez m'ont esté devanciers.
Mais je l'apprens trop tard, la saison est passée.
J'ay par trop dessus moy de Dieu l'ire amassée.
Je chemine à la mort; jà mon supplice est prest;
On me va prononcer mon rigoureux arrest.
O l'incrédulité de mon âme obstinée !
O piteux infortune ! ô dure destinée !

SARRÉE

Noble sang de David, tous nos regrets sont vains.
Nostre mal ne décroist pour nous en estre plains.

Où le remède faut, rien ne sert de se plaindre.
Il n'y pend que la mort : est-elle tant à craindre ?

SÉDÉCIE

Je n'en ay point de peur : je désire mourir.
Je ne puis désormais qu'à son dard recourir.
C'est mon port de salut, par qui sera ma vie
De tant d'adversitez pour jamais affranchie.
C'est vergongne à un roy de survivre vaincu :
Un bon cœur n'eust jamais son malheur survescu.

SARRÉE

Et qu'eussiez-vous peu faire ?

SÉDÉCIE

Un acte magnanime,
Qui malgré le destin m'eust acquis de l'estime.
Je fusse mort en roy [114] fièrement combatant,
Maint barbare adversaire à mes pieds abbatant.

SARRÉE

Dieu conduit toute chose et du ciel il commande.
Nous n'avons rien mortels qui de luy ne dépende.
Ces royales grandeurs dont on fait tant d'estat
Luy sont comme un roseau de qui le vent s'esbat [115].

SÉDÉCIE

Que nous sommes trompez, humaines créatures,
Qui flottons par ce monde avec tant d'aventures,
Que nous sommes trompez, cherchant la fermeté
En un fresle bonheur plein de légèreté !

SARRÉE

Et n'est-ce pas grand cas, n'est-ce pas chose estrange,
Qu'une prospérité si promptement se change ?

Hélas ! vous le voyez; nous le voyons tous deux,
Et que tout nostre bien est un bien hazardeux.

SÉDÉCIE

Nous avons délaissé de Dieu la sainte voye,
C'est pourquoy des Gentils nous sommes faits la proye,
Que Jacob est esclave, et que l'alme Sion
Pour jamais est tombée en désolation.

SARRÉE

Au moins, Seigneur, pardonne à cette multitude,
A ce peuple ignorant; ne luy sois point si rude.
Il ne sçait ce qu'il fait, le péché vient de nous.
Pardonne-leur, pardonne, et nous puni pour tous.

SÉDÉCIE

Adouci-toy, Seigneur, ne me sois trop sévère;
N'afflige les enfans pour le péché du père [116];
Préserve-les de mal; que leur postérité
Puisse un jour rebastir nostre sainte Cité.

SARRÉE

Or sus, allons mourir. Que ce prince infidelle
Estanche en nous la soif de son âme cruelle.
Je mourrois moins dolent si c'estoit pour l'honneur,
Et non pour le mespris de Dieu, nostre seigneur.

SÉDÉCIE

Las ! c'est pour nos mesfaits et non pas pour sa gloire.
Je n'ay oncques voulu à ses Prophètes croire,
Qui m'ont par tant de fois ces esclandres prédit,
Ains je me suis mocqué de tout ce qu'ils ont dit.
Voyez comme il m'en prend, peuple, ô peuple, qui estes
Comme moy incrédule à la voix des Prophètes :
Patronnez-vous à moy, de peur que sur vos chefs
Tombent à l'advenir de semblables méchefs.

SARRÉE

Mais voici le tyran ! O Dieu, le sang me glace
De voir son fier regard et sa tétrique face.

SÉDÉCIE

Père, puis qu'il te plaist faire le chastiment
De nos impiétez par juste jugement,
Et que ta volonté maintenant ne s'accorde
De nous faire jouir de ta miséricorde,
Fay-nous cette faveur de loger nos espris
Avec nos pères saints au céleste pourpris,
Expiant nos forfaits par une mort sévère
Que nous fera souffrir ce prince sanguinaire.

NABUCHODONOSOR, SÉDÉCIE, SARRÉE

NABUCHODONOSOR

Que je fusse en mon cœur si lâche et si remis,
Si foible de courage envers mes ennemis,
Demeurant sans vengence [117], et trahissant la gloire
Et le fruit doucereux d'une telle victoire ?
Ils mourront, ils mourront, et s'il en reste aucun
Que je vueille exempter du supplice commun,
Ce sera pour son mal : je ne laisseray vivre
Que ceux que je voudray plus aigrement poursuivre,
A fin qu'ils meurent vifs, et qu'ils vivent mourans,
Une présente mort tous les jours endurans.
Mais ne les voy-je pas ? les voilà, mes rebelles,
Mes traistres, mes mutins, mes sujets infidelles.
Amenez, attraînez. Ha ! rustres, je vous tiens ;
Vous estes à la fin tombez en mes liens.
Toy, méchant desloyal, le pire de la terre,
Tu as induit ton peuple à me faire la guerre,
Après t'avoir fait roy, t'avoir au thrône mis
De ton père, et pour toy les justes rois démis.

Homme ingrat et parjure, abominable prince,
Tu as donc pour loyer révolté ma province?
Est-ce ainsi, malheureux, que tu me reconnois?
Est-ce ainsi que tu rens le bien que tu reçois?
Qui t'a mis en l'esprit de faulser ta parole,
N'en faire non plus cas que de chose frivole?
De parjurer ta foy? seroit-ce point ton Dieu,
Ton Dieu, qui n'a crédit qu'entre le peuple hébrieu?
N'est-ce point ce pontife, et ces braves Prophètes,
Les choses prédisans après qu'elles sont faites?
Respons, traistre, respons; où t'es-tu confié
De guerroyer celuy qui t'a gratifié?

SÉDÉCIE

Le Dieu que nous servons est le seul Dieu du monde,
Qui de rien a basti le ciel, la terre et l'onde.
C'est luy seul qui commande à la guerre, aux assaus [118].
Il n'y a Dieu que luy, tous les autres sont faux [119].
Il déteste le vice et le punist sévère,
Quand il connoist sur tout que l'on y persévère.
Il ne conseille aucun de commettre un mesfait;
Au contraire, c'est luy qui la vengence en fait.
Ses Prophètes il a, que par fois il envoye
Pour radresser son peuple alors qu'il se dévoye.
Par eux de nos malheurs il nous fait advertir,
A fin qu'en l'invoquant les puissions divertir.
Mais, hélas! bien souvent nostre âme est endurcie,
Ne faisant conte d'eux, ny de leur prophétie :
Et c'est quand il nous laisse, et nous donne en butin
Au peuple assyrien, arabe ou philistin;
Autrement soyez seur que toute force humaine
Quand il nous est propice, encontre nous est vaine,
Et qu'encor vos soudars, bien qu'ils soyent indomtez,
Ne nous eussent jamais comme ils ont surmontez,
Sans qu'il a retiré de nous sa bien-vueillance
Pour nous faire tomber dessous vostre puissance.

Or vous ay-je offensé, je confesse ce poinct.
Je vous ay offensé : mais qui n'offense point?
Ma vie est en vos mains, vengez-vous dessur elle.
Passez-moy vostre estoc jusques à la pommelle,
Et ce peuple sauvez, qui n'a fait autre mal
Sinon de se défendre et de m'estre loyal.

NABUCHODONOSOR

Tu as donc, malheureux, par ton ingratitude
Mis le glaive en la gorge à ceste multitude.
Quel supplice est sortable à ta méchanceté?

SÉDÉCIE

Un supplice trop grief ressent sa cruauté.

NABUCHODONOSOR

Peut-on estre cruel envers un tel parjure?

SÉDÉCIE

Comme en une autre chose y faut garder mesure.

NABUCHODONOSOR

Tu en as bien gardé en me faulsant la foy.

SÉDÉCIE

Faisant comme j'ay fait, vous faudriez comme moy.

NABUCHODONOSOR

Ton crime est excessif.

SÉDÉCIE

Et gardez qu'excessive
La vengence ne soit sur une âme chétive.

NABUCHODONOSOR

Penses-tu qu'on te traitte autrement qu'en rigueur?

SÉDÉCIE

Cela dépend de vous, qui estes le vainqueur.

NABUCHODONOSOR

Voire il dépend de moy, qui suis ton adversaire.

SÉDÉCIE

Le devoir vous défend de m'estre trop sévère.

NABUCHODONOSOR

Sévère? et quel tourment n'as-tu point mérité?

SÉDÉCIE

Vous pesez mon mérite et non ma qualité.

NABUCHODONOSOR

Quelle? tu n'en as point.

SÉDÉCIE

Non, par mon infortune.

NABUCHODONOSOR

Sans que je t'ay fait roy, tu n'en aurois aucune.

SÉDÉCIE

J'estois auparavant fils et frère de roy.

NABUCHODONOSOR

Je t'ay baillé leur sceptre en t'obligeant à moy.

SÉDÉCIE

Ne leur estoy-je pas successeur légitime?

NABUCHODONOSOR

J'eusse peu confisquer le royaume pour crime.

SÉDÉCIE

Qu'ainsi soit, je suis prince issu de sang royal.

NABUCHODONOSOR

Tu es prince voir'ment, mais prince desloyal.

SÉDÉCIE

En qui sçauriez-vous mieux monstrer vostre clémence?

NABUCHODONOSOR

En celuy qui n'aura commis si griefve offense.

SÉDÉCIE

N'aurez-vous donque esgard à ma condition?

NABUCHODONOSOR

Je ne veux de personne avoir acception.

SÉDÉCIE

Ne regardez au crime, ainçois à vostre gloire.
Soyez fier en bataille et doux en la victoire.
Vostre honneur est de veincre et sçavoir pardonner.

NABUCHODONOSOR

Mon honneur est de veincre et de reguerdonner.

SÉDÉCIE

Quel honneur trouvez-vous à faire un grand carnage
De ceux que la fortune a sauvez de l'orage,
Et qui, chargez de fers et chétifs comme nous,
Implorent vostre grâce embrassant vos genoux?

NABUCHODONOSOR

Quelle grâce veux-tu qu'à mes haineurs je face?

SÉDÉCIE

Que voudriez qu'on vous fist estant en nostre place.

NABUCHODONOSOR

Comment? estant rebelle et traistre comme toy?
Un ingrat, un infâme, un violeur de foy?
Plustost mille couteaux plongent en ma poitrine,
Plustost tombe sur moy la céleste machine.

SÉDÉCIE

Sire, considérez que tout homme mortel
Pèche cent fois le jour encontre l'Éternel,
Qui sçait bien qu'en naissant nature nous y pousse;
C'est pourquoy, le sçachant, tant moins il s'en courrouce.
Sire, faites ainsi. Vous estes en ce lieu
Le temple, la vertu, la semblance de Dieu :
N'exercez dessur nous un pouvoir tyrannique,
Ains sauvez pour le moins cette tourbe hébraïque.
Ainsi le Tout-puissant soit à vostre secours,
Bénisse vostre race et l'assiste tousjours.

NABUCHODONOSOR

Tu as beau raisonner, ta peine est résolue :
Ce n'est de tes propos que parolle perdue.
Je suis comme un rocher élevé sur la mer,
Que les flots ny les vents ne peuvent entamer.
On pourroit escrouler plustost la terre toute
Que de me démouvoir d'une chose résoute.
Non, vous serez punis, et l'infidélité
De vos cœurs recevra le guerdon mérité.

SÉDÉCIE

Sus donc, cruel tyran, assouvi ton courage.
Enyvre-toy de sang, rempli-toy de carnage.
Là, bourreau, ne te lasse, infecte l'air de corps;

Égorge les enfans, tire le cœur des morts
Et le mange affamé, développant ta rage
Pire que d'un lion et d'un tygre sauvage.
Tu n'as le cœur royal, et aussi n'es-tu pas
Sorti de noble race, ains d'un lignage bas,
De la fange d'un peuple, et d'une main brigande
As couru l'Assyrie, où ta fureur commande.

NABUCHODONOSOR

Tu parles bravement, mais devant que bouger,
Peut-estre on te verra de langage changer.

SÉDÉCIE

Fay ce que tu voudras, monstre horrible; dégorge
Tout le fielleux venin de ta vilaine gorge.
Je ne te crains, bourreau, carnacier, massacreur.
Je ne redoute plus ny toy ny ta fureur.

NABUCHODONOSOR

Tu sembles un mâtin qui abaye et qui grongne.

SÉDÉCIE

C'est toy-mesmes, mâtin, qui te pais de charongne.

NABUCHODONOSOR

Empoignez-le, soudars, et le tirez d'ici :
Je ne tarderay guère à le rendre adouci.

SÉDÉCIE

Cherche nouveaux tourmens et sur moy les déploye.
Consulte tes bourreaux, tout cela ne m'effroye.

NABUCHODONOSOR

Le désespoir qu'il a le rend audacieux,
Ou bien pour m'émouvoir il fait le furieux.
Mais son effort est vain; il ne sçauroit tant faire
Qu'il évite sa peine, elle est trop exemplaire.

CHŒUR

Pauvres filles de Sion,
Vos liesses sont passées;
La commune affliction
Les a toutes effacées.
Ne luiront plus vos habits
De soye avec l'or tissue;
La perle avec le rubis
N'y sera plus apperceue.
La chaisne qui dévaloit
Sur vos gorges ivoirines
Jamais comme elle souloit
N'embellira vos poitrines.
Vos seins, des cèdres plorans
En mainte larme tombée
Ne seront plus odorans,
Ny des parfums de Sabée,
Et vos visages, déteints
De leur naturel albâtre,
N'auront souci que leurs teints
Soyent peinturez de cinabre.
L'or crespé de vos cheveux,
Qui sur vos tempes se joue,
De mille folastres nœux
N'ombragera vostre joue.
Nous n'entendrons plus les sons
De la soupireuse lyre,
Qui s'accordoit aux chansons,
Que l'amour vous faisoit dire,
Quand les cuisantes ardeurs
Du jour estant retirées,
On dançoit sous les tiédeurs
Des brunissantes soirées,
Et que ceux-là dont l'amour
Tenoit les âmes malades,

Faisoyent aux dames la cour
De mille douces aubades,
  Contant les affections
De leurs amitiez fidèles
Et les dures passions
Qu'ils souffroyent pour l'amour d'elles.
  Las ! que tout est bien changé !
Nous n'avons plus que tristesse.
Tout plaisir s'est estrangé
De nous, et toute liesse,
  Nostre orgueilleuse Cité,
Qui les citez de la terre
Passoit en félicité,
N'est plus qu'un monceau de pierre.
  Dessous ses murs démolis,
Comme en communs cimetères,
Demeurent ensevelis
La plus grand' part de nos frères;
  Et nous, malheureux butin,
Allons soupirer captives,
Bien loin dessous le matin,
Sur l'Eufrate aux creuses rives,
  Où confites en tourment,
Toute liberté ravie,
En pleurs et gémissement
Nous finirons nostre vie.

LE PRÉVOST DE L'HOSTEL, AMITAL, LES ROYNES, LE CHŒUR

LE PRÉVOST

Pleust aux dieux immortels de n'avoir onque esté,
Plutost qu'estre réduit à ceste extrémité
D'obéir aux fureurs d'un tyrannique maistre,
Ou refusant ma charge en sa défaveur estre.

O qu'heureux est celuy qui vit tranquillement
En son petit mesnage avec contentement.
Il ne voit tant d'horreurs commettre en sa présence;
Il ne voit esgorger une foiblette enfance,
Et les rois, désastrez en misérables serfs,
Couchez dessus la paille accravanter de fers.
Le cœur m'en attendrist, et croy qu'il n'est personne,
Quelque cruel qu'il soit, qui ne s'en passionne.
Mais mon malheur est tel, dont plus je me complains,
Qu'à ces immanitez me faut mettre les mains.
Il m'a donné la charge, ô chose misérable !
D'enlever de ce roy la race lamentable,
Qu'aux yeux du pauvre père il commande meurtrir,
Pour le faire au tourment de ses enfans souffrir.
Je ne sçauroy porter les complaintes amères
Et les cris douloureux de leurs chétives mères :
Partant me faut couvrir cet outrageux dessein,
Et les trompant en feindre un autre plus humain.

LES ROYNES

Qui est ce gentilhomme ayant le front si sombre ?

AMITAL

Las ! je crains qu'il ne vienne annoncer quelque encombre.

LES ROYNES

Non sera, si Dieu plaist; je n'en ay point de peur.

AMITAL

Hélas ! si ay bien, moy; j'en tremble dans le cœur.

LES ROYNES

Dieu nous vueille estre en aide.

AMITAL

Ainsi soit.

LE PRÉVOST

J'ay grand' joye
De voir qu'un si grand roy sa clémence desploye.

LES ROYNES

Il ne vient point pour mal, Madame, asseurons-nous.

LE PRÉVOST

J'eusse pensé qu'il deust les perdre en son courroux.

AMITAL

Resjouy-toy, mon âme, et donne à Dieu louange.

LE PRÉVOST

Comme le cœur des rois en un moment se change !

LES ROYNES

Abordez-le, Madame.

AMITAL

Hé ! la peur me retient.

LE PRÉVOST

De leur rébellion plus il ne luy souvient.
Ne voy-je pas la royne ?

AMITAL

Et quel nouvel affaire
Vous ameine vers nous ? que nous voulez-vous faire ?
Nous venez-vous occire ? ou d'injustes rigueurs,
Après tant de travaux, renforcer nos langueurs ?
Dites-nous, je vous pri, la fortune outrageuse
Nous rendra désormais toute chose douteuse.

LE PRÉVOST

Ne soyez en esmoy, vostre mal a prins fin.
Le roy s'est appaisé; c'est un prince bénin.

AMITAL

Et mon fils Sédécie?

LE PRÉVOST

Il estoit à ceste heure
Devisant avec luy.

AMITAL

Las! pourveu qu'il ne meure!

LE PRÉVOST

Ha! vrayment, il n'a garde.

AMITAL

Hé! que j'en prens d'ennuy!

LE PRÉVOST

Il verra trespasser meint autre devant luy.

AMITAL

Dieu nous le vueille rendre.

LE CHŒUR

Et nous autres captives?

LE PRÉVOST

Vous reverrez bien tost vos paternelles rives.

LE CHŒUR

O vray Dieu! quand sera-ce? et quand viendra le jour,
Le jour tant désiré de nostre heureux retour?

LES ROYNES

Et ces petits enfans si tendrelets encore,
Qu'en veut-il estre fait?

LE PRÉVOST

C'est pourquoy je viens ore.

LES ROYNES

Hé ! bon Dieu ! qu'est-ce là ?

LE PRÉVOST

Le roy vous conservant
Aux droicts de vostre sceptre, ainsi qu'auparavant,
Et remettant l'injure à sa majesté faite
Vous veut tenir sujets et vostre foy sujette.

AMITAL

Qu'il n'ait peur que jamais nous manquons de devoir.

LE PRÉVOST

Il veut pour s'asseurer des hostages avoir.

LES ROYNES

Quoy ? ces petits enfans ?

LE PRÉVOST

Ce sont ceux qu'il demande.

LES ROYNES

Las ! que tout autre cas plustost il nous commande,
Retienne le royaume et nous-mesmes, plustost
Que prendre nos enfans en hostager dépost.
Auroit-il bien le cœur de priver une mère
De son cher enfançon, qui est son âme chère ?
Plustost, plustost la mort, la mort nous aimons mieux :
Qu'il nous face plustost mourir devant ses yeux !

LE PRÉVOST

Et quoy ? sçauroyent-ils estre en lieu plus honnorable ?

LES ROYNES

Las ! ils ne sçauroyent estre en lieu moins souhaitable.

LE PRÉVOST

En la court d'un grand roy, royalement nourris
Avecques ses enfans, de tous princes chéris.

AMITAL

Excusez, s'il vous plaist, la tendreur maternelle.

LE PRÉVOST

Las ! je l'excuse bien, c'est chose naturelle.

AMITAL

J'ay crainte que mon fils en porte desplaisir.

LE PRÉVOST

N'en ayez point de peur, c'est son plus grand désir.
C'est pour sa délivrance et pour leur avantage :
C'est luy mesme, c'est luy qui les offre en hostage.
Ha ! qu'il y a de rois qui seroyent trionfans
S'ils avoyent ce crédit d'y mettre leurs enfans,
Pour avoir mesme table avec nos petits princes,
Qui les feront un jour gouverneurs des provinces,
Les chefs de leur conseil, respectez des seigneurs,
Qui les suivront par tout, mendiant leurs faveurs !
En gloire ils paroistront sur les tourbes menues,
Comme luisans soleils qui escartent les nues,
Comme un mont élevé sur les petits coûtaux,
Ou un cèdre au Liban sur les arbres moins hauts.
Que vous aurez de joye, alors qu'on viendra dire
Que vos enfans tiendront les resnes de l'empire,
Régiront les Médois et les peuples qui sont
Les premiers œilladez du soleil vagabond !
Non, non, ne craignez point, ne portez point d'envie

A l'heureuse fortune où le roy les convie :
Livrez-les vistement sans plus délibérer.
Quand un bien se présente, il ne faut différer.

AMITAL

Allez donc, mes enfans, allez à la bonne heure.
Que par vous Sédécie en prison ne demeure.
Allez alaigrement. Mes filles, et pourquoy
Gémissez-vous ainsi ? qui cause vostre esmoy ?

LES ROYNES

Qui pourroit retenir nos larmes ruisselantes ?
Pourrions-nous en ce mal n'estre point larmoyantes,
Ne point gémir, voyant nos enfançons ravir,
Pour les aller occire ou les faire servir ?
O que nos lits nopciers eussent esté stériles,
Puisque nous devions estre en royautez serviles !

AMITAL

Hélas ! que voulez-vous ? il nous faut endurer.
Voudriez-vous maintenant contre Dieu murmurer ?
Ha ! qu'il ne le faut pas ! Gardez-vous en, mes filles.
Sa volonté se face en nous et nos familles !

LE PRÉVOST

Vous ne devez plorer, sinon que les grandeurs
De vos enfans vous soyent juste cause de pleurs.

LES ROYNES

Nous pleurons à bon droit, nos malheurs sont pleurables.
Permettez-nous pleurer nos enfans misérables,
Nous ne les verrons plus. Hé ! les pauvres petits,
Que feront-ils sans nous entre vos mains captifs ?

AMITAL

Ils iront, hostagers, décaptiver leur père.

LE PRÉVOST

Mais ils l'iront remettre au thrône héréditaire.

LES ROYNES

Que c'est chose douteuse !

AMITAL

Et mais, quoy ? pouvons-nous
Autrement espérer de r'avoir vostre espous ?

LES ROYNES

Nous ne l'espérons point.

LE PRÉVOST

N'en ayez défiance.

AMITAL

Je ne l'espère aussi que sur vostre asseurance.

LE PRÉVOST

Confiez-vous à moy, qu'il ne verra jamais
De la grand' Babylon les murs ny le palais.

AMITAL

Mes filles, vous voyez qu'il n'y a point de feinte,
Que sa parole est vraye et sa promesse sainte.
Car qui le contraindroit de feintement user
De propos mensongers et de nous abuser ?
Pour prendre nos enfans il n'a besoin d'amorce ;
Il les peut emmener avec la seule force.
Qui l'en empescheroit ? quel obstacle auroit-il ?
Tout nostre foible effort y seroit inutil.
Pauvrettes nous n'avons pour recours que les larmes ;
Les plaintes et les cris ce sont nos seules armes [120].
Ainsi, mes chères brus, nous ne devons douter
De bailler ces enfans qu'il nous pourroit oster.

LES ROYNES

Or allez, de par Dieu, chétives créatures.
De vostre géniteur courez les avantures.
Vivez serfs comme luy. Vous estes bien jeunez,
Mais jà comme forçats vous estes emmenez :
Au moins que vos prisons le tirent de servage !
Sçauroit-on de sa foy prendre un plus certain gage ?
Et vous, ô mes enfans, sçauriez-vous au bon Dieu
Requérir rien meilleur qu'estre mis en son lieu ?
O que, pour vous, le roy toutes nous voulust prendre,
Et, piteux, espargner vostre jeunesse tendre !
Nous irions volontiers, voire et nous présenter
A souffrir tous les maux qu'on pourroit inventer.

AMITAL

Or adieu, mes mignons; adieu, mon espérance;
Adieu de tant de rois l'héroïque semence.
Race du bon David, je ne vous verray plus;
Vous serez loin de nous en un serrail reclus.
Puis de mes ans vieillards la trame est achevée.
Au bout de mes travaux je suis presque arrivée,
Et long temps du soleil, qui me luist ennuyeux,
Les rayons éthérez n'esclaireront mes yeux :
Aussi que tant de maux ont mon âme outragée,
Qu'elle affecte se voir de son corps desgagée.
Adieu donc, ma lumière; adieu pour tout jamais !
Las ! je n'espère pas vous revoir désormais.

LE PRÉVOST

Pour néant vous plorez, et que servent vos pleintes ?

LES ROYNES

Nous sommes de douleur à larmoyer contreintes.

LE PRÉVOST

Plustost esgayez-vous; qui vous peut effrayer ?

LES ROYNES

Quiconque est en malheur ne se peut esgayer.
Enfans, souvenez-vous de vous rendre agréables,
De servir vos seigneurs, de n'estre intolérables,
Superbes ny fascheux : las ! ce n'est pas à vous
De vous enfler de gloire, ains de complaire à tous.

AMITAL

Mais sur tout, mes enfans, ayez de Dieu mémoire.
Servez-le en vostre cœur; ne tendez qu'à sa gloire;
Cheminez en sa voye, et n'en soyez distraits
Ny pour commandemens qui vous soyent onques faits,
Ny pour crainte de mort : souffrez la mort cruelle
Plustost cent fois que d'estre à vostre Dieu rebelle.
N'adorez qu'un seul Dieu, que ce Dieu seulement
Qui a fait mer et terre avec le firmament,
Qui peut tout, qui fait tout, immortel, impassible,
Qui ne se peut comprendre, à nos yeux invisible.
Aimez-le et l'honnorez, craignez de l'offenser.
Aux faux dieux des Gentils gardez-vous d'encenser :
Il en seroit jaloux; jamais ce grand Dieu n'aime
Qu'on leur face l'honneur qui n'est deu qu'à luy-même.
C'est luy qui nous fait vivre, et qui pour nostre bien
En six jours a basti tout ce monde de rien.
Ne l'oubliez jamais, mes enfans, je vous prie,
Et tant que vous vivrez fuyez l'idolatrie.
Adieu, mon cher souci; vous me fendez le cœur.
Je transis de pitié, je pers force et vigueur.
Je me sens affoiblir : si est-ce, hélas ! si est-ce
Que je veux vous baiser devant que je vous laisse !

LES ROYNES

O malheureux destin ! ô fière cruauté !
Déplorable grandeur ! chétive royauté !
Que la mort n'a plustost dévidé nostre vie !

Que n'a nostre pauvre âme esté plustost ravie !
On vous emmeine, enfans; on vous emmeine, hélas !
Et vous ne serez plus pendans entre nos bras,
Nous baisotant le sein de caresses mignardes,
Et tirant nos cheveux de vos mains frétillardes,
Parlant vostre enfantin, et les heures passant
Avec vos compagnons en esbat innocent.
Que nous baisions vos yeux et vos bouches tendrettes !
Hélas ! vous nous laissez à ces rives seulettes.

CHŒUR

Las ! c'est grand cas qu'on ne trouve personne
De courage assez haut,
Qui la fortune et malheureuse et bonne
Supporte comme il faut,
Sans se troubler de ses présens volages,
Qui n'arrestent non plus
Que l'Océan, qui mouille ses rivages
De flus et de reflus.
Car le bonheur ou l'enfle outre mesure,
Quand il le va flatant,
Ou du malheur, survenant d'avanture,
Il se rabaisse autant.
Ainsi, selon que fortune est muable,
Nous le sommes aussi :
Comme elle change, adverse ou favorable,
Nous changeons tout ainsi.
Rien d'arresté ne se voit en ce monde;
On y brouille tousjours;
Le ciel, la terre et la mer vagabonde,
Se changent tous les jours.
Si maintenant le ciel est sans nuage,
Serein en son contour,
Incontinent vous verrez un orage
Nous embrunir le jour :

Et si la mer en tempeste foudroye
Contre les rocs battus,
En moins de rien nous la reverrons coye,
Et les vents abbatus.
Ainsi la terre est ores soleillée,
Poudroyante d'ardeur,
Ore est humide aux entrailles mouillée,
Ore a trop de froideur.
Toy que fortune accompagne riante,
Bien-heurant tes desseins,
Crains qu'elle tourne, et te plonge inconstante
En désastres soudains.
Ne t'orgueillis de l'heur de ta victoire,
Car c'est un don de Dieu,
Qu'il peut reprendre, et t'en ostant la gloire
Mettre un malheur au lieu.
Car luy qui maistre et terre et ciel tempère,
Qui tout fait et défait,
Comme il est bon, asprement se colère
D'un tyrannique fait.
Et c'est pourquoy, variant la fortune,
Qui de sa dextre part,
Après un bien départ un infortune,
Puis autre bien départ.
Car il s'aigrist, quand il voit que sa grâce
Nous rend audacieux,
Puis quand il a rabatu nostre audace,
Il serène ses yeux.
Celuy prudent la fortune modère
En ses instables tours,
Qui en malheur un meilleur temps espère,
En bon-heur craint tousjours.
Mais Babylon n'en use en ceste sorte,
Que la prospérité
En arrogance et cruauté transporte,
Sans peur d'adversité;

Se baigne au sang du peuple israélite,
Non contente d'avoir
Par glaive et feu Jérusalem destruite,
Tombée en son pouvoir.
Sur nous vaincus elle vomist sa rage,
Et n'a, cruelle, horreur
De déployer sur le royal lignage
Sa brutale fureur.
Mais Dieu, qui juste a voulu nostre offense
Chastier par ses mains,
Ne laissera, bien que tard, sans vengence
Ses meurtres inhumains.

ACTE V

LE PROPHÈTE, AMITAL, LES ROYNES.

Le Prophète

O barbare cruel, homme avide de sang,
Qu'une tygre félonne a porté dans son flanc,
Ennemi des mortels et leur commune peste,
Exécrable instrument de la rancœur céleste,
Que tu es impiteux ! que tu es sans merci !
Que tu as en rigueur le courage endurci !
Penses-tu qu'il y ait un Dieu dessur ta teste,
De tonnerres armé, d'esclairs et de tempeste,
Vengeur de cruautez ? Ou bien estimes-tu
Qu'il soit, comme tes dieux, un bronze sans vertu ?
Je t'atteste, Éternel ; Éternel, je t'appelle,
Spectateur des forfaits de ce prince infidelle.
Descens dans une nue, et avec tourbillons,
Gresle, tourmente, esclairs, brise ses bataillons,
Comme on te veit briser la blasphémante armée
Du grand Sennachérib, à nos murs assommée,

Et le chef de ce roy foudroye aux yeux de tous,
Qui superbe ne craint ny toy ny ton courroux.
Trouble le ciel de vents; qu'en orage il noircisse;
Qu'il s'emplisse d'horreur; que le soleil pallisse,
Que le feu qui brusla les deux enfans d'Aron,
Qui brillant consomma les fauteurs d'Abiron,
Qui dévora les murs de Sodome et Gomorre,
Descende, pétillant, et ces bourreaux dévore!
Es-tu Dieu de Juda, pour sans fin l'affliger?
Pour nous donner sans cesse en proye à l'estranger?
Englouti-nous plustost dans les terrestres gouffres;
Fay-nous fondre aux enfers, plustost que tu nous souffres
Opprimer des Gentils, lesquels ne font sinon,
Ton peuple bourrelant, que blasphémer ton nom.
Ils se gaussent de toy; ta force mesprisée
Par nos adversitez leur sert d'une risée.
Et c'est ce qui nous grève en nostre affliction,
C'est de nos passions l'extrême passion.

AMITAL

Ha! bon Dieu!

LE PROPHÈTE

L'arrogant pense que son espée
Ait contre ton vouloir nostre terre occupée,
En est plus outrageux, n'attribuant qu'à soy
Tout ce nouveau bon-heur qu'il a receu de toy.

AMITAL

Las! j'ay crainte.

LES ROYNES

Il y a quelque nouvel esclandre

LE PROPHÈTE

Bourreler des enfans en un âge si tendre!

LES ROYNES

O piteux accident !

AMITAL

O dure cruauté !

LES ROYNES

Hé ! hé !

AMITAL

O roy parjure ! ô la déloyauté !

LE PROPHÈTE

Et encor les meurtrir devant les yeux du père !

LES ROYNES

O bourreau de monarque !

AMITAL

O beste sanguinaire !

LE PROPHÈTE

Pauvres Dames, comment pourrez-vous supporter
Un si funeste encombre, et moy le rapporter ?

AMITAL

Ha ! Dieu, quel desconfort !

LES ROYNES

Hé ! hé ! chétives mères,
Mères pleines de dueil, d'esclandre et de misères !

LE PROPHÈTE

Ce mal est incrédible, il n'a besoin de pleurs :
Les pleurs et les soupirs sont pour moindres douleurs [121].

AMITAL

O méchant ! détestable ! as-tu bien le courage
De ravir des enfans pour en faire un carnage ?

LÈS ROYNES

Ha ! le monstre infernal !

LE PROPHÈTE

Il a faict pirement.

AMITAL

Pirement ? et en quoy ? las ! dites-nous comment.

LE PROPHÈTE

Derrière le chasteau, où le bruyant Oronte
Coule en le traversant d'une carrière prompte,
S'estend une grand' place enfermée à l'entour
D'une longue muraille, où flanque mainte tour.
Là, les rois syriens, quand ils vouloyent s'esbatre,
Enfermoyent les lions, pour les faire combatre.
Le roy, que la fureur embrasoit au dedans
Comme un bûcher farci de gros charbons ardans,
Y entre forcené, monstrant à son visage
Et à ses yeux affreux l'horreur de son courage ;
Fait venir nostre roy, palle, maigre, hideux,
Et les princes du peuple attachez deux à deux.
Le poil long et meslé leur tomboit sur la face.
Leur barbe mal pignée espoississoit de crace.
Leur dos courbé plioit sous le servile poix
Des chaisnes qui serroyent leurs bras couchez en croix,
Les jambes leur enfloyent sous les fers escorchées,
Et leur sein dégoutoit de larmes espanchées.

AMITAL

O spectacle funèbre !

LES ROYNES

O veinqueur inhumain !

AMITAL

Peut un roy si félon avoir un cœur humain ?

LE PROPHÈTE

Hélas ! ce n'est pas tout, car tout soudain nous vismes
Présenter vos enfans comme pures victimes.
Si tost que Sédécie entrer les apperceut,
Transporté de fureur se contenir ne sceut.
Il s'eslança vers eux, hurlant de telle sorte
Qu'une tygre, qui voit ses petits qu'on emporte.
Les pauvres enfantets avec leurs dois menus
Se pendent à son col et à ses bras charnus,
Criant et lamentant d'une façon si tendre,
Qu'ils eussent de pitié fait une roche fendre.
Ils luy levoyent les fers, et d'efforcemens vains,
Taschoyent de luy saquer les menottes des mains,
Les alloyent mordillant, et, ne pouvant rien faire,
Ils prioyent les bourreaux de déferrer leur père.
Luy, ayant le parler arresté de sanglots,
S'entre-poussant l'un l'autre aussi dru que les flots
D'une mer courroucée, élevoit, pitoyable,
Ses yeux enflez de pleurs vers le ciel implacable,
Le corps roide et transi, comme si le tourment
Eust de son âme osté tout humain sentiment.
Chacun en eut pitié; nos plus durs adversaires
Ne peurent sans plorer regarder ces misères.
Les uns se retiroyent, ou destournoyent les yeux;
Les autres, gémissans, détestoyent terre et cieux,
Se battoyent l'estomac, se couvroyent le visage,
Et bas contre leur roy, vomissoyent maint outrage.
Mais luy, non plus esmeu que le cœur d'un rocher,
Les fait des bras du père outrageux arracher :
Puis, d'un regard meurtrier le guignant, se renfrongne,

Descouvrant sa rancœur par son austère trongne;
Luy reproche les biens qu'il avoit eus de luy,
Qu'il l'avoit toutefois délaissé pour autruy,
Comme un traistre, un ingrat, un rebelle, un parjure
Mais qu'il veut son forfait payer avec usure.
Quand il luy eut tout dit ce qu'il avoit vouloir,
Il commande aux bourreaux de faire leur devoir.
Lors le cœur nous transit; le sang de nostre face
S'escoula dans le sein; nostre front devint glace;
Tout le corps nous trembla, comme fueilles aux bois;
Au gosier s'attacha nostre muette voix.
Un silence, un effroy par les troupes se glisse.
Nous pallissons d'horreur, tout le poil nous hérisse.
Que je taise le reste, hélas! je n'en puis plus :
Quelque autre surviendra qui dira le surplus.

AMITAL

Achevez, je vous pri'.

LES ROYNES

Ne nous laissez en doute.

AMITAL

Je désire sçavoir ce que plus je redoute [122].

LE PROPHÈTE

Le pontife Sarrée, à ce commandement,
Se présente au bourreau sans espouvantement,
Met les genoux à terre, élève au ciel la veuë,
Prie à Dieu que son âme aux saints lieux soit reçeuë,
Qu'il vueille par pitié ses fautes oublier,
Et du joug des Gentils son peuple deslier.
Cette parolle à peine il avoit achevée,
Que la teste luy est de son col enlevée.
Le sang tiède jaillit, qui la place tacha,
Et le tronc immobile à terre trébucha.

AMITAL. LES ROYNES

Miséricorde !

LE PROPHÈTE

Alors une grande allégresse
Saisist les condamnez. Chacun d'eux s'entrepresse
Pour courir à la mort; tous s'y viennent offrir.
L'un veut prévenir l'autre, et le premier souffrir.
Qui a veu quelquefois, quand une ville prise
Par l'ennemy vainqueur est au pillage mise,
Le peuple espouvanté, pour la mort éviter,
A la foule, à la foule aux portes se jetter,
S'estouffer, se gâchir, à cause du grand nombre
Des fuyarts accourus qui s'entrefont encombre,
Cestuy-là se pourroit représenter l'effort
Que ces Seigneurs faisoyent de se haster la mort,
Le tyran eut despit en son âme bourrelle
De leur voir au martyre une asseurance telle,
Et tost se repentit de les avoir contraints
D'eschapper par la mort ses violentes mains.

LES ROYNES

Hélas ! mais nos enfans ?

AMITAL

Hélas ! mais Sédécie ?

LE PROPHÈTE

Cela n'a du tyran la rancœur adoucie,
Ains forcenant plus fort, et se voulant gorger
Du sang de vos enfans, les fait tous égorger.

LES ROYNES

O monstre abominable !

LE PROPHÈTE

Et ce pendant, le père
Voyant choir à ses pieds sa géniture chère
Qui l'appelle en mourant et qui luy tend les bras,
Transpercé de douleur, donne du chef à bas,
S'outrage de ses fers, se voître contre terre,
Et tasche à se briser le test contre une pierre,
Rugist comme un lyon, ronge ses vestemens,
Adjure terre et ciel, et tous les élémens.
Puis, voyant les bourreaux à la hideuse face
Teints de sang s'approcher, humblement leur rend grâce
De venir terminer par une prompte mort
L'indomtable douleur qui ses entrailles mord.
Mais eux, branlant le chef et montrant à leur trongne
Qu'ils s'alloyent empescher à une autre besongne,
L'estendent sur le dos, la face vers les cieux,
Et luy cernent d'un fer la prunelle des yeux.

AMITAL

O cruauté barbare ! ô prodige du monde

LES ROYNES

O fière Babylon, en outrages féconde !

AMITAL

O trop sévère ciel !

LES ROYNES

O vengence de Dieu !
O Dieu trop irrité contre le peuple hébrieu !

AMITAL

Las ! que ferons-nous plus ? que ferons-nous plus ores ?
Qu'avons-nous que la mort pour requérir encores ?
Vien, mort ; vien, mort heureuse ! et ne viendras-tu pas ?
Tu cours à tant de gens qui craignent le trespas,

Et tu me fuis dolente ! au moins vien à cette heure;
Il est temps, si jamais, il est temps que je meure.
Mes filles, soupirez, pleurez, soyez en deul;
Ayez durant vos jours cet exercice seul.
Vos enfans sont occis, vostre espoux vénérable
Déplore entre ses fers son destin lamentable.
Ses jours sont aveuglez, et vous allez errant
Entre une tourbe serve à ces bords soupirant.
Mes filles, soupirez et lamentez sans cesse;
Alambiquez en pleurs vostre belle jeunesse.
Dédiez-vous au dueil, et ne pensez, hélas !
Tandis que vous vivrez avoir autre soulas
Mes filles, soupirez, plorez vos infortunes.
Ils ne sont pas communs, vos pleurs ne soyent communes.
Je vous plains plus que moy, qui vivrez plus long temps,
Et qui estes encore en vostre beau printemps.
Mais pleurez, soupirez, et que le temps n'essuye
L'eau tombant de vos yeux en une large pluye.

LES ROYNES

O désastres cruels ! ô rages ! ô fureurs !
O détestables faits ! ô scythiques horreurs !
O la desloyauté d'un monstre sanguinaire !
O des rois ensceptrez l'éternel vitupère !
O meurtrier d'innocens ! ô parjure, bourreau,
Qui au sein des enfans vas tremper le couteau,
Esgorge, esgorge-nous, ne te feins homicide !
Vien amortir ta soif dans nostre sang liquide !
Nos enfans n'en avoyent pour te ressasier :
Pren le nostre et le boy, nous tendons le gosier.

AMITAL

Est-ce ainsi qu'ils devoyent demeurer en hostage,
Et le roy, leur seigneur, délivrer de servage ?
Est-ce ainsi qu'ils devoyent de l'Asie ordonner
Quand ils seroyent en âge, et les rois gouverner ?

O propos mensongers ! ô promesse trompeuse !
O desloyal courage ! ô fraude malheureuse !

LES ROYNES

Hé ! cruel ! tu disois que le roy ne mourroit,
Et que jamais, captif, Babylon ne verroit :
O que tu disois vray ! car jamais de sa veuë
Ne sera Babylon ny autre cité veuë.
O misère ! ô méchef ! pauvre roy aveuglé !
Par ton malheur le nostre est du tout redoublé.
Employons nostre vie à soupirer et plaindre,
Puisque nous n'avons plus qu'espérer ny que craindre.

AMITAL

O Dieu, qui vois du ciel nos esclandres divers,
Tout ainsi que te sont nos forfaits descouvers,
Qui des Prestres sacrez à ta gloire immortelle
Viens de voir icy bas l'occision cruelle,
Ne puniras-tu point ce roy persécuteur,
Bien que de ta colère il soit l'exécuteur ?
Le sang des innocens jusqu'à ton thrône monte,
Se présente à tes yeux : las ! n'en feras-tu conte ?

LES ROYNES

Plutost fay nous meurtrir, fay-nous meurtrir plutost :
Nous n'avons plus désir que de mourir bien tost.

AMITAL

Il faut auparavant que nostre soin procure
Que les corps trespassez soyent mis en sépulture,
De peur qu'ils soyent la proye et des loups affamez
Et des corbeaux bécus, s'ils n'estoyent inhumez.

LES ROYNES

Allons, madame, allons ; nous sommes toutes prestes,
Pour garder nos enfans de la gueule des bestes.

Qui fournira de pleurs à nos yeux tarissans ?
Qui fournira de force à nos corps languissans ?
Quels funèbres soupirs tirez de nos entrailles
Pourront suffire au dueil de tant de funérailles ?

AMITAL

Or allons, de par Dieu ; rendons-leur ce devoir,
Et puis face de nous la Parque son vouloir.
Ce nous sera grand heur si la mort nous enferre,
Sans voir de Babylon l'injurieuse terre.

LE PROPHÈTE

Hé ! Dieu ! quel déconfort ! jamais affliction
Si estrange ne fut à filles de Sion.
Las ! qu'il faut bien que Dieu eust la poitrine pleine
D'un amas de courroux, pour lancer telle peine
Contre son peuple éleu ! qu'il falloit que son cœur
Fust de long temps espris de mortelle rancœur !
Tu reçois, Israël, les rigoureux salaires
De tes propres péchez et de ceux de tes pères [123],
Tu endures pour eux. Mais, quoy ? ne voy-je pas
Nostre infortuné roy tourner icy ses pas ?
Ha ! chose pitoyable ! Un roy de la semance
Du fidelle David estre en telle souffrance !
Comme ses yeux esteints vont découlant à val
Le sang au lieu de pleurs, par leur double canal !
Las ! que c'est grand pitié ! vray Dieu, comme il soupire !
Ha ! qu'il souffre, ha ! qu'il souffre un angoisseux martyre !

SÉDÉCIE, LE PROPHÈTE

SÉDÉCIE

Astres, qui sur nos chefs éternels flamboyez,
Regardez mes tourmens, mes angoisses voyez.
Mes yeux ne verront plus vostre lumière belle,

Et vous verrez tousjours ma passion cruelle.
Vous me verrez un roy privé de liberté,
De royaume, d'amis, d'enfans et de clairté.
Qui vit si misérable? Autour de ceste masse
Voyez-vous un malheur qui mon malheur surpasse?

LE PROPHÈTE

Non, il est infini, de semblable il n'a rien.
Il en faut louer Dieu tout ainsi que d'un bien.

SÉDÉCIE

Tousjours soit-il bénist, et que par trop d'angoisse
Jamais désespéré je ne le déconnoisse.
Je sçay bien que je l'ay mille fois irrité,
Que j'ay trop justement mes peines mérité,
Que j'ay son ire esmeuë, et que par mon seul crime
J'ay incité à mal toute Jérosolyme.
Je suis cause de tout, je le sçay; mais pourquoy
Me fait-il torturer par un pire que moy?
Par ce roy chaldéan qui rien ne le redoute,
Qui sa grâce n'invoque, ainçois qui la reboute?

LE PROPHÈTE

Et ne sçavez-vous pas qu'il le fait tout exprès,
Le souffre en ses horreurs, pour l'en punir après?
Il use de sa dextre à venger son colère,
Comme fait d'une verge une prudente mère
Envers son cher enfant, quand une mauvaitié
Qu'il a fait à quelqu'un veut qu'il soit châtié.
Car après cet usage en la flamme on la rue,
Ou avecques mespris est en pièces rompue.
Ainsi Dieu vengera les massacres commis
Par ce roy carnacier, bien qu'il les ait permis.
Les maux qu'il nous a faits il luy sçaura bien rendre,
Et quelquefois sera Babylon mise en cendre.

SÉDÉCIE

Qu'ainsi puisse avenir, et qu'elle sente, un jour
Qu'elle y pensera moins, nos malheurs à son tour.
Qu'elle entende qu'au monde il n'est rien perdurable,
Qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui ne soit périssable,
Qui hait les cruautez, de carnages comblant
La maison de celuy qui ha le cœur sanglant.

LE PROPHÈTE

Non, non, asseurez-vous qu'une estrangère race
En bref rabaissera son orgueilleuse audace.
Comme foudres je voy les peuples d'Aquilon [124]
Descendre par milliers sur ton chef, Babylon.
Je voy les morions esclatter sur leurs testes,
Les scadrons indomtez bruire comme tempestes,
De piques hérissez, faisant de leurs bouclairs
Comme d'un ciel sortir un orage d'éclairs.
Je les voy jà camper autour de tes murailles,
Briser tours et rempars, remplir de funérailles
Tes temples et maisons, tes vierges captivant,
Et au sang des occis leurs chevaux abreuvant.
Toy, qui le temple saint de nostre Dieu suprême
As cruel profané, vomissant maint blasphème
Contre sa majesté, qui révéré n'as point
Celuy qu'il a pour roy par ses pontifes oint,
Qui ses prestres as mis au trenchant de l'épée,
Qui l'as dans le gosier des innocens trempée,
Te voîtrant sur leurs corps, prendras, homme sanglant,
La figure d'un bœuf pasturant et buglant.
Dieu le veut, Dieu l'ordonne, et par moy, son Prophète,
Prédit sa volonté devant qu'elle soit faite.

SÉDÉCIE

O seigneur nostre Dieu, ton cœur soit adouci
Vers ton affligé peuple, et le pren à merci.

Tire ses pieds des ceps, et clément le délivre.
Ne le souffre long temps les idolâtres suivre.

LE PROPHÈTE

Le soleil septante ans dessus nos chefs luira
Tandis qu'en Babylon Israël servira.
Mais le cours achevé de ces dures années,
Ses infélicitez se verront terminées.
Un roy persan [125] viendra, plein de bénignité,
Qui fera rebastir nostre antique cité.
Ses tours s'élèveront et ses murailles fortes;
Les portaux redressez se fermeront de portes;
Et au temple dévôt par nous rédifié,
Dieu mieux qu'auparavant sera glorifié.
Les autels fumeront de placables hosties,
Et seront des faux dieux nos âmes diverties.
Quelques siècles après, le Seigneur envoyra
Son Christ, qui les péchez des peuples nétoyra
Destruisant les Enfers, et, désiré Messie,
Viendra pour mettre fin à toute Prophétie

BRADAMANTE

TRAGECOMÉDIE

A MONSEIGNEUR DE CHEVERNY, CHANCELIER DE FRANCE [126]

Je ne vous présente pas ces vers, Monseigneur, pour en penser honorer vostre illustre nom; car, au contraire, je prétens les authoriser de luy : estimant que ce leur seroit une honte de se vanter avoir esté nez sous vostre siècle, et ne pouvoir testifier aux races à venir (si d'avanture ils peuvent donner jusques là) qu'ils ayent onques esté cogneuz et gratifiez de vous, qui, souverain directeur de la justice de France, ne dédaignez au milieu de tant d'affaires de poix (dont vostre esprit capable de toutes choses grandes est journellement chargé) de recueillir de bon œil et favoriser ceux qui se vont avouant d'Apollon. Et c'est pourquoy je vous puis icy véritablement protester que si vos vertus fussent moindres, vostre qualité plus basse, et qu'il n'y eust eu telle moisson et fertilité d'excellens poëtes auprès de vous, plus dignes que moy pour appliquer leur industrieux labeur à si honorable sujet, je m'y fusse offert en toute allaigresse et asseurance. Mais comme ce n'est ma particulière profession, et que je me suis desjà depuis tant d'années retiré de la hantise et communication des Muses, esloigné de leur saint Parnasse, aussi ne me senté-je avoir que bien petite part en leurs grâces, et telle que je n'ay occasion de m'en beaucoup prévaloir. Si est-ce que pour le respect, obéissance et service que je vous doy, comme

au principal chef de nostre vacation judiciaire, et auquel nostre Roy entre autres choses a de tout temps commis la balance de sa Justice, je ne sembleray faillir par une trop sotte présomption et téméraire outrecuidance, si, tel et si peu que je suis, je m'offre et consacre aussi dévotieusement à vous que si j'estois de plus grande estime et valeur : m'asseurant que vostre débonnaireté ne me refusera, bien que du tout inutile, en ceste humble submission, ains sera d'autant plus incitée à me vouloir continuer son ancienne bienvueillance.

Votre très-affectionné serviteur,

R. Garnier.

ARGUMENT

Après que les Sarasins furent rompus et chassez devant Paris, Roger, embarqué avec autres princes restez de l'armée, est surpris de tourmente en la mer d'Afrique. Les hommes et vaisseaux abymez, il se sauve à naige sur un rocher, auquel habitoit un vieil hermite, qui l'advertist de son salut et luy fait recongnoistre Jésus-Christ. Roland, Olivier et Sobrin y arrivent avec Renaut au retour du conflict de Lipaduse. Réjouis de la rencontre de Roger et de sa conversion à nostre foy, ils accordent mariage entre luy et Bradamante, laquelle il aimoit par mutuelle affection. Et tous ensemble abordez en France, s'acheminent à la Cour, où ils trouvent les ambassadeurs de Constantin, Empereur de Grèce, envoyez pour négotier le mariage de Bradamante et de Léon, son fils, que le père et la mère désiroyent avoir pour gendre. Et pour ce, ne vouloyent point ouïr parler de Roger, simple chevalier. Dequoy démesurément indigné et enflambé de colère contre Léon et son père, comme estans cause de son mespris, part secrettement de la Cour au desceu mesme de sa sœur Marphize, très-belliqueuse damoyselle ; et à fin de n'estre cogneu,

change le blason de ses armes, et sur son escu fait peindre une licorne blanche. Il se délibère donner jusques en Grèce pour tuer Léon et despouiller Constantin de son empire, tant à fin de s'oster cet empeschement-là que pour se rendre plus respectable vers Aymon, estant qualifié du nom d'empereur. Il arrive à Belgrade sur le poinct que les armées des Grecs et des Bulgares s'alloyent choquer. Et voyant que, dès le commencement de la charge, le roy Vatran mort, ses gens estoyent rompus et chaudement poursuivis par les Grecs, il se met à donner dedans leurs troupes de toute sa puissance. Il en fait trébuscher un grand nombre, et entre autres le nepveu de l'empereur. Ce qui fait prendre cœur aux Bulgares, qui sous la faveur de cet incogneu repoussent bravement leurs ennemis, avec grande occision. Retournez de la chasse, le prient unanimement d'estre leur roy : ce qu'il refuse, et passe outre en intention d'exécuter son dessein. Il arrive dès le soir à Novengrade, où recongneu et découvert au gouverneur, il est pris et dévalé en une basse fosse, et y est retenu quelque temps, attendant son exécution de mort. Léon, qui l'avoit veu avec admiration combattre son armée et faire tant de beaux faits d'armes, entendant qu'on le vouloit faire mourir, esmeu de pitié, se résoult de le sauver. Et à ceste fin s'estant fait secrettement introduire de nuit ès prisons, il l'en retire et le meine en son logis. Mais incontinent après, ayant entendu avoir esté publié par toutes les terres de l'empire d'Occident que quiconque voudroit espouser Bradamante devoit la conquérir à force d'armes, combatant avec elle pair-à-pair, s'advisa de mettre en jeu son chevalier. Et de faict le supplia de vouloir pour luy et sous ses armes entrer contre elle en combat, s'asseurant de la vaincre par sa vertu. Ce que Roger ne luy osa refuser, pour les fraisches obligations qu'il avoit sur luy. Sur cette fiance, ils s'acheminent en France, où Léon se présente à Charlemagne, qui fait trouver Bradamante. Elle, pour se développer des importunes poursuittes des ambassadeurs de Léon, s'estoit auparavant

advisée d'impétrer de l'empereur ceste déclaration : présumant que Léon ny autre seigneur chrestien, fors Roger seul, ne la pourroit conquérir. Roger, contraint par la force de ses promesses, entre en lice avec extrême regret, couvert des armes impériales, comme s'il eust esté Léon. Il combat et surmonte Bradamante, puis se retire saisi de merveilleuse tristesse. Il monte sur son cheval et entre au fond d'un bois pour s'y confiner. Léon d'autre part, joyeux de sa victoire, va demander Bradamante à Charlemagne, laquelle se trouvoit en une extrême anxiété et perturbation d'esprit. Marphise maintient qu'elle avoit promis mariage à son frère Roger, et qu'elle ne pouvoit avoir Léon : que s'il y prétendoit droict, qu'il falloit qu'il se batist avec son frère, et que le victorieux l'auroit sans contredict. Léon, appuyé sur la valeur de son chevalier, accepte le party. Mais retourné au logis, il entend qu'il s'en est allé : dont infiniment desplaisant, et en merveilleuse perplexité à cause de sa promesse, se met avec ses gens à le chercher. Il le trouve dans ce bois, faisant de pitoyables regrets pour son infortune. Léon le prie de luy découvrir l'occasion de son mal. Il se déclare estre Roger, et s'estre exprès acheminé de la Cour pour le tuer : qu'il est résolu de ne vivre plus, après s'estre à son occasion privé de sa maistresse. Luy, estonné de ceste nouvelle, le console, luy remet et résigne sa dame, et promet se déporter de la poursuivre. Et par ce moyen il le rameine et le présente à l'empereur, auquel il fait ce discours en présence des princes et seigneurs qui en sont fort réjouis. A l'instant arrivent les ambassadeurs de Bulgarie qui racontent à Roger que le pays l'a esleu pour roy, et le prient d'en vouloir approuver l'élection et aller recevoir la couronne. Ce que entendant, Aymon et Béatrix luy accordent très-volontiers le mariage de leur fille : laquelle, advertie de cet heureux et inespéré succez, en reçoit une indicible allaigresse. Charlemagne baille sa fille Éléonor à Léon, et le fait son gendre. Ce suject est fort amplement discouru par l'Arioste depuis le quarante-troisième chant jusques à la fin de son

livre, fors pour le regard de la fin, adjoustée par l'autheur.

Et parce qu'il n'y a point de Chœurs, comme aux tragédies précédentes, pour la distinction des actes, celuy qui voudroit faire représenter cette Bradamante sera, s'il luy plaist, adverty d'user d'entremets, et les interposer entre les actes pour ne les confondre, et ne mettre en continuation de propos ce qui requiert quelque distance de temps.

ACTEURS [127]

CHARLEMAGNE.
NYMES, *Duc de Bavière.*
AYMON.
BÉATRIX.
RENAUD.
LA ROQUE.
BRADAMANTE.
LÉON.
ROGER.
HIPPALQUE.
LA MONTAGNE.
MARPHISE.
BASILE, *Duc d'Athènes.*
LES AMBASSADEURS DE BULGARIE.
MÉLISSE.

BRADAMANTE

TRAGECOMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE [126]

CHARLEMAGNE

Les sceptres des grands rois viennent du Dieu suprême.
C'est luy qui ceint nos chefs d'un royal diadème,
Qui nous fait quand il veut régner sur l'univers,
Et quand il veut fait choir nostre empire à l'envers.
Tout dépend de sa main, tout de sa main procède.
Nous n'avons rien de nous, c'est luy qui tout possède,
Monarque universel, et ses commandemens
Font les sphères mouvoir et tous les élémens.
Il a mis sur mon chef la françoise couronne;
Il a fait que ma voix toute la terre estonne,
Et que l'Aigle romain perche en mes estendars,
Guide des escadrons de mes vaillans soudars.
L'Itale m'obéit, la superbe Alemagne,
Et les rois reculez de l'ondeuse Bretagne.
Ma courageuse France est pleine de guerriers,
Dont les faits ont acquis mille et mille lauriers,
Renommez par le monde autant qu'un preux Achille :
La Grèce n'en eut qu'un, et j'en ay plus de mille.
Quel Mars fut onc pareil en force et en renom,
Quelque dieu qu'il peust estre, à la race d'Aymon?

A Roland l'invincible, à qui Dieu favorable
Naissant a composé le corps invulnérable?
Quel est un Olivier, un Griffon, Aquilant?
Combien est un Astolphe et un Ogier vaillant?
Un Huon, un Marbrin, et mille autres encore
Aux armes indomtez, dont ma France s'honore,
Comme d'astres luisants en une espoisse nuit,
Quand le soleil doré dessous les ondes luit?
C'est toy, moteur du ciel, qui la force leur donnes,
Pour estre de ta loy les solides colonnes.
C'est toy qui fais florir ces braves Paladins,
Pour sous ton estendart rompre les Sarasins,
Ennemis de ton nom, pour l'Église défendre,
Qu'ils veulent par le fer mahumétique rendre.
Ils ont domté l'Asie et l'Afrique, courans
De rivage en rivage, ainsi que gros torrens
Qui tombent en avril des négeuses montagnes,
Et passent en bruyant à travers les campagnes,
Rompent tout, faucent tout, arrachent les ormeaux,
Entraînent les bergers, leurs cases et troupeaux.
Ainsi ces Mécréans, débordez de leur terre,
Ont couru, fourragé comme un trait de tonnerre
La blatière Libye, et l'Asie, où les yeux
Du soleil sont fichez en remontant aux cieux.
Ils avoyent traversé les ondes herculides,
Et chassé Jésus-Christ des terres ibérides;
Si que le riche Tage, au beau sable doré,
Voyoit au lieu de luy Belzébut adoré.
O Dieu, nostre vray Dieu, qu'il fallut que nos pères
Eussent bien attisé tes dormantes colères,
T'eussent bien irrité d'exécrables forfaits,
Pour monstrer de ta main de si sanglants effets,
Pour nous assujettir à ceste gent payenne,
Et souffrir profaner ton Église chrestienne,
Pour qui en corps mortel du ciel tu descendis,
Et, lavant nos mesfaits, ton sang tu respandis!

Toy, Dieu de l'univers, dont la dextre divine
A basti, a formé ceste ronde machine,
Sans forme et sans matière, et sans object aucun,
Sans outils, sans secours que de toy, qui n'es qu'un.
Ils ne furent contans d'asservir les Hespagnes,
Mais des hauts Pyrénez franchirent les montagnes,
Et en tourbe innombrable ouvrirent les destroits
Des grands rochers moussus qui s'eslèvent si droits.
Ils descendent au bord où la viste Garonne
Courant dans l'Océan en ses vagues bourdonne,
Et, jurez ennemis, font exécrable vœu
De faire tout passer par le glaive et le feu.
Celuy pourroit nombrer les célestes lumières,
Les raisins de l'automne et les fleurs printanières,
Qui auroit peu compter les scadrons aguerris,
Qui avec Agramant vindrent devant Paris.
Ils couvroyent de leurs rangs la poudroyante plaine.
Leurs chevaux espuisoyent les claires eaux de Seine.
L'air résonnoit de cris, les bataillons pressez
Mouvoyent de toutes parts de picques hérissez.
Le troupeau baptisé, tapy dedans la ville,
Ainsi que de moutons une bande imbécille,
Retirée en un parc de trois loups assailli,
Souspiroit vers le ciel d'un courage failli.
C'estoit fait de la France et de toute l'Europe;
Nous estions le butin de l'infidelle trope;
La sainte loy de Christ délaissoit l'univers,
Si Dieu n'eust dessur nous ses yeux de grâce ouvers,
Et, pitoyable père en nostre mal extrême,
N'eust à nostre secours levé sa main suprême.
Comme une mère tendre à son enfant petit,
Après l'avoir tancé pour quelque sien délit,
Le voyant larmoyer de pitié se transporte,
Le baise, le mignarde, et son dueil réconforte,
Ainsi son peuple ayant nostre Dieu chastié
De ses nombreux mesfaits, il en a prins pitié :

A regardé ses pleurs au milieu de son ire,
Et piteux n'a voulu le voir ainsi destruire.
Il a levé le bras de foudres rougissant,
A froncé le sourcy; le courroux pallissant
A son cœur embrasé, la fureur indomtée
Luy est soudainement dans les naseaux montée;
Il a noirci le ciel de nuages espois,
Et comme un tourbillon a desserré sa voix.
L'Océan en frémit, la terre en trembla toute,
Et du ciel estonné branla l'horrible voûte;
Au cœur des ennemis la frayeur descendit;
L'allaigresse et la force aux nostres il rendit.
L'Angleterre s'arma, l'Escossoise jeunesse
Au sang nous ralluma l'antique hardiesse.
Renaud, ains nostre Hector, conducteur du secours,
Les fit en grand carnage abandonner nos tours.
Ils se mirent en route, et la campagne verte
Se veit incontinent de sang payen couverte.
Ils ont quitté la France, et cuidant par les flots
Tromper la main de Dieu qui fondoit sur leur dos,
Ont esté dévorez des ondes aboyantes,
Si que rien n'est resté de ces troupes méchantes.
Marsille dans l'Espagne a retiré son camp;
Mais Agramant, Sobrin et le roy Sérican,
Reliques du naufrage, ayant appris la perte
De l'empire african et le sac de Biserte,
Ont dedans Lipaduse attiré par desfis
Olivier et Roland, qui les ont desconfis.
Ore il faut louer Dieu de si belle victoire,
Et à sa seule grâce en addresser la gloire.

SCÈNE II

CHARLEMAGNE, NYMES

CHARLEMAGNE

Nous contenterons-nous de les vaincre à demy ?

NYMES

Ne vous suffist-il pas de chasser l'ennemy ?

CHARLEMAGNE

Ce ne m'est pas assez de défendre ma terre.

NYMES

Que demandez-vous plus que d'achever la guerre ?

CHARLEMAGNE

Un empereur romain ne se peut dire avoir
Pour chasser un Barbare assez fait de devoir
Qui pourra retourner avec nouvelle force.

NYMES

Son malheureux succez ne luy sert pas d'amorce
Pour franchir de rechef les rochers Pyrénez,
Et repiller encor nos champs abandonnez.

CHARLEMAGNE

Agramant est occis, le roy de Barbarie,
Gradasse et Mandricart, honneur de Tartarie.
Roger a délaissé sa détestable loy,
Comme sa sœur Marphise, et Sobrin, le bon roy.
Mais le fier Rodomont, Ferragus et Marcille,
Valeureux combatans, et mille autres, et mille
Que l'Espagne et l'Afrique ont nourris, ne sont pas
Semence de grands maux, trébuschez au trespas.

NYMES

Ils sont assez puissans pour leurs terres défendre,
Mais non pas pour oser contre vous entreprendre,
Pour la France assaillir, mère des Chevaliers,
Mère des bons soudars, qu'elle enfante à milliers.

CHARLEMAGNE

Nous avons veu sur nous l'Espagne et la Libye,
Mais non les estendars de l'ardante Arabie,
Non les Soldans d'Égypte, et les rois mécréans
Qui foulent les sablons des bords cyrénéans.

NYMES

Ceux-là, trop esloignez de nos chrestiennes terres,
Ne viendront pas icy nous rallumer des guerres.
Laissez leur lamenter leur funèbre accident,
Et vostre aage en plaisirs esbatez ce pendant.
Il nous faut rebastir nos Eglises rompues,
Où se sont par sur tout leurs cruautez repues,
Rebastir nos citez de murailles et tours,
Repeupler de paisans nos villages et bourgs.
Il vous faut rappeller les vertus exilées,
Et les faire honorer, les ayant rappelées.

CHARLEMAGNE

Nos peuples sont beaucoup par la guerre esclaircis,
Mais les vices au lieu sont beaucoup espessis.

NYMES

C'est l'office d'un roy d'en purger sa contrée:
Inutile est la Paix sans sa compagne Astrée.
Vous devez en repos vos peuples maintenir,
Et de sévères loix leurs offenses punir.

CHARLEMAGNE

Je veux récompenser un chacun de ses peines,
Estrangers, citoyens, soldats et capitaines,
Bradamante et Roger sous un amour égal
Conjoindre ensemblément d'un lien conjugal.

NYMES

Aymon ne e veut pas, préférant l'alliance
De Léon, héritier des sceptres de Bysance

CHARLEMAGNE

Mais si de la combatre il n'avoit le pouvoir,
Selon mon ordonnance il ne sçauroit l'avoir.

NYMES

Donc comme il falloit vaincre à la course Atalante,
Il faut qu'on puisse vaincre au combat Bradamante.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

AYMON, BÉATRIX

AYMON

Le party me plaist fort.

BÉATRIX

Aussi fait-il à moy.

AYMON

J'en suis tout transporté.

BÉATRIX

Si suis-je, par ma foy,

AYMON

Ce que je prise plus en si belle alliance,
C'est qu'il ne faudra point desbourser de finance.
Il ne demande rien.

BÉATRIX

Il est trop grand seigneur.
Qu'a besoing de nos biens le fils d'un empereur?

AYMON

Ce nous est toutefois un notable avantage
De ne bailler un sou pour elle en mariage,
Mesmement aujourdhuy qu'il n'y a point d'amour,
Et qu'on ne fait sinon aux richesses la cour.
La grâce, la beauté, la vertu, le lignage
Ne sont non plus prisez qu'une pomme sauvage.
On ne veut que l'argent : un mariage est saint,
Est sortable et bien fait quand l'argent on estreint.
O malheureux poison!

BÉATRIX

Et qu'y sçauriez-vous faire?
Faut-il que pour cela vous mettiez en colère?
C'est le temps du jourdhuy.

AYMON

C'est un siècle maudit.

BÉATRIX

Mais c'est un siècle d'or, comme le monde vit.
On a tout, on fait tout pour ce métal estrange;
On est homme de bien, on mérite louange;
On a des dignitez, des charges, des estats;
Au contraire, sans luy de nous on ne fait cas.

AYMON

Il est vray : mais j'ay veu au temps de ma jeunesse
Qu'on ne se gesnoit tant qu'on fait pour la richesse.
Alors, vrayment alors, on ne prisoit sinon
Ceux qui s'estoyent acquis un vertueux renom,
Qui estoyent généreux, qui monstroyent leur vaillance
A combatre à l'espée, à combatre à la lance.
On n'estoit de richesse, ains de l'honneur épris.
Ceux qui se marioyent ne regardoyent au prix.

BÉATRIX

Le bon temps que c'estoit !

AYMON

Léon le représente,
Qui pour la seule amour recherche Bradamante.

BÉATRIX

Voire, mais j'ay grand peur qu'elle ne l'aime pas.

AYMON

Pourquoy ? qui la mouvroit ? est-il de lieu trop bas ?
N'est-il jeune et gaillard ? n'est-il beau personnage ?
Il faut qu'il soit vaillant et d'un brave courage,
Aux combats résolu, d'estre avecque danger
Venu du bord grégeois sur ce bord estranger,
Ne craignant d'esprouver son adresse guerrière
Avecques Bradamante aux armes singulière.

BÉATRIX

Il est vray : mais pourtant ne sçavez-vous pas bien
Que Roger est son âme, et sa vie et son bien ?
Qu'elle n'aime que luy ; que pour n'estre contreinte
D'estre par mariage à un autre conjointe,
Elle a faict tout exprès par le monde sçavoir
Que quiconque voudra pour espouse l'avoir

Doit la combatre armée : estimant qu'il n'est homme
Dans l'empire de Grèce et l'empire de Romme,
Fors son vaillant Roger, qui ne doive mourir,
Si avecques le fer il la veut conquérir ?
Or j'aurois grand douleur que ce généreux prince
Venu pour son amour de lointaine province,
Sa vie avanturast, ses forces ne sçachant,
En la voulant combattre avec le fer trenchant :
Qu'au lieu d'une maistresse il trouvast la mort dure,
Et que son lict nopçal fust une sépulture.
Ce seroit grand pitié !

AYMON

Je ne veux point cela.

BÉATRIX

Il ne sçauroit l'avoir sans ceste espreuve-là.

AYMON

Pourquoy ne sçauroit-il ? ne le puis-je pas faire ?

BÉATRIX

Non, pource que du roy l'ordonnance est contraire.

AYMON

Le roy ne l'entend pas ; je l'iray supplier
De révoquer la loy qu'il a fait publier.

BÉATRIX

C'est chose malaisée ; un prince ne viole
Les Édicts qu'il a faits ; il maintient sa parole.

AYMON

Voire en chose publique, et qui est de grand poix.
Mais en chose privée, on change quelquefois.

Charles luy a permis ce combat dommageable,
Estimant pour le seur que je l'eusse agréable.
Autrement ne l'eust fait, sçachant bien le pouvoir
Que dessur ses enfans un père doit avoir.

BÉATRIX

Encore, mon ami, faudroit premier entendre
Si le party luy plaist, que de rien entreprendre :
Car je crains que Roger soit en son cœur encré.

AYMON

Veut-elle ce Roger avoir contre mon gré?

BÉATRIX

Je pense que nenny; elle est trop bien nourrie.

AYMON

Si elle l'avoit faict?

BÉATRIX

J'en serois bien marrie.

AYMON

Il luy faut des amours; il luy faut des mignons;
Il faut qu'à ses plaisirs nos vouloirs contraignons.
Quel abus, quel désordre!

BÉATRIX

Et qu'y sçauriez-vous faire?
C'est jeunesse.

AYMON

C'est mon [129] : un aage volontaire.

BÉATRIX

Si ne devons-nous pas contraindre son désir.

AYMON

Si ne doit-elle pas en faire à son plaisir.

BÉATRIX

La voudriez-vous forcer en un si libre affaire ?

AYMON

Elle doit approuver ce qui plaist à son père.

BÉATRIX

L'amour ne se gouverne à l'appétit d'autruy.

AYMON

L'on ne peut gouverner les enfans d'aujourdhuy.

BÉATRIX

S'il n'y a de l'amour, ils n'auront point de joye.

AYMON

L'amour sous le devoir des mariages ploye.

BÉATRIX

Rien n'y est si requis que leur contentement.

AYMON

Rien n'y est si requis que mon consentement.

BÉATRIX

Je ne veux contester : mais pourtant, je puis dire
Que trop vous ne devez son amour contredire.
J'aimerois mieux qu'elle eust un simple chevalier
Qui fust selon son cœur, que de la marier
Contrainte à ce monarque, encor qu'en sa puissance
Il eust l'empire grec et l'empire de France.
Je vay parler à elle, et feray, si je puis,

Qu'elle me tirera des peines où je suis,
Se dépestrant le cœur des laqs d'une amour fole,
Pour libre aimer Léon, que son amour affole.
Dieu me soit favorable, et me face tant d'heur
Que je la puisse induire à changer son ardeur !
Mais, las ! voylà mon fils, honneur de nostre race,
L'invincible Renaud, des guerriers l'outrepasse !
Il va trouver Aymon : las ! pauvrette, je crains
Qu'il ait autre dessein que ne sont nos desseins.
Il aime ce Roger. Que maudite soit l'heure,
Avolé que tu vis ceste belle demeure :
Je serois trop heureuse, et ores le soleil
Ne verroit rien qui fust à mon aise pareil,
Sans toy, sans toy, Roger, qui fraudes mon attente,
Privant du sceptre grec ma fille Bradamante.

SCÈNE II

RENAUD [130], AYMON, LA ROQUE

RENAUD

Quoy ? monsieur, voulez-vous forcer une amitié ?
Estes-vous maintenant un père sans pitié,
Qui vueillez Bradamante, une fille si chère,
Bannir loin de vos yeux et des yeux de sa mère,
Pour malgré son vouloir, qu'elle ne peut changer,
La donner pour espouse à ce prince estranger ?
Elle ne l'aime point, et qu'y voudriez-vous faire ?
Vous sçavez que l'amour est tousjours volontaire.
Il ne se peut forcer ; c'est une affection
Qui ne se domte point sinon par fiction.
Le cœur tousjours demeure en sa libre franchise,
Mais le front et la voix bien souvent le desguise.
Ne la contraignez point ; vous seriez à jamais
Fasché de luy voir faire un mesnage mauvais.

AYMON

Qui te fait si hardy de me venir reprendre?
Penses-tu que de toy je vueille conseil prendre?
De quoy t'empesches-tu? me viens-tu raisonner?
Et quoy? qui t'a si bien appris à sermonner?
O le brave cerveau!

RENAUD

Ce que je viens de dire
N'est pas pour vous prescher ny pour vous contredire.

AYMON

Pourquoy donc? qui te meut?

RENAUD

C'est pour vous déclarer
Ce que probablement vous pouvez ignorer.

AYMON

Et quoy?

RENAUD

Que Bradamante ailleurs a sa pensée.

AYMON

Cela ne rompra pas ma promesse passée.

RENAUD

Quoy? l'avez-vous promise?

AYMON

Ouy bien.

RENAUD

Sans son vouloir?
Et s'il est autre?

AYMON

Et puis, le mien doit prévaloir :
Je cognois mieux son bien que non pas elle mesme.

RENAUD

Luy voulez-vous bailler un mari qu'elle n'aime?

AYMON

Pourquoy n'aimeroit-elle un fils d'un empereur,
Qui est jeune et dispost, qui a de la valeur,
Qui est beau, qui est sage, et qui modeste égale
Nostre qualité basse à sa grandeur royale?
Depuis la froide Thrace, estendue en désers,
Il a tant traversé de terres et de mers
Pour avoir son amour, qui pas ne le mérite,
Et qu'il soit mocqué d'elle après telle poursuitte?
Qu'elle ne l'aime point? qu'elle n'en face cas,
Non plus que s'il estoit issu d'un peuple bas?
Elle est par trop ingrate. Une amour avancée
Doit d'une amour pareille estre récompensée.
O siècle dépravé! non, non, Renaut, dy luy
Que je veux et me plaist qu'il l'espouse aujourdhuy
Autrement... Mais, possible, en vain je me colère,
Et peut estre en cela ne me voudroit desplaire
Non plus qu'en autre chose; elle a le naturel
Trop bon pour émouvoir le courroux paternel.

RENAUD

Monsieur, mais voulez-vous que son âme contreinte
D'un lien conjugal soit à un homme estreinte,
Qui luy rebousche au cœur, et qu'en piteux regrets
Elle traîne ses jours sur les rivages grecs?
Voulez-vous que de nuit, quand le sommeil se plonge
Dans les yeux d'un chacun, que la douleur la ronge?
Qu'en pleurs elle se bagne? et n'ose toutefois
Pour librement gémir développer sa voix?

Que si sa longue peine en pesanteur assomme
Son âme allangourée, inaccessible au somme,
Et que de ses bras gours elle touche en dormant
Le corps de son espoux, ainçois de son tourment,
Elle tressaille toute (ainsi qu'une bergère
Qui en son chemin trouve une noire vipère),
Que frayeur elle en ait, et retire soudain
Des membres odieux son imprudente main?
Que quand il la tiendra chèrement embrassée,
Elle se pense alors d'un serpent enlacée,
Tant elle aura d'horreur d'estre serve en ce point
D'un importun mary qu'elle n'aimera point?

AYMON

L'amour tousjours se trouve aux esbats d'hyménée.

RENAUD

L'on voit de maint hymen la couche infortunée.
Quelle future amour pourrez-vous espérer
D'un nopçage forcé? c'est bien s'avanturer,
C'est bien mettre au hasard une jeune pucelle,
C'est bien, hélas! c'est bien ne faire conte d'elle.

AYMON

Sçauroit-on la placer en un plus digne lieu?

RENAUD

Léon ne luy est propre, ores qu'il fust un dieu.

AYMON

Et que luy faut-il donc?

RENAUD

Un mari qui luy plaise,
Et avecque lequel elle vive à son aise.

AYMON

Elle est bien délicate en son affection.

RENAUD

En la vostre on ne voit que de l'ambition.

AYMON

Que tu es révérend !

RENAUD

J'ay plus de révérence,
Et Bradamante aussi, que vous de bien-vueillance.

AYMON

Je sçay mieux que vous deux quel espous il luy faut.

RENAUD

Voire pour l'élever, pour la mettre bien haut.
J'aimerois mieux, ma sœur, que la mort violente
Vous eust percé le cœur d'une darde poignante,
Qu'une lance arabesque eust ouvert vostre flanc
Et de vostre poitrine eust espuisé le sang,
Morte sur un guéret estendue en vos armes,
Entre les corps muets d'un millier de gendarmes,
Que de vos durs parens l'outrageuse rigueur
Vous forçast d'un mari qu'abhorre vostre cœur.
Que fussiez-vous plustost une fille champestre,
Conduisant les taureaux, menant les brebis paistre
Par les froideurs d'hyver, par les chaleurs d'esté,
Roulant vos libres jours en libre pauvreté [131] :
Vous seriez plus heureuse, et vostre dure vie
De tant de passions ne seroit poursuivie.
Car rien n'est si cruel que vouloir marier
Ceux qu'un semblable amour ne peut apparier.
Pensez-y bien, monsieur : c'est un fait reprochable.
Vous en serez un jour devant Dieu responsable.

AYMON

O le bon sermonneur ! l'Hermite du Rocher [132]
T'a volontiers appris à me venir prescher.

RENAUD

Je ne vous presche point; mais ce dévôt Hermite
Qui au milieu des flots sur une roche habite,
Par lequel fut Sobrin et Olivier guary,
Fut d'advis que Roger de ma sœur fust mary :
Et lors, comme si Dieu par la voix du Prophète
Nous eust dit qu'il voulust ceste chose estre faitte,
Nous l'approuvasmes tous, Roger s'y accorda,
Et sous ceste espérance en France il aborda.
Le voudriez-vous tromper?

AYMON

Arrogant, plein d'audace,
Oses-tu proférer ces mots devant ma face?
Que tu l'as accordée? impudent, eshonté !

RENAUD

Mais cest accord est fait sous vostre volonté.

AYMON

Il ne m'en chaut : et puis, traittes-tu d'alliance
Pour ma fille sans moy? As-tu ceste puissance?

RENAUD

Je sçavois qu'agréable elle auroit le parti.

AYMON

Mais pourquoy n'en estoy-je aussi tost advérti?

RENAUD

Il est encore temps.

AYMON

Ores que j'ay promesse
Avecque Constantin, le monarque de Grèce?

RENAUD

Une telle promesse obliger ne vous peut,
Si ma sœur Bradamante approuver ne la veut.

AYMON

Un enfant doit tousjours obéir à son père.

RENAUD

S'il va de son dommage il ne le doit pas faire.

AYMON

Sur ses enfans un père ha toute authorité.

RENAUD

Quand leur bien il procure et leur utilité.

AYMON

Est-il père si dur qui leur perte pourchasse?

RENAUD

Je croy qu'il n'en est point qui sciemment le face.

AYMON

Qu'est-ce donc que tu dis?

RENAUD

Que vous devez sçavoir
Le vouloir de ma sœur devant que la pourvoir.
Peut estre son désir ne se conforme au vostre :
Vous serez d'un advis qu'elle sera d'un autre,
Que son cœur languira dans les yeux d'un amant

Qui en repoussera tout autre pensement,
Si bien que cest amour occupant sa poitrine,
Il ne faut qu'un second pense y prendre racine.
L'authorité d'un père, et d'un prince, et d'un roy
Ne sçauroit pervertir ceste amoureuse loy.
Ne la forcez donc point, de peur qu'estant forcée
Un espoux ait le corps, un ami la pensée :
Ce qui produit tousjours un enfer de malheurs,
Plein d'angoisse et d'ennuy, de soupirs et de pleurs,
Par qui vostre vieil aage en sa course dernière
Ne verroit qu'à regret la céleste lumière,
Ennuyé de ce monde, au lieu que de vos jours
Les termes nous devons vous faire sembler courts.
Ne la gesnez donc point, ains consacrez sa vie
A Roger, dont elle est et l'amante et l'amie.

AYMON

Plustost l'eau de Dordonne encontre-mont ira,
Le terroir quercinois plustost s'applatira,
Le jour deviendra nuit, et la nuit ténébreuse
Comme un jour de soleil deviendra lumineuse,
Que Roger, ce Roger que j'abhorre sur tous,
Soit tant que je vivray de Bradamante espoux.

RENAUD

Roland et Olivier maintiendront leur promesse
Les armes en la main, contre toute la Grèce.

AYMON

Et moy je maintiendray contre eux et contre toy
Qu'on n'a peu disposer de ma fille sans moy.
Non, non, je ne vous crains; présentez-vous tous quatre;
Je ne veux que moy seul pour vous aller combatre.
Encor que je sois vieil j'ay du cœur ce qu'il faut
Et de la force aussi.

RENAUD

Vous le prenez trop haut

AYMON

Page, ça mon harnois, mon grand cheval de guerre.
Apporte-moy ma lance avec mon cimeterre.
Ha ! ha ! par Dieu, je vous...

RENAUD

Monsieur, vous colérez;
Vous en trouverez mal.

AYMON

Corbieu, vous en mourrez

RENAUD

Ne vous esmouvez point.

LA ROQUE

Le bon homme a courage.

AYMON

Par la mort, j'en feray si horrible carnage
Qu'il en sera parlé.

RENAUD

De quoy vous faschez-vous ?

AYMON

Je n'espargneray rien.

LA ROQUE

Il ru'ra de beaux coups :
Dieu me vueille garder s'il m'atteint d'avanture.

AYMON

Je seray dans le sang jusques à la ceinture.

LA ROQUE

Monsieur, entrons dedans, je crains que vous tombiez :
Vous n'estes pas trop bien asseuré sur vos pieds [133].

AYMON

Ha ! que ne suis-je au temps de ma verte jeunesse,
Quand Mambrin esprouva ma force domteresse,
Que j'occis Clariel, dont les gestes guerriers
Se faisoyent renommer entre les chevaliers;
Que le géant Almont, de qui la teste grosse
Et les membres massifs ressembloyent un colosse,
Abbatu de ma main à terre tomba mort
Et ma gloire engrava dessur l'indique bord !
Vous n'eussiez entrepris ce que vous faites ores,
Combien que je me sens assez robuste encores
Pour vous bien bourrasser.

RENAUD

Nous n'entreprendrons rien,
Et me croyez, Monsieur, que vous ne vueillez bien.

AYMON

Vous ferez sagement : car je perdray la vie
Plustost que malgré moy ma fille l'on marie.

SCÈNE III

BÉATRIX, BRADAMANTE

BÉATRIX

Que vous seriez heureuse ! oncques de nostre sang
Fille n'auroit tenu si honorable rang.
Allez où le soleil au matin luit au monde;
Allez où sommeilleux il se cache dans l'onde;

Allez aux champs rostis d'éternelles ardeurs;
Allez où les Riphez [134] ternissent de froideurs :
Vous ne verrez grandeur vous estre comparée
A l'heureuse grandeur qui vous suit préparée.
Estre femme d'Auguste, et voir sous vostre main
Mouvoir, obéissant, tout l'empire romain !
Marcher grande Déesse entre les tourbes viles
S'entre-estouffans de presse aux trionfes des villes
Pour voir vos majestez, recevoir de vos yeux,
Les soleils de la terre, un rayon gracieux !
Et nous, que la vieillesse à poils grisons manie,
Aurons d'un si grand heur la face rajeunie,
Vous voyant, nostre enfant, une félicité
Qui approche bien près de la divinité.
Le jour éclairera plus luisant sur nos testes,
Le chagrin de nos ans nous tournerons en festes,
Et verrons dans la rue et dans les temples saints
Chacun nous applaudir de la teste et des mains.
Mon Dieu ! ne laissez pas escouler, nonchalante,
Ceste félicité que le ciel vous présente !
L'occasion est chauve, et qui ne la retient,
Tout soudain elle eschape et jamais ne revient.

BRADAMANTE

Las ! Madame, je n'ay d'autre bonheur envie
Que d'estre avecque vous tout le temps de ma vie
Je requiers aux bons dieux de me donner ce poinct,
Que tant que vous vivrez, je ne vous laisse point,
Je ne veux avoir bien, royaume ny empire,
Qui pour le posséder de vos yeux me retire.

BÉATRIX

C'est un bon naturel qui se remarque en vous.
Nous en pouvons, ma fille, autant dire de nous.
Nous n'avons rien si cher, ny mesme la lumière
De nostre beau soleil ne nous est pas si chère

Que vous estes, m'amie : un jour m'est ennuyeux,
Quand un jour je me treuve absente de vos yeux.
Car c'est me séparer moymême de moymême [135]
Que me priver de vous, tant et tant je vous aime.
Mais, mon cœur, cet amour, cet amour-là me fait
Préférer vostre bien à mon propre souhait.
Je veux (que c'est pourtant !) je veux ce qui me fâche,
Et ce que je ne veux, de l'accomplir je tâche :
Ainsi que le nocher qui, de l'onde approchant
Où les Sirènes font l'amorce de leur chant,
Fuit l'abord malheureux du déloyal rivage,
Et le fuyant y court sans crainte du naufrage.
Car je crains de vous perdre, et toutesfois le bien
Qui vous en vient me fait que je l'approuve bien.
Mais que dy-je approuver? que je le vous conseille,
Vous excite au parti d'une ardeur nompareille.
N'y reculez, ma fille; il vous en viendroit mal,
Et Dieu, qui de ses dons vous est si libéral,
S'en pourroit courroucer, si par outrecuidance
Vous alliez dédaigner une telle alliance.

BRADAMANTE

Je sçay combien je suis indigne d'un tel heur.

BÉATRIX

La femme vous serez d'un puissant empereur,
De Charles le compaing : encores Charlemagne
Avec la France n'a qu'un quartier d'Alemagne,
Et les champs milanois, où c'est que Constantin
Tient mille régions de l'empire latin.
Il a la Macédone et la Thrace sujette;
Il commande au Dalmate, au Grégeois, et au Gète.
L'Itale, la Sicile, et les isles qui sont
Depuis nostre Océan jusqu'à la mer du Pont
Révèrent sa puissance, et Neptune en ses ondes
Ne souffre pourmener que ses naves profondes.

Il est maistre d'Asie, et les monts palestins
Et les Phéniciens, de l'Eufrate voisins,
Sont régis de son sceptre : il tient Jérosolyme,
Où Dieu souffrit la mort pour laver nostre crime.

BRADAMANTE

Il est un grand monarque.

BÉATRIX

Il est si grand, que rien
Ne se trouve si grand au globe terrien.
Que sçauriez-vous plus estre ?

BRADAMANTE

Estre je ne demande,
Espousant un mary, plus qu'il ne convient grande.
Aussi on dit souvent que la félicité
D'un mariage gist en juste égalité.
Il n'est, dit le commun, que d'avoir son semblable.

BÉATRIX

Jésus ! il vous recherche autant qu'un plus sortable.
Il vient du bord grégeois sans crainte des dangers
Qu'on trouve à traverser des païs estrangers,
Navré de vostre amour : vos yeux (estrange chose !)
Luy ont vostre beauté dans la poitrine enclose
Sans jamais l'avoir veue. Et qui eust onc pensé
Voir un tison d'amour de si loing élancé ?
Cet amour qui vous suit luy décoche de France
Un garrot, qui le navre au destroit de Bysance :
Il sert une beauté que jamais il ne veit,
Il ne connoist la dame en qui son âme vit.
Enfant vrayment royal, ta nature est gentille
D'aimer si chèrement la vertu d'une fille.
Elle te doit beaucoup : un cœur seroit cruel

Qui ne te voudroit rendre un amour mutuel.
Qu'en dites-vous, mon œil?

BRADAMANTE

Je ne sçaurois que dire.

BÉATRIX

Certe il mérite bien d'avoir ce qu'il désire.

BRADAMANTE

Je le croy bien, madame, et sans l'affection
Que je porte et à vous et à ma nation,
L'incomparable France, il seroit mon image,
S'il est aussi vaillant qu'honneste de courage.

BÉATRIX

Sans la France? et pourquoy? l'Orient volontiers
N'est pas si plantureux comme sont ces quartiers!
C'est le païs d'amour, de douceur, de délices,
De plaisir, d'abondance.

BRADAMANTE

Et de beaucoup de vices.

BÉATRIX

Comme un autre terroir : il n'est moins vertueux
Que ce rude séjour, mais bien plus fructueux.
Seule on ne doit priser la contrée où nous sommes;
Tout ce terrestre rond est le païs des hommes
Comme l'air des oiseaux et des poissons la mer :
Un lieu comme un estuy ne nous doit enfermer.

BRADAMANTE

Mais le païs natal ha ne sçay quelle force,
Et ne sçay quel appas qui les hommes amorce
Et les attire à soy.

BÉATRIX

Tout cela n'y fait rien.
Le païs est par tout où l'on se trouve bien.
La terre est aux mortels une maison commune :
Dieu sème en tous endroits nostre bonne fortune.
Partant cette douceur ne vous doit abuser,
Et vous faire un tel bien sottement refuser.
Quant à moy, s'il vous plaist, je vous seray compagne,
Et lairray volontiers la France et l'Alemagne.
Aymon fera de mesme; ainsi ne plaindrez-vous
De laisser la patrie, estant avecques nous.

BRADAMANTE

Je ne sçay plus que dire; il me faut d'autres ruses;
Elle rabat l'acier de toutes mes excuses.

BÉATRIX

N'ayez peur, mon amour, que sur nos âges vieux
Un voyage si long nous soit laborieux.
N'ayez peur, n'ayez peur qu'il nous ennuye en Grèce :
Nous aurons mille fois plus qu'ici de liesse,
Vous voyant pour mary le fils d'un empereur,
Dont le nom redouté donne au monde terreur.
Vray Dieu ! quel grand plaisir, quelle parfaite joye !
Mais qu'un petit César entre vos bras je voye,
Ou dedans mon giron, qui porte sur le front
Les beaux traits de son père et de ceux de Clairmont !
De qui tout l'Orient festoyra la naissance,
Et qui tout l'Orient remplira d'espérance
De voir un jour la France et l'empire grégeois
Marcher sous l'estendart du monarque françois,
Battre les Sarasins, et avecque l'espée
Déraciner leur nom de la terre occupée !
Ne sera-ce un grand heur que ceste affinité
Porte au peuple chrestien si grande utilité?
S'il ne vous chaut de nous, le public vous esmeuve.

BRADAMANTE

Vous sçavez qu'il convient que sa force il espreuve,
Et que l'accord est tel de ma nopcière loy
Qu'il faut qu'avec l'espée on soit vaincueur de moy.

BÉATRIX

O ma fille, pour Dieu laissez ceste folie.

BRADAMANTE

Il en fault venir là, l'ordonnance nous lie.

BÉATRIX

Cette ordonnance est folle, il la faut révoquer.

BRADAMANTE

Révoquer un édict, c'est du roy se moquer.

BÉATRIX

Aussi n'est-ce que jeu. Qui jamais ouït dire
Que pour se marier il se fallust occire?
Les combats de l'amour ne sont guères sanglans;
Ils se font en champ clos entre des linceulx blancs,
On y est désarmé : car d'Hymen les querelles
Se vuident seulement par armes naturelles.
Non, non, ma fille, non; nous ne souffrirons point
Que ce jeune seigneur vous caresse en ce poinct.
Ce n'est pas le moyen de traiter mariage
Que s'entremassacrer d'un horrible carnage.
Les tigres, les lyons et les sauvages ours
N'exercèrent jamais si cruelles amours.
Aussi voyons-nous bien que l'entreprise est faitte
De ce combat nopcier pour servir de desfaitte
Et frauder nos desseins, voulant par le danger
D'une future mort tout le monde estranger,
Et que Roger tout seul, certain de sa conqueste,
Se vienne présenter à la victoire preste.

O chose vergongneuse ! ô l'impudicité
Des filles de présent ! ô quelle indignité !
Une jeune pucelle estre bien si hardie
De vouloir un espoux prendre à sa fantasie,
Sans respect des parens qui ont l'authorité
De luy bailler party selon sa qualité !
Or allez, courez tost, despouillez toute feinte;
Bannissez toute honte et toute honneste creinte;
Cherchez, suivez, trouvez ce Roger, ce cruel,
Qui vostre pauvre cœur ronge continuel.
Offrez-vous toute à luy, priez-le de vous prendre,
Et faire tant pour nous que d'estre nostre gendre.
O Vierge mère ! où suis-je ? en quel temps vivons-nous ?
Que la mort ne vomist contre moy son courroux
Pour ne voir ce deffame ? Aussi bien après l'heure
De cet espousement il faudra que je meure,
Et qu'Aymon, le pauvre homme, aille conter là bas
Que sa fille impudique a filé son trespas.

BRADAMANTE

Madame, cette ardeur n'est en moy si encrée
Qu'il faille pour aimer que je vous désagrée.

BÉATRIX

Hé ! hé !

BRADAMANTE

Je vous supply, n'ayez pas cette peur.

BÉATRIX

Hé ! hé ! hé !

BRADAMANTE

Car plustost je m'ouvriray le cœur,
Plustost de mille morts sera ma vie esteinte,
Qu'à mon honneur je donne une honteuse atteinte.

L'amitié que je porte aux vertus de Roger
Ne fera, si Dieu plaist, vos vieux ans abréger.
Je l'aime, il est certain, autant que sa vaillance
Peut d'une chaste fille avoir de bien-vueillance :
Mais non que pour son bien ny pour le mien auss
Je vous vueille jamais donner aucun souci.
D'un austère couvent je vay religieuse
Amortir le flambeau de mon âme amoureuse,
En prières et vœux passant mes tristes jours,
En paissant mon esprit de célestes discours.

BÉATRIX

Comment, religieuse? estes-vous bien si folle
De m'avoir voulu dire une telle parolle?

BRADAMANTE

J'y seray, s'il vous plaist, puis que j'en ay fait vœu.

BÉATRIX

Vous ne sçauriez vouer, ce pouvoir nous est deu.

BRADAMANTE

L'on ne peut empescher qu'à Dieu l'on se dédie.

BÉATRIX

Cette dévotion seroit tost rafroidie.

BRADAMANTE

Non sera : ce désir jà de long temps m'a pris
La vie me desplaist, j'ay le monde à mespris.

BÉATRIX

Quoy? parlez-vous à bon?

BRADAMANTE

C'est chose sérieuse.

BÉATRIX

Comment, de vous aller rendre religieuse ?

BRADAMANTE

D'y aller dès demain : le plustost vaut le mieux.

BÉATRIX

Non ferez, si Dieu plaist.

BRADAMANTE

Le temps m'est ennuyeux.

BÉATRIX

Comment, ma chère vie, auriez-vous bien en l'âme
Ce triste pensement, qui jà le cœur m'entame ?

BRADAMANTE

Je seray bien heureuse en un si digne lieu,
Où je m'emploiray toute au service de Dieu.

BÉATRIX

Plustost présentement puissé-je tomber morte,
Que vivante, ô m'amour, je vous perde en la sorte !
Ne vous auroy-je point en mes propos despleu ?
N'auroy-je imprudemment vostre courroux esmeu ?
Vous ay-je esté trop rude ? Hélas ! n'y prenez garde,
Ne vous en faschez point, j'ay failli par mégarde.
Plustost ayez Roger, allez-le poursuivant,
Que vous enfermer vive aux cloistres d'un couvent.

BRADAMANTE

Je ne veux espouser homme qui ne vous plaise.

BÉATRIX

Mon Dieu ! ne craignez point, j'en seray bien fort aise !
Aymon le voudra bien. Je m'en vay le trouver

Pour l'induire à vouloir cet accord approuver.
Las ! ne pleurez donc point; sérénez vostre face;
Essuyez-vous les yeux et leur rendez leur grâce;
Vous me faites mourir de vous voir souspirer.
Hé ! Dieu ! qu'un enfant peut nos esprits martyrer !

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON, ROGER

LÉON

Si par vostre valeur qui n'a point de pareille,
Bradamante j'acquiers, du monde la merveille,
Que j'en recevray d'aise, et que j'auray d'honneur !
O que je vous seray tenu d'un si grand heur !

ROGER

Ah ! quel malheur me suit ! méchante destinée !

LÉON

Mon âme à la servir est si fort obstinée,
A l'aimer, l'adorer, qu'en moy plus je ne vy;
Je ne vy qu'en ses yeux, que jamais je ne vey.
Une heure m'est un siècle, un jour mille ans me dure,
Que je ne suis l'object de si belle figure.

ROGER

Hélas ! pauvre Roger, qu'extrême est ton malheur !

LÉON

Que n'est à mon amour égale ma valeur,
Pour mériter sa grâce ! ô Nature fautière,
Indigne tu m'as fait de cette âme empérière !
Je ne me suis pas bon, je connois mon défaut;
De la main d'un plus digne accommoder me faut.
Pourquoy me connoissant me suis-je laissé prendre
Aux rets d'une beauté que je ne puis prétendre ?
Amour est bien aveugle, aveugle il est vrayment,
De nous contraindre aimer si dissemblablement.
Las ! frère, c'est de vous qu'elle deust estre dame.

ROGER

Ha ! propos douloureux qui me torturent l'âme !
Ma force s'affoiblist; frissonner je me voy;
Mon sang et sens se trouble et ne suis plus à moy.

LÉON

Quoy ? vous sentez-vous mal ? la couleur vous abaisse.

ROGER

Vos langoureux discours me plongent en tristesse.

LÉON

Ha ! là ! mon bon ami, c'est de franche amitié
Que vous avez ainsi de mes tourmens pitié.
Prenons bon cœur tous deux, car aujourdhuy j'espère
Recevoir beaucoup d'heur.

ROGER

Moy beaucoup de misère.

LÉON

Je seray de ma Dame aujourdhuy le vaincueur,
Et tenu d'un chacun pour brave belliqueur

Par vostre vaillantise : or' qu'il soit déshonneste
De se vouloir parer d'une faulse conqueste.

ROGER

Ma vie est toute vostre; elle fust aux enfers
Si, prompt, vous ne m'eussiez tiré d'entre les fers.
Quand au fond d'une tour vostre tante inhumaine
Me détint pour souffrir une cruelle peine,
Vostre âme pitoyable eslargir me voulut.
Vous me fustes alors ma vie et mon salut [136].
Faites-en vostre propre; elle vous est acquise.
Ne craignez le hasard d'une dure entreprise :
Pour vous je graviray sur les rochers moussus,
Et plongeray mon chef dedans les flots bossus;
J'iray nu de poitrine à travers mille picques,
A travers les lyons et les ourses libyques.
Je ne vy que pour vous, et desjà m'est à tard
Que je n'entre pour vous en quelque bon hasard.
J'iray quand vous plaira sous vos armes combatre
La guerrière beauté que vostre âme idolâtre.

LÉON

Mon frère, ô que le jour bien-heureux m'éclaira,
Quand des seps outrageux ma main vous retira.
Nulle chose m'esmeut à ce plaisir vous faire,
Sinon vostre vertu, qui nous estoit contraire.
C'est un estrange cas : le dommage que fist
Vostre extrême valeur, quand elle nous desfist,
M'engrava dedans l'âme une amitié soudaine,
Au lieu de vous porter une implacable haine.
Mais vrayment vostre cœur en est bien desgagé.
Je vous suis maintenant beaucoup plus obligé.
Par vous j'auray le bien qui d'amour me consomme.

ROGER

Et moy le plus grief mal que jamais souffrit homme.

LÉON

Je vay voir l'empereur...

ROGER

Le cœur au sein me bat.

LÉON

Pour entendre le temps et le lieu du combat :
Demeurez en la tente.

ROGER

Allez à la bonne heure.

LÉON

Je reviendray bien tost.

ROGER

Faites peu de demeure.
Astres qui conduisez la torche de nos jours,
Tournants sous le mouvoir de vos célestes cours
Abrégez ma détresse, accourcissant ma vie,
Trop long temps jusqu'ici des malheurs poursuivie.
L'espoir ne flate plus ma douteuse raison.
Je n'ay plus qu'espérer, je suis sans guarison.
Quel estrange destin ! ô ciel, je vous appelle,
Soyez tesmoing, ô ciel, de ma peine cruelle :
Il me fault despouiller moymesme de mon bien,
Délivrer à un autre un amour qui est mien,
En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
M'enfiellant l'estomach d'une amère tristesse [137].
O des pauvres mortels avantureux desseins !
O attente trompeuse ! ô longs voyages vains !
O nuisible entreprise ! hélas ! pour me desfaire
Des brigues de Léon, mon rival adversaire
Que j'avois en horreur, je fus n'aguère exprès
Jusqu'aux murs de Belgrade ou campageoyent les Grecs,

Pour rompre son armée, en combatant l'occire
Avec son père Auguste, et conquester l'empire.
Mais quoy? de ce haineur l'amitié me sauva.
Celuy que j'offensois à mon bien se trouva.
Je le cherchois à mort, il me donna la vie.
J'estois jaloux de luy, je luy livre m'amie.
L'eussé-je refusé, d'un tel bien-faict ingrat,
Me priant d'esprouver Bradamante au combat?
M'en fussé-je excusé? luy fussé-je allé dire
Que j'avois nom Roger, que j'allois pour l'occire?
Hélas! non. Mais quoy donc? Las! je ne sçay; je suis
En une mer de maux, en un gouffre d'ennuis.

SCÈNE II

BRADAMANTE

Et quoy, Roger? tousjours languiray-je de peine?
Sera tousjours, Roger, mon espérance vaine?
Où estes-vous, mon cœur? quelle terre vous tient,
Quelle mer, quel rivage ha ce qui m'appartient?
Entendez mes soupirs, Roger, oyez mes plaintes;
Voyez mes yeux lavez en tant de larmes saintes.
O Roger, mon Roger, vous me cachez le jour,
Quand vostre œil, mon soleil, ne luist en ceste cour.
Comme un rocher privé de ses roses vermeilles,
Un pré de sa verdure, un taillis de ses fueilles,
Un ruisseau de son onde, un champ de ses épis,
Telle je suis sans vous, telle et encore pis.
Quelque nouvelle amour (ce que Dieu ne permette)
Vous eschauferoit point d'une flamme secrette?
Quelque face angélique auroit point engravé
Ses traits dans vostre cœur de ses yeux esclavé?
Hé, Dieu! que sçay-je? hélas! si d'Aymon la rudesse
Vous a désespéré de m'avoir pour maistresse,

Que pour vous arracher cet amour ennuyeux
Vous soyez pour jamais esloigné de mes yeux !
Vous ne l'avez pas fait, vostre âme est trop constante;
Vous ne sçauriez aimer autre que Bradamante.
Retournez donc, mon cœur, las ! revenez à moy;
Je ne sçaurois durer si vos yeux je ne voy.
Je ressemble à celuy qui, de son or avare,
Ne l'esloigne de peur qu'un larron s'en empare,
Tousjours le voudroit voir, l'avoir à son costé,
Craignant incessamment qu'il ne luy soit osté.
Retournez donc, mon cœur, ostez-moy cette crainte :
Las ! vostre seule absence est cause de ma plainte !
Comme, quand le soleil cache au soir sa clairté,
Vient la palle frayeur avec l'obscurité,
Mais si tost qu'apparoist sa rayonnante face,
La nuit sombre nous laisse, et la crainte se passe;
Ainsi sans mon Roger je suis tousjours en peur,
Mais quand il est présent, elle sort de mon cœur.
Comme durant l'hyver, quand le soleil s'absente,
Que nos jours sont plus courts, sa torche moins ardente;
Viennent les Aquilons dans le ciel tempester,
On voit sur les rochers les neiges s'afester,
Les glaces et frimas rendre la terre dure,
Le bois rester sans fueille et le pré sans verdure :
Ainsi quand vous, Roger, vous absentez de moy,
Je suis en un hyver de tristesse et d'esmoy.
Retournez donc, Roger, revenez, ma lumière,
Las ! et me ramenez la saison printanière.
Tout me desplaist sans vous, le jour m'est une nuit;
Tout plaisir m'abandonne, et tout chagrin me suit :
Je vis impatiente, et si guère demeure
Vostre œil à me revoir, il faudra que je meure,
Que je meure d'angoisse, et qu'au lieu du flambeau
De nostre heureux hymen, vous trouvez mon tombeau [138].

SCÈNE III

LÉON, CHARLEMAGNE

LÉON

Sire, ce m'est grand heur qu'au théâtre du monde,
Ici, dans vostre France, en chevaliers féconde
Et féconde en vertus, vos yeux j'aye ce jour
Tesmoins de ma prouesse et de ma ferme amour,
Et que vostre bonté pour fruit de ma victoire
Me face recevoir du bien et de la gloire.
Bradamante est mon âme, et ne crains de mourir,
Si mourir me convient en voulant l'acquérir.
Mais j'espère (et le ciel ceste faveur me face)
Qu'avecques de l'honneur je conquerray sa grâce.
Quoy que soit, je luy veux ma vie avanturer,
Et l'avoir pour maistresse ou la mort endurer.
Je pry' vostre bonté que promesse on me tienne,
Et qu'ayant la victoire elle demeure mienne.
Vous n'auriez point d'honneur qu'on me vint décevoir
Et qu'on m'ostast, vainqueur, ce que je deusse avoir.

CHARLEMAGNE

N'ayez doute, mon fils; n'ayez point cette crainte.
Ma parole est toujours inviolable et sainte.
Si Bradamante en force au combat vous passez,
Vos pas ne seront point ingratement tracez.
Vous l'aurez pour espouse avec la gloire acquise
D'avoir fait preuve icy de vostre vaillantise.
Allez à la bonne heure et ne vous espargnez.
Montrez-vous digne d'elle et son amour gaignez.
La lice est toute preste, allez en vostre tente
Endosser le harnois; j'apperçoy Bradamante.

SCÈNE IV

BRADAMANTE, HIPPALQUE, CHARLEMAGNE

BRADAMANTE

Hippalque, mon amour, que feray-je? tu vois
Que j'aime un arrogant qui est sourd à ma vois,
Qui se rit des langueurs dont sa beauté me lime,
Qui n'a que sa valeur et sa force en estime.
Las! pauvrette!

CHARLEMAGNE

Ma fille, il vous faut apprester.
Léon veut par le fer vostre amour conquester.
Il s'offre à la bataille avecques la cuirace,
Le brassart, le bouclier, l'armet, la coutelace.
Il ne tardera guère; allez, dépeschez-vous.
Je désire beaucoup que l'ayez pour espoux.

BRADAMANTE

Sire, par vostre loy je ne seray tenue
De prendre aucun mary qui ne m'aura vaincue.

CHARLEMAGNE

Je ne l'entens qu'ainsi, telle est ma volonté.

BRADAMANTE

J'espère qu'il sera de ma main surmonté.

HIPPALQUE

Il n'est venu si loin de la mer thracienne
Sans avoir balancé vostre force à la sienne.

BRADAMANTE

Ce débile Grégeois, ce jeune efféminé ?

HIPPALQUE

Voyez combien il est à combatre obstiné.

BRADAMANTE

Il se pense assez fort pour vaincre une pucelle.

HIPPALQUE

Pucelle qui a peu d'hommes pareils à elle.

BRADAMANTE

Il a sous cest espoir son voyage entrepris.

HIPPALQUE

S'il n'a point d'autre attente, il n'aura pas le prix.

BRADAMANTE

Plustost palle à ses pieds je resteray sans âme,
Qu'autre que mon Roger m'ait jamais pour sa femme.
Est l'empire grégeois de beautez despourveu ?
Pourquoy me poursuit-il ? je ne l'ay jamais veu.
Veut-il avoir de force en son lict une amie ?
Ne sçait-il pas assez que Roger est ma vie,
Que je n'aime que luy ? Pourquoy vient-il tenter
Le désir de mon père, et ses sceptres vanter ?
Ce n'est rien de grandeurs, de royaumes, d'empires,
De havres et de ports, de flottes, de navires,
Si l'amour nous bourrelle. Et vaudroit mieux cent fois
Mener paistre, bergère, un troupeau par les bois,
Contente en son amour, qu'emperière du monde
Régir sans son amy toute la terre ronde.

HIPPALQUE

Mais pensons à combatre. Il est temps d'aviser
De vestir le harnois et l'espée aiguiser,
Puis que Léon est prest, que la lice est ouverte,
Et la place de peuple autour du champ couverte.

BRADAMANTE

Je seray tost armée, et preste de ranger
Avec le fer luisant ce fascheux estranger.

SCÈNE V

ROGER, *sous les armes de Léon*

O Dieu ! jusques à quand ardra sur moy ton ire ?
Jusqu'à quand languiray-je en ce cruel martyre ?
Jusqu'à quand ma pauvre âme habitera ce corps ?
Quand seray-je insensible en la plaine des morts ?
Qui suis-je ? où suis-je ? où vay-je ? O dure destinée !
O fatale misère à me nuire obstinée !
Quel harnois est-ce cy ? contre qui l'ay-je pris ?
Quel combat ay-je à faire ? Hé ! Dieu, qu'ay-je entrepris !
Veillé-je ou si je dors ! sont ce point des allarmes
De l'enchanteur Atlant, ou d'Alcine les charmes ?
Me voici desguisé, mais c'est pour me tromper.
Je porte un coutelas, mais c'est pour m'en frapper.
J'entre dans le combat pour me vaincre moymesme.
Le prix de ma victoire est ma despouille mesme.
Qui veit onc tel malheur ? Léon triomphera
De Roger, et Roger sa victoire acquerra :
Je suis ore Léon et Roger tout ensemble.
Chose estrange ! un contraire au contraire s'assemble.
Qu'il m'eust bien mieux valu souffrir l'affliction
D'où Léon me tira, que cette passion !
Hélas ! je suis entré d'un mal en un martyre !

De tous aspres tourmens mon tourment est le pire.
A mon sort les Enfers de semblable n'ont rien :
Ils ont divers tourmens, mais moy je suis le mien,
Moymesme me punis, moymesme me bourrelle;
Je suis mon punisseur et ma peine cruelle;
Je me suis ma Mégère et mes noirs coulevreaux,
Mes cordes et mes fers, mes fouets et mes flambeaux.
O piteux infortune ! Ay-je esté si mal sage,
Si privé de bon sens que jurer mon dommage?
Que promettre à Léon de luy livrer mon cœur,
Et d'estre de moymesme à son profit vaincueur?
Encor si à moy seul je faisois cet outrage.
Mais Bradamante, hélas ! le souffre davantage.
Il faut n'en faire rien. Mais quoy? tu l'as promis.
C'est tout un; ne m'en chaut : il n'estoit pas permis.
Si ma promesse estoit de faire à Dieu la guerre,
A mon père, à ma race, à ma natale terre,
La devroy-je tenir? non, non, seroit mal fait.
De promesse méchante est très méchant l'effet.
Voire, mais tu luy es attenu de ta vie.
Las ! de ma vie, ouy bien, mais non pas de m'amie.
Il est venu de Grèce en France sous ta foy.
S'est offert au combat se faisant fort de toy;
Tout son honneur y pend; il n'est pas raisonnable
De luy faulser promesse estant son redevable.
Allons donc, de par Dieu, puis que j'y suis tenu.
Combatons l'estomach, le col ou le flanc nu,
Pour mourir de la main de celle que j'offense.
Je recevray la peine en commettant l'offense.
Je ne puis mieux mourir, puis qu'il faut que ce jour
M'arrache par ma faute et la vie et l'amour.
Mais d'ailleurs je faudrois, car de ma foy promise
Je ne m'acquitte point combattant par feintise :
Puis l'ennuy de la vierge en deviendroit plus grand
Et se tueroit possible avec le mesme brand.
Quoy donc? l'offenseray-je? hélas ! je n'ay pas garde !

Je me mettroy l'espée au cœur jusqu'à la garde
Si je voyoy rougir sur son estomac blanc
Ou dessur son armeure une goute de sang.
Je ne veux que parer aux coups de son espée,
Sans qu'elle soit au vif de la mienne frapée [139].

SCÈNE VI

BRADAMANTE

Si je le puis atteindre avec le coutelas,
Je l'envoiray chercher une femme là-bas.
Ce mignon, ce beau fils, qui n'a bougé de Grèce,
Et qui ne feit jamais preuve de sa prouesse,
N'a couru la fortune et ne s'est hasardé,
Mais s'est tousjours le corps sans mal contregardé,
Contant de son beau nom, et ores vient en France
Faire monstre à nos yeux de sa magnificence.
Aux François ne se voit un teint si délicat,
Mais une main robuste endurcie au combat.
La sueur du harnois est nostre commun baume.
Les combats, les assauts sont l'esbat du royaume.
Les cuiraces d'acier, les armets bien fourbis,
Les brassarts, les cuissots sont nos riches habits.
Nos licts sont une tente, et souvent la voûture
De ce grand ciel courbé nous sert de couverture.
Nostre âme est courageuse, et ne craint nul effort.
Nous ne prisons rien tant qu'une honorable mort,
Et nous, filles, n'avons nos poitrines éprises
Des yeux de nos amants, mais de leurs vaillantises.
Or vienne ce musqué, qui ne feit jamais rien
Et qui n'est renommé que pour l'empire sien :
A son dam apprendra qu'il n'est point de vaillance
Qu'on doive comparer à la valeur de France [140],
Et qu'acquérir ne faut par importunité,
D'une fille l'amour qu'on n'a point mérité.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LA MONTAGNE, AYMON, BÉATRIX

LA MONTAGNE

Qui eust jamais pensé que ce prince de Grèce
Eust en luy tant de cœur, tant de force et d'adresse,
Veu qu'il n'estoit cogneu des Paladins françois,
Et qu'on prise assez peu les armes des Grégeois?
Toutefois il est brave et vaillant au possible.
Son âme est généreuse et sa force invincible.

AYMON

Que dit ce gentilhomme?

LA MONTAGNE

Il est César de nom,
Mais il l'est maintenant de faict et de renom.

AYMON

C'est de Léon qu'il parle, escoutons-le un peu dire.

LA MONTAGNE

Chacun luy fait honneur, tout le monde l'admire.

AYMON

Il a doncques vaincu; nous voylà hors d'ennuy.

LA MONTAGNE

Certe il est digne d'elle autant qu'elle de luy [141].

BÉATRIX

Arraisonnons-le un peu.

AYMON

J'en ay fort grand' envie.
Et quoy? nostre bataille est-elle jà finie?

LA MONTAGNE

C'en est fait.

AYMON

Et qui gaigne?

LA MONTAGNE

Ils ont égal honneur.

AYMON

Égal? comment celà?

LA MONTAGNE

Mais Léon est vaincueur.

AYMON

Ha! que j'en ay de joye!

BÉATRIX

Et moy, que j'en suis aise!

AYMON

Je ne sçaurois ouïr chose qui tant me plaise!
Mais, de grâce, contez comme tout s'est passé.

LA MONTAGNE

Autour du camp estoit tout le peuple amassé,
Et Charles devisoit avec les preux de France,
Quand les deux champions, après la révérence,
Se plantent opposez l'un à l'autre, aux deux bouts,

L'un attisé d'amour et l'autre de courroux.
Un pennache ondoyoit sur leurs brillantes armes.
Chacun prisoit le port de ce pair de gensdarmes,
Leur démarche et leur grâce : ils sembloyent deux soleils,
Ils paroissoyent en force et prouesse pareils.
Ils firent quelque pause aux portes des barrières,
S'entrœilladant l'un l'autre au travers des visières :
Et ressembloit la vierge, au mouvoir de son corps [142],
Un généreux cheval qu'on retient par le mors,
Trop ardant de la course, et qui, l'oreille droite,
La narine tendue et la bouche mouète,
Frappe du pié la terre, et marchant çà et là,
Monstre l'impatience et la fureur qu'il a.
La voix ne fut si tost de la trompette ouye,
Que l'espée en la main elle court resjouye
Contre son adversaire, et semble à l'approcher
D'une tourmente esmeue encontre un grand rocher.
L'autre marche à grands pas, et, plus grave, ne montre
Avoir tant de fureur qu'elle à ce dur rencontre :
Il saque au poing l'espée, et destourne et soustient
Les grands coups qu'elle rue, et ferme se maintient.
Comme une forte tour sur le rivage assise,
Par les vagues battue et par la froide bise,
Ne s'en esbranle point, dure contre l'effort
De l'orage qui bruit et tempeste si fort,
Ainsi luy sans ployer sous l'ardente furie
Et les aspres assauts de sa douce ennemie,
Qui chamaille sans cesse, ores haut, ores bas,
Par le chef, par le col, par les flancs, par les bras,
Ne s'esmeut de la charge, ains s'avance, ou se tourne,
Ou recule en arrière, et le malheur destourne.
Il s'arreste par fois, et par fois s'avançant,
De la main et du pié se va comme élançant,
Puis soudain se retire, et jette la rudache
Au devant de l'espée et rend le coup plus lasche.
Il tire peu souvent, et encores ses coups,

Comme en feinte tirez, sont débiles et mous.
Il prend garde à frapper où sa dextre ne nuise,
Et là par grande addresse à tous les coups il vise :
Mais elle s'en courrouce, et ce courtois devoir
Fait redoubler sa haine, ainsi qu'il semble à voir.
Tantost fiert du trenchant, et tantost de la pointe;
Elle cherche où l'armure est à l'armure jointe;
Elle voltige, et tourne incessament la main,
Le sonde en tous endroits, mais son labeur est vain.
Comme un qui pour forcer une ville travaille,
Ceinte de grands fossez et d'espaisse muraille
De toutes parts flanquée, ore fait son effort
Contre un gros boulevard ou contre un autre fort,
Ore bat une tour, ore assaut une porte,
Ore donne escalade à la muraille forte,
S'attaque à tous endroits, en vain essaye tout :
Il y perd ses soldats et n'en vient point à bout.
La vierge ainsi se peine, et tant moins elle espère
Vaincre son ennemi, d'autant plus se colère,
D'autant plus fait d'effort : le feu sort de ses coups,
Et ne sçauroit briser mailles, lames, ne clous.
En fin elle se lasse, et halette de peine;
Elle fond en sueur et se met hors d'haleine;
La main luy devient foible, et ne peut plus tenir
L'indigne coutelace et l'escu soutenir.
La force luy défaut : mais la colère aigue,
La honte et le despit de se trouver vaincue
Luy renfle le courage : et laschant le pavois,
Prend à deux mains l'espée, et bat sur le harnois
Comme sur une enclume au milieu d'une forge,
Où quelque grand Cyclope un corps d'armures forge.
Ses coups drus et pesans passent l'humain pouvoir;
La force luy redouble avec le désespoir;
D'ahan elle se courbe, et semble avoir envie
De perdre en cet effort la victoire et la vie.
Léon, frais et dispos, comme en ayant pitié,

Pour finir ce combat, entrepris d'amitié,
Commence à la presser la suivre, la contraindre,
Feint redoubler ses coups, sans toutefois l'atteindre,
La poursuit, la resserre; il la pousse et la poind,
Et lasse la réduit jusques au dernier point.
Charles fait le signal, et Léon se retire.
Bradamante frémist de dueil, de honte et d'ire.
Le Conseil s'assembla, qui, de Charles requis,
Dit que Léon avoit Bradamante conquis,
Qu'il la devoit avoir pour légitime espouse.

AYMON

Et que dit l'empereur?

LA MONTAGNE

Qu'il entend qu'il l'espouse.

AYMON

O Dieu, que de ta main les faits sont merveilleux!
Tu as ore abatu le cœur des orgueilleux :
Bradamante a trouvé maintenant qui la donte.

BÉATRIX

Elle n'en faisoit cas.

AYMON

Mais elle en avoit honte.
Je vay trouver le roy, pour ensemble adviser
De l'endroit et du jour de les faire espouser.

SCÈNE II

ROGER

Gouffres des creux enfers, ténariens rivages,
Ombres, Larves, Fureurs, Monstres, Démons et Rages,
Arrachez-moy d'ici pour me rouer là-bas.

Tous, tous à moy venez, et me tendez les bras.
Je sens plus de douleurs, je souffre plus de peines
Qu'on n'en sçauroit souffrir sur vos dolentes plaines.
Je suis au désespoir, je suis plein de fureur;
Je ne projette en moy que désastre et qu'horreur.
Je ne veux plus du jour, j'ay sa lampe odieuse;
Je veux chercher des nuits a nuit la plus ombreuse,
Un lieu le plus sauvage et le plus escarté
Qui se trouve sur terre, un rocher déserté,
Solitaire, effroyable, où, sans destourbier d'homme,
Le dueil, l'amour, la rage et la faim me consomme.
Où me puis-je laver de l'horrible forfaict
Que j'ay, monstre exécrable, à ma maistresse faict?
Je l'ay prise de force, et de force ravie
A moy, à son amour et à sa propre vie,
Pour la donner en proye, et en faire seigneur
(Ingrate cruauté!) son principal haineur?
O terre, ouvre ton sein! ô ciel, lasche ton foudre,
Et mon parjure chef broye soudain en poudre!
J'ay ma Dame conquise, et un autre l'aura;
J'ay gaigné la victoire, un autre en bravera.
Ainsi pour vous, taureaux, vous n'escorchez la plaine;
Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine;
Ainsi, mousches, pour vous aux champs vous ne ruchez,
Ainsi pour vous, oiseaux, aux bois vous ne nichez [143].
Ha! regret éternel, crèvecœur, jalousie,
Dont ma détestable âme est justement saisie!
Mourons tost, dépeschons, ne tardons plus ici;
Allons voir des Enfers le royaume noirci;
Je n'ay plus que du mal et des langueurs au monde;
Ce qu'il ha de plaisir à douleur me redonde.
Adieu, cuirace, armet, cuissots, grèves, brassars;
Adieu, rudache, espée, outils sanglans de Mars,
Dont le troyen Hector s'arma jadis en guerre :
Je ne vous verray plus, dévalé sous la terre.
Et vous, Maistresse, adieu; adieu, Maistresse, hélas!

Pardonnez-moy ma coulpe, et n'y repensez pas:
J'ay failli, j'ay forfait, il faut qu'on me punisse.
Je soumets corps et âme à tout aspre supplice.
Je ne refuse rien, pourveu que mon tourment
Tire de vostre cœur tout mescontentement,
Que vous me pardonnez devant que je trespasse,
Si que mourir je puisse en vostre bonne grâce.

SCÈNE III

BRADAMANTE, HIPPALQUE

BRADAMANTE

Ha! fille misérable et regorgeant de maux! [144]
O du Sort outrageux trop outrageux assauts!
O malheureuse vie en misères plongée!
O mon âme, ô mon âme à jamais affligée!
Que feray-je? où iray-je? et que diray-je plus?
Je suis prise à mes rets, je suis prise à ma glus.
Ah! Bradamante où est ta prouesse guerrière?
Où est plus ta vigueur et ta force première?
Bras traistres, traistre acier, et pourquoy n'avez-vous
Poussé dans son gosier la roideur de vos coups?
Une goutte de sang n'est de son corps sortie;
Nulle escaille ne lame est de son lieu partie;
Il n'a point chancelé, ferme comme une tour
Que la mer abayante assaut tout alentour.
Et folle je pensois ne trouver rien sur terre
Que Roger seulement qui me vainquist en guerre :
Toutefois ce Grégeois qui n'est pareil à luy,
Qui n'acquist onc honneur, m'a domtée aujourdhuy.
Las! Roger, où es-tu? où es-tu, ma chère âme?
Où es-tu, mon Roger? en vain je te réclame,
Tu n'entens à mes cris. Es-tu seul des mortels
Qui n'ayes entendu publier mes cartels?

Chacun l'a sceu, Roger : les peuples ibérides,
Les Mores, les Persans, les Gètes, les Colchides,
Et tu l'ignores seul; cela toy seul ne scais,
Qu'espandre pour toy seul par le monde je fais.

HIPPALQUE

Hé ! mon Dieu, que vous sert ceste larmeuse plainte ?
Pourquoy vous gesnez-vous d'une chose contrainte ?
Pourquoy plorez-vous tant ? que souspirez-vous tant ?
Pensez-vous le malheur rompre en vous tourmentant ?

BRADAMANTE

Ma compagne, m'amie, hé ! que j'ay de tristesse !
Le dueil, l'amour, la haine et la crainte m'oppresse.
Je suis au désespoir, au désespoir je suis :
Je n'ay plus que la mort pour borner mes ennuis.

HIPPALQUE

Ne vous désolez point. Il n'y a maladie,
Tant soit elle incurable, où l'on ne remédie :
Il fault prendre courage et tousjours espérer.
Dieu vous peut (s'il luy plaist) de ces malheurs tirer.

BRADAMANTE

Et comment ? quel moyen ? qu'à Léon j'obéisse
Par ses armes vaincue, et sois impératrice ?
Ha ! non ! plustost la mort se coule dans mon sein,
Et plustost me puissé-je enferrer de ma main
Que d'estre oncques à luy : j'en suis là résolue.
Je sçay que d'un chacun j'en seray mal-voulue :
Charles s'en faschera, et mon père sur tous
Vomira contre moy le fiel de son courroux.
Je seray justement inconstante estimée,
Des Grecs et des François impudente nommée ;
Léon j'offenseray : mais tout m'est plus léger
Et de moindre péché que d'offenser Roger.

HIPPALQUE

Je voy Marphise seule, allons par devers elle :
Elle en pourra possible avoir quelque nouvelle.

SCÈNE IV

MARPHISE, BRADAMANTE, HIPPALQUE

MARPHISE

Quelle fureur, mon frère, a vostre esprit espoind
De quitter vostre Dame et ne la revoir point?
D'abandonner la cour et moy vostre germaine,
Me laissant en destresse et Bradamante en peine?
La pauvre Bradamante, ha! que j'en ay pitié!
Jamais ne fut je croy, plus constante amitié.
Las! que sera-ce d'elle? Elle avoit espérance
Qu'au bruit de son cartel vous reviendriez en France;
Un chacun l'estimoit, son père en avoit peur,
Qui a tant ce Léon et son empire au cœur :
Et ores la pauvrette, et mocquée et trompée,
Est la femme du Grec par le droit de l'espée.

BRADAMANTE

Dieu m'en garde, ma sœur, je veux plustost mourir.

MARPHISE

Hélas! que je voudrois vous pouvoir secourir.
Mais quoy? tout est perdu, que sçaurions-nous plus faire?
La peine en est à vous, et la coulpe à mon frère.
Prenez le sort en gré, c'est Dieu qui l'a permis.
Léon vous doit avoir, puis qu'on luy a promis.

BRADAMANTE

Jamais, ma sœur.

MARPHISE

Mais quoy ? seroit-il raisonnable ?

BRADAMANTE

Le soit ou ne le soit, mon cœur est immuable.

MARPHISE

Quelle excuse aurez-vous de ne le faire pas ?

BRADAMANTE

J'auray pour mon excuse un violent trespas.

MARPHISE

Un trespas ! et pourquoy ? n'avancez point vostre heure.

BRADAMANTE

Je mourray, je mourray : je n'ay chose meilleure.

MARPHISE

Et que diroit Roger entendant vostre mort ?

BRADAMANTE

Que morte je seray pour ne luy faire tort.

MARPHISE

Mais il auroit causé vostre mort outrageuse.

BRADAMANTE

Non, ainçois la fortune à mon bien envieuse.

MARPHISE

Il mourroit à l'instant qu'il sçauroit vostre fin.

BRADAMANTE

J'ay peur qu'il soit desjà de la mort le butin.

MARPHISE

Non est pas, si Dieu plaist; il en seroit nouvelle.

BRADAMANTE

S'il vit, il est épris de quelque amour nouvelle.

MARPHISE

N'ayez peur qu'il soit onc d'autre amour retenu.

BRADAMANTE

Qu'au bruit de ce combat n'est-il donques venu?

MARPHISE

Hélas! je n'en sçay rien; j'ay peur qu'il soit malade.

BRADAMANTE

Léon luy auroit bien dressé quelque embuscade,
Comme il est fraudulent, et l'auroit pris, de peur
Qu'il fust à son dommage encontre moy vaincueur.

HIPPALQUE

Je sçay bien un moyen pour brouiller tout l'affaire.

MARPHISE

Et quel? ma grand amie.

BRADAMANTE

Et que faudroit-il faire?

MARPHISE

Je volle toute d'aise.

BRADAMANTE

Hippalque, mon amour.

MARPHISE

Mon cœuret, je te pry, fay nous quelque bon tour.

HIPPALQUE

La fourbe est bien aisée. Il faut que vous, Marphise,
Allez vers l'empereur, et que de galantise
Soustenez qu'on fait tort à vostre frère absent,
Mariant Bradamante et la luy ravissant,
Veu qu'ils ont devant vous par paroles expresses
Fait de s'entre-espouser l'un à l'autre promesses :
Qu'un sceptre ne doit pas la faire varier,
Qu'on ne la sçauroit plus à d'autres marier :
Que si par arrogance elle veut contredire,
Les armes en la main soustiendrez vostre dire.
Bradamante y sera qui, le front abbaissant,
Ira par son maintien vos propos confessant;
Lors Charles et ses Pairs ne voulans faire outrage
A Roger, suspendront ce dernier mariage.
Il viendra ce pendant, ou quelque autre moyen
Se pourra présenter commode à nostre bien.

MARPHISE

J'approuve ce conseil : car si Léon s'y treuve,
Il faudra qu'avec moy par honneur il s'espreuve
Pour défendre sa cause, et j'espère qu'après
Vous n'aurez plus de mal de luy, ny d'autres Grecs.

SCÈNE V

LÉON, CHARLES AYMON, MARPHISE, BÉATRIX

LÉON

Magnanime empereur, dont le nom vénérable
Est aux fiers Sarrasins et aux Turcs redoutable,

Qui le sceptre françois faites craindre par tout
D'un bout de l'univers jusques à l'autre bout,
Et qui ce grand Paris, vostre cité royale,
En majesté rendez aux deux Rommes égale,
Heureuse est vostre France, et moy plein de grand heur
De m'estre ici trouvé pour voir vostre grandeur,
Et d'avoir eu de vous tesmoignage honorable
Au prix de ma valeur, qui vous est redevable.

CHARLES

Mon fils, vostre vertu s'est monstrée à nos yeux
Comme l'alme clairté d'un soleil radieux.
Ma voix ne la sçauroit rendre plus héroïque.
Le tesmoignage est vain en chose si publique.
Vrayment vous méritez d'un Auguste le nom,
Et méritez aussi d'estre gendre d'Aymon,
Bradamante espousant, que vostre vaillantise
Et vostre ferme amour a doublement conquise.

LÉON

Sire, vous plaist-il pas la faire icy venir,
Pour de nostre nopçage ensemble convenir?

CHARLES

Je le veux. Ha! voicy le bon duc de Dordonne,
Noble sang de Clairmont qui vous affectionne;
Vostre race et vaillance il honore : et voici
La duchesse sa femme, et Bradamante aussi.
Vous, Aymon, sçavez bien que le prince de Grèce,
Aussi grand en vertu comme il est en noblesse,
Poursuit vostre alliance, et s'est acquis vaincueur
En publique combat vostre fille, son cœur.
Ore voulez-vous pas vos promesses conclure,
Et déterminer jour pour la nopce future?

AYMON

Ouy, Sire. Je n'ay rien qui me plaise si fort
Que me voir allié d'un prince si accort.
Je me sens bien-heureux, et Bradamante heureuse
D'entrer en une race et noble et valeureuse.

LÉON

Moy plus heureux encor, d'avoir une beauté
Dont mon cœur si long temps idolâtre a esté,
Et qui, vraye Amazone, est aussi belliqueuse
(Rare faveur du ciel) que belle et gracieuse.
Puis elle est d'un estoc d'hommes vaillants et forts,
Les premiers de la terre en martiaus efforts,
De Renauts, de Rolands, les foudres de la guerre,
D'Ogers et d'Oliviers, plus craints que le tonnerre.

CHARLES

Tout l'Orient n'est point en gemmes si fécond
Qu'est en hommes guerriers la race de Clairmont.
Jadis le cheval grec n'eut les entrailles pleines
De tant de bons soldats et de bons capitaines
Que de cette famille il en sort tous les jours,
Indomtez de courage aux belliqueux estours.
La loy de Jésus-Christ par eux est maintenue,
Et la fureur payenne en ses bords retenue,
Comme un torrent enflé, qui par la plaine bruit
Et jà prez et jardins de ses ondes destruit,
Entraîneroit maisons, granges, moulins, estables,
S'il n'estoit arresté par rempars défensables,
Qui rompent sa fureur, et ne permettent pas
Qu'il desborde et s'espande aux endroits les plus bas.

AYMON

C'est par vostre vertu, que cette heureuse France
Sert encor' Jésus-Christ; vous estes sa défense.

CHARLES

La puissance chrestienne accroistra de moitié
Par ce nœu conjugal qui ioint nostre amitié,
Quand l'un et l'autre empire, unissant ses armées,
Guerroyra les payens aux terres idumées,
Ou en la chaude Égypte, en l'Afrique, et aux bords
De l'Espagne indomtée, où j'ay fait tant d'efforts.

BÉATRIX

Mais pensons d'ordonner du jour du mariage,
A fin qu'on se prépare et mette en équipage.

LÉON

Ce ne sera si tost que j'en ay de désir.

AYMON

Sire, il dépend de vous, s'il vous plaist le choisir

CHARLES

Je veux que par tout soit la feste publiée.

MARPHISE

Il n'est pas raisonnable, elle est jà mariée.

AYMON, BÉATRIX

Mariée? et à qui? Elle ne le fut onc;
Jamais n'en fut parlé.

MARPHISE

Elle vous trompe donc.

BÉATRIX

Ma fille mariée?

AYMON

Il n'en fut onc nouvelle.

BÉATRIX

Sans le respect que j'ay !

CHARLES

Que sert ceste querelle ?
Bradamante est présente, il la faut enquérir.

AYMON

Qu'elle disse à qui c'est.

BÉATRIX

Cela me fait mourir.

MARPHISE

C'est à Roger, mon frère.

AYMON, BÉATRIX

O Dieu ! quelle impudence !

CHARLES

Comment le sçavez-vous ?

MARPHISE

Ce fut en ma présence.

BÉATRIX

Ils s'entre-sont promis ?

MARPHISE

Voire avecque serment.

LÉON

J'ay tousjours entendu qu'il estoit son amant.

AYMON, BÉATRIX

O qu'elle est effrontée !

MARPHISE

O fille desloyale !
Et faut-il sous couleur d'une Aigle impériale,
D'un sceptre, d'un tiare ainsi vous oublier ?
O ! que l'ambition fait nos âmes plier !

CHARLES

Mais qu'en dit Bradamante ?

MARPHISE

Et que peut elle dire ?

CHARLES

Levez un peu le front.

AYMON

Ne la croyez pas, Sire.

MARPHISE

Si elle contredit, je la veux desfier :
J'ay les armes au poing pour le vérifier.
S'y offre qui voudra, je soustiens obstinée
Qu'elle s'est pour espouse à mon frère donnée,
Et que l'on ne sçauroit, qui ne luy fera tort,
A d'autres la donner jusqu'à tant qu'il soit mort.

CHARLES

Elle ne respond rien.

MARPHISE

Elle se sent coupable,
Et reconnoist assez mon dire véritable.

AYMON

C'est une pure fraude ourdie encontre moy.
Bradamante à Roger n'a point donné sa foy.
Aussi ne pouvoit elle, estant en ma puissance.

Une telle promesse est de nulle importance.
Puis, où fut-ce? quand fut-ce? estoit-il jà chrestien?
Il n'y a que deux jours qu'il combatoit, payen,
Nos peuples baptisez : or, estant infidelle,
Il ne pouvoit avoir d'alliance avec elle.
C'est abus, c'est abus; jamais n'en fut rien dit :
Au contraire elle-mesme a pratiqué l'édit
Qui a conduit Léon, un si notable prince,
Depuis le bord grégeois jusqu'en cette province,
Pour entrer en bataille : et ore, estant vaincueur,
Qu'on le vienne frauder par un propos mocqueur,
Une baye, un affront, et sur tout que vous, Sire,
Vueillez pour tout cela révoquer vostre dire,
Il est déraisonnable. Il faut que le combat
Faict aux yeux d'un chacun ait vuidé tout débat.

CHARLES

Je ne veux rien résoudre en affaire si grande
Que des gens de conseil advis je ne demande.
Un roy, qui tout balance au poix de l'équité,
Doit juger toute chose avecque meureté.

MARPHISE

Puisque cette pucelle à Roger s'est donnée,
Léon ne peut l'avoir sous un juste hyménée
Tant que Roger vivra. Qu'ils se battent tous deux
A la lance et l'espée, et cil qui vaincra d'eux
Son rival, envoyé là-bas chez Rhadamante,
Ait sans aucun débat l'amour de Bradamante.

AYMON

Ce n'est pas la raison. Léon a combatu;
Son droit suffisamment est par luy débatu.

MARPHISE

Que vous nuist ce combat?

AYMON

Il seroit inutile.
Car vaincueur ou vaincu Roger n'aura ma fille.

LÉON

J'accepte le party. Non, non, ne craignez point;
J'ay pour luy cet estoc, qui tousjours trenche et poind.
Sire, permettez-moy d'entrer encore en lice,
Et que de s'y trouver Roger on advertisse.

CHARLES

Je désire plustost par douceur accorder
Vos différens esmeus que de vous hasarder.
Je ne veux pas vous perdre, estans de tel mérite,
Tous deux braves guerriers et champions d'élite.
Ce seroit grande perte à nostre chrestienté,
Que l'un de vous mourust outre nécessité.

LÉON

Dieu dispose de tout; il donra la victoire
A celuy qu'il voudra, l'autre au Styx ira boire.
Marphise, c'est à vous de faire icy trouver
Vostre Roger, à fin de nous entresprouver.

SCÈNE VI

LÉON, BASILE

LÉON

Quand ce seroit Renaut, quand seroit Roland mesme,
Que le ciel a doué d'une force suprême,
Je l'oserois combatre, ayant ce chevalier,
Qui est plus mille fois que nul autre guerrier.

Il n'a point de pareil : que ce beau Roger vienne,
Et l'espée à la main ses promesses soustienne,
Il luy fera bien tost son ardeur appaiser,
Et au lieu d'une amie une tombe espouser.
Mais voylà pas Basile, honneur de nostre Grèce,
A qui tous mes secrets fidellement j'addresse ?
Basile, mon amy, je me viens d'engager,
De promesse à la cour, de combatre Roger.

BASILE

Roger, ce grand Achille, à qui la France toute
Ne sçauroit opposer paladin qu'il redoute !

LÉON

C'est ce mesme Roger.

BASILE

Il n'est pas à la cour.

LÉON

Sa sœur Marphise y est.

BASILE

Est ce un combat d'amour ?

LÉON

C'est pour ma Bradamante.

BASILE

Et qui vous la querelle ?

LÉON

Marphise pour Roger.

BASILE

Que prétend-il en elle ?

LÉON

Il prétend l'espouser.

BASILE

L'espouser? et comment?

LÉON

Pour luy avoir promis.

BASILE

J'estime qu'elle ment.

LÉON

C'est d'où vient nostre guerre.

BASILE

Et qu'en dit Bradamante?

LÉON

Elle monstre à son geste en estre consentante.

BASILE

Monsieur, laissez-la donc et vous tirez de là.

LÉON

Basile, je ne puis consentir à cela.

BASILE

Quoy? voulez-vous mourir pour une ingrate amie?

LÉON

Je voudrois bien pour elle abandonner la vie.
Je n'entens toutefois combatre contre luy
D'autre sorte que j'ay combatu ce jourdhuy

BASILE

Par la force d'un autre?

LÉON

Ouy bien, de celuy mesme
Qui m'a tantost conquis ceste beauté que j'aime.

BASILE

Il n'est plus avec nous.

LÉON

Et où donc? ô mon Dieu!

BASILE

Il s'en est ore allé.

LÉON

Hélas! et en quel lieu?
Quel chemin a-t-il pris? qui l'a meu de ce faire?

BASILÉ

Il estoit tout chagrin et sembloit se desplaire.

LÉON

Hé! Dieu! je suis perdu! malheureux, qu'ay-je fait?
Me voilà blasonné de mon déloyal fait.
On sçaura mon diffame, et la tourbe accourue
Du peuple autour de moy me hûra par la rue.
Ces chevaliers françois, du monde la terreur,
Qui ont l'honneur si cher, m'auront tous en horreur,
Et ma maistresse mesme (ah! que la terre s'ouvre)
Crèvera de despit. Charles et tout le Louvre
Se riront bien de moy, d'avoir homme peureux
Usurpé le loyer d'un homme valeureux.
Ha! timide poltron, par mon dol je décrie
Moy, mon père, ma race et toute ma patrie!
J'ay promis de combattre en autruy me fiant,
Et du premier succez trop me glorifiant,

Et faudray de promesse, et la cour abusée
Fera de ma vergongne une longue risée.
Ha ! chétif !

BASILE

Mais tandis qu'ici vous souspirez,
Au lieu de vous guarir vostre mal empirez.
Ne perdons point de temps, ains suyvons-le à la tracc,
Et le cherchons par tout courans de place en place.

ACTE V

SCÈNE PREMIERE

LÉON, ROGER [145]

LÉON

Dea [146], mon frère, et pourquoy ne me l'aviez-vous dit?
Pensiez-vous qu'en cela je vous eusse desdit?
Que j'eusse voulu perdre, après un tel mérite,
Le meilleur chevalier qui sur la terre habite?
Vous m'avez fait grand tort de douter de ma foy,
Et d'avoir eu besoin de ce qui est à moy.

ROGER

Invincible César, je n'eusse osé vous dire
La cause de mon dueil et de mon long martyre.
Las ! vous eussé-je dit que j'avoy nom Roger,
Que j'estoy là venu pour vous endommager?
Que j'estoy le souci de vostre belle Dame,
Brûlé du mesme feu qui consomme vostre âme?

LÉON

Je fus de vostre amour si ardemment épris
Pour vos faits valeureux, que quand vous fustes pris,
Si j'eusse eu de vostre estre et dessein connoissance,
Je ne vous eusse moins porté de bien-vueillance.
Mais depuis que privant vostre cœur de son bien
Au prix de vostre vie avez basti le mien,
Vous ne deviez douter que mon âme obligée
Ne fust de vostre mort durement affligée,
Et que plustost qu'en estre autheur, j'eusse quitté
Non l'amour, ou le bien, mais la douce clairté.

ROGER

Ne vous privez pour moy d'une telle maistresse :
Ayez-la, prenez-la.

LÉON

Non, non, je vous la laisse.

ROGER

Ne me destournez point de ce constant désir.
La mort ne mettra guère à me venir saisir.
Je suis plus que demy dans la barque légère.
Mon âme veut sortir de sa geôle ordinaire;
Ne la renfermez point; n'enviez son repos;
Ma mort à vos désirs viendra bien à propos.
Car tant que je vivray, celle qui vous enflâme
Vous ne pouvez avoir pour légitime femme :
Il y a mariage entre nous accordé,
Dont vous avez l'effet jusqu'ici retardé.
Or ma mort dissoudra ce contract misérable,
Et ne restera rien qui vous soit dommageable.

LÉON

Je ne veux pas mon aise avoir par le trespas
Du meilleur chevalier qui se trouve icy bas.

Car combien que je l'aime autant que mon cœur mesme,
Plus qu'elle toutefois vostre vaillance j'aime.
Ayez-la pour espouse, et n'y soit désormais
Fait obstacle pour moy qui ne l'auray jamais !
Je vous cède mon droit; prenez-le à la bonne heure :
Que sans plus différer vostre amour vous demeure.

ROGER

Je supply' le bon Dieu que sans juste loyer
Longuement ne demeure un amour si entier,
Et que j'aye cet heur de quelquefois despendre
Cette vie pour vous que vous me venez rendre
Pour la seconde fois. J'en voudrois avoir deux
Pour en vostre service en estre hasardeux.
Je vy deux fois par vous; mais combien que l'on rende
Les biensfaits qu'on reçoit avec usure grande,
Je ne puis toutefois les rendre que demis,
Car de les rendre entiers il ne m'est pas permis.
Vostre amour m'a donné, par deux fois opportune,
Deux vies, et (malheur !) je n'en puis mourir qu'une.

LÉON

Laissons-là ces propos; plus grands sont les biensfaits
Que j'ay receu de vous que ceux-là que j'ay faits.
Retournons au logis pour un peu vous refaire,
Puis irons au chasteau pour vos nopces parfaire.

SCÈNE II

LES AMBASSADEURS BULGARES, CHARLEMAGNE

LES AMBASSADEURS

Que cet empire est grand en biens et en honneurs !
Que cette cour est grosse et pleine de seigneurs !
Que je voy de beautez ! sont-ce des immortelles ?

J'estime que le ciel n'a point choses si belles,
Le soleil ne luist point si agréable aux yeux,
Et le printemps flori n'est point si gracieux
Que leurs divins regars, que leurs beautez décloses,
Que leurs visages saints, faits de lis et de roses.
Durant la brune nuit les célestes flambeaux,
Qui brillent escartez, n'éclairent point si beaux.
Vray Dieu, que ce n'est rien de nostre Bulgarie !
Ce n'est, ma foy, ce n'est que pure barbarie
Auprès de ce païs : la douceur et l'amour,
La richesse et l'honneur font à Paris séjour.
Sire, nos Palatins ont sur nostre province,
Depuis le dur trespas de Vatran, nostre prince,
Un Chevalier esleu pour nous commander roy,
Qui n'a par tout le monde homme pareil à soy.
Il nous est inconneu, fors à son brand [147] qui tranche,
Et à son escu peint d'une licorne blanche.
Naguères Constantin avec Léon, son fils,
Aux plaines de Belgrade eust nos gens déconfis
Sans ce brave guerrier, qui leur donna courage,
Et des Grecs ennemis fit un sanglant carnage.
Seul il les repoussa, terraçant par milliers,
Au cœur de leurs scadrons, les soldats plus guerriers.
Il en couvrit la terre en leur sang ondoyante,
Et du Danube fut la claire eau rougissante.
L'effroy, l'horreur, le meurtre à ses costez marchoyent,
Et, quelque part qu'il fust, ennemis trébuschoyent.
Ils se mirent en route, et la nuit ténébreuse
Couvrit de son bandeau leur fuitte vergongneuse.
La noblesse, le peuple, et ceux qui à l'autel
Font dévote prière au grand Dieu immortel,
Prosternez à ses pieds, humbles le mercièrent,
Et que le sceptre il print d'un accord le prièrent.
Mais luy, les refusant, ne daigna séjourner,
Et personne depuis ne l'a veu retourner.
Les Estats toutefois l'ont tous éleu pour maistre,

Ne voulans autre roy que luy seul reconnoistre.
Ores nous le cherchons par royaumes divers.
Et pource qu'il n'est cour en tout cet univers
Qui soit en chevaliers tant que la vostre belle,
Nous y sommes venus pour en ouïr nouvelle.

CHARLEMAGNE

De ce preux chevalier sçavez-vous point le nom ?

LES AMBASSADEURS

Nous ne l'eussions point sceu, ne le disant, sinon
Que par son escuyer depuis nostre entreprise
Nous avons entendu que c'est Roger de Rise.

CHARLEMAGNE

Ha ! puisque c'est Roger, l'on ne s'est pas mespris :
C'est un grand chevalier, d'inestimable prix.
Il n'est pas maintenant en ceste cour de France.
Sa sœur Marphise y est qui a pris sa défense :
Retirez-vous vers elle, elle pourra sçavoir
Quand et en quel endroit vous le pourrez revoir.

SCÈNE III

CHARLES, AYMON, BÉATRIX

CHARLES

Que c'est de la vertu ! Dieu, que sa force est grande !
Elle vainc la fortune et grave luy commande.
Les biens et les honneurs près d'elle ne sont rien.
Quiconque est vertueux n'a point faute de bien ;
Il est conneu par tout, tout le monde l'honore ;
Soit qu'il soit en Scythie, ou sur la terre More,
Aux Bactres, aux Indois, il fait bruire son nom,
Et tousjours sa vertu luy acquiert du renom.

Les sceptres luy sont vils, et les richesses blesmes.
Ne luy chaut de porter au front des diadèmes,
S'enfermer de soudars et se voir au milieu
Des peuples amassez révérer comme un dieu.
Il fait de tels honneurs moindre cas que de fange.
Son cœur ne va béant qu'à la seule louange.
Tel est ce preux Roger, qui n'ayant rien à soy,
Voit des peuples félons s'asservir à sa loy,
Luy offrir leur couronne, et, à grande despense,
L'en faire importuner jusques au cœur de France.
Qu'en dites-vous, Aymon?

AYMON

J'en fay bien plus de cas,
Le voyant recherché, que je ne faisois pas.

CHARLES

Puisque vostre guerrière entre tous le désire,
Il seroit bon qu'il l'eust.

AYMON

Je le voudrois bien, Sire.

CHARLES

Mesme si vous sçavez qu'ils s'entre soyent promis.

AYMON

Mais nous aurons Léon et son père ennemis.

CHARLES

Nous n'aurons pas, peut-estre, ains plustost est croyable
Que Léon se voyant moins que l'autre agréable,
Luy porte moindre amour, et possible voudroit,
Content de sa victoire, tendre en un autre endroit.

AYMON

J'en auroy grand désir.

BÉATRIX

Je n'en serois marrie,
Puis qu'il est maintenant roy de la Bulgarie.

CHARLES

Voicy Léon qui vient en magnifique arroy.
Il meine un chevalier tout armé quant et soy.
Sont ses armes qu'il a : mais quoy ? que veut-il dire,
De faire ainsi porter les armes de l'empire ?

SCÈNE IV

LÉON, CHARLEMAGNE, MARPHISE, AYMON, BÉATRIX, LES AMBASSADEURS, ROGER

LÉON

Voici le Chevalier d'incroyable vertu,
Qui en champ clos naguière a si bien combatu.
Puisqu'il a surmonté la pucelle en bataille,
Sire, c'est la raison qu'espouse on la luy baille.
Vous ne voudriez vous-mesme enfreindre vostre ban,
Le fraudant de sa Dame, honneur de Montauban.
Nul autre tant que luy mérite Bradamante,
Soit en digne valeur, soit en amour ardante.
S'il se présente aucun qui le vueille nier,
Il est prest sur le champ de le vérifier.

CHARLEMAGNE

Et n'estoit-ce pas vous qui combatiez naguière,
Et qui estes vaincueur sorti de la barrière ?
Nous l'avons ainsi creu. Qui est donc cestuy-ci,
Qui pour vous combatant nous a trompez ainsi ?

LÉON

C'est un bon chevalier de qui la dextre est preste
De défendre en tous lieux le droit de sa conqueste.

AYMON

Qui est cet abuseur? d'où nous est-il venu?
Je ne veux que ma fille ait un homme inconnu.

MARPHISE

Puisque, mon frère absent, cetuy-ci veut prétendre
Sa femme mériter, je suis pour le défendre :
Je mourray sur la place, ou luy feray sentir
Qu'on a de l'offenser un soudain repentir.
Il ne faut différer; que ce soit à ceste heure,
Que sans bouger d'icy l'un ou l'autre y demeure.

LÉON

Il n'est point incogneu, voyez-le sur le front :
Pleines de son renom toutes les terres sont.

MARPHISE

Ha! mon frère, est-ce vous? est-ce vous, ma lumière?
Je vous pensois enclos en une triste bière.
Pourquoy vous celez-vous à vostre chère sœur?
Pourquoy vous celez-vous à vostre tendre cœur,
A vostre Bradamante? hé! mon frère, hé, mon frère,
Luy vouliez-vous ourdir une mort volontaire?
Que je vous baise encor; je ne me puis lasser
De vous baiser sans cesse et de vous embrasser.

ROGER

Ne m'en accusez point, ma sœur, ce n'est ma faute.
Sire, puisse tousjours vostre Majesté haute
Prospérer en tout bien, et l'empire romain
Paisible révérer vostre indomtable main.

Vous, princes, chevaliers, estonnement du monde,
Dont vole dans le ciel la gloire vagabonde,
Soyez tousjours prisez, soyez tousjours heureux,
Et durent éternels vos faicts chevaleureux.

CHARLEMAGNE

Mais dites-moy, mon fils, pourquoy Roger de Rise
De combatre pour vous a-t-il la charge prise,
Contre son propre amour? où l'avez-vous trouvé?
Aviez-vous quelquefois sa valeur esprouvé?

LÉON

Magnanime empereur, et vous, astres de France,
Vous connoistrez combien l'amour ha de puissance
Qui sourd [148] de la vertu, par l'estrange accident
De Roger en Bulgare arrivé d'Occident.

CHARLEMAGNE

J'entendray volontiers cette estrange avanture,
Si de la nous conter ne vous est chose dure.

LÉON

Aux champs bulgariens mon père guerroyoit,
Et d'hommes et chevaux la campagne effroyoit,
Pour recouvrer Belgrade à l'empire ravie.
Vatran, leur roy Vatran, se l'estoit asservie
Et la vouloit défendre, ayant de toutes pars
Pour tenir la campagne amassé des soudars.
Ils sortent dessur nous d'une ardeur animée,
Renversant, terraçant la plus part de l'armée,
Jusqu'à tant que Vatran de ma main abatu
Leur fist perdre, mourant, le cœur et la vertu.
Lors nous les repoussons, les hachant mille à mille,
Et fussions pesle-mesle entrez dedans la ville,
Sans Roger, qui survint aux deux parts inconnu,
Par qui de nos soudars fut l'effort retenu.

Il feit tant de beaux faicts, de prouesses si grandes,
Qu'il rompit, qu'il chassa nos vainqueresses bandes.
Je le vey dans les rangs foudroyer tout ainsi
Qu'en un blé prest à tondre un orage obscurci.
Je le prins en amour, bien qu'il nous fist outrage,
Et l'eu tousjours depuis gravé dans mon courage.
Nous retirons nos gens pour nos maisons revoir.
Mais Roger, qui eut lors de m'occire vouloir,
Vint jusqu'en Novengrade, où cogneu d'avanture
Fut prins et dévalé dans une fosse obscure.
On le condamne à mort : dont estant adverti,
Du chasteau de mon père en secret je parti.
J'entre dans la prison, les fers je luy arrache;
Je le meine en ma chambre ou long temps je le cache.
Aussi tost fut le ban de Bradamante ouy,
Dont, pour avoir Roger, je fus fort resjouy,
Espérant que pour moy, comme il me feit promesse,
Il iroit au combat et vaincroit ma maistresse.
Nous arrivons icy, sans qu'aucun de nous sceust
Son nom, sa qualité, ny que Roger il fust.
Il entre dans la lice, il combat, il surmonte,
Retourne en mon logis, et sur son cheval monte,
S'en part secrettement, entre en un bois espais,
Voulant s'y confiner et n'en sortir jamais.
Or ayant malgré moy la bataille entreprise,
Pour maintenir mon droit, contre sa sœur Marphise,
Ne le retrouvant plus, fasché, je cours après,
Et le trouve en ce fort confit en durs regrets,
Résolu de mourir d'une faim languissante,
Pour m'avoir surmonté sa chère Bradamante;
Me conte son malheur, son estre et son dessein,
Me pry' de le laisser consommer par la faim.
Je demeure éperdu d'entendre telle chose,
Puis à le consoler mon esprit je dispose,
Luy redonne sa Dame, et, jurant, luy promets,
Plustost qu'il en ait mal, n'y prétendre jamais.

Sire, elle est toute à luy : ne tardez d'avantage
De faire consommer un si bon mariage.

CHARLEMAGNE

Je le veux, je le veux. Qu'en dites-vous, Aymon?

AYMON

Je le veux bien aussi, je le trouve très bon.
Roger, mon cher enfant, ça, que je vous embrasse.
J'ay grand peur que je sois en vostre male-grâce :
Pardonnez-moy, mon fils, si j'ay si longuement
Tenu par ma rigueur vos amours en tourment.

LES AMBASSADEURS

Nous, premiers Palatins de la grand' Bulgarie,
Venons offrir aux pieds de vostre Seigneurie
Nos personnes, nos biens, nos honneurs, nostre foy,
Vous ayant d'un accord éleu pour nostre roy.
Ne vueillez refuser nostre humble servitude :
Nous vous avons cherché en grand' sollicitude
Par maintes régions, pour avoir un seigneur
Qui nos peuples remplisse et de biens et d'honneur.

ROGER

J'accepte le présent que me fait la province :
Soyez-moy bon sujets, je vous seray bon prince.
Je maintiendray le peuple en une heureuse paix,
Faisant justice droicte à bons et à mauvais.
Je me consacre à vous, et promets vous défendre
Contre tous ennemis qui voudront vous offendre.

LES AMBASSADEURS

Constantin l'empereur lève de toutes parts
Pour domter le royaume un monde de soudars.
Le peuple est en effroy, la frontière s'estonne.

Nous n'avons plus voisin qui ne nous abandonne.
Mais vous nous conduisant, hardis nous passerons
Jusqu'au sein de la Grèce, et l'en déchasserons.

ROGER

S'il plaist à nostre Dieu, qui toute chose ordonne,
J'iray dans peu de mois recevoir la couronne,
Pour avec le conseil et l'appuy de vous tous
Empescher l'ennemy d'entreprendre sur vous.

LÉON

Il n'en sera besoin, que cela ne vous presse :
Car puis qu'ils sont à vous, je leur feray promesse,
Et sous foy d'empereur, qu'ils seront désormais
De la part de mon père asseurez à jamais.
Vivez en doux repos, et que dans vostre teste
Ne reste aucun souci qui trouble vostre feste.

BÉATRIX

Puisque Roger est roy, j'ay mon esprit contant.
Qu'on mande tost ma fille : et qu'est-ce qu'on attend ?
Dites-luy qu'elle est royne, et que l'on la marie
A son amy Roger, le roy de Bulgarie;
Qu'elle se face belle, et reprenne son teint,
Qui par ses longues pleurs estoit si fort desteint.

SCÈNE V

HIPPALQUE, BRADAMANTE

HIPPALQUE

Vray Dieu, que j'ay de joye ! ô l'heureuse journée !
Heureuse Bradamante ! ô moy bien fortunée !
Jésus, que je suis aise ! et qu'aise je me voy !

Je ne sçay que je fais, tant je suis hors de moy !
Qui eust jamais pensé d'une amère tristesse
Voir sourdre tout soudain une telle liesse ?
Tout estoit désastreux, chétif, infortuné.
Mon âme n'eust deux jours en mon corps séjourné
Si le mal eust eu cours, car avec ma maistresse
J'eusse triste rompu le fil de ma jeunesse.
Hé ! dieux ! qu'elle a de mal ! l'amour brusle son cœur.
Le forçant désespoir, le despit, la rancœur
La bourelle sans cesse, et la chétive dame
A la mort, à la mort continûment réclame.
De son teint, où l'albâtre opposé jaunissoit,
De sa lèvre, où la rose en ses plis ternissoit,
La grâce est effacée : une paleur mortelle,
L'amaigrissant, déteint toute la beauté d'elle.
Or, grâce à nostre Dieu, nostre bon Dieu, l'ennuy
Qui luy brassoit ce mal est esteint aujourd'huy.
Je luy vais annoncer nouvelle assez bastante
Pour morte l'arracher de la tombe relante.
Que de joye elle aura ! Celuy, comme je croy,
Qui condamné reçoit la grâce de son roy
Sur le triste eschafaut prest de laisser la vie,
N'est d'aise si ravi qu'elle en sera ravie.
Mais je la voy venir : hélas ! quelle pitié !
Quelle est déconfortée ! ô cruelle amitié !
Elle croise les bras et tourne au ciel la veuë.
Elle souspire ; hélas ! je m'en sens toute esmeuë.
Je m'en vay l'aborder, car ma foy je ne puis,
Je ne puis plus la veoir en de si durs ennuis.
Pourquoy de la douleur vous faites-vous la proye [149],
Ores que tout le monde est transporté de joye,
Que tout rit, que tout danse ? Il faut quiter ces pleurs,
Et ces trenchans soupirs, compagnons de douleurs.

BRADAMANTE

Las ! qui vous meut, Hippalque ? estes-vous en vous-mesme ?

HIPPALQUE

Je ne veux plus vous voir le visage ainsi blesme.
Reprenez vostre teint de roses et de lis.
Ne vous torturez plus : vos malheurs sont faillis.
Il nous faut nous ébatre.

BRADAMANTE

Et qu'est-ce que vous dites ?

HIPPALQUE

Qu'il nous faut despouiller ces tristesses maudites.

BRADAMANTE

Ha ! Dieu !

HIPPALQUE

Ne plorez plus, tout est hors de danger.

BRADAMANTE

Voire, rien n'est à craindre.

HIPPALQUE

On vous donne Roger.

BRADAMANTE

Me venez-vous moquer en destresse si grande ?

HIPPALQUE

Je ne vous moque point. Allons, on vous demande;
L'Empereur vous attend et vostre père aussi
Avec vostre Roger.

BRADAMANTE

Roger ?

HIPPALQUE

Il est ainsi.

BRADAMANTE

Dites-moy seurement, sans de mon mal vous rire.

HIPPALQUE

Je ne puis par ma foy plus au vray vous le dire.

BRADAMANTE

Que Roger est ici?

HIPPALQUE

Voire.

BRADAMANTE

Vous m'abusez.

HIPPALQUE

Il est avec Aymon qui veut que l'espousez.

BRADAMANTE

Mon Dieu! le sens me trouble! Est-ce point quelque songe?

HIPPALQUE

Non, ce que je vous dy n'est songe ne mensonge.

BRADAMANTE

Mais dy-moy, ma sœurete, est mon Roger venu?

HIPPALQUE

Il est dans le chasteau.

BRADAMANTE

Mais l'as-tu bien connu?

HIPPALQUE

Si j'ay connu Roger? Vous le pouvez bien croire.

BRADAMANTE

Que dit-il de Léon, d'avoir eu la victoire?

HIPPALQUE

C'est Léon qui le guide et qui parle pour luy.

BRADAMANTE

Quoy? Léon auroit-il combatu pour autruy?

HIPPALQUE

Non, ainçois c'est Roger qui vous a combatue.

BRADAMANTE

C'est Roger, c'est Roger qui m'a tantost vaincue?

HIPPALQUE

C'est Roger voirement.

BRADAMANTE

J'ay le cœur tout transi.
Mais comment le sçait-on?

HIPPALQUE

Léon le conte ainsi.

BRADAMANTE

O chose merveilleuse!

HIPPALQUE

Ell' l'est bien plus encores
Que vous ne pensez pas : royne vous estes ores.

BRADAMANTE

Voire de mille ennuis.

HIPPALQUE

Non, d'un peuple estranger
Qui a naguère éleu pour son prince Roger.
Encor les Palatins en ceste cour séjournent;
Vous les pourrez-bien voir devant qu'ils s'en retournent.

BRADAMANTE

Hé ! Dieu ! que dit mon père ?

HIPPALQUE

Il saute de plaisir.

BRADAMANTE

Et ma mère si dure ?

HIPPALQUE

Elle a tout son désir.
Ils brûlent de vous voir : allons, je vous supplie.

BRADAMANTE

Ha ! ma sœur que tu m'as de liesse remplie !
Que j'ay d'aise en mon cœur ! Je ne le puis porter;
Je me sens, je me sens hors de moy transporter.
Tout ce que j'eu jamais en amour de malaise
Ne sçauroit égaler le moindre de mon aise.
Onques je n'eusse osé seulement concevoir
Tant de biens qu'en un coup Dieu m'en fait recevoir.
Son nom en soit bénist, et me donne la grâce
De ne le mescognoistre en chose que je face.

SCÈNE VI

MÉLISSE

Du grand moteur du ciel merveilleux sont les faits,
Que ne comprennent point nos discours imparfaits.

Lors qu'on n'y pense point, son pouvoir il découvre :
En faits désespérez miraculeux il ouvre.
C'est pourquoy nous faillons, quand par faute de foy
Nous ne l'invoquons point en un trop grand esmoy
Nous pensons nostre mal estre irrémédiable,
Comme s'il n'estoit pas en ses faits merveillable,
Qu'il ne peust toute chose, et peinassent ses mains
A l'une plus qu'à l'autre, ainsi que nous humains.
On n'eust jamais pensé voir sans quelques miracles
Ce mariage faict, tant y avoit d'obstacles :
Toutefois tout soudain, lors qu'on l'espéroit moins,
Ils sont prests, grâce à Dieu, d'estre ensemble conjoins.
Qu'il en viendra de bien à nostre foy chrestienne !
Que de mal au contraire en aura la payenne !
Que de sang coulera du gosier sarasin
Au rivage d'Afrique et au bord palestin !
La France en est heureuse avec la Bulgarie,
Et heureuse en sera l'une et l'autre Hespérie [150].
Tout chacun en est aise, et je croy fermement
Que l'air, l'onde et la terre en ont contentement.

SCÈNE VII

CHARLEMAGNE, AYMON, BÉATRIX, LÉON ROGER, BRADAMANTE

CHARLEMAGNE

Grâce à Dieu, qui le ciel et la terre tempère,
Je voy qu'en ceste cour toute chose prospère.
Bradamante et Roger sont conjoints à la fin,
Après avoir domté les rigueurs du destin.
Je suis aussi contant d'une telle alliance
Que de bienfaict de Dieu qu'ait receu nostre France.
Mon cœur en nage d'aise; en vérité, je croy
Que les pères n'en sont plus resjouis que moy.

AYMON

Sire, vostre bonté s'est tousjours fait cognoistre
A vouloir en honneurs et en biens nous accroistre.

CHARLEMAGNE

Les mérites sont grands des vostres et de vous.
La France sans leurs mains se verroit à tous coups
De Sarasins couverte : elle n'a guère adresse,
Après l'aide du ciel, qu'à leur grande prouesse,
Et outre, je prévoy qu'à l'empire chrestien
De ce nopçage icy n'adviendra que du bien.
Escoutez, mes enfans : vos nopces ordonnées
De tout temps ont esté dans le ciel destinées.
Merlin, ce grand prophète à qui Dieu n'a celé
Ses conseils plus secrets, m'a jadis révélé
Que de vostre lignée, en demidieux féconde,
Il naistroit des enfans qui régiroyent le monde.
Ils seront de mon sang comme du vostre issus;
Ils luiront éclatans d'héroïques vertus;
Les monstres ils vaincront, indomtables Alcides,
Et seront le support des vierges Piérides.
Or vivez bien-heureux, et vostre sainte amour
Sans chagrin ne débat croisse de jour en jour.

ROGER

Dieu face prospérer à jamais vostre empire,
Et qu'onques ennemy n'ait pouvoir de vous nuire.

AYMON

Sire, vous plaist-il pas pour la feste combler,
Léonor, vostre fille, à Léon assembler
Sous les loix d'hyménée? à cela son mérite
Et l'auguste grandeur de sa race m'incite.

ROGER

Je vous en suppli, Sire.

BRADAMANTE

Et moy très humblement.

BÉATRIX

On ne la peut placer plus honorablement.

CHARLEMAGNE

Vrayment je le veux bien : que ma fille on appelle [151].

LÉON

Sire, vous m'honorez et obligez plus qu'elle.

CHARLEMAGNE

Il faut d'un fort lien nos empires unir,
Pour contre les payens nous entremaintenir.

LÉON

Quel heur le Dieu du ciel inspérément me donne !
Oncq, je croy, sa bonté n'en feit tant à personne.
O ! que je suis heureux ! Je vaincray désormais
L'heur des mieux fortunez qui vesquirent jamais.

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES DIVERSES

I

CHANT ROYAL ALLÉGORIQUE

DES

TROUBLES PASSÉS DE LA FRANCE

Despuys le bor indoys, d'où le soleil doré
Ses cheveux jaunissans éparpille sur terre,
Jusques au pied d'Atlas, où son char demeuré
Creusement dans le sein de Neptune il enserre,
Et despuys la Tartare au séjour ennuyeux
Jusqu'au More noircy de la torche des cieulx,
Il n'y eust mer jadis de meilleur navigaige
Que nostre mer françoise ores plaine de raige;
Mais ainssy que le ciel n'est toujours pluvieux,
La mer n'est pas toujours boillonante en oraige.

Deux vents se sont esmeus sur son ventre azuré,
Qui d'ung soufler contraire ont dressé telle guerre
Aux vaisseaulx innocens du marchant asseuré
Et convoyteux d'avoir l'orientalle pierre,
Qu'au lieu de butiner le joyau précieux
Et d'accroistre le bien venu de ses ayeux,
Au lieu de contanter son avare couraige,
Il a triste perdu le soin pour le naufraige,
Veoire plus, n'eust esté que par grâce des dieux,
La mer n'est pas toujours boillonante en oraige.

Aquilon, d'une part, au combat préparé
Ung aspre tourbillon de sa bouche desserre;
Icy le tiède Auster d'autre part demaré
Fait avec ses vapeurs ung horrible tonerre,
Si bien que les vaisseaulx, de ce choc furieux
Se voiant les costés rompus en mille lieus,
Tels assaultz ne pouvoient soustenir d'advantaige,
Et n'eussent peu jamais aborder au rivaige,
Ne feust quelque destin ou que, pour dire mieux,
La mer n'est pas toujours boillonante en oraige.

Quelques vaisseaulx, que l'onde et le flot coloré
Ont porté contre un roc, se cassent comme ung verre;
Les autres, tenant tout comme désespéré,
Sont poussés par aultan jusqu'au port d'Angleterre;
Les autres par la bise, autre vent odieux,
Sont jetés en Espaigne, et quelque peu joieulx
Que par les estrangiers en leur plus grand domaige
Ils peussent garantir le reste du bagaige,
Conurent qu'en despit du destin envieux,
La mer n'est pas toujours boillonante en oraige.

Mais les pauvres nauchers, pour avoir enduré
Tant de peine engoisseuse en se pensant à guerre
De l'or oriental le butin espéré,
N'estoient hors du malheur où le sort les enserre,
Et la tempeste encore enubiloit leurs yeux
Alors que de Vénus le signe gracieux
Et du signe besson le fortuné présaige
Feist retirer les vents avecques tout nuaige,
Monstrant que, puisqu'il rend le soleil radieux,
La mer n'est pas toujours boillonante en oraige.

ENVOY

Messieurs, toujours l'Auster n'est pestilentieux;
Le peuple on ne voyt pas toujours séditieux·

Toujours l'iver cuysant ne monstre son visaige;
Toujours Mars furieux n'exerce son carnaige;
Toujours Dieu ne punist le monde vicieux :
La mer n'est pas toujours boillonante en oraige.

II

INSCRIPTIONS

Est-il étrange si Garonne
A vos pieds se va présentant?
L'Océan, qui tout environne,
Vous en veut bientôt faire autant.

* * *

Icy Obéissance avec Religion,
Toulouse accompagnant, montrent qu'il n'est province
Où le peuple maintienne, en telle affection,
Religion à Dieu, l'obéissance au prince.

* * *

L'armée attilienne arrache de l'Europe
Tout cela qu'elle avoit et de bon et de beau,
Excepté de Toulose où cette grande troupe
Mise au couteau tranchant n'y prit que le tombeau.

III

AU ROI

Comme on voit le soleil, quand joyeux il retourne
Sur le printens verdi pour nous souffler le chaud,
Un rayon modéré nous est venu d'en haut,
Qui détruit la rigueur de l'hyver qui frissonne.
Le pré marécageux heureusement floronne
Et s'esmaille verdi des couleurs qu'il luy faut.
La forêt recouvrant l'honneur qui luy défaut
D'une vive blancheur la tête se couronne.
Les oyseaux amoureux rejargonnent leurs chants;
Bacchus entre en la vigne et Cérès par les champs
Tapisse de verdeur la terre limoneuse.
Ainsi nostre soleil, nostre Charles montrant
Ses raïons à Toulose et dedans elle entrant,
La pare, l'embellit de sa présence heureuse.

* * *

Vous qui faistes renaistre en ce Royaume icy
Le premier âge d'or retourné sous Auguste,
Vous monstrant plus que lui et pitoyable et juste,
Vous monstrant plus que lui de louange éclaircy,
Vous qui nos cœurs voilez d'un nuage épaissi,
Sous les mortels combats que la discorde afuste,
Decidâtes venir et d'une main robuste
Desconfîtes Bellone et la discorde aussi,

Vous, vous qui jà rendez vraye vertu royale
En cent et cent façons à la puissance égale,
Vous que nous honnorons comme un présent des dieux,
Prospérez longuement, longuement sur la terre
Retenez florissant en repos otieux
Votre peuple éloigné des foudres de la guerre.

* * *

Hercules commença dès sa première enfance
A combattre petit les monstres inhumains,
Suffoquant par l'effort de ses nerveuses mains
Des Dragons écaillez l'inutile puissance.
Toy, cheminant encor sous l'âge d'innocence,
La guerre et les discords as doublement éteint;
Les troubles mutineux dont nos cœurs estoient pleins
Tu as, Sire, bani de ta sujète France.
Bientôt, quand les vingt ans auront roidi ton corps,
Que tes membres molets se connoîtront plus forts,
Un Hydre, un Gérion te faudra pour te battre.
Il te faudra purger ce monde vicieux;
Le monde plein d'erreur il te faudra combatre,
Et par là te bâtir un palais dans les Cieux.

IV

CHANT ROYAL EN ALLÉGORIE

Quand le grand Jupiter eust basti de sa main
La machine rondeur de la terre habitée,
Et que par élément de notre genre humain
Il eust dessus son dos sa demeure arresté,

Mille monstres divers vindrent audacieux
Remplir de cruaultés ce globe spacieux,
Si bien qu'à la parfin, veu leur furieuse raige,
Il n'eust esté possible y durer d'advantaige,
Si notre bon destin n'eust envoié des cieulx
L'Hercule qui dompta les monstres de son aige.

De mil et mil excès tout le monde estoit plain;
La terre en mil party estoit ensanglantée
De l'inhumanité de ce murdre [152] inhumain;
Il n'y avoit mayson qui peust estre exemptée;
Les pères jà grisons voyoient devant leurs yeulx
Leurs enfans égorgés d'ung poignard furieux,
Car ces monstres villains ne paissoient leur couraige
Que des seulles horreurs du continu carnaige,
Quand pour nostre secours nous eusmes, soulcieux,
L'Hercule qui dompta les monstres de son aige.

C'est Hercule envoié par le Dieu souverain
Occist d'un bras nerveux la beste érymentée,
Le taureau, Alcyon, le cerf au pied d'airain,
Géryon, Diomède et le lucteur Anthée.
Il avoit jà purgé ce monde vicieux
Et l'avoit anobli de ses faicts glorieux
Devant qu'un poil doré luy frisast le visaige,
Parquoy nous, retirés d'un si doulent oraige,
Le devons à bon droit appeler en tous lieux
L'Hercule qui dompta les monstres de son aige.

Comme ung qui, balançant sur le flot incertain,
Veoit contre son espoir sa nef à bord jectée,
En rend grâces à Dieu qui tient des vents le frain
Et dompte le corroux de la mer despitée,
Ou comme le forssat, qu'un secours gracieux
Deslivre inopiné du coulier envyeulx,
Rend grâces à celuy qui l'oste du servaige,
Ainsi nous, deslivrés d'un si mortel naufraige,

Devons à tout jamais remercier, joyeulx,
L'Hercule qui dompta les monstres de son aige.

Advienne, bon Hercul, que, jusqu'au bord lointain
D'où Phébus va tirant sa lumière absentée,
La seconde vertu qui lotge dans ton sain
Soit d'un vers immortel par nous mise et chantée;
Advienne que bien tard la puissance des dieux
Demeure justement sur nostre aise enuyeux,
Te face abandonner ce terrestre héritaige,
Affin que nous aions encor et d'advantaige
De tenir entre nous longtemps victorieux
L'Hercule qui dompta les monstres de son aige.

Reddition d'allégorie

Par ces monstres j'entends les hommes factieux
Qui sur ce bord gaulois firent tant de domaige.
L'aige de cet Hercule est ce cercle odieux,
Et nostre Roy vainqueur, dont la jeunesse saige
A desjà surpassé l'honneur de ses ayeuz,
L'Hercule qui dompta les monstres de son aige.

V

HYMNE DE LA MONARCHYE

Je devroys à bon droit endurer criminel
Sur mon corps démembré le supplice cruel
Que les dieus, punisseurs de notre humaine offense,
Dardent pour se venger d'une ingrate oubliance,
Si pour loyaus tesmoings de la sincère foy
Que trouve en votre cœur la magesté du Roy,

Je ne venoys sacrer à votre longue gloire
Ces vers que je burine au front de la Mémoire,
Où de la Royauté le triumfant honneur
S'élève enorguilly sous mon pouce sonneur,
Où ma fransoise Muse a de la Monarchie,
Maugré le cours des ans, la louenge enrichie.
A vous donc, mon du Faur, de qui le cœur loyal
S'occupe jour et nuit pour le sceptre royal,
Je présente dévot les carmes de cet Hymne,
Pour un suget de vous et de votre foy dinne [153].
Après que ce grand Dieu, dominateur des cieus,
Eut bâti de sa main ce monde spacieus,
Et qu'il eut animé sur cette terre épesse
Un millier d'animaus de différente espèce,
Les hommes, écartés par les bois inconneus,
Se logeoyent vagabonds par les rocs caverneus,
Et, plus velus q'un ours, avoyent leur nourriture
Aus fruitaiges communs qui viennent de nature.
Leur couraige brutal, dévêtu de pitié,
Ne sçavoit que c'estoit de garder amitié.
Ilz se craignoient entre-eus comme nous craignons ore
Un lion rencontré de peur qu'il nous dévore.
L'humaine privauté, qui les hommes conjoint,
La loy ny la raison ne les conjoignoit point.
Ilz s'entre-meurtrissoyent à grands coups de massue,
Et des corps assommés dévoroyent la chair crue.
Les enfans incertains ne connoyssoient pas ceus,
Ny celles bien souvent dont ilz estoient conceus.
Hymen n'y régnoit point; la douceur du lignaige
Ne les pouvoit coupler aus lois de mariage;
Tout estoit confondu; les seules passions
Guidoient de leur esprit les folles actions [154].
C'estoit auparavant que cette alme déesse,
Que cette Monarchye amolist leur rudesse.
Elle habitoit le ciel, et pour lors n'avoit pas
Encore grand soucy de descendre icy-bas.

Elle avoit bien rompu la discorde première
Que le Chaos serroit en sa masse grossière.
Déjà sa forte main avoit fait reculer
L'eau du feu, son contraire, et la terre de l'aer.
Le froid et la chaleur, débrouillacés par elle,
Ne se ressentoyent plus de leur vieille querelle.
Jà l'humide et le sec, conjoints premièrement,
Ambrassoient séparés chaqun un élément.
Elle éleva le feu desur l'aer qu'il enserre,
Puis l'aer desur la mer, puis la mer sur la terre [155],
Et par l'ordre establi de cette primauté,
Composa le repos de ce monde indonté.
Mais aussi tost qu'elle eut accomply son ouvraige,
Ne voulant icy-bas séjourner d'avantaige,
Remonta tout-à-coup, et sur le royal chef
Du dieu leucadien se planta de rechef,
Qui lors, maître du ciel et de la mer humide,
Commandoit tout autour de la terre solide,
Devant que Jupiter et ses autres germains
Luy eussent arraché le sceptre de ses mains.
Car depuis que tous trois eurent fait le partaige,
D'un fraternel accord, de ce grand héritaige,
Que les cieus étoilés écheurent à Jupin,
Que Neptune à sa part eut l'empire marin,
Et que le noir Pluton print avecques la terre
Les orgueilleus métaus qu'en son ventre elle enserre,
Cette déesse icy, qui n'avoit sa grandeur
Que pour entretenir la céleste rondeur,
Adonques commença de suivre vagabonde
Les peuples différens de la terre et de l'onde.
Ce feut lors qu'entre nous elle montra combien
Sa présence pouvoit nous apporter de bien.
Au lieu qu'auparavant les misérables hommes
Ne vivoyent que de glan et de sauvaiges pommes,
Elle leur enseigna la première fasson
D'impétrer de la terre une jaune moisson,

De mener les troupeaus aus pâtureuses plaines,
Se nourrir de leur lait, se vestir de leurs laines,
De quitter les forests, de bâtir les cités,
Et sous communes lois vivre en sociétés,
D'honorer la vertu, de châtier le vice,
De rendre à tout chaqun équitable justice.
Elle enferma leurs cœurs en une chaste foy,
Bouclée des liens d'une nopcière loy,
Pour laisser des enfans qui peussent d'âge en âge
Comme nouveaus bourgeons r'animer leur imaige.
Pensez-vous qu'Apollon, l'un des célestes dieus,
Eust jamais obtenu l'éternité des cieus,
S'il n'eust jadis monarque enseigné la musique,
Et le cours du soleil à ce peuple rustique?
Logeroit-on au ciel le père sémélin [156],
S'il n'eust jadis monarque esté l'auteur du vin?
Et le dieu messager de sa douce éloquence
Ne tira-t-il le monde à son obéissance?
Pallas tritonième a tenu quelques-fois
Les hommes asservis à ses paisibles lois.
Ainsi, la Monarchie à tout le moins est celle
Qui gouverne du ciel la rondeur éternelle.
Ainsi le genre humain, errant par les buissons
Laissa par sa vertu ses brutales fassons,
Et, maîtrisé par elle, eut premier connoissance
Comme il estoit formé d'une meilleure essence
Qu'aucun des animaus, et qu'en un corps mortel
Il gardoit prisonnier un esprit immortel.
Or vous, sacré troupeau des Seurs castaliènes,
Pucelles qui beuvez les eaus pégasiènes,
Et de ceus qu'il vous plaît prendre pour nourrissons
Autorisez toujours la lyre et les chansons,
Inspirez de mes vers l'abondance enrichie,
Pour chanter les grandeurs de cette Monarchie,
Vous qui sur vos coupeaus l'honorez comme nous,
Compaignes d'Apollon, qui préside entre vous.

Les uns chantent l'état d'une ville tenue
Sous le gouvernement d'une troupe menue,
Quand le peuple seigneur se donne autorité
De faire à son plaisir de toute une cité,
Qu'il fait les magistrats, qu'il donne les offices,
Qu'il remet volontaire ou retient les supplices,
Qu'il entreprend la guerre ou la pais quand il veut,
Qu'il les change selon que son plaisir l'émeut.
Les autres prisent plus la ville gouvernée
Par le saige conseil d'une troupe ordonnée,
Quand quelque nombre éleu de graves sénateurs
Tient en une cité les principaus honneurs,
Qu'ilz ordonnent de tout, qu'ilz disposent ensemble
Des affaires communs selon que bon leur semble.
Mais quant à moy, je veus, tant que le docte chœur
Du mont parnassien m'échaufera le cœur,
Exécrer par mes vers cette Aristocratie,
Avec l'ordre confus de la Démocratie,
Et publier par tout le désiré bonheur
Que c'est en un païs de n'avoir qu'un seigneur,
L'infini bien que c'est à toute une province
De demeurer paisible en la main d'un seul prince.
Heureus cent et cent fois les peuples anciens,
Sugets aus volontés des roys assiriens,
Qui, monarques premiers au giron de l'Asie,
La régirent long-tems suivant leur fantaisie.
Heureus les Médiens, et les Perses aussi,
Qui receurent par tour cette deesse icy.
Mais n'est-ce pas grand cas qu'il n'est rien en ce monde,
Qu'il n'est rien sous les eaus de la mer vagabonde,
Qui ne sente sa force et naturellement
Ne fléchisse le col sous son commandement?
Aus animaus des bois un chacun peut connoître
Que le lion huré les donte comme maître,
Et qu'entre les oyseaus qui volètent par l'aer,
Nul se treuve qui ose à l'aigle s'égaler.

Qui dira qu'aus poissons que l'océan recelle
En son humide sein, la baleine n'excelle ?
Lairay-je en ce propos, de silence pressé,
De nos mouches à miel le peuple policé,
Qui, conduittes d'un roy tout ainsi que nous sommes,
Semblent contre-imiter la prudence des hommes ?
Leur roy [157] grave se tient au lieu plus éminant;
Ses sugets par troupeaus le vont environnant;
Ils bavolent autour, ils bourdonnent de joye,
Et ne veulent à peine endurer qu'on le voye;
Soit qu'il soit en la ruche ou qu'il sorte dehors,
Vous les voyez toujours alentour de son corps.
Il départ ses états, et, comme prince saige,
Autorise ceus-là qui valent davantaige;
Il revisite tout, à celle fin de voir
Comme au labeur publique on vaque à son devoir;
Il les adhorte tous, et si quelqu'un est lâche,
Ou fait le parresseus au devoir de sa tâche,
Il le punit, sévère, estimant qu'un chacun
Sera plus excité par le supplice d'un.
Si contre un étranger il se renge en bataille,
Mile escadrons des siens luy servent de muraille,
Qui soutiennent les cous et d'un cœur obstiné
Défendent vaillemment leur prince environné.
S'il faut assoir le camp, ceus qui sont plus délivres
Courrent par le païs pour apporter des vivres;
Les autres, épions, ont seulement le soing
De voir si l'ennemy s'est campé guière loing,
Ce qu'il a projetté, s'il a telle puissance
Qu'ilz ne soyent assez forts pour se mettre en défence.
Vous en verrez les uns, errant sans faire bruit,
A la garde du camp vueiller toute la nuit.
Puis, si tost que le jour a la terre alumée,
Bourdonner par troys fois pour éveiller l'armée,
Chacun à grande flotte accourir vers le roy,
Luy donner le bon jour, l'asseurer de sa foy.

Ou si par les chemins la longueur du voyaige
L'affeublist quelques-foys, un chacun le soulaige,
Un chacun le supporte, et répute à grand los
De le pouvoir lassé soutenir sur son dos.
Si la mort le ravit, comme il n'y a monarque
Qui se puisse affranchir des ciseaus de la Parque,
Tout ce peuple hybléan vous verrez amassé,
Gémir autour du corps de son roy trépassé,
L'accompaigner toujours, sans qu'aucun d'eus ayt cure
De pourvoir simplement à sa seulle pâture :
Lors, d'un labeur publique ilz luy font un tombeau,
Et jusque à tant qu'ilz soyent sous un prince nouveau
Qui leur rompe le dueil, ilz n'ont pas le couraige
De reprendre le fil de leur premier ouvraige.
Pour une telle amour, puissiez-vous en tout tems
Éprouver la douceur d'un éternel printems;
En tout tems puissiez-vous, abeilles innocentes,
Moissonner les odeurs des fleurettes naissantes
Et du suc doucereus qui s'écoule du ciel,
Comfire en vos maisons de la cire et du miel.
Les frelons outrageus ny les guespes cruelles
N'épinssonnent jamais vos poitrines fidelles;
Jamais les vents enflés ny les froids de l'yver
Sur vos jaunes bournaus [158] ne puissent arriver,
Avettes, qui rengez votre doux exercice
Dessous la magesté d'un roy qui vous police.
Or peut-estre on dira qu'un prince va souvent
D'un tyran débordé la nature ensuivant,
Et qu'à peine voit-on que celuy qui maîtrise
Seul en une cité les siens ne tyranise;
Que de là sont venus tant de faits inhumains
Aus Barbares, aus Grecs, et depuis aus Romains;
Que de là sont issus Pisistrate, Agatocle,
Phalare, les Denis, Périandre, Nicocle,
Domician, Néron, Caligule, Anthonin,
Tybère, Claude, Othon, Commode, Maximin,

Et tant d'autres encor, que la voix des histoires
Laissera véritable à tous siècles notoires.
Mais quoy ? ne sçait-on pas qu'il ne se treuve rien
Sous la rondeur du ciel dont l'on n'abuse bien,
Et que le plus souvent, les choses plus utiles
Font entrer la charrüe aus entrailles des villes,
Quand en mauvais usaige on détourne malin
Ce qui nous est donné pour une bonne fin.
Pour le commun salut on s'abilite aus armes :
Mais combien de maleur nous vient-il des gensdarmes ?
Il n'est rien plus divin ny plus saint que nos lois :
N'en voit-on pas pourtant abuser mainte-fois ?
La parole de Dieu l'on doit sur toute chose
Avoir pourtraitte au front et dans le cœur enclose,
Estant de notre esprit le céleste repas,
Qui seul le garantist de l'éternel trépas :
Mais combien voyons-nous que de mal elle apporte,
Pour la vouloir ouvrir de diférente sorte ?
Quoy ? l'Aristocratie, autre gouvernement,
N'est-elle pas sugette à tel événement ?
Pense-t-on qu'aus cités n'entre la tyranie,
Sinon lors seulement qu'un seul roy les manie ?
Comme si, gouvernés par quelques principaus,
Qui seront de puissance et de grandeur égaus,
Nous ne pouvions souffrir autant de servitude
Que dessous quelque roy qui nous sera trop rude.
Jadis, les Persiens connurent si l'état
D'un prince valoit moins que celuy d'un sénat,
Quand, sous l'autorité d'une troupe de Mages,
Leur royaume endura tant d'injustes servaiges.
La cité que Licurgue ordonna quelques foys,
Tenant en juste honneur ses légitimes roys,
Se composa si bien qu'elle s'aquist maîtresse
En bien peu de saisons l'empire de la Grèce.
Las ! mais depuis qu'elle eut ses Éphores nouveaus,
Elle se vit charger d'un oraige de maus,

Jusqu'à tant qu'il advint que son roy Cléomène
Opprima dédaigné cette race inhumaine.
Sçauroit-on exprimer en combien de moyens
Les trente gouverneurs, que ces Spartaniens
Mirent pour policer la ville athénième,
Déformèrent tyrans sa splendeur ancième?
Quel Sylle, quel Néron furent tant inhumains
Que jadis ont esté les décemvirs rommains?
Se trouva-t-il jamais aucune tyranie
Qui fît un tort semblable au tort de Virginie?
Ainsi doncq' les horreurs et les immanités
Que les tyrans félons trament en leurs cités
N'entachent plus souvent les empereurs uniques
Que ces beaus magistrats qui sont aus Républiques,
Veu principalement que tout chacun sçait bien
Qu'on rencontre plutost un seul homme de bien
Qu'une grand' troupe ensemble, et qu'il est difficille
Qu'en tel nombre ne soit la plus part inutile.
Vous ne voyez entre eus que noises et débats;
Ce qui plaît à l'un d'eus, à l'autre ne plaît pas;
Si l'un d'eus est d'advis qu'on face quelque chose,
Un autre, par dépit, aussi tost s'y oppose.
Ores cetui-cy tâche à s'aquérir des biens,
Et ores cetuy-là veut élever les siens.
L'un pour estre honoré montre un soucy sévère;
L'autre, pour estre aymé, flatte le populaire.
Cependant dans leurs os coule l'ambition,
Qui forge au sein du peuple une dissention,
Par qui la République, en deus parts mutinée,
Ne cesse jusque à tant qu'elle soit ruinée.
Possible, on me dira, qu'en ce monde voûté
Nous n'avons rien plus cher que notre liberté,
Pour qui tout brave cœur prodiguera sa vie,
Plutost qu'au joug d'autruy la tenir asservie.
Mais quelle liberté sçauroit-on mieus avoir
Qu'alors qu'un prince humain nous tient en son pouvoir?

Nommez-vous liberté licence au populaire
De faire impuniment tout ce qu'il voudra faire ?
Nommez-vous liberté guider nos actions
Par le brutal sentier de nos affections ?
Et sans tenir le frein d'une loy qui nous meine,
Remplir d'indignités notre poitrine humaine,
Brigander son voisin, le massacrer de cous,
Abuser d'une femme auprès de son épous,
Vivre en oisiveté, se nourrir de la peine
D'un pauvre laboureur qui cultive la plaine ?
Si telles lâchetés vous nommez liberté,
Je vous confesse bien que la juste équité
D'un prince valeureus, qui se connoîtra maitre,
A vos cœurs effrénés ne la voudra permettre.
Mais si vous la nommez une permission
De faire librement tout honneste action,
D'ambrasser la vertu, de consumer sa vie
Pour le commun profit de sa chère patrie,
Se trouvera-t-il roy dans ce globe terrien,
Quelque méchant qu'il soit, qui ne le vueille bien ?
Et bien que sous un prince il y eust du servaige,
Le règne de plusieurs en couve davantaige,
Veu que sugets d'un roy nous ne sommes qu'à un,
Où c'est que sous plusieurs nous tenons d'un commun :
Qui fait que d'un seul roy moindre est la servitude
Que de ces potestas qui sont en multitude.
Que si l'on objectoit qu'un populace vil
Deust tenir gouverneur le règlement civil,
Et que, le tems passé, les cités plus fameuses
Dépendoyent du vouloir de ces tourbes nombreuses,
Croyroit-on qu'un païs du peuple gouverné
Se puisse jamais voir sagement ordonné,
Et qu'au sot appétit d'une tourbe aveuglée
Une grande cité puisse estre bien réglée ?
Pensez qu'il fait beau voir un maneuvre grossier
Des affaires communs se vouloir soucier,

Disposer des états, faire les ordonnances,
Tenir de l'équité les égales balances,
Pouvoir chasser les uns, les autres retenir,
Punir un criminel ou ne le point punir,
Commander, prohiber, et, selon qu'il luy semble,
Ordonner de la pais et de la guerre ensemble;
Jetter mille desseins, avoir autant d'advis
Qu'en une telle flotte il y a de devis;
Mêler tout de discord, de noise et de cririe;
Ne départir jamais qu'avec quelque tûrie.
Ne jugerez-vous pas qu'une telle cité
Ressemble ainsi confuse un navire agité
Par les contraires vents de l'onde mutinée,
Lors que d'aucun pylote elle n'est gouvernée?
Un chacun y commande, et n'y a matelot
Qui ne face le maître à repousser le flot.
L'un dit qu'il faut encrer, et l'autre, du contraire,
Soutient obstinément qu'il ne le faut pas faire.
L'un tire par icy, l'autre tire par là.
L'un approuve cecy, l'autre approuve cela.
L'un pour tendre la voile aus cordaiges se lie,
Et l'autre à l'opposite est d'advis qu'on la plie.
L'un rame vers la proue, et l'autre, le blâmant,
Va d'une égale ardeur vers la poupe ramant.
Ilz travaillent en vain; leur peine mal conduitte
Les désavance plus qu'elle ne leur profite;
Une rageuse vague, abîmant le vaisseau,
Les envelope en fin sous les goufres de l'eau.
Hé! bons dieus! qui pourroit, quand ce serpent de Lerne,
Quand ce serpent testu quelque ville gouverne,
Demeurer en repos? Quelle tranquilité
Sçauroit-on espérer en sa légèreté?
Il élève les uns, les autres il déprime;
Il introduit ingrat un injuste ostracisme.
Vous verrez que ceus-là qui méritent le plus
Seront aus dignités le plus souvent exclus,

Et que peut-estre encor, pour leurs loyaus services,
On leur fera souffrir mile indignes supplices,
Comme il advint jadis, quand les Athéniens
Banirent indiscrets tant de bons citoyens :
Témoignage certain qu'en une multitude
L'on voit quasi toujours régner l'ingratitude.
Thémistocle, veinqueur du Persan rechassé,
Feut d'un vilain exil en fin récompencé.
Qui est-ce qui n'a leu la fin de Milciade?
Qui est-ce qui ne sçait celle d'Alcibiade?
Aristide le Juste à la fin n'eut-il pas
En païs étranger sa tombe et son trépas?
Quoy? le peuple rommain, dont la gloire seconde
Remplit de sa grandeur les quatre coings du monde,
A-t-il beaucoup plus franc guerdonné les labeurs
Et les gestes guerriers de ses princes veinqueurs?
Camile, ce grand chef, par la haine civille
Ne fut-il pas chassé de sa natale ville,
Pour le juste loyer de luy avoir soumis
La plus douteuse part de tous ses ennemis?
Ce brave Scipion, qui des terres d'Afrique
Le premier des Rommains accreut sa République;
Qui subjugua Carthaige, et, guidé du bonheur,
Rendit à son païs son ancien honneur;
Qui veinquit Annibal dedans sa propre terre,
Qui borna couraigeus une si longue guerre,
Pour tant et tant de biens, hélas! que receut-il,
Que l'opprobre honteus d'un éternel exil?
Hélas! mais qui pourroit suffisamment descrire
Les horreurs qu'excita ce populaire empire,
Depuis que les plus grands, avec largitions,
Le feirent nourricier de leurs ambitions,
Et que, sous le manteau d'une douce faintise,
Ilz foulèrent à pieds sa sugette franchise?
Bons dieus! et qui pourroit, las! qui pourroit sans pleurs
D'une telle cité raconter les maleurs?

Qui pourroit, sans gémir, lire ou raconter comme
Le populaire état de cette belle Romme
L'outragea tant de foys, et de son noble sanc
Feit par toute l'Itale ondoyer un étanc?
Combien le Tibre enflé renforsa-t-il ses vagues
Des citoïens meurtris pour le parti des Graques?
Combien pour Saturnin, pour Glaucie [159], et combien
Durant le triste cours du débat marien
Ce cruel dictateur de meurtres fit-il faire,
Sur ceus qui combatoient pour le parti contraire?
César, tenant le peuple en ses lacs arresté,
Se fit en peu de tems maître de la cité.
Mais combien ce pendant la mutine Italie
Dressa-t-el' de tombeaus aus champs de Thessalie?
Combien demeura-t-il de ce peuple endurci
Dans le sein de l'Afrique et de l'Espaigne aussi?
Puis, combien derechef la main triomvirale
En fit-elle tomber sur la plaine infernale?
Combien ces trois tyrans, ces tygres affamés
Commirent-ilz d'horreurs par leurs soudars armés,
Lorsque tous les chemins de l'Itale sanglante
Estoient pavés des corps d'une tourbe innocente?
N'étoit-ce pas pitié de voir les sénateurs,
Quelques-uns déguisés en pauvres serviteurs,
Quelques autres cherchant une creuse tanière,
Pous éviter les mains de cette gent meurtrière,
Errer par les désers, vagabonder en vain,
Et dedans un rocher mourir souvent de fain,
Puis de voir ces bourreaus, acharnés comme bestes,
Apporter pour le gain mile proscriptes testes?
Le frère n'estre pas de son frère asseuré,
Le père estre aus tyrans par son filz déclaré,
Le maître craindre encor' que pour cette avarice,
Pour ce pris espéré son serf ne le trahisse,
Et mesme le mary ne se promettre pas
Que sa femme au danger ne courre à son trépas?

O douce Monarchie ! ô puissante déesse !
O des hommes chétifs le salut et l'adresse !
Combien ce grand empire, auquel premièrement
Ta royauté donna le premier fondement,
Doit-il à ta grandeur ! combien ce peuple maître
Doit-il en ta bonté de bienfaits reconnoître !
Son obstiné maleur alloit de pis en pis;
Son désastre cruel croissoit de père en filz;
Ce n'estoit plus que fer, ce n'estoit plus que raige;
Cetui-là maîtrisoit qui pouvoit davantaige;
Tout s'en alloit perdu, tout s'en alloit gâté,
S'il n'eust eu son recours à ta divinité.
Tu mis en son giron ce grand monarque Auguste,
Qui le régit longtems d'une clémence juste.
Alors son Adrastée, alors Bellonne et Mars
Dressèrent autre part leurs guerriers étandars.
Du gosier des veinqus la dague fut ôtée;
Le citoïen n'eut plus sa main ensanglantée.
La Justice et la Pais, indissolubles seurs,
Repeurent tout le monde en mielleuses douceurs.
Les guerriers morrions, pendus à la cheville,
Devindrent mi-rouillés un acier inutile.
Sur la cave épesseur des tristes corcelés,
L'areigne industrieuse étendit ses filés,
Et l'homicide acier de la dague pointue
Se changea cultiveur au soc d'une charrue [160].
Adonc le saint troupeau, qui, sur le double mont,
Marchant a pas contés va carolant en rond,
Laissa les beaus taillis de la verte Thessale,
Pour venir entonner ses chansons en Itale.
Lors les arts libéraus, comme petits boutons
Croissant en un rosier sur mile rejetons,
Commencèrent à naître avec cette déesse,
Cete déesse icy, comme en une autre Grèce.
L'un [161], gravement époint d'une chaude fureur,
Faisoit bruire en ses vers la marcialle horreur,

Et des princes troyens la gloire ensevelie
Conduisoit par vaisseau au giron d'Italie,
Et quelques-fois aussy, pour changer de fasson,
Tournoit sa Caliope en un rustique son,
Fredonnant mollement sur sa flûte écoutée,
Ores son Amarile, ores sa Galathée;
Ores dedans ses vers il alloit écorchant
Une fertille plaine avec le soc tranchant;
Il cultivoit la vigne, il enseignoit la cure
Qu'il nous convient avoir des bestes de pasture.
L'autre [162] du grand César entonnoit les beaus faits,
Les Cantabres veinqus et les Parthes défaits,
Le thrône de Jupin, et comme de son foudre
Il va brisant le chef des Géans mis en poudre.
Un autre [163], plus mignard, soupiroit le tourment
Que le commun destin nous départ en aymant,
Et du petit Archer les flateuses amorces,
Qui teintes de poison amolissent nos forces,
Son brandon alumé, qu'il élance veinqueur,
Aus lieus plus recachés de notre tendre cœur.
O suprême déesse! ô reine qui consommes
Les tumultes civils qui bourellent les hommes!
Qui, gravement assise en un trône doré,
Portes en ta main destre un sceptre élabouré,
Qui portes sur ton chef une riche couronne
Que maint ranc précieus de joyaus environne,
Sur ton céleste front s'assied la Magesté.
Tu t'appuyes le dos contre la Loyauté,
Qui de ses bras nerveus, ferme comme une pierre
Asseure ta grandeur de ne tomber en terre.
La Force à ton côté garde que tes sugés
D'un frontier ennemy ne soient endommaigés.
Toujours devant tes yeux séjourne la Prudence.
Tu retiens à tes pieds la douce Obéissance,
Qui, t'œilladant de près, n'attent tant seulement
Que de se mettre au trac de ton commandement.

Tu as au côté droit la Justice sacrée,
Et de l'autre, tu as la Clémence succrée.
Bien loing devant ta face, on voit les Factions,
Les Troubles, les Discors et les Séditions
S'écarter tout ainsi que les pleureuses nuës
S'écartent aussi tost que Phébus les a veües.
Je t'invoque, déesse, et te pry qu'à jamais
Dans ce royaume icy tu séjournes en pais,
Et qu'en ce grand Paris, où depuis tant de siècles
Le peuple entretenu paisiblement tu règles,
Ta sainte magesté face florir les Roys
Que le ciel produira du tige de Valois.
Bienheure les desseins de notre jeune prince.
Fay-le après six-vingts ans gouverner sa province,
Et que tant de vertus qu'il nourrist aujourdhuy,
Foisonnant tous les jours, croissent avecques luy.
Que d'un cœur indomtable il guide ses phalanges
Jusque aux derniers sablons des rivages étranges.
Que de ce bord icy jusques au bord indoys,
Il face bourjonner la gloire des François,
Laissant de race en race au siens assugétie
De ce terrestre rond l'habitable partie.

VI

A MADAME DE PIBRAC

Dès que le ciel bénin, qui se prodigue en vous,
Desserant le fermail de sa voûture close,
Vous eût fait dévaler, nouvel astre, en Tholose,
Pour compaigne aus vertus que nourrit votre épous,

Ce Paris merveillable en devint si jalous,
Qu'on ne l'entendoit plaindre à Jupin d'autre chose :
Et Seine, qui fourchue en grumelant l'arose,
Entrant chez l'Océan s'en enfloit de courrous;
Jusque à tant que la France, incline à leur querelle,
Obtint de notre Roy que Tholose la belle
Vous lairroit posséder à son Paris aymé,
Qui, fondant de plaisir, vous chérit, vous honore,
Se vantant orgueilleus de n'avoir onq' encore
Dedans ses larges murs un tel coupple enfermé.

VII

A RONSARD

Tu gravois dans le ciel les victoires de France,
Et de nos roys sceptrés ta lyre se paissoit,
Quand ce monarque Amour, qu'elle ne connoissoit,
Eut vouloir de luy faire entonner sa puissance.
Brûlant de ce désir une flèche il élance
Que ta jeune poitrine imprudente reçoit :
Puis comme le travail en flatant te déçoit,
Tu te plais à chanter le cruel qui t'offence.
Son nom, qui ne rouloit sur le parler françois,
Maintenant plus enflé par ta gaillarde voix
Remplit l'air étranger de sa fameuse gloire,
Si que luy, amorcé de ce premier honneur,
Frape tous ceux qu'il voit dedans Pégase [164] boire,
Pour trouver, mais en vain, encore un tel sonneur.

VIII

ÉPITAPHE DE LA REINE D'ESPAGNE

Ceste royale Nymphe enlaçoit, vénérable,
Par son nœu conjugal deux grands rois ennemis,
Si que jà par dix ans leurs royaumes amis
Voyoyent florir sur eux la paix inviolable,
Quand la cruelle Mort, la Mort impitoyable
Vint arracher la vie à ses membres blêmis,
Dépiteuse de voir le félon Mars démis
Par sa seule vertu de son thrône exécrable.
Elle pensoit qu'esteinte au ventre d'un tumbeau,
Sa mort les plongeroit en un discord nouveau,
Dénouez des liens d'une amitié si forte.
Or si est-elle morte, ainsi comme tu vois :
Morte est ceste princesse, et, passant, toutesfois
De Mars et de la Mort elle triomphe morte.

IX

ÉPITAPHE DE JACQUES DE LA CHATRE

La nature et les dieux à l'envy composèrent
Et de corps et d'esprit ce Sillac généreux :
Nature feit le corps, les dieux feirent entre eux
Son magnanime esprit, qu'au corps ils enfermèrent.
Lors la plus belle vie où jamais s'amusèrent
Les vierges du destin vint luire sous les cieux,
Qui prospère dura jusqu'à tant que les dieux
De nos impiétez justement s'offensèrent;
Car eux pensant adonc qu'un siècle aussi tortu
Fust indigne d'avoir une telle vertu,
Le ravirent au ciel au plus beau de sa vie,
Et à fin qu'il se veist emporter d'une mort
Convenable à sa gloire, ont voulu qu'il soit mort
Pour sa loy, pour son roy, pour sa douce patrie.

X

ÉLÉGIE A NICOLAS DE RONSARD

De Roches, mon amy, le dieu porte-sagettes,
Le petit Cyprinet se reloge dans moy;
Je ressen outragé dans mes veines secrettes
Plus aspre que jamais mon amoureux émoy.
Une Dame trop belle, esprouvant la puissance
De ses yeux déceveurs, a pris ma liberté;
Elle me tient captif la cruelle, et ne pense
Que j'endure du mal en ma captivité.
De Roches, que feray-je? Une fois j'ay envie
De tousjours demeurer en la geôle où je suis :
Mon servage me plaist, et, me plaisant, ma vie
Ne laisse pour tel bien de se combler d'ennuis.
Ce fut un soir, alors que la charrette claire
Du soleil redévale aux ombres d'Occident,
Que je vey, de malheur, cette belle adversaire,
Qui me blessa dès l'heure en la trop regardant.
Ce n'estoit chose humaine : il sembloit de l'estoile
Qui perse bien matin la noirceur qui la suit;
Telle paraist l'Aurore, alors qu'elle dévoile
Le ciel encourtiné d'une dormeuse nuit.
Si tost que je l'eu veuë, aussi tost une flâme
Descendue en mes os me parcourut soudain,
Comme un air pestilent nous parcourt, et entame
Le cœur mesme, aussi tost qu'il nous dévalle au sein,
Ou comme une étincelle en un caque de poudre,
Ouvrage de Vulcan, n'a si tost allumé
Deux ou trois petits grains, que, bruyant comme un foudre,
Le feu a tout d'un coup le morceau consommé.

Je me senty brûler, mais non pas du tout comme
Le feu brûle une poudre aussi tost qu'il l'atteint,
Car le feu que je sen peu à peu me consomme,
Sans éteindre ma vie et sans qu'il soit éteint.
Jà la lune refait son douzième voyage
Là-haut dedans les cieux, et le flambant soleil
Sur l'un et l'autre pôle a baissé le visage
Depuis que m'a la Belle ulcéré de son œil.
Et toutefois je suis, comme j'estois à l'heure,
Embrasé de ses yeux, sans que le feu mordant,
Hoste de mes roignons, diminue ou se meure,
Qu'au contraire il devient de plus en plus ardant.
Quelquefois, quand le sang de ma neufve jeunesse
Commença de bouillir plus que l'acoutumé,
Amour me fist servir une belle maistresse,
Dont j'eu le cœur en vain longuement allumé.
Je souspiray pour elle, et renflay de mes larmes
Tes roides flots, Garomne, à qui j'alloy, dolant,
Pour tromper ma douleur chanter maints tristes carmes,
Me pleignant, écarté, de mon mal violant.
Quantefois au pendant d'une roche cavée,
Quantefois dans un antre, hélas ! et quantefois
Dans un val secrétaire, ay-je l'herbe lavée,
Et de mes durs regrets fait retentir les bois ?
Rien ne sonnoit qu'Agnette (Agnette estoit à l'heure
Le nom de ma maistresse) et les vers qu'Apollon
M'inspiroit agité de sa fureur meilleure,
Épandus dans le ciel ne chantoyent que ce nom.
En fin voyant ma vie, à son regret, donnée
Par son rigoureux père au pouvoir d'un mary,
Je laissai ma liesse au jaloux hyménée,
Et triste abandonnay ce rivage chéry.
Amour me laissa libre, et depuis ma poitrine,
Plus chaude d'Apollon que de son feu absent,
Me fist, grave, entonner la misère latine,
Et du chaste Hippolyt le trespas innocent.

Jà fondoit Cornélie en larmes conjugales,
Et de son grand Pompé les mânes appaisoit,
Quand Amour, au milieu des fureurs martiales,
Vint rallumer le feu qui premier m'embrasoit.
Qu'il est d'étrange sorte ! après que tant d'années
Il m'a laissé délivre, il retourne léger;
Il m'enfonce plus fort ses flèches empanées
Que quand il vint en moy premièrement loger.
Il est presque semblable à ces fiebvres tremblantes,
(Ennuyeuse langueur) qui, laschant leurs efforts,
Sont au pauvre fiebvreux deux jours intermittentes :
Puis, la trêve finie, elles rentrent au corps.
Ne vistes-vous jamais retirer la marine
D'un havre océanique ? et comme, à certain tems,
Sur le sable désert elle revient mutine,
Et rebat les rochers de branles éclatans ?
Amour me fait ainsi : mais il est pire encore.
Car contre mon attente, et sans crainte de luy,
Il me surprend d'aguet, comme un pirate more,
Et, surpris, sans raison m'enveloppe d'ennuy.
Qu'avoy-je affaire d'estre en un nouveau service,
Après avoir son joug porté si longuement ?
Faut-il qu'à tout jamais amoureux je languisse,
Et que d'un tourment j'entre en un second tourment ?
Comme l'onde suit l'onde, et comme l'heure viste
Suit l'heure qui découle, et le jour suit le jour,
Ainsi mon amour suit d'une éternelle suitte
Les ennuis regoûtez d'une nouvelle amour.
Mais Cupidon me dit, et ma constance ferme
Le jure saintement, que ce brasier nouveau
Vif m'ardra dans le cœur sans limite et sans terme,
Jusqu'à tant que la mort l'étouffe en mon tombeau.
C'est grand' peine d'aymer, mais la Dame que j'ayme
Corrompt de tant de grâce et de tant de bonté
L'amertume d'amour, que bien qu'il soit extrême
En douleur, si est-il du plaisir surmonté.

Comme il n'est herbe ou drogue au monde si amère,
Et le fust-elle plus que n'est encor le fiel,
Qu'à force de douceurs son goust on ne tempère
En l'aromatisant et détrempant de miel,
Vrayment c'est un soucy, mais de telle nature
Qu'il plaist sur toutte chose, et qu'on n'ayme rien tant
Que songer en sa peine, encor qu'elle soit dure,
Et que hors ce penser on ne vit point contant.
Ma maistresse est humaine, et de bon œil regarde
La dévote amitié que je luy porte au cœur;
Elle entend ma détresse, et piteuse prend garde
Qu'en moy l'on ne la puisse accuser de rigueur.
Las, et j'en suis plus mal! Tant plus elle est bénigne,
Tant plus cette douceur et cette privauté
M'engage misérable! et tant plus je m'obstine
De consacrer ma vie à sa chaste beauté.
Ma mignonne est ainsi qu'une belle prairie
Au Printems, quand Zéphyr la bigarre de fleurs :
Riante y est l'herbette en cent couleurs fleurie,
Y est l'herbe émaillée en cent belles couleurs.
Encore il n'y a tant en une plaine verte
De diverses couleurs qu'en elle de beautez,
Et le ciel, quand la nuict a la clarté couverte,
Garni ne se voit tant de brillantes clartez.
Permette Amour mon maistre, et les Grâces pucelles,
Que je l'ayme tousjours et qu'elle m'ayme aussi :
Ou si m'aimer ne peut, que mes ardeurs cruelles
Ne puissent offencer son courage endurcy.
Je ne souhaitte point un arsacide empire;
Les grandeurs de ce monde ardant je ne poursuis;
Je n'abaye après l'or : le seul bien où j'aspire
Est de tousjours complaire à celle à qui je suis.

Nec prece nec precio.

XI

ÉPITAPHES DU ROI CHARLES IX

Passant, arreste-toy : tu ne sais pas, peut-estre,
Combien ce creux tombeau cache un riche thrésor.
Celui qu'il serre enclos est un nepveu d'Hector,
Dont l'honneur court plus grand que d'Hector son an-
Si le destin françois, qui le fit nostre maistre, [cestre.
Eust égalé son âge aux vieux ans de Nestor,
L'innocente saison du premier siècle d'or
Dans ces champs repurgez il nous eust fait renaistre.
Las ! mais l'injuste mort l'a pris devant son temps,
Comme il poussoit encor la fleur de son printemps,
Enviant à la France une si belle vie.
Dès l'heure, la vertu qui venoit triumfer
Des vices, nourrissons de cest âge de fer,
Resta plus que jamais aux vices asservie.

* * *

Sous ce tombeau gist une Royauté,
Un demy-dieu, que la mort larronnesse
Nous a ravy, privé de sa jeunesse,
Dont il goustait la tendre nouveauté.
Las ! de ses ans la nouvelle beauté,
De son esprit la prudente sagesse
Et de son corps la gaillarde allégresse
N'ont de son dard fléchi la cruauté.

Un si grand Roy, dont la vertu guerrière
Jà menaçoit l'onde et la terre entière,
Comme un épy de gresle renversé
Gist regrettable : et la France éperdue
Du mortel coup dont il fut traversé
Pleure et gémist sa richesse perdue.

XII

A REMI BELLEAU

Soit que ta voix hardie aille sonnant l'assaut
Et le sanglant ébat de l'horrible Bellonne,
Soit que, te complaignant de la Parque félonne,
Tu pleures les grands Ducs que la cruelle assault;
Soit que, laissant la terre et te guindant plus haut,
Aux campagnes du ciel qui ce monde environne,
Tu nous comtes divin comme Jupiter tonne,
Comme il faict la froidure et comme il faict le chault;
Soit que d'un plus doux vers ores Bacchus tu chantes,
Ores le traître Amour et ses flèches poignantes,
Et ores des bergers le champestre devis,
Tu es tout merveillable, et ta diverse Muse,
En te lisant, Belleau, tient mes sens si ravis,
Qu'il n'est possible après qu'aux autres je m'amuse.

XIII

A M. DE CISSÉ

Tandis qu'en durs regrets et en plaintes amères
Tu me vois lamenter d'une tragique voix
Les désastres romains et les malheurs grégeois,
Pleurant nos propres maux sous feintes estrangères,
Tu nous montres, Cissé, que toutes ces misères,
Dont le grand Dieu punist les peuples et les roys,
Font en vain résonner le théâtre françois,
Et qu'il faut recourir aux divines prières,
Qu'il faut invoquer Dieu par cantiques divers,
L'avoir toujours au cueur, en la bouche, en nos vers,
Chantant, comme tu fais, son éternelle essence :
C'est lui vrayment qui peut nos douleurs étouffer,
Qui nous peut ramener le bon-heur en la France,
Et faire un siècle d'or de ce siècle de fer.

XIV

AU SIEUR DE LA ROQUE

Lors qu'il te plaist, La Rocque, aux filets de ta lyre
Assembler l'amoureux martyre,
Les esprits et les cœurs soudain se treuvent pris
Au joug de la belle Cypris;
Mais quand de l'Éternel la suprême louange
Dessus ta parole se range,
Ils s'envollent à l'heure, ailez de piété,
Au sein de la Divinité,
Comme ores que ta voix, de manne toute pleine,
Respire de la Magdelène
Les pleurs et la beauté, qui de mesme reluit
Que la lune par la mynuit.
Qui d'un ancre sans plus arreste son navire,
Celuy n'est digne de conduire,
A la mercy des vents et des astres jumeaux,
Parmy les ondes, les vaisseaux.

XV

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE RONSARD

Nature est aux humains sur tous autres cruelle;
On ne voit animaux
En la terre et au ciel, ny en l'onde infidèle,
Qui souffrent tant de maux.
Le rayon éternel de l'essence divine,
Qu'en naissant nous avons,
De mille passions noz tristes jours épine
Tandis que nous vivons;
Et non pas seulement vivants il nous torture,
Mais nous blesse au trespas,
Car pour prévoir la mort, elle nous est plus dure
Qu'elle ne seroit pas.
Si tost que nostre esprit dans le cerveau raisonne,
Nous l'alons redoutant,
Et sans cette frayeur que la raison nous donne,
On ne la craindroit tant.
Nous creignons de mourir, de perdre la lumière
Du soleil radieus;
Nous creignons de passer sur les ais d'une bière
Le fleuve stigieus.
Nous creignons de laisser nos maisons délectables,
Nos biens et nos honneurs,
Ces belles dignitez, qui nous font vénérables
Remarquer des seigneurs.
Les peuples des forests, de l'air et des rivières,
Qui ne voyent si loing,

Tombent journellement aux mortelles pantières [165]
Sans se gesner de soing.
Leur vie est plus heureuse, et moins sujette aux peines
Et encombres divers,
Que nous souffrons chétifs en nos âmes humaines,
De désastres couverts.
Ores nous poind l'amour, tyran de la jeunesse,
Ores l'avare faim
De l'or injurieus, qui fait que chacun laisse
La vertu pour le gain.
Cetuy-cy se tourmente après les grandeurs vaines,
Enflé d'ambition;
De cetuy-là l'envie empoisonne les veines,
Cruelle passion.
La haine, le courroux, le dépit, la tristesse,
L'outrageuse rancœur,
Et la tendre pitié du foeble qu'on oppresse
Nous bourellent le cœur.
Et voilà nostre vie, ô misérables hommes!
Nous semblons estre nés
Pour estre, cependant qu'en ce monde nous sommes,
Tousjours infortunés.
Et enquore, où le ciel en une belle vie
Quelques vertus enclost,
La chagrineuse mort qui les hommes envye
Nous la pille aussi tost.
Ainsi le verd émail d'une riante prée
Est soudain effacé,
Ainsi l'aymable teint d'une rose pourprée
Est aussi tost passé.
La jeunesse de l'an n'est de longue durée,
Mais l'hyver aux dois gours
Et l'esté embruny de la torche éthérée
Durent presque tousjours.
Mais las! ô doux printems, vostre verdeur fanie
Retourne en mesme point,

Mais quand nostre jeunesse une fois est finie
Elle ne revient point.
La vieillesse nous prend maladive et fâcheuse,
Hostesse de la mort,
Qui pleins de mal nous pousse en une tombe creuse
D'où jamais on ne sort.
Des Portes, que la Muse honore et favorise
Entre tous ceux qui ont
Suivy le saint Phébus et sa science aprise
Dessur le double mont,
Vous voyez ce Ronsard, merveille de nostre âge,
L'honneur de l'Univers,
Paistre de sa chair morte, inévitable outrage,
Une source de vers.
De rien vostre Apollon ny les Muses pucelles
Ne luy ont profité,
Bien qu'ils eussent pour luy les deux croppes jumelles
De Parnasse quitté,
Et qu'il les eust conduits aux accords de sa lire
Dans ce françois séjour,
Pour chanter de nos roys et leurs victoires dire,
Ou sonner de l'amour.
C'est grand cas, que ce dieu, qui dès enfance l'aime,
Afranchit du trespas
Ses divines chansons, et que le chantre mesme
N'en affranchisse pas.
Vous en serez ainsi : car bien que vostre gloire,
Espandue en tous lieux,
Ne descende estoufée en une tombe noire
Comme un peuple otieux,
Et que vos sacrés vers, qui de honte font taire
Les plus grands du métier,
Nous facent choir des mains, quand nous en cuidons faire,
La plume et le papier,
Si verrez-vous le fleuve où tout le monde arrive,
Et payrez le denier

Que prend pour nous passer jusques à l'autre rive
L'avare nautonnier.
Que ne ressemblons-nous aux vagueuses rivières
Qui ne changent de cours?
Ou au branle éternel des ondes marinières
Qui reflotent toujours?
Et n'est-ce pas pitié que ces roches pointues,
Qui semblent dépiter,
De vents, de flots, d'oraige et de foudres batues,
L'ire de Jupiter,
Vivent incessamment, incessamment demeurent
Dans leurs membres pierreux,
Et que des hommes, tels que ce grand Ronsard, meurent
Par un sort rigoureux?
O destin lamentable! un homme qui approche
De la divinité
Est ravy de ce monde, et le front d'une roche
Dure en éternité.
Qui pourra désormais d'une alaine assez forte
Entonner comme il faut
La gloire de mon Roy, puisque la muse est morte
Qui le chantoit si haut?
Qui dira ses combats, ses batailles sanglantes,
Quand jeune, duc d'Anjou,
De sa main foudroya les troupes protestantes
Aux plaines de Poictou? [166]
Des Portes qui sera-ce? Unefois vostre Muse,
Digne d'estre en son lieu,
Fuyant l'honneur profane aujourdhuy ne s'amuse
Qu'aus louanges de Dieu.
Et qui sera-ce donc? Quelle voix suffisante,
Pour sonner gravement
Joyeuse nostre Achil, dont la gloire naissante
S'acroist journellement?
Qui dira son courage, indomtable à la peine,
Indomtable à la peur,

Et comme il appareille avec une âme humaine
Un magnanime cœur;
Comme il est de l'honneur, du seul honneur avare,
D'autres biens libéral,
Chérissant un chacun, fors celuy qui s'égare
Du service royal?
Ne permette Clion et Phébus ne permette
Que Ronsard abattu
Par l'ennuyeuse mort, ne se treuve poëte
Qui chante sa vertu.
Adieu, mon cher Ronsard; l'abeille en vostre tombe
Face tousjour son miel;
Que le baume arabic à tout jamais y tombe,
Et la manne du ciel.
Le laurier y verdisse avecque le lierre
Et le mirthe amoureus;
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreus,
Le tin, le baselic, la franche marguerite,
Et nostre lis françois,
Et ceste rouge fleur, où la pleinte est escrite
Du malcontent Grégeois.
Les Nymphes de Gâtine et les Nayades sainctes
Qui habitent le Loir,
Le venant arroser de larmettes épreintes,
Ne cessent de douloir.
Las! Cloton a tranché le fil de vostre vie
D'une piteuse main,
La voyant de vieillesse et de goute suyvie,
Torturage inhumain;
Voyant la povre France en son corps outragée
Par le sanglant effort
De ses enfans, qui l'ont tant de foys ravagée,
Soupirer à la mort;
Le Souysse aguerry, qui aus combats se loue,
L'Anglois fermé de flots,

Ceux qui boivent le Pau, le Tage et la Danoue [167]
Fondre dessus son dos,
Ainsi que le vautour, qui de griffes bourelles
Va sans fin tirassant
De Prométhé le foye, en pâtures nouvelles
Coup sur coup renaissant.
Les meurtres inhumains se font entre les frères,
Spectacle plein d'horreur,
Et déjà les enfans courent contre leurs pères
D'une aveugle fureur;
Le cœur des citoyens se remplit de furies;
Les paysans écartez
Meurent contre une haye; on ne voit que tûries
Par les chams désertés.
Et puis allez chanter l'honneur de nostre France
En siècles si maudits!
Attendez-vous qu'aucun vos labeurs récompense
Comme on faisoit jadis?
La triste povreté nos chansons acompaigne;
La Muse, les yeux bas,
Se retire de nous, voyant que l'on dédaigne
Ses antiques ébats.
Vous estes donque heureus, et vostre mort heureuse,
O Cigne des François;
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuse
Meurt le jour mile fois.
Vous errez maintenant aux campaignes d'Élise,
A l'ombre des vergers,
Où chargent en tout tems, asseurez de la bise,
Les jaunes orengers,
Où les prés sont toujours tapissez de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oyseaus gasouillans au murmure
Des ruisseaus cristalins.
Là le cèdre gommeus odoreusement sue,
Et l'arbre du Liban,

Et l'ambre, et Myrrhe, au lit de son père receüe [168],
Pleure le long de l'an.
En grand' foule acourus autour de vous se pressent
Les héros anciens,
Qui boyvent le nectar, d'ambrosie se paissent,
Aus bords Élisiens :
Sur tous le grand Eumolpe, et le divin Orphée,
Et Line, et Amphion,
Et Musée, et celuy dont la plume eschaufée
Mist en cendre Ilion [169].
Le louengeur thébain [170], le chantre de Mantoue,
Le lyrique latin,
Et aveques Sénèque, honneur grand de Cordoue,
L'amoureus Florentin [171].
Tous vont battant des mains, sautellent de liesse,
S'entredisant entre eux :
Voylà celuy qui donte et l'Itale et la Grèce
En poëmes nombreus.
L'un vous donne sa lyre et l'autre sa trompette·
L'autre vous veut donner
Son myrthe, son lierre ou son laurier profette,
Pour vous en coronner.
Ainsi vivez heureuse, âme toute divine,
Tandis que le destin
Nous réserve aux malheurs de la France, voysine
De sa dernière fin.

NOTES

LA TROADE

1. — Renaud de Beaune, évêque de Mende lorsque *La Troade* lui était dédiée pour la première fois en 1579, et qui devint archevêque de Bourges en 1581.

2. — Après ce sonnet de Ronsard, 1579, 1580 et 1582 donnaient un sonnet signé Patry Bruneau (voir t. I, p. XXXVII) :

Grèce premièrement fut beaucoup estimée
Pour avoir allaicté des doctes nourriçons,
Et après elle Rome, à qui mille enfançons
Ont acquis et grand los et grande renommée.
Et maintenant la France est heureuse nommée
Pour nourrir des enfans, qui en maintes façons,
Font fruire leurs escrits et leurs doctes chansons,
Ayans tous d'Apollon la poitrine enflammée,
Entre lesquels, Garnier, par ton stile plus haut
Pour avoir animé le tragic eschaffaut
Tu marches des premiers : Troade en sert d'exemple,
Où si naifvement tu descris les malheurs
Qui suivent bien souvent l'heur des grands empereurs,
Qu'on ne doit en cercher tesmoignage plus ample.

3. — Monologue emprunté à ce début des *Troyennes* de Sénèque dont Boileau a raillé l'emphase (*Art poétique*, III, v. 135-140), mais sans le détail géographique que Boileau a traduit ironiquement. Voir Sénèque, éd. Garnier, pp. 267-270.

4. — Imité du chœur qui termine l'acte I de Sénèque, pp. 270-273.

5. — L'auteur emprunte cette scène et le chœur qui suit au début des *Troyennes* d'Euripide, nourrissant ainsi son premier acte avec des emprunts faits à ses deux modèles. Voir Euripide, éd. Garnier, t. II, pp. 110-117.

6. — Cf. Euripide, *ibid.*, pp. 118-119.

7. — Cette scène et le chœur qui la suit reproduisent l'acte III des *Troyennes* de Sénèque, pp. 286-308.

8. — Trait emprunté à l'*Andromaque* d'Euripide, t. I, p. 343 : « Je ne vis plus depuis la mort de mon glorieux époux. »

9. — Ce discours, qui n'est pas dans Sénèque, est un souvenir des paroles qu'Andromaque, à la fin du dernier chant de l'*Iliade*, prononce sur le cadavre de son époux. Cf. Racine, *Andromaque*, I, 2 :

> ... Dans toute la Grèce il n'est point de familles
> Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
> D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.

10. — Garnier revient ici à Sénèque :

> *Hic mihi malorum maximum fructum abstulit,*
> *Nihil timere...*
> *Miserrimum est timere, quum speres nihil* (p. 287).

11. — Sénèque, qui fournit à Garnier l'idée de ce songe, s'est souvenu de la célèbre apparition d'Hector dans Virgile, *Æn.*, II, 270-279. Plus loin, il traduit la fameuse exclamation d'Andromaque : *Sic oculos, sic ille manus... Ibid.*, III, 490.

12. — Racine, *Andromaque*, I, 4 :

> Digne objet de leur crainte :
> Un enfant malheureux...

13. — Garnier marque mieux que Sénèque (p. 295) le mépris d'Andromaque pour ces héros qu'un enfant fait trembler. Cf. Racine, I, 1 :

> Cet enfant dont la vie alarme tant d'états.

14. — Sénèque, p. 298 : *Utrinque est Hector*.

15. — Cf. Sénèque, p. 300, et Racine, III, 6 :

> Vous ne l'ignorez pas : Andromaque sans vous
> N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux,

16. — Racine, *ibid.* :

J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés...
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière...
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers.

17. — Cf. Sénèque, p. 306.
18. — Cf. le commencement du second acte de Sénèque, p. 275.
19. — Corneille, *Polyeucte*, III, 3 : O de mon songe affreux trop véritable effet !
20. — Garnier reprend la question que se posait le chœur dans Sénèque (fin du IIe acte) : si l'âme survit au corps. Mais au lieu de la résoudre comme les Troyennes de Sénèque, dans le sens matérialiste, le chœur de Garnier proclame sa croyance à l'immortalité de l'âme.
21. — Cette discussion sur le sort de Polyxène est imitée de l'acte II de Sénèque, pp. 276-284.
22. — Douceur.
23. — Scène imitée de l'*Hécube* d'Euripide, t. I, pp. 13-21 : Ulysse enlevant Polyxène pour la conduire à la mort. Mais ici, Ulysse ayant déjà servi au IIe acte, Garnier a donné son rôle à Pyrrhus.
24. — Récompenser.
25. — Garnier a bien rendu les vers touchants d'Euripide, t. I, p. 15.
26. — Hélénus.
27. — Cf. la première partie d'un chœur de la *Médée* de Sénèque, p. 340.
28. — Sénèque dit au contraire : *Sic quoque est similis patri.* Jusqu'à cette réplique, Garnier a suivi Sénèque (pp. 317-321), toutefois en atténuant la férocité d'Ulysse. La fin de la scène lui appartient en propre, avec des détails empruntés au rôle d'Hécube à la fin des *Troyennes* d'Euripide, t. II, p. 137.
29. — Bouclier.
30. — Emprunté au IVe acte des *Troyennes* de Sénèque, pp. 315-316.
31. — 1579, 1580 et 1582 :

De souffrir on ne fait refus
Un mal en tout chacun infus :
Et plus volontiers on supporte
L'aigreur de tout contraire sort,
Quand on voit que sa pince mord
Tout le monde de mesme sorte,

32. — Jusque-là, Garnier, pour ce récit de la mort de Polyxène, a suivi Sénèque, pp. 320-321. Il revient ensuite à Euripide, t. I, pp. 23-24, avec quelques détails heureux de son invention.

33. — Polydore.

34. — Le châtiment de Polymestor. C'est le dénouement de l'*Hécube* d'Euripide. Les *Troyennes* de Sénèque prennent fin avec la mort d'Astyanax et de Polyxène.

35. — Corneille, *Cinna*, I, 3 : Le fils tout dégouttant du meurtre de son père.

36. — Il existe à la Bibliothèque du Musée Condé, à Chantilly, Ms 1688 (613), une *Tragédie des Troades*, traduite d'Euripide en vers français, qui aurait pour auteur soit Amyot (P. de Nolhac, *Ronsard et l'Humanisme*, p. 342), soit Guillaume Bochetel (*Catalogue de la Bibliothèque James de Rothschild*, t. V, 1920, p. 192). Il pourrait être intéressant de comparer cette œuvre inédite avec celle de Garnier, là où ce dernier a suivi Euripide.

ANTIGONE

37. — Voir t. I, p. XVIII.

38. — Œdipe et la Fatalité. Les trois premiers actes sont formés des *Phéniciennes* de Sénèque (dont la fin ne nous est pas parvenue). Ce premier acte se passe sur le Cithéron.

39. — Mot de deux syllabes à l'époque.

40. — Traduction concise et heureuse de Sénèque, p. 122 :

Semper cruente, saeve, crudelis, ferox,
Quum occidis, et quum parcis.

41. — Traduit, avec plus de délicatesse, du mot terrible de Sénèque, p. 123 : *timeo post matrem omnia.*

42. — Parole de roi, que Corneille, dans *Cinna* (V, 3), reprendra en l'embellissant : Je suis maître de moi comme de l'univers. — Cf. Sénèque, p. 125 : *regnum mei retineo.*

43. — Repos.

44. — Te plains.

45. — Marais.

46. — Irrite.

47. — Sénèque, p. 134 : *certant in omne facinus.*

48. — Sénèque, p. 135 : *jubente te, vel vivet* [*Œdipus*].

49. — Garnier emprunte ce chœur, en le simplifiant, à l'*Œdipe* de Sénèque, p. 234. (Les *Phéniciennes* ne possèdent pas de chœurs.)

50. — La rivalité des deux frères. La scène est maintenant à Thèbes.

51. — Emprunté à l'*Œdipe* de Sénèque, pp. 250-251.

52. — Et Étéocle, qui assiste aussi à l'entretien, comme dans Sénèque. L'auteur ne le mentionne pas ici parce qu'il en fait un personnage muet, à la différence de ce qui a lieu dans les *Phéniciennes*.

53. — Dans *Horace* (I, 1), Sabine, partagée entre son mari et son frère, parlera à Rome comme Jocaste, partagée entre ses deux fils, parle à Polynice :

> Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons !...
> Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants.

54. — Inspiré, dans sa première partie, d'un chœur de l'*Agamemnon* de Sénèque, pp. 377-378.

55. — La mort des deux frères. L'auteur n'a attribué à cet acte qu'une scène unique; mais, en réalité, on peut y distinguer trois scènes, car il est vraisemblable que le Messager se retire une fois sa mission remplie, et l'on voit qu'Hémon ne survient qu'après que Jocaste s'est donné la mort.

56. — Se cache.

57. — Ce récit du combat et de la mort des deux princes est imité de la *Thébaïde* de Stace, liv. XI, v. 497-573.

58. — Ce qui suit, jusqu'à la mort de Jocaste, est de l'invention de Garnier.

59. — Laïus.

60. — Racine, *Phèdre*, IV, 6 : Misérable ! et je vis !

61. — Toute cette fin d'acte appartient en propre à Garnier.

62. — Le début de ce chœur est imité du début d'un chœur dans l'*Œdipe* de Sénèque, p. 221.

63. — Les funérailles de Polynice. — Garnier, pour les deux derniers actes, va s'inspirer de l'*Antigone* de Sophocle, en abrégeant beaucoup la tragédie grecque.

64. — Masculin au XVI^e^ siècle. Voir L. Mellério, *Lexique de Ronsard*, p. 228.

65. — Cette réplique précornélienne n'est pas dans Sophocle.

66. — Les gardes amènent Antigone sur la scène.

67. — Garnier confie aux « gardes » (pourquoi ce pluriel?) la deuxième partie de ce que Sophocle fait dire au « garde ». Il a supprimé la première partie, si pittoresque par son verbiage haletant et timoré. Voir Sophocle, éd. Garnier, pp. 270-272 et 277-278.

68. — Patin a comparé ce passage (depuis : Est-il vray? avez-vous cette faute commise?) au passage correspondant de l'*Antigone* de Rotrou, 1638. Voir *Études sur les Tragiques grecs*, t. II, pp. 286-288. Racine s'est inspiré de Rotrou pour sa *Thébaïde*. M. Paul Mesnard ne croit pas qu'il doive rien à Garnier. « Mais Rotrou n'a pas pu ignorer la pièce de Garnier... Il est très possible que Rotrou lui ait emprunté l'idée de mêler, pour en faire une seule tragédie, l'*Antigone* de Sophocle aux *Phéniciennes* d'Euripide, ou plutôt aux *Phéniciennes* de Sénèque. C'est ainsi que dans l'histoire littéraire on rencontre souvent un enchaînement, une sorte de filiation imprévue. Par l'intermédiaire de l'*Antigone* de Rotrou, la *Thébaïde* de Racine se rattache à l'*Antigone* de Garnier. » *Œuvres de J. Racine*, éd. des Grands Écrivains de la France, t. I, p. 379.

69. — Parti, complot.

70. — C'est traduire bien faiblement le vers célèbre du poète grec : « Je suis née pour partager l'amour, et non la haine. »

71. — Dans cette scène, Garnier, à la différence de Sophocle (pp. 282-283), a cru devoir donner aux deux sœurs un égal héroïsme.

72. — Récompenser.

73. — Sophocle, p. 295 : « Je n'habiterai ni chez les hommes, ni chez les mânes, ni chez les vivants, ni chez les morts. » Ce sont surtout ces adieux que Garnier a abrégés.

74. — Introduite ici par raison de symétrie et pour faire pendant aux adieux d'Antigone à la vie, cette scène n'est pas dans Sophocle.

75. — Sophocle avait placé avant les adieux d'Antigone (p. 293) ce chœur sur la toute-puissance de l'amour.

76. — Apaisée.

77. — Terme de vénerie : passer dans les fourrés ou buissons.

78. — Court.

79. — L'entretien de Créon et de Tirésias est supprimé. Sophocle, pp. 298-303.

LES JUIFVES

80. — Voir t. I, p. XXI.
81. — Ce Prophète, que Garnier ne nomme pas, ne peut être que Jérémie.
82. — Ce pluriel assez étrange vient de Josèphe, qui parle des « femmes » de Sédécias.
83. — Psaume LXXVIII, 5 : *Usque quo, Domine, irasceris in finem?*
84. — Genèse, XXII, 17 : *Velut arenam quæ est in littore maris.*
85. — Virgile, *Æn.*, I, 48 : *Et quisquam numen Junonis adoret?*
86. — Cf., dans Racine, la prière d'Esther (I, 4) : Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
87. — Ps. LXXX, 6 : *Divertit ab oneribus dorsum ejus.*
88. — Ps. LXXVII, 14 : *Deduxit eos in nube diei, et tota nocte in illuminatione ignis.*
89. — Deuter., XXXII, 10 : *Custodivit eum quasi pupillam oculi sui.* Cf. Ps. XVI, 8; Prov. VII, 2.
90. — Jérém. Lament., II, 8 : *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion... et murus pariter dissipatus est.*
91. — Jérém., VII, 18 : *Mulieres conspergunt adipem ut faciant placentas reginæ cœli.* Cf. XLIV, 17.
92. — Traduct. du Ps. CXIII.
93. — Dans le *Thyeste* de Sénèque, c'est après le massacre des enfants que le tyran a ce cri d'orgueil : *Æqualis astris gradior...* (p. 107).
94. — Il est étrange d'entendre le roi d'Assyrie se comparer à Jupiter.
95. — Sénèque, *Thyeste*, p. 80 : *Hac spe minanti fulmen occurret Jovi.* Mais le roi d'Assyrie parlant de Jupin !
96. — Exode, XXXII, 6 : *Surgentesque mane, obtulerunt holocausta et hostias pacificas.*
97. — Mageddo.
98. — Sénèque, *Hercule sur l'Œta*, p. 481 :

Spiritus fugiens meo
Legatur ore.

99. — Menottes.
100. — Jérém., XXXIII, 22 : *Sicut enumerari non possunt stellæ cœli et metiri arena maris.*

101. — « Il est peu de rythmes aussi heureux que celui-là. Les trois rimes masculines frappées coup sur coup donnent la sensation du malheur acharné à sa victime; et la rime féminine, répondant de si loin à sa correspondante, en ce vers étouffé et sourd, semble l'écho d'un gémissement lointain. » (Faguet.)

102. — Racine (*Athalie*, IV, 6) a résumé toute cette prière par le cri des jeunes Israélites :

> Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
> N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

103. — 1583 :

> Ils réclament à vous. Sus, mignons, approchez,
> Et tout ainsi que nous à ses pieds vous couchez.
> Elle a de vous sauver le pouvoir et l'envie.
> D'elle seule dépend vostre douteuse vie.

104. — Ce mot indique que la Reine est une toute jeune femme.

105. — Exode, XXXIII, 3 : *Terram fluentem lacte et melle.* Cf. Nombres, XIV, 8; Deuter., XI, 9.

106. — C'est la métaphore haineuse dont se sert Atrée quand il voit arriver Thyeste : *Plagis tenetur clusa dispositis fera.* Sénèque, p. 90.

107. — *Ibid.*, p. 89 : *Prius... lucem dabit nox atra terris.*

108. — Cf., dans Sénèque, le dialogue d'Atrée et du garde, pp. 76-77.

109. — Néko II.

110. — Corneille, *Polyeucte*, III, 3 : Quel excès de rigueur ! — Moindre que son forfait.

111. — Cf. les paroles à double entente de Thyeste, p. 92 : *Ego destinatas victimas Superis dabo;* p. 112 : *Reddam, et tibi illos nullus eripiet dies.*

112. — Ps. CXXXVI, 4 : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?*

113. — *Ibid.*, 5, 6 : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. — Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.*

114. — « Et qu'eussiez-vous pu faire?... Je fusse mort en roi. » Corneille a pris là son mot sublime : Que vouliez-vous qu'il fît? — Qu'il mourût. *Horace*, III, 6.

115. — III Rois, XIV, 15 : *Et percutiet Dominus Israel sicut moveri solet arundo in aqua.*

116. — Ézéchiel, XVIII, 20 : *Filius non portabit iniquitatem patris.* Cf. Racine, *Athalie*, I, 2 :

> Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
> Sur le fils qui le craint l'impiété du père.

117. — Cf. *Thyeste*, p. 75.

118. — *Polyeucte*, III, 2 : Lui seul tient en sa main le succès des combats.

119. — « Ce passage semble détaché de *Polyeucte*. » (Faguet.)

120. — Racine, *Esther*, I, 5 :

> Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
> Nos soupirs sont nos seules armes.

121. — Sénèque, *Hippolyte*, p. 182 : *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.*

122. — Sénèque, *Hercule sur l'Œta*, p. 456 : *Miserias properant suas audire miseri.*

123. — Racine, *Esther* I, 5 :

> Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
> Et nous portons la peine de leurs crimes.

124. — C'est par erreur que Darmesteter et Hatzfeld (*Morceaux choisis des principaux écrivains du XVI^e siècle*, Paris, 1896, p. 350, note 18) disent que ce passage est imité de la prophétie de Nahum sur Ninive. Il est inspiré de Jérémie, L, 41, 42 : *Ecce populus venit ab Aquilone.*

125. — Cyrus.

BRADAMANTE

126. — Voir t. I, p. xx.

127. — Nymes, La Roque, La Montagne et Basile sont des personnages de l'invention de Garnier.

128. — Les scènes, pour la première fois dans l'œuvre de Garnier, sont numérotées.

129. — C'est bien *(mundum est)*. Expression usitée au XVI^e siècle : Montaigne, II, 37, et dans le récit de la mort de La Boëtie; éd. Garnier, t. II, pp. 155, 522 et 524; — *Théâtre complet de Jacques Grévin*, éd. Garnier, p. 83. — On la trouve encore au siècle suivant : Corneille, *Galerie du Palais*, IV, 12, et dans les auteurs qui nous ont conservé quelque chose du langage populaire : Molière (sous la forme : çamon), *Bourg. gentilh.*, III, 3; Furetière, *Le Roman bourgeois*, éd. Garnier, pp. 291 et 342.

130. — Renaud ne paraît que dans cette scène.

131. — « Quelques années après avoir publié *les Grotesques* en librairie, il [Théophile Gautier] eut l'intention de leur donner une suite en faisant une série d'études détachées sur les prédécesseurs de Corneille,... sur Robert Garnier, dont il aimait à citer un vers emprunté à la *Bradamante :*

Roulant mes libres jours en libre pauvreté.

... Bien souvent nous dissertâmes ensemble de cette série de sujets qui, traités par lui, eussent été d'un haut intérêt et qui devaient former une suite d'articles destinés à la nouvelle *Revue de Paris* (1851). » Maxime Du Camp, *Théophile Gautier*, Paris, 1895, pp. 63-65.

132. — L'Arioste, *Roland furieux*, XLIII, 187-194; éd. Garnier, t. II, pp. 453-455.

133. — « Nous représentâmes *Roger et Bradamante*, du poète Garnier... Il [un comédien d'occasion] jouait le rôle du page du vieux duc Aymond, et n'avait que deux vers à réciter dans la pièce, c'est alors que ce vieillard s'emporte terriblement contre sa fille Bradamante de ce qu'elle ne veut point épouser le fils de l'empereur, étant amoureuse de Roger. Le page dit à son maître :

Monsieur, rentrons dedans; je crains que vous tombiez;
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos pieds.

Ce grand sot de page, quoique son rôle fût aisé à retenir, ne laissa pas de le gâter, et dit de fort mauvaise grâce, et tremblant comme un criminel :

Monsieur, rentrons dedans; je crains que vous tombiez;
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.

Cette mauvaise rime surprit tout le monde... » Scarron, *Le Roman comique*, II, 3; éd. Garnier, pp. 169-170.

134. — Montagnes que les anciens plaçaient au nord de la terre, au-dessus de la Scythie.

135. — Victor Hugo, *Hernani*, I, 2 : Vous me manquez, je suis absente de moi-même. — Nous savons que Victor Hugo connaissait *Bradamante* quand il écrivait *Marion de Lorme* (voir ci-après, note 137), et, par conséquent, quand il écrivait *Hernani*, puisqu'il nous apprend qu'il avait écrit *Marion de Lorme* avant *Hernani*. (Préface de *Marion de Lorme*).

136. — *Roland furieux*, XLV, 42 sqq.; éd. citée, t. II, pp. 488 sqq.

137. — A ce passage (depuis : Quel estrange destin !...) Victor Hugo a ajouté un autre passage, imitation de Virgile, qui se trouve plus loin (note 143) pour faire du tout une tirade qu'il a introduite dans *Marion de Lorme*, III, 3. Un comédien la déclame devant Laffémas, qui s'écrie :

> Tudieu ! les beaux vers ! c'est dans la *Bradamante*
> De Garnier ! quel poète !... On ne le peut nier,
> Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.

138. — *Roland furieux*, XLV, 26, 36, 38; t. II, pp. 484-485 et 487.

139. — *Ibid.*, 57-60; pp. 491-492.

140. — Le poète français n'a pas pris à l'Arioste ces accents d'amour-propre national et cette fierté patriotique de la jeune héroïne.

141. — *Roland furieux*, XLV, 81; t. II, p. 496.

142. — *Ibid.*, 71; t. II, p. 494. Tout le récit du combat est imité librement de l'Arioste, pp. 494-497.

143. — V. note 137.

144. — Cf. le désespoir de Bradamante dans l'Arioste, XLV, 97 sqq.; pp. 499-500.

145. — La scène de reconnaissance entre Roger et Léon a eu lieu pendant l'entr'acte, et cet artifice dispense l'auteur de se mesurer avec l'Arioste; *Roland furieux*, XLVI, 29 sqq., p. 510.

146. — Interjection affirmative, conservée dans oui-da.

147. — Épée. D'où le verbe brandir.

148. — Du verbe sourdre, sortir de.

149. — Cet entretien est de l'invention de Garnier.

150. — Nom donné par les Grecs à l'Italie, par les Romains à l'Espagne.

151. — Cette partie du dénouement est de l'invention de Garnier.

POÉSIES DIVERSES

152. — Meurtre.

153. — Digne. Forme affectionnée par Ronsard; Mellerio, *Lexique de Ronsard*, p. 71.

154. — Souvenir de Lucrèce, V, 956-960; éd. Garnier, p. 278 : *Nec commune bonum.*

155. — Souvenir d'Ovide, *Metam.*, I, 19-23; éd. Garnier, p. 2 :

Frigida pugnabant calidis...
Hanc deus et melior litem natura diremit.

156. — Bacchus, fils de Sémélé.

157. — Au temps de Garnier et jusqu'à Swammerdam (XVII^e siècle), on croyait que la reine des abeilles était un roi.

158. — Rayons de miel.

159. — Glaucias, préteur, Saturninus, tribun, agents de Marius, tués dans une sédition en 100 av. J.-C. Plutarque, *Marius*, 29-32; éd. Garnier, t. II, pp. 344-348.

160. — C'est le vers de Virgile retourné : *Curvæ rigidum falces conflantur in ensem (Georg.* I, 508). Mais on ne voit pas comment une dague peut devenir un coutre.

161. — Virgile.

162. — Horace. Ce qui suit est une allusion à l'Ode (III, 4) : *Descende cœlo et dic.*

163. — Ovide.

164. — Pégase est pris ici pour l'Hippocrène : *pegasis unda.*

165. — Filets de chasse.

166. — Allusion à la bataille de Moncontour (1569).

167. — Danube. Forme employée par Ronsard.

168. — Allusion à la fable de Myrrha et de Cinyras. Ovide, *Metam.*, X, 446-502; éd. Garnier, pp. 392-394.

169. — Tournure poétique pour dire : a raconté la chute et la destruction d'Ilion.

170. — Pindare.

171. — Pétrarque, le grand inspirateur de Ronsard. Né en Toscane, dont la capitale était Florence.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : Le Théatre *(Fin)*.

La Troade 1
Antigone 105
Les Juifves 215
Bradamante 313

DEUXIÈME PARTIE : Poésies diverses.

I. — Chant royal allégorique des troubles passés de la France. 401
II. — Inscriptions 403
III. — Au Roi 404
IV. — Chant royal en allégorie 405
V. — Hymne de la Monarchye 407
VI. — A Madame de Pibrac 422
VII. — A Ronsard 423
VIII. — Épitaphe de la reine d'Espagne 424
IX. — Épitaphe de Jacques de La Châtre 425
X. — Élégie à Nicolas de Ronsard 426
XI. — Épitaphes du roi Charles IX 430
XII. — A Remi Belleau 431
XIII. — A M. de Cissé 432
XIV. — Au Sieur de La Roque 433
XV. — Élégie sur la mort de Ronsard 434

Notes 441

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 16.6.1923 (France).

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE SÉRIE DES CLASSIQUES GARNIER

Chaque volume in-16 broché 7.50
Relié bigarré genre ancien 16.50
— 1/2 *chagrin, tête dorée* 17.50

DÉJA PARUS :

DU BELLAY (Joachim), Poésies françaises et latines, avec notice et notes, par E. COURBET, 2 volumes.

GRÉVIN (Jacques), Théâtre et Œuvres poétiques, préface et notes de Lucien PINVERT, 1 volume.

MAROT (Clément), Œuvres complètes, avec notice et glossaire, par Abel GRENIER, 2 volumes.

RONSARD (P. de), Les Amours, texte de 1578, publié avec compléments, tables et glossaire, par Hugues VAGANAY. Introduction par Pierre de NOLHAC, 2 volumes.

— Les Odes, 1 volume.

GARNIER (Robert), Théâtre et Poésies, introduction et notes de Lucien PINVERT, 2 volumes.

A PARAITRE :

POÉSIES CHOISIES DE P. DE RONSARD, par Pierre de NOLHAC, 1 volume.

EN PRÉPARATION :

RONSARD (P. de), Les Poèmes, 1 volume.
— Les Élégies, Églogues et Mascarades, 1 volume.
— Les Hymnes, les Discours et la Franciade, 1 volume.

Imp. Ch. Eyménié, 27, Rue Pernety - Paris. 7-23.